CHEFS-D'ŒUVRE

DE

TCHIKAMATSOU

LE GRAND DRAMATURGE JAPONAIS

UN VIEUX PORTRAIT DE TCHIKAMATSOU, TIRÉ DU FRONTISPICE DU *SOUVENIR DE NANIWA* PAR HOZOUMI IKWAN, UN AMI DE TCHIKAMATSOU. DOCUMENT PUBLIÉ EN 1738 (TROISIÈME ANNÉE DE GEMBOUN).

La poésie chinoise au-dessus du portrait du dramaturge et contenant son éloge est de la main même de Ikwan. Ikwan était le père de Tchikamatsou Hanji.

[*Frontispice*

PUBLICATION FAITE SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ
« YAMATO KAI », TOKYO

CHEFS-D'ŒUVRE
DE
TCHIKAMATSOU
LE GRAND DRAMATURGE JAPONAIS

TRADUITS

DU JAPONAIS EN ANGLAIS PAR
ASATARO MIYAMORI
Professeur de Littérature Anglaise
à l'Université Orientale de Tokyo

DE L'ANGLAIS PAR
Charles JACOB
Lauréat de l'Institut

AVEC UNE INTRODUCTION DE
ASATARO MIYAMORI
ET
UNE PRÉFACE DE **Sylvain LÉVI**
Professeur au Collège de France

Ouvrage contenant 74 Illustrations

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1929

PRÉFACE

Depuis les jours, récents encore, où la France et le Japon ont décidé de tenter un rapprochement spirituel entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient, l'œuvre s'est poursuivie avec une égale ténacité de part et d'autre. La création de la Maison Franco-Japonaise à Tokyo, du Collège des Étudiants Japonais à Paris, marque deux étapes capitales. Il ne s'agit plus d'engouements individuels ou de modes passagères ; deux institutions solidement établies affirment la résolution de deux peuples qui veulent mutuellement s'étudier et se connaître, sans arrière-pensée de lucre ou de domination, mus seulement par le noble espoir de servir la cause humaine. La société du Yamato (Yamato-Kai), qui a l'ambition d'exalter, de développer et de répandre la culture japonaise, apporte aujourd'hui sa collaboration à l'œuvre commune. Elle veut que l'étranger puisse apprécier le plus grand des auteurs dramatiques du Japon, celui que la critique moderne désigne là-bas comme le Shakespeare japonais : Tchikamatsou. Un savant japonais, M. A. Miyamori, professeur à l'Université libre de l'Extrême-Orient (Toyo Daigaku) à Tokyo, a préparé et publié, sous les auspices de la Société du Yamato, une admirable traduction en anglais de quelques chefs-d'œuvre choisis dans l'immense répertoire de Tchikamatsou. La société du Yamato a voulu que les lecteurs de langue française puissent profiter, eux aussi, du beau travail exécuté par M. Miyamori. Elle a confié à un traducteur qui connaît par expérience l'Extrême-Orient et qui a déjà collaboré à des traductions d'ouvrages drama-

tiques contemporains, le soin de mettre en français le texte anglais. M. Jacob s'est acquitté avec succès de cette entreprise délicate. Ceux qui connaîtront Tchikamatsou par cette traduction d'une traduction pourront encore goûter les dons de ce grand dramaturge : vie intense, richesse de création, art de la composition, pathétique simple et sincère, et cet esprit de pitié, d'indulgence, de pardon qui plane sur l'œuvre entière. Le Japon, depuis Tchikamatsou, a changé de costume, d'équipement ; il n'a pas changé d'âme ; les sentiments que son théâtre exprime vivent et palpitent encore au fond de l'âme japonaise. Il suffit d'avoir assisté à la représentation d'un de ces chefs-d'œuvre pour savoir à quel point le public d'aujourd'hui répond encore à l'appel de son dramaturge national. Mais comment apprécier dans son intégralité l'art dramatique de Tchikamatsou sans l'avoir vu dans son cadre authentique, au Théâtre des Poupées d'Osaka ? Mannequins muets agités par des fils invisibles, plaintes discrètes ou stridentes du chamisen, vociférations et sanglots du récitant, répons aigus des choristes ont bientôt fait de créer une sorte d'atmosphère mystique où les spectateurs communient dans une émotion libérée pour ainsi dire de la matière ; des larmes bienfaisantes jaillissent et ruissellent de ces yeux à qui la douleur ne saurait arracher de pleurs. Aristote n'aurait-il pas applaudi à cette « purification des passions » qu'il tenait pour la véritable essence de la tragédie ?

Sylvain Lévi.

AVANT-PROPOS

DE

L'ÉDITION ANGLAISE

A l'exception du *Coursier Enchaîné,* les pièces qui suivent sont des traductions *in extenso* des meilleurs *jôrouri* (théâtre de marionnettes) de Tchikamatsou Monzaémon, qui est aussi célèbre au Japon que Shakespeare en Occident. Tous les détails épisodiques ont été supprimés du *Coursier Enchaîné,* et les passages consistant en « des paroles, des paroles, des paroles » ont été notablement condensés, de telle sorte que la pièce, telle qu'elle est offerte au lecteur, n'a pas la moitié de l'étendue de l'œuvre originale. Quant aux autres pièces, elles ont été traduites avec toute la fidélité consciencieuse compatible avec la clarté. Il ne faut pas perdre de vue, toutefois, que certains éléments narratifs, et, en particulier, les *mitchiyouki* ou « chansons de marche », — qui abondent en citations classiques, en comparaisons, en métaphores et, par-dessus tout, en jeux de mots absolument exquis, — offrent des obstacles presque insurmontables même à la virtuosité du traducteur le plus habile. Quand on s'est trouvé en présence de difficultés de cet ordre, on a, contraint par la nécessité, renoncé à une traduction littérale, et je me suis alors efforcé d'exprimer le sens général en faisant appel à mes propres ressources de langage. Le grand malheur de ces transpositions inévitables, c'est qu'elles laissent échapper la moitié, précisément, des intentions spéciales de Tchikamatsou et de sa grâce, qui résidaient expressément dans ces passages, écrits en vers excellents, et qui expriment, avec

un rare bonheur, la beauté et la musique de la langue japonaise.

Quelquefois, pour des raisons d'euphonie, le poète sacrifie le sens au son, et il en résulte des inconséquences dont il ne s'inquiète pas autrement, insouciance qu'il n'est pas d'une critique trop sévère de regretter. On trouvera un spécimen de cette faiblesse dans le *Suicide par Amour à Amijima* : au premier acte, on y parle du héros comme se trouvant dans la gêne ; tandis que, au commencement du second acte, on donne à entendre que ses affaires sont prospères. J'ai dû prendre quelques libertés, soit en traduisant des indications si contradictoires, soit pour éviter ces incohérences.

Le lecteur, d'ailleurs, voudra bien ne pas oublier que ces morceaux choisis sont des pièces pour marionnettes, faites pour être chantées par des récitants professionnels, sur la musique du *shamisen*, le plus harmonieux de tous les instruments de musique japonais, et pour être jouées par de ravissantes marionnettes, habilement manœuvrées. Il faut aussi qu'il réfléchisse que ce théâtre de poupées est un art synthétique, dans lequel se combinent à la fois le dialogue, la poésie, la musique, les chants et les mouvements des marionnettes. On ne saurait, dans ces conditions, apprécier exactement et pleinement l'œuvre de Tchikamatsou par la simple lecture du texte original ; à plus forte raison à travers la traduction de ses pièces. Pour aider l'imagination du lecteur à se donner carrière, il n'est pas inutile de lui faire remarquer qu'on ne peut insuffler la vie aux marionnettes et leur donner de l'animation qu'au prix d'une certaine outrance dans l'action. C'est pourquoi il est fatal qu'une certaine emphase dans le dialogue se fasse sentir tout le long de la pièce.

Dans le cours de cet ouvrage, les noms patronymiques du vieux Japon se présenteront au lecteur avec le nom de famille précédant le nom donné, ou prénom (équivalant au « nom de baptême »). Au contraire, pour les noms contemporains, ces places sont inversées. La raison d'une pareille disposition est

que, à une époque plus reculée, les noms donnés (ou prénoms) étaient les plus importants ; aujourd'hui, au contraire, comme pour les noms européens, le nom de famille est le principal. Il faut ajouter que, parmi les noms de l'ancien temps, beaucoup se présentent de telle manière qu'il serait absolument impossible d'écrire d'abord le prénom. Voici, par exemple, le nom Taïra-nô-Shiguémori : il ne saurait être écrit Shiguémori Taïra, car le nom de famille Taïra est toujours suivi par la particule *nô*, placée après. Si je m'arrête sur ce détail de peu d'importance, c'est qu'un critique américain, dans un article consacré à mes *Récits tirés des drames du vieux Japon*, m'a reproché une apparente inconséquence.

Les titres de beaucoup de drames classiques japonais sont, pour des raisons qu'il ne convient pas de rechercher ici, à la fois longs et fantaisistes, et par conséquent font partie des difficultés éprouvées par le traducteur. J'ai pensé que ce serait une aide de donner, dans le corps de mon Introduction, une traduction strictement littérale de ces anciens titres ; ainsi le lecteur aurait la faculté d'identifier plus aisément les pièces au moyen de leurs titres originaux, si baroques qu'ils puissent paraître.

Je dois des remerciements cordiaux à MM. Kidô Okamoto, Yonétarô Matsouyama, Seitarô Atsoumi, Dr Tsoukourou Foujimoura, Dr Mankitchi Wada, MM. Sabourô Sakamoto et Kaisô Monomoura, qui tous m'ont fourni de précieuses suggestions. J'ai aussi une obligation vis-à-vis de M. Hôguin Kidani, qui m'a si aimablement communiqué quelques photographies et qui, en outre, m'a donné toute facilité pour mettre à contribution ses *Commentaires sur les Œuvres complètes de Tchikamatsou*.

Tokyo.

ASATARO MIYAMORI.

INTRODUCTION

I

LA LITTÉRATURE ET LE PEUPLE DANS LE VIEUX JAPON

Dans le milieu et dans la dernière partie de la période historique représentant « l'antiquité japonaise » (660 avant J.-C.; 700 après J.-C.), le peuple entier, grands et petits, se plaisait, sous l'impulsion d'émotions passagères, a composer des poèmes de genres variés. Empereurs et nobles, paysans et pêcheurs, tout le monde était poète dans la plus large acception du mot. L'amour était le thème de la plupart de ces poésies ; immédiatement après l'amour, venaient la guerre et le vin. Ces poèmes se transmettaient oralement, puisque les Japonais ne possédaient pas de signes pour transcrire leurs paroles sur le papier. Vers le quatrième siècle après J.-C., les caractères chinois furent introduits pour la transcription, soit phonétique, soit idéographique, de la parole (1). Le procédé étant extrêmement compliqué, seules les classes instruites parvinrent à transcrire leurs poèmes, réalisant ainsi, pour la culture japonaise, un sensible progrès. Pour acquérir la maîtrise des milliers d'idéogrammes compliqués introduits alors, on était obligé, toutefois, de se livrer à une étude opiniâtre, et la

(1) Les caractères chinois ainsi employés sont appelés ***mannyô gana*** ou Lettres Mannyô, parce qu'ils furent employés surtout pour la rédaction de la fameuse anthologie ***Mannyo-Shû*** ou ***La collection d'une Myriade de Feuilles***

notation des poèmes était, par suite, au-dessus de la capacité des gens du peuple, dénués d'éducation scolaire (1). Le résultat fut que la versification devint de plus en plus un art d'agrément aristocratique, tandis que les gens du peuple s'y exercèrent beaucoup moins.

Pendant la période de Nara (709-784), alors que les Empereurs gouvernaient à Nara, l'étude de la littérature chinoise et l'écriture du chinois eurent une très grande vogue dans les classes aisées. Ces circonstances élevèrent la culture littéraire à un niveau qu'elle n'avait pas encore atteint, et il se forma un cercle littéraire composé de nobles et de dames de la Cour et d'autres personnalités marquantes. Les autres classes de la population, au contraire, délaissèrent presque complètement la production des ouvrages littéraires. La composition de poèmes, particulièrement d'odes et trente et une syllabes, devint, par excellence, l'art d'agrément littéraire de cette période ; et c'est alors que fut composée la fameuse anthologie *Mannyô-Shû* ou « La collection d'une Myriade de Feuilles ». Le nombre exact des poèmes réunis dans ce recueil est de quatre mille quatre cent quatre-vingt-seize, dont quatre mille cent soixante-treize consistent en odes de trente et une syllabes. Parmi les six cent trente et un auteurs de ces morceaux choisis, il y a soixante-dix femmes poètes et un certain nombre de personnes d'humble condition. Au commencement de la période de Heian (794-1186), ainsi appelée parce que les Empereurs résidaient à Heian, le Kyôto actuel, deux systèmes de syllabaires, — dont les quatre-vingt-quinze caractères sont des formes très simplifiées des idéogrammes chinois, si compliqués, eux —, entrèrent en usage. Leur introduction facilita énormément la transcription de la pensée et imprima un grand élan à l'activité littéraire. Par pédantisme, cependant, certains n'en continuèrent pas moins, même jusqu'à la fin de la période

(1) Toutes les écoles de cette période étaient exclusivement réservées à l'éducation des fils des nobles et des fonctionnaires de haut rang.

de Yedo (1603-1868), à rédiger leurs poèmes en caractères chinois, d'après le procédé compliqué ci-dessus mentionné (1). L'usage d'écrire des histoires, des journaux de vie, des relations de voyage et des mélanges vint s'ajouter à l'art de la versification. Les chefs-d'œuvre les plus remarquables de cette période sont : l'*Histoire de Genji*, roman; les *Sketches de l'Oreiller*, mélanges ; *la Collection d'Odes anciennes et modernes*, et *Une Anthologie pour tous les Ages*. Néanmoins, la profession d'auteur demeurait encore le domaine exclusif d'un petit groupe de personnes marquantes, auquel, désormais, s'ajoutèrent les prêtres bouddhistes. Il est à remarquer que, dans les deux périodes précédentes, et en particulier dans la période de Héian, la condition sociale de la femme était élevée, et que, dans les rapports sociaux, les sexes étaient librement mêlés. Les femmes occupaient dans les Lettres une place particulièrement honorable, et nombre de brillantes femmes écrivains apparurent, dont les plus célèbres sont Mouraçaki Shikibou et Sei Shônagon (auxquelles sont respectivement dus l'*Histoire de Genji* et les *Sketches de l'Oreiller*, ci-dessus mentionnés), et Akazomé Emon et Izoumi Shikibou, toutes, dames de la Cour.

La période suivante méritant une mention est la période de Mouromatchi (1338-1565), au cours de laquelle les Shôgouns Ashikaga, — qui étaient les gouverneurs de fait — résidèrent à Mouromatchi (Kyôto), cependant que les Empereurs sans pouvoir étaient tenus dans une captivité dorée. Les chefs-d'œuvre représentatifs de la littérature de cette période sont : d'une part, les *nô* (drames lyriques) et, d'autre

(1) De nos jours, les lettres *Mannyô*, augmentées des deux systèmes de syllabaires ci-dessus mentionnés, sont employées, non seulement dans la rédaction des poèmes, mais aussi très fréquemment dans les écrits courants ; et presque tous les noms propres et les noms géographiques sont écrits en lettres *Mannyô*. Pour donner un exemple offrant de l'intérêt pour le public anglais, les noms Oxford et Cambridge sont souvent représentés par des caractères chinois signifiant respectivement « Bétail Gué » et « Sabre Pont », le caractère pour « sabre » étant à peu de chose près prononcé comme « Can ».

part, les *kiôgen* (intermèdes comiques) ; ces deux genres demeurèrent le monopole exclusif des Shôgouns et des Samouraï, à l'exclusion du peuple.

Cette situation subit une modification profonde au cours de la période de Yedo (1603-1868), époque où les Shôgouns Tokougawa régnaient à Yedo, le Tokio actuel. Après une longue période d'anarchie, la nation jouit enfin, sous ce régime, d'une paix profonde, et le gouvernement encouragea l'étude et la publication des classiques chinois et la propagation du Confucianisme. Un résultat de ces conditions nouvelles fut une extension générale de l'éducation, basée sur les doctrines de Confucius. L'instruction supérieure, il est vrai, était réservée aux Samouraï, aux prêtres et aux médecins, et l'instruction donnée à la *terakoya* (écoles ordinaires) laissait beaucoup à désirer. On est cependant fondé à croire que beaucoup de lettrés versés dans l'étude des classiques chinois et japonais entretenaient des écoles privées à Kyôto, Osaka et Yedo, comptant, parmi leurs élèves, des fils de marchands, parfois même de paysans. Ainsi furent donnés, à une partie de la masse populaire, les moyens d'avoir accès à ce trésor de connaissances dont elle avait été tenue à l'écart pendant plus de dix siècles. Une autre conséquence importante du régime de paix du Shôgounat fut l'accroissement général de la richesse et de la prospérité nationale. Partout, dans le pays, les cités et les villes devenaient opulentes ; et une classe de riches marchands fit son apparition. A Osaka, le plus grand centre de commerce, on comptait de nombreux millionnaires ; c'est vers eux que se tournèrent les samouraï et les daïmio en quête d'une assistance financière ; et c'est au point que Gamô Kumpei, érudit et patriote célèbre, passe pour s'être écrié un jour : « Quand les riches marchands d'Osaka se fâchent, les daïmio tremblent dans tout le Japon. »

L'administration shôgounale présentait toutefois un autre aspect : un extrême despotisme. Le peuple tout entier fit alors

l'expérience d'une tyrannie qu'un dicton, presque proverbial aux temps du Shôgounat, définit en ces termes ironiques : « Que le peuple obéisse aveuglément ; qu'il ne sache jamais rien de la politique. » Pour le peuple, nulle liberté de parole ni de conscience ; bien plus, il n'avait pas même la sécurité de la vie et de la propriété. Pas l'ombre de droits pour le peuple ; les plus strictes distinctions de classes étaient en vigueur ; le peuple était ainsi partagé en paysans, artisans et marchands, la caste des samouraï — ou caste militaire — constituant la classe dirigeante. Des trois classes inférieures, celle des marchands était tenue dans le plus grand mépris (1), conformément à la théorie des métaphysiciens chinois de l'école de Chu-Hi (2), qui méprise les richesses et regarde d'un mauvais œil les besoins matériels. Boushido, — le canon des principes moraux de la chevalerie japonaise —, méprisait également le commerce comme conduisant à des mœurs efféminées et amoindrissant l'esprit martial. Et, chose pire, le gouvernement allait jusqu'à imposer à la manière de vivre des marchands des restrictions et des prohibitions sévères, et ces restrictions et prohibitions entraient dans les détails les plus minutieux (3). Non seulement les marchands étaient en but au dernier des mépris et soumis à la plus étroite oppres-

(1) Il n'était point rare, à l'entrée d'un village bien tenu, de trouver un écriteau portant cet avis : « Les marchands ne sont pas admis ici ».

(2) Chu-Hi, un des plus fameux commentateurs chinois des doctrines confucianistes, dit : « Les richesses, comme l'huile, souillent les hommes. Là où il y a un gouvernement, il est sûr qu'il y aura un revenu. » Cette sentence est, à bon droit, considérée comme une fausse interprétation de la maxime de Confucius dans *la Grande Science* : « La vertu est la considération primordiale ; les richesses sont une considération secondaire. » C'est la théorie du confucianisme de Chu-Hi qui fut adoptée et instituée par le Gouvernement des Tokougawa. Les dissidents étaient punis comme hérétiques. Yamaga Sokô, célèbre confucianiste et tacticien, fut puni pour avoir critiqué la doctrine établie ; et Kamei Nammei, autre confucianiste distingué, perdit la raison à la suite des controverses et finalement en mourut.

(3) Au nombre des prohibitions édictées en 1652, on peut trouver celles-ci : « La classe des négociants et des serviteurs ne doit pas porter de soie » ; « Les négociants ne doivent pas donner de festins » ; « Les négociants ne doivent pas avoir d'objets en laque » ; « Les négociants ne doivent pas avoir comme demeures des maisons à trois étages. »

sion, mais encore il leur était interdit de s'engager dans aucune entreprise de commerce étranger, cela en vertu de la politique d'exclusion que pratiquait le gouvernement, politique qui interdisait à tout sujet, sous peine de mort, de traverser les mers. Ce fut cette même politique regrettable qui, pendant près de deux siècles, tint le Japon isolé des courants internationaux de pensée et de culture.

C'est ainsi que, tout naturellement, le peuple — et, en particulier, les riches boutiquiers et les marchands — fut conduit à rechercher, avec toute son ingéniosité, une issue pour ses énergies comprimées et pour son mécontentement. Les uns se tournèrent vers les arts et les lettres ; les autres, vers les plaisirs sensuels. C'est à des sources, comme celles que nous venons d'indiquer, qu'il faut remonter pour trouver les causes originelles d'une littérature populaire, telle que les *haïkou* (odes de dix-sept syllabes), les *senryû* (variété des *haïkou*), les odes comiques de trente et une syllabes, les essais humoristiques, les romans, le théâtre régulier et le théâtre de marionnettes. La nation tout entière, les hautes comme les basses classes, se mit avec enthousiasme à composer des odes du genre de celles indiquées plus haut et des odes régulières de trente et une syllabes. La nation japonaise de cette époque pourrait, en effet, être appelée une nation de poètes et de poétesses. L'engouement pour la poésie était tel que les plus instruits des paysans et des marchands avaient pris l'habitude d'ouvrir de fréquents concours de poésie : les meilleurs des poèmes ainsi improvisés étaient recopiés en superbes caractères, placés dans des cadres, et suspendus, en offrandes votives, dans le temple de la divinité tutélaire. « La poésie au Japon, est universelle comme l'air même. Elle est sentie par tout le monde. Elle est l'œuvre de presque chacun, quelle que soit sa classe et sa condition. » Ces remarques de Lafcadio Hearn sur le Japon moderne pourraient, avec plus de vérité encore, être appliquées au Vieux Japon. Le peuple apportait également une

grande ferveur à l'étude des cérémonies du thé et de l'arrangement des fleurs (arts d'agrément réservés jusqu'alors aux classes privilégiées) ; à la peinture d'amateur ; aux diverses sortes de musique ; enfin, à la calligraphie qui, au Japon, était par elle-même un art. L'édition de romans et d'essais attirait de très nombreux souscripteurs ; par-dessus tout, les boutiquiers et les négociants d'Osaka patronnaient le théâtre avec une extrême libéralité, en particulier le théâtre de marionnettes, ce qui fit que, dans leur ville, ledit théâtre fit des progrès remarquables.

Pendant la première moitié de la période de Yedo, le foyer d'études et de littérature fut d'abord Kyôto, et plus tard Osaka. C'était Yedo, pourtant, qui était le centre politique et la capitale du Shôgoun ; et il n'est pas sans intérêt d'examiner un instant les causes d'un phénomène assez particulier. Les classes militaires qui dominaient à Yedo conservaient encore un esprit guerrier ; elles se souciaient peu de raffinements ; et c'est ainsi que la métropole était jusqu'alors demeurée un sol peu favorable aux arts et à la littérature. D'un autre côté, Kyôto, ville qui, pendant des siècles, avait été la capitale des Empereurs et des Shôgouns Ashikaga, avait hérité d'habitudes élégantes et du goût des beaux arts. Et Osaka, sous le rapport de l'avancement des arts et de la littérature populaires, se trouvait en meilleure posture encore, car les marchands y étaient les maîtres, et la classe militaire n'y avait, comparativement, qu'une médiocre influence.

C'est ainsi que, en cette ville d'Osaka, deux des trois personnalités marquantes de la période : le romancier Saïkakou et le dramaturge Tchikamatsou (le troisième personnage étant Bashô, l'écrivain *haïkou*), purent révéler leur génie.

Un revers, cependant, à la médaille. Pendant qu'une partie de la classe des négociants, ainsi qu'on l'a noté, cherchait un refuge dans les arts et dans la littérature, les autres se laissèrent gagner par l'attrait des plaisirs sensuels. Les courti-

sanes trouvaient des protecteurs nombreux ; les marchands fréquentaient les quartiers de plaisir, où chaque visiteur, qu'il fût boutiquier ou samouraï, était traité sur un pied d'égalité, les courtisanes ne s'occupant pas du rang des personnes. Les quartiers du demi-monde étaient, dans tout l'Empire, les seuls endroits où les négociants marchassent de pair avec les samouraï et même avec les daïmio. Là seulement ils pouvaient faire montre de leur réelle puissance. Et ce n'était pas, pour eux, une chose à dédaigner, attendu que, parmi ces dames légères, se trouvaient des jeunes filles douées de tous les talents et qui, bien différentes des courtisanes d'aujourd'hui, étaient versées dans l'étiquette, dans les rites de la cérémonie du thé, de l'arrangement des fleurs, savaient jouer du *koto* (1) et étaient aussi capables de composer des poèmes. Socialement, la condition de ces femmes était plutôt supérieure à celle de la geisha moderne et n'était pas sans analogie avec celle de l'hétaïre de la Grèce ; des samouraï et même des daïmio ne dédaignaient pas de les patronner. Celles d'entre les courtisanes qui composaient le dessus de panier n'étaient pas sans dignité et sans fierté ; elles n'eussent jamais cédé aux propositions de protecteurs pour qui elles n'eussent pas eu d'estime.

C'est pour cette raison que, dans les romans et les drames de cette période, les courtisanes occupent une si grande place, et que les scènes en sont si souvent situées dans les quartiers de plaisir. D'un autre côté, il est fort rare que les jeunes filles et les femmes de bonne famille apparaissent dans les ouvrages littéraires de cette époque. La coutume chinoise qui voulait que les femmes fussent, avec toute la rigueur possible, tenues dans un état de sujétion absolue et de réclusion, était acceptée comme une règle si universelle que les épouses et les filles des samouraï et des négociants se produisaient rarement en

(1) Sorte de cithare.

public et qu'on s'abstenait même d'y parler d'elles. Le bouddhisme — qui tient les femmes pour des âmes pleines de péchés — et le confucianisme — qui déclare que « les femmes et les hommes vils sont pareillement difficiles à mener » — se plaisaient à rabaisser la condition des femmes et allaient jusqu'à les traiter comme des poupées sans âme. Elles vivaient dans un tel état de langueur et d'impuissance qu'elles n'osaient pas exprimer leurs sentiments. Cette raison, on le conçoit, suffisait à elle seule pour qu'elles fussent peu indiquées comme héroïnes de romans et de pièces de théâtre.

II

L'ORIGINE DU THÉATRE JAPONAIS & SES DIVERS GENRES

Au Japon, tout comme en Grèce et dans beaucoup d'autres pays d'Europe, la religion est la mère du théâtre. Il n'est pas douteux que le *kagoura* ou danse sacrée, encore exécuté pendant les fêtes dans les temples de Shinto, n'ait donné naissance à toutes les formes du théâtre japonais.

D'après la mythologie, la Déesse Soleil, dégoûtée de la conduite de son frère, le Dieu Souçanô-ono-Mikoto, se cacha dans une caverne. Les ténèbres enveloppèrent alors tout l'univers, à la grande perplexité de la myriade des dieux, très embarrassés pour savoir que faire. A ce moment critique et sombre, la spirituelle et enjouée Déesse Ouzoumé exécuta une danse comique devant l'orifice de la caverne et réussit à attirer hors de sa cachette la Déesse Soleil. Ainsi, à l'immense joie de la myriade des dieux, la lumière fut rendue à l'univers. Telle est l'origine traditionnelle de la danse sacrée. Quelle que soit la signification qu'on donne à cette légende, ce qui est certain, c'est que la danse sacrée a existé depuis des temps immémoriaux. La danse sacrée est une pantomime dans laquelle les acteurs imitent les faits et gestes des différentes divinités qu'ils personnifient. Ils portent des masques burlesques et dansent avec accompagnement de chants, de flûtes et de tambourins. Simple et primitive, comme l'était chorégraphiquement la danse sacrée, elle ne pouvait qu'être dénuée de valeur théâtrale ; mais elle n'en reste pas moins

intéressante, en ce sens qu'elle est l'aïeule de toutes les formes classiques du théâtre littéraire japonais.

Le théâtre littéraire du Vieux Japon se divise en quatre classes : les *yôkyokou* ou pièces *nô* ; les *kyôgen* ou intermèdes comiques ; les pièces *kabouki* ou drames pour le théâtre régulier ; enfin, les *jôrouri* ou pièces pour marionnettes.

III

LES « YÔKYOKOU » OU PIÈCES « NÔ »

Les *yôkyokou*, ou textes des drames lyriques, connus sous le nom de *nô*, sont des pièces courtes, sérieuses, généralement en deux scènes. Les intrigues en sont tirées principalement de l'histoire du Japon, de ses mythes, de son folklore, et de certains contes japonais, comme *l'Histoire de Ghenji* et *l'Histoire de la Famille Taïra*. Outre les dialogues et les monologues, ils contiennent des passages descriptifs. C'est dans le monologue du protagoniste et dans ce qu'on appelle les *mitchiyouki* ou « chansons de marches », que l'on rencontre souvent les plus gracieuses inspirations de toute la pièce. Ce sont ces chansons de marche qui forment la partie la plus importante des passages descriptifs et qui, en quelques vers exquis, narrent le voyage accompli par un des personnages de la pièce, voyage qui dure parfois pendant des centaines de milles. La partie scénique des drames de ce genre est, presque toujours, écrite dans la langue de la conversation courante correspondante à la période Kamakoura (1186-1332), — période qui précéda exactement l'époque où les auteurs des *nô* virent le jour; — et la majeure partie des descriptions — et, parfois, de certaines portions du dialogue et du monologue — est du même style que la poésie lyrique et épique de la dernière moitié de la période Héian (794-1186), mais avec ceci : que c'est l'élément lyrique qui prédomine. Le poème est amplement fourni d'une succession de vers de sept et de cinq syllabes, le mètre par excellence de la poésie japonaise. Chargés d'une pro-

fusion d'ornements empruntés aux poèmes classiques japonais et chinois, les drames de ce genre abondent en allusions historiques et en citations tirées des écritures bouddhiques. Pour cette raison, les pièces *nô* offrent de trop grandes difficultés pour qu'on les puisse comprendre sans une préparation spéciale. Une autre caractéristique très accusée de ces drames est le fréquent usage qu'on y fait de jeux de mots ingénieux ; ce talent, où excellaient les classiques japonais, est un de leurs traits distinctifs, et c'est à quoi sont dues, en grande partie, la beauté et la mélodie de ces compositions. Ce qui diminue l'originalité des pièces *nô*, — mais non certes, leur valeur intrinsèque, — c'est qu'on s'aperçoit trop souvent, en y regardant de près, que les plus beaux passages qu'elles contiennent ne sont que des emprunts indigestes de l'*Histoire de Ghenji*, de l'*Histoire de la Famille Taïra*, de l'*Élévation et Décadence des Familles Minamoto et Taïra*, de *La Relation de la Grande Paix*, de *La Réunion des Odes anciennes et modernes*, etc. Ce n'est, dès lors, pas sans raison que les drames *nô* sont souvent comparés à un brocart fait de pièces et de morceaux.

Le sujet de ces pièces est généralement le même : une simple charpente ; ce n'est souvent qu'une narration des hauts et des bas de la destinée de certain personnage appartenant à l'histoire ou à la fiction, et un sermon sur les incertitudes de la vie humaine. Tout d'abord, par exemple, on voit un prêtre bouddhiste accomplissant un pèlerinage à travers plusieurs provinces ; puis, apparaît un spectre revêtu d'une forme humaine ; il raconte au prêtre les expériences et les aventures qu'il a traversées au cours de sa vie, et il avoue ensuite qu'il est un revenant ; finalement, le religieux demande au ciel la paix pour le trépassé ; sur quoi, le spectre s'évanouit. Tel est le sujet le plus typique. Les doctrines bouddhistes, celle, en particulier de Karma, imprègnent ces pièces tout entières ; et, dans certaines d'entre elles, appelées « pièces de Dieu », on relate l'histoire de certains sanctuaires de Shinto, ou bien on

y fait apparaître les esprits des divinités de Shinto et on leur y fait accomplir des miracles.

Les acteurs qui interprètent les rôles principaux portent des masques en bois et dansent sur l'accompagnement d'une flûte, de deux tambourins, et dans certains cas, du roulement d'un tambour. La manière de danser est ordinairement extrêmement lente, pleine de dignité, solennelle. La pièce, du commencement à la fin, est chantée, un peu à la façon d'un oratorio ; et, dans les moments où le protagoniste danse, sa partie de chant incombe presque entièrement au chœur. Ce chœur est composé de dix ou douze hommes assis, immobiles, sur le côté de la scène. C'est également le chœur qui chante les parties narratives. Les principes techniques qui servent de règles aux pièces sont le symbolisme, la convention, le mysticisme et l'irréel ; si je me permets d'employer ce dernier terme, c'est que ces pièces semblent se proposer d'emporter l'imagination des auditeurs loin de la vie réelle. Qu'on me permette de citer un ou deux exemples de ce qui est convention pure. Sur la scène du *nô*, un palais, une maison, un chalet, une cabane, sont tous pareillement représentés par quatre poteaux recouverts d'un toit ; l'éventail que l'acteur porte habituellement suffit souvent à remplir l'office d'un luth, d'un bouclier, d'un récipient ou d'une coupe pour le vin, ou de tel autre objet ; quelques pas sur la scène symbolisent souvent un voyage de plusieurs centaines de lieues, et l'arrivée à une destination lointaine. Il se peut que les pièces *nô* manquent parfois de clarté et de cohérence ; mais elles sont d'une incomparable beauté par le style et par le fond, de sorte que leur seule lecture tend à élever les sentiments et les pensées. La brièveté et le calme caractérisent ces pièces et leur interprétation : les déclamations et les intrigues en sont simples mais chargées de sens ; le chant y est psalmodié en des accents « voilés » et retenus ; et la différence entre les voix masculines et fémi-

nines est difficile à discerner pour le spécialiste ; la musique est calme et grave ; on n'y porte que des masques d'expression mystique et sans éclat ; le jeu et les danses sont lents, pleins de dignité, et, pour le spectateur qui n'est pas initié, d'une extrême simplicité. Ces particularités essentielles tiennent, en grande partie, à l'influence de la secte Zen du bouddhisme, à laquelle adhèraient généralement les classes militaires au cours de la période Mouromatchi, et dont les enseignements préconisaient le silence, le calme et la simplicité de la vie, comme exercices spirituels. Il faut attribuer une influence de même nature aux cérémonies du thé, fort en vogue dans les classes militaires de cette époque, cérémonies qui, tout comme les susdits enseignements, tendaient en premier lieu à conférer la tranquillité d'esprit.

Le mot *nô* signifie « exécution » ou « accomplissement ». Éthymologiquement, le mot est une abréviation de *sarougakou-no-nô, sarougakou* étant une corruption de *sangakou* ou « musique éparse », c'est-à-dire « musique populaire ». Tatéki Owada donne comme un fait hors de toute discussion que le *sangakou,* qui florissait au XIV^e^ siècle, représente le développement de danses plus ou moins comiques et accompagnées de chants qui étaient exécutées aux temples Shinto. Peut-être est-il à propos de mentionner ici que, dans la période Mouromatchi, la religion de la nation tout entière était un système où se mélangeaient le bouddhisme et le shintoïsme, et que, dans la plupart des temples Shinto, le service était célébré par des prêtres bouddhistes.

La majorité des pièces *nô* furent écrites dans la période Mouromatchi (1338-1565), époque représentant le moyen âge du Japon. Les représentations en furent favorisées et encouragées par le Shôgoun, qui était alors en fait le chef de l'Empire, et aussi par d'autres membres de la noblesse. A compter de la période Mouromatchi et jusqu'à la chute du Shôgounat des Tokougawa (1868), l'exécution des *nô* prit,

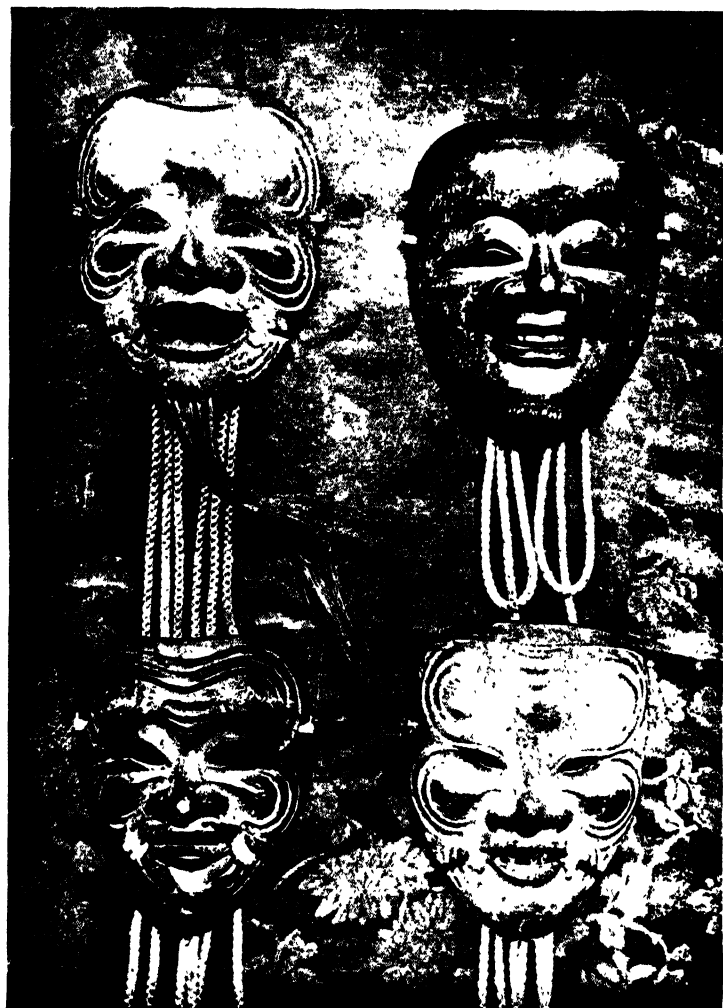
dans la caste militaire, le rang d'une sorte de fonction rituelle. Dans les tout premiers jours des *nô*, alors que ceux-ci portaient encore le nom de *sarougakouno-nô*, ses exécutants étaient connus sous le nom de *sarougakouno-hôshi*, ou « prêtres du *sarougakou* », et venaient les derniers dans la hiérarchie du clergé; mais, plus tard, leur état s'éleva graduellement, et, dans la période de Yedo (1603-1868), ils en vinrent à être regardés avec un haut respect et placés finalement sur le même plan social que les samouraï. En outre, l'art d'interpréter fut éventuellement classé parmi les arts d'agrément de la chevalerie. Il existe un document authentique relatant que, dans une certaine circonstance, les parties capitales d'une pièce *nô* furent jouées par Hidéyoshi et par Ieyasou, les deux plus grands guerriers et hommes d'État que le Japon ait jamais possédés.

Mille pièces *nô*, environ, auraient, dit-on, été composées; huit cents ont survécu, et, de celles-ci, deux cent vingt-deux seulement sont actuellement représentées. Il semblerait que, du vivant des auteurs, les pièces *nô* aient été parfois jouées en public; mais, depuis cette époque, les représentations n'en ont jamais été ou n'ont été que bien rarement publiques; et, actuellement, dans les hautes et moyennes classes du Japon, la grande vogue est de les chanter chez soi, simplement et sans jeux de scènes.

Des quatre genres d'œuvres dramatiques japonaises, les pièces *nô* furent les premières à retenir l'attention des étrangers; et, aujourd'hui, elles sont hautement appréciées par les Européens cultivés, probablement parce qu'elles flattent un goût qui discerne en ces productions certaines ressemblances curieuses avec la tragédie grecque. Ces affinités, comme on peut le déduire aisément de l'exposé qui précède, consistent en ceci : que les pièces sont entièrement chantées et sont tout imprégnées d'idées religieuses ; que les personnages principaux y portent des masques ; que le chœur en psalmodie certaines parties métriques ; enfin, que la manière de les jouer

UN MASQUE DE JEUNE FEMME EXECUTE PAR KONGO MAGOJIRO QUI VIVAIT AU SEIZIEME SIECLE

[face p. 16

LE DÉMON-FEMELLE, PERSONNAGE PRINCIPAL DU *TERTRE NOIR* (PIÈCE *NO*), JOUÉE PAR M KINNOSUKÉ KONGO

MASQUES DE VIEILLARDS, EXÉCUTÉS PAR BOUNZO
AU QUATORZIÈME SIÈCLE

LE PROTAGONISTE DE *LA ROBE DE PLUMES*, PIÈCE JOUÉE PAR M. KINNOSUKÉ KONGO

est empreinte de dignité et de réserve. Il n'en est pas moins vrai, et on ne saurait omettre de noter que les pièces de marionnettes et celles du théâtre régulier (les unes et les autres reflètent d'une manière beaucoup plus vive le véritable caractère japonais, ses croyances et ses idées morales) plaisent infiniment plus à notre peuple que les *nô*. Ajoutons que, même du point de vue littéraire, les intellectuels japonais estiment encore plus les pièces pour marionnettes que les drames susdits.

La question de l'agrément du public et celle des préférences de la critique mises à part, les pièces *nô* demeurent le prototype des pièces pour marionnettes et des pièces destinées au théâtre régulier, dont il sera question un peu plus loin dans la présente esquisse.

De très nombreuses pièces *nô* furent écrites par les fameux acteurs *nô* : Kwan-ami (1333-1384) et par son fils Sé-ami (1363-1444), tous les deux favoris du shôgoun Yoshimitsou, un grand mécène. Parmi les deux cent quarante-deux pièces qui sont actuellement représentées, plus de cent, y compris: *La Robe de plumes*, *Matsou-Kazé*, *Le Temple de Miidera*, *Kagé Kiyo*, *La Rivière Soumida*, et plusieurs autres parmi les meilleures, sont de Sé-ami. Il écrivit également la musique pour ses propres pièces et pour la plupart des autres ; il faut ajouter que, c'est grâce à Sé-ami, que la technique des pièces *nô* et de leurs danses a été portée à un point de perfection, tel que les acteurs et les auteurs qui vinrent après lui jugèrent impossible d'y rien ajouter. C'est incontestablement Sé-ami — et Sé-ami seul — qui combina et unifia les mérites de plusieurs styles de *sarougakou* et de diverses chorégraphies, et qui enfin, presque à lui tout seul, créa le genre *nô*, tel que nous le voyons et l'entendons aujourd'hui. Il fut, de plus, un critique littéraire compétent, — le seul homme de lettres du Vieux Japon qui ait créé une philosophie de l'art dont il fût en droit de revendiquer la paternité. Ses essais, connus sous le nom de *Les*

2

seize traités de Sé-ami, sont d'excellentes leçons sur l'esthétique du théâtre, et sont dignes de faire encore autorité dans le théâtre d'à-présent. Sa philosophie de l'art peut se condenser en deux mots : « mimique » et *yûgen* (1) ou « gracieux ». D'après lui, l'art consiste à mettre en harmonie l'imitation de la nature avec le goût du gracieux, ou, en d'autres termes, à combiner harmonieusement le réalisme et l'idéalisme. « Le but de l'exécution des *nô,* affirme Sé-ami, est par excellence de séduire les personnes de toutes classes : les simples et les grands. » D'où il appert qu'il entendait que son art réjouit tout le monde, et qu'il était, par conséquent, contraire à ses desseins que le théâtre *nô* eût pu, si longtemps, rester le monopole exclusif des hautes classes.

(1) *Yûgen* signifie à présent « chose ésotérique » ou « la mystique » ; mais, par l'usage qu'il fait du mot dans ses traités, il est évident que Sé-ami donne à ce mot le sens de « gracieux » ou « beau ». Extrait de *Une histoire nouvelle de la Littérature japonaise,* par le professeur Tsoutomou Igarashi.

IV

LES « KYÔGEN », OU INTERMÈDES COMIQUES

Les *Kyôgen* sont des intermèdes comiques en un acte, de construction légère, généralement joués sur la même scène que les pièces *nô*, et dans les intervalles compris entre des pièces plus sérieuses. Leur but est, après la tension produite par les drames lyriques, de détendre les nerfs de l'auditoire. Les *kyôgen* sont les seules pièces du Vieux Japon qui n'aient point d'accompagnement musical; et, dans leur forme, ils ressemblent exactement aux drames européens. Un certain nombre de ces intermèdes comiques sont de spirituelles satires des faiblesses humaines et des maux sociaux, mais la majorité sont des farces naïves et primitives qui n'ont pas d'autre prétention que de mettre l'auditoire en joie par d'amusants tableaux d'innocentes bouffonneries. Quant à la matière employée pour la composition des *kyôgen*, aucun des événements contemporains, relatifs aux diverses classes de la société et susceptibles d'entretenir le sens de l'humour, ne fut négligé. Leurs auteurs se servirent également d'un assez grand nombre de contes de fées se rapportant aux divinités, au Roi de l'Enfer, et aux *tengou*, ou démons à long nez.

Il est assez singulier que, parmi les *kyôgen* (ces pièces sœurs des drames *nô*, qui florissaient sous le patronnage du shôgoun et du daïmio), il s'en trouve qui aient l'audace de faire allusion à l'ignorance, à la stupidité et à la couardise du daïmio; telles sont le Daïmio Hagui, *La Femme barbouillée d'encre* et *Le Rossignol.* Il est également à noter que, au

cours de la période Mouromatchi, alors que l'influence des prêtres bouddhistes était considérable et que les acteurs *nô* étaient exclusivement choisis parmi ces religieux, certains intermèdes comiques, écrits et joués, traitent de prêtres sans honneur ceux qui négligeaient leurs prônes et se préoccupaient uniquement des offrandes; telles sont : le *Poisson prêchant*, *Hanaori* et *Daihannya*. Aussi bien, peut-on raconter ici le sujet de deux ou trois *kyôgen* simples et naïfs. Il y a, par exemple, l'histoire absurde du coursier favori du shôgoun Yoritimo, Ikézouki, qui, étant tombé dans un accès de frénésie violente, est dompté par l'application d'une sorte d'onguent. Dans le *Dieu du Tonnerre*, la divinité horrifique, le pied lui manquant, tombe la tête la première dans un champ de blé, reste pétrifié de terreur, et un paysan, qui n'est rien moins qu'héroïque, se gausse de lui. Dans le *Vin de la Tante*, le jeune neveu d'une vieille femme très avare, marchande de vin, se déguise en démon; il terrorise la vieille et se met à boire « comme un templier » ; mais bientôt sa tête s'alourdit, ses idées s'obscurcissent et, pour se remettre, il s'installe et cherche à s'endormir la tête écroulée dans le giron de sa tante. Cela amène la découverte de la supercherie, et l'intermède se termine par l'obligation où est le drôle de déguerpir à toutes jambes. Dans *La Femme barbouillée d'encre*, une astucieuse créature, pour capter à son profit la sympathie d'un daimio, fait semblant de verser des larmes, et voulant en donner l'illusion, elle répand chaque fois sur ses joues le contenu d'un petit vase d'eau. La servante du noble seigneur s'avise un jour de substituer de l'encre à l'eau. Ne se doutant de rien, la femme se barbouille de noir, et ainsi perd la partie. A l'opposé des pièces *nô*, — composées d'une mosaïque de citations classiques et dont le dialogue est la reproduction du langage courant de la période Kamakoura, — les dialogues et les monologues des *kyôgen* sont entièrement écrits dans la langue de la conversation de la période Mouromatchi, et ils sont dépourvus

d'éléments narratifs et de poésie épique et lyrique. Bien que la langue parlée dans ces farces soit celle de la conversation courante de cette ère lointaine, elles n'en sont pas moins parfaitement intelligibles, même aux personnes non cultivées d'à présent. Beaucoup moins mordantes que les satires modernes, leur naïveté et leur absurdité n'en amusent que davantage les Japonais contemporains. Ce sont assurément d'excellentes pièces ; elles conviennent à toutes les classes et elles sont du reste généralement représentées conjointement avec les pièces *nô*. Il est à regretter que ces farces n'aient accompagné les *nô* qu'en guise d'entremets, et que par suite, la faculté de les voir et de les entendre ait été ainsi restreinte à la haute société.

Les *sarougakou,* qui ont donné naissance aux *nô* (ainsi que cela est clairement établi dans *les Annales du Nouveau Sarougakou*), ont consisté originairement dans des représentations comiques; mais, au cours des périodes Kamakoura (1186-1332) et Mouromatchi (1338-1565), celles-ci subirent des transformations graduelles, et finalement perdirent leurs caractéristiques originelles pour devenir des spectacles sérieux. Toutefois, les farces sommaires qui furent introduites dans les drames sérieux en tant que scènes épisodiques, procèdent de cette veine de comédie originelle et n'étaient nullement destinées à devenir, plus tard, des pièces distinctes, formant par elles-mêmes un tout complet. Voilà l'origine des *kyôgen,* tels que nous les voyons aujourd'hui.

Les intermèdes comiques qui ont survécu se montent à environ deux cent quatre-vingts. Ils furent vraisemblablement composés au cours de la même période que les pièces *nô* ; mais les noms de leurs auteurs restent incertains.

V

LES PIÈCES " KABOUKI ", OU PIÈCES DU THÉATRE POPULAIRE

Les pièces *kabouki*, c'est-à-dire les pièces du théâtre populaire, sont, par la forme, sensiblement analogues aux drames européens. Le dialogue et le monologue comprennent quelquefois des parties métriques. Ces passages sont récités sur l'accompagnement des shamisen, guitare à trois cordes, le plus harmonieux de tous les instruments japonais.

Les pièces *kabouki* peuvent se partager en trois variétés : dans les *sewamono*, c'est-à-dire dans les pièces de la vie domestique, la nature humaine fournit le thème central, et le dramaturge tire son sujet de « quelque douleur naturelle, de quelque perte, de quelque peine » soufferte par les gens qui l'entourent. Dans les *jidaï-mono*, c'est-à-dire dans les pièces historiques, les héros et les héroïnes sont bien empruntés à l'histoire, mais l'action s'écarte toutefois sensiblement du plan des événements effectifs et des réalités de la vie. Encore plus éloignée de la vie est une variété spéciale de la pièce historique, l'*aragoto*, à savoir le drame d'action vigoureuse, qui traite des guerriers herculéens, des divinités terribles ou des apparitions fantomatiques. Dans ces pièces, l'action fantastique, le ton surhaussé du dialogue et le maquillage intensif du visage concourent puissamment à l'effet de ces scènes légendaires, et exaltent vivement l'imagination.

Les *shosagoto*, connus aussi sous le nom de *fourigoto*, drames

d'attitudes avec musique, sont la forme la plus caractéristique des pièces *kabouki*. Fortement influencé par les pièces *nô* et, à un degré considérable, par les danses aériennes des marionnettes, le *shosagoto* ne comporte qu'un thème léger, un dialogue simple, des danses descriptives et un mouvement symbolique, le tout fondu ensemble par les rythmes du tambourin, de la flûte, du shamisen, enfin par les chants du chœur Nagouata, Tokiwazou et Kyomoto, les trois styles de la musique de scène. Les meilleurs des *shosagoto* sont des adaptations des pièces *nô*, et le plus parfait de ces drames est, sans doute, *Le Kanjintchô* ou « *Le Livre de souscriptions* ». On trouve, dans les *shosagoto*, beaucoup d'adaptations des intermèdes comiques dont il a été question précédemment.

Toutes les variétés de ces spectacles sont plus ou moins accompagnées de chants et de musique. Même observation également pour les pièces de la vie domestique, les plus réalistes de toutes les pièces, où des chants à mi-voix accompagnés du shamisen, exécutés en dehors de la scène, se font entendre pendant la plus grande partie de la représentation. Dans tous ces divers spectacles le dialogue est « récité » ou plutôt psalmodié, sur un ton absolument artificiel ; la mimique est très exagérée, souvent voisine de la danse, et le maquillage, la façon de se « faire une tête » sont fortement accentués. Ces productions sont, par suite, généralement connues sous le nom de *kabouki-shibaï* ou « danses de théâtre chantées ». D'après M. Toshirô Ihara, le mot *kabouki* fut originellement un terme de dialecte signifiant « humoristique » ou « amoureux » ; mais il advint plus tard que les Chinois érudits crurent devoir représenter ce mot par trois caractères chinois signifiant « chant — danse — exécution ». Quoi qu'il en soit, il reste que cette appellation caractérise exactement ce qu'il y a de typique dans ce genre de théâtre.

De même que la brièveté et le calme sont les caractéristiques des productions *nô*, de même l'exagération et la force expres-

sive sont des traits distinctifs des *kabouki*; tout en donne la preuve : la façon dont est maquillé le visage de l'acteur, les costumes, la mise en scène, les danses, le jeu et la rhétorique.

Une tradition affirme qu'une prêtresse du grand temple de Shinto de Izoumo, nommée O-Kouni, inventa les *kabouki-shibaï*. A une certaine époque de l'ère de Keitchô (1596-1615), elle s'était mise en route pour Kyôto, et là, revêtue d'une robe ecclésiastique, faisant tinter une petite sonnette et chantant des cantiques religieux très simples, elle avait exécuté une danse sacrée, à la satisfaction du public. Elle trouva bientôt un auxiliaire capable en la personne de son bel amoureux Nagoya Sanzabourô, vrai don Juan, qui lui apporta le concours de farces simples adaptées des intermèdes comiques. Le couple dressa des tréteaux rudimentaires dans le lit desséché de la rivière Kamo, qui traverse la capitale, et c'est là que l'ex-prêtresse et quelques autres jeunes filles donnèrent des représentations accompagnées de musique de flûtes et de tambourins. Les gens de la ville leur firent un accueil enthousiaste, et leur réputation se répandit rapidement dans toutes les directions, si bien que beaucoup de jeunes filles embrassèrent cette profession. En 1607, O-Kouni alla à Yedo où ses représentations furent également très admirées; après quoi les actrices se multiplièrent à Yedo, à Osaka et à Kyôto, où plusieurs d'entre elles eurent de brillants succès. La fréquentation du théâtre devint à la mode parmi les citadins. Mais, en se développant, le théâtre où paraissaient les actrices exerça une fâcheuse influence sur les mœurs publiques ; aussi, en 1629, les autorités interdirent-elles aux actrices de monter sur les planches. C'est ainsi que l'origine du théâtre joué exclusivement par des acteurs est relativement récente ; c'est par suite de cette mesure que certains de ces acteurs durent assumer dans les pièces les rôles féminins. Cet art peu naturel des *onnagata* (acteurs remplaçant les femmes) se développa graduellement et nous entendons parler à différentes périodes

N° 1

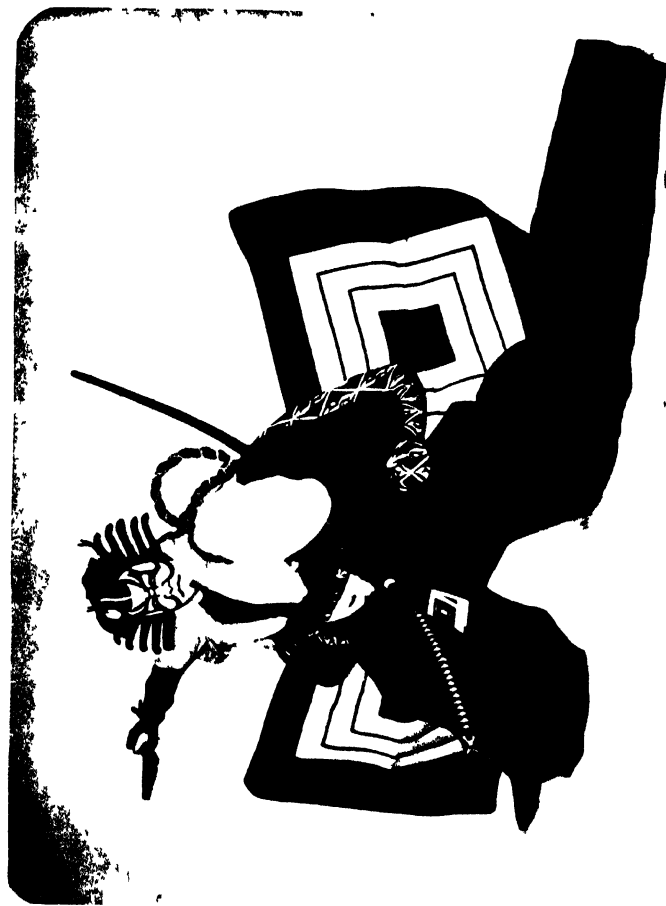
L'ATTAQUE DE NUIT DES SOGAS, A L'AUBE D'UNE PARTIE DE CHASSE, PIÈCE *KABOUKI* INTERPRÉTÉE PAR DES ACTEURS CÉLÈBRES DU TEMPS JADIS

(Extrait d'une gravure en couleurs par Kounitchika).

[*face p.* 24

SCÈNE TIRÉE DE *KAMPEI ANDO-KAROU*, PIECE *KABOUKI*
M. SCHOICHO DANS LE ROLE DE O-KAROU
M. SOUMIZO, DANS CELUI DE KAMPEI

M. FOUKOUSOUKÉ (TOKIO), RÔLE DE HANAKO, DANS
LA VIERGE AU TEMPLE DE DÔJÔJI

N° 4

M KOSHIRO ROLE DU HEROS DANS *LE SHIBARAKOU* DRAME HÉROIQUE

de grands *onnagata*. Certains de ces artistes fameux se donnaient un mal énorme même dans leur vie journalière, dans le but de s'entraîner pour la scène ; ils allaient jusqu'à porter habituellement des habits de femme et à se servir d'accessoires de toilette et d'objets féminins. Dans la conversation courante, ils parlaient d'une voix de tête, menue, pointue, cultivée en vue du théâtre. Quand des *onnagata* accomplis tenaient sur la scène un de leurs emplois, il était impossible de s'imaginer, tant leur art était poussé loin, que c'étaient des hommes. La loi interdisant aux femmes de jouer resta en vigueur, dans la majeure partie du Japon, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle, et c'est pour cette raison que, jusqu'à une date récente, il n'y eut que peu d'actrices.

En 1663, la musique de scène fut sensiblement améliorée par l'adjonction du shamisen. Plus tard, — spécialement destinés aux spectacles *kabouki*, — furent composés beaucoup de drames sérieux adaptés des pièces *nô* ou basés sur l'histoire ou sur la fiction ; et beaucoup de perfectionnements furent réalisés dans l'aménagement de la scène, l'emploi des accessoires, et tout particulièrement dans le jeu. De grands acteurs se révélèrent. Parmi ces derniers, trois personnalités marquantes peuvent être nommées : Sakata Tôjourô (1645-1704), le fondateur de l'école réaliste ; Ségawa Kikounojô (1691-1749), artiste *onnagata* ; enfin, Itchikawa Danjurô (1704-1760), le créateur de l'*aragoto*.

Les pièces qu'on donna d'abord dans les théâtres populaires furent composées par des acteurs ignorants ; mais, vers la fin du XVII[e] siècle, la composition des pièces devint une profession proprement dite. Parmi les écrivains de théâtre *kabouki* dignes d'être cités, sont : Tchikamatsou Monzaémon (1652-1724) dont les productions, dans ce domaine, sont toutefois tombées dans une obscurité relative, par suite du retentissant et universel succès de son théâtre de marionnettes ; Sakourada Jicouké (1734-1806), l'auteur de *Votre Favori*

Kanjintchô et de *Hirouga-Kojima* ; Ségawa Jokô (1738-1794), l'auteur de *Yoçabourô et O-Tomi*; Namiki Gohei (1) (1745-1808), l'auteur de la *Porte Extérieure du Temple et les Fleurs Paulownia* et de *Godaïriki*; Kawataké Shinchitchi (1746-1795), l'auteur de *Le Kanjintchô* et de *Hôkaïbô*; Tsourouya Nambokou (1755-1829, l'auteur de *Les Nouvelles de l'Amour de Hiçamatsou et d'O-Comé*, de *La Forêt de Souzou-ga-Mori* et de l'*Histoire du Fantôme de Yotsouya* ; enfin, Kawataké Mokouami (1815-1893), l'auteur de *Mouraï Chôan*, de *Benten Kozô*, de *Seishin et Izayoï*, de *Kôtchiyama* et des *Trois Kitchiza*. A l'exception de ces écrivains, la plupart des auteurs dramatiques *kabouki* sont des talents de deuxième ou troisième plan. Pour cette raison, les théâtres populaires qui fleurirent dans l'ère de Ghenrokou (1684-1704) ne purent soutenir la concurrence des théâtres de marionnettes, pour lesquels Tchikamatsou Monzaémon et beaucoup d'autres écrivains de talent prodiguaient leur génie. Mais, dira-t-on, pourquoi le drame régulier n'atteignit-il pas la perfection au cours de la période de Yédo ? La réponse est que, au théâtre populaire, les acteurs régnaient en maîtres, et que les auteurs dramatiques, étant en quelque sorte leurs esclaves, se trouvaient contraints d'adapter leurs productions aux exigences des comédiens. De plus, la noblesse méprisait le théâtre régulier ; il était interdit aux chevaliers d'y aller, et les acteurs y étaient regardés comme des « vagabonds ». Dans ces conditions, les écrivains de talent et d'esprit indépendant ne voulaient pas écrire pour eux. Ce n'est que dans la dernière moitié du XVIII^e^ siècle, et au début du XIX^e^, qu'apparurent les grands écrivains *kabouki* sus-mentionnés; et, dès le milieu du XVIII^e^ siècle, le théâtre régulier avait, par divers moyens, et, entre autres, grâce à de larges emprunts au théâtre des

(1) Gohei, originaire d'Osaka, se retira à Yédo pendant l'ère de Meiwa (1764-1772) et c'est là qu'il imagina la scène tournante.

marionnettes... avait, disons-nous, réalisé des progrès remarquables ; non seulement il s'était approprié les pièces dudit théâtre, ses aménagements de scène et ses costumes, mais encore il était même allé jusqu'à adopter les gestes des marionnettes. Les théâtres réguliers devinrent graduellement aussi populaires que les théâtres de marionnettes, qui, eux-mêmes étaient destinés, à leur tour, à disparaître presque complètement.

VI

LES “ JÔROURI ” OU THÉATRE DE MARIONNETTES

Les *jôrouri,* ou théâtre de marionnettes, diffèrent par leur forme du drame européen en ce qu'ils contiennent des parties poétiques, en grande partie écrites en des séries de vers de sept et cinq syllabes, qui décrivent la mise en scène, les expressions, l'action et les dispositions morales des personnages, et qui contiennent également le commentaire personnel de l'auteur sur leurs faits et gestes. Le vers, épique et lyrique, est d'une grande beauté ; il est écrit dans un style simple et aisé, et souvent dans la langue de la conversation, si bien que même l'auditeur sans culture le peut comprendre. Les *jôrouri* sont expressément une littérature pour toutes les classes.

Les passages poétiques narratifs et, souvent, des parties de dialogue, sont chantés ou psalmodiés, sur l'agréable musique du shamisen, par un chœur installé sur une plate-forme à la droite du spectateur et dominant la scène. C'est également le chœur qui débite les propos tenus par les poupées. Dans le théâtre régulier, — où sont quelquefois jouées des pièces de marionnettes, — c'est aux acteurs qu'incombe la plus grande partie du dialogue, et, pendant que le chœur entonne le « récitatif » des parties poétiques, ceux-ci, alors, miment et dansent d'une manière analogue à ce qui se passe pour le théâtre de marionnettes.

L'exagération et l'intensité d'expression sont l'âme des productions *kabouki* ; l'exagération et l'intensité d'expres-

sion sont aussi les caractéristiques distinctives des pièces pour marionnettes, et même à un plus haut degré, attendu que, de donner de la vie et de l'animation à des poupées, cela exige de l'outrance dans le jeu et de l'enflure dans le langage. Le fait est que c'est à l'interprétation du théâtre de marionnettes qu'il faut, en grande partie, attribuer les outrances des pièces *kabouki*.

Les pièces pour marionnettes comprennent deux catégories : historique et domestique; cette dernière est souvent dénommée *sèwa-mono*. Les pièces de la première catégorie se déroulent pendant cinq longs actes, tandis que celles de la deuxième ont ordinairement trois actes seulement. La plupart des pièces historiques mettent en relief de hauts traits de patriotisme, de fidélité, de justice, de bonté, d'honneur, de maîtrise de soi et des autres vertus du Boushidô, le code de morale de la chevalerie japonaise. Les scénarios, comme deux des histoires *kabouki*, sont transportés sur un plan fort éloigné de celui où se déroulèrent effectivement les événements historiques et où se déroulent les réalités de la vie. Quant aux pièces domestiques, elles sont, au contraire, des études de la vie réelle et se distinguent par leur peinture de la nature humaine.

Une preuve de l'inclination très marquée qu'a le peuple pour les pièces de marionnettes, c'est que, même quand on se contente de les psalmodier ou de les chanter, le succès remporté est immense. Dans les *yoçé* ou « variety-halls » (Tokio se vante d'en posséder au moins cent cinquante), parmi les artistes qui figurent sur le programme de chaque soir, il y a toujours un « numéro » consacré à un ou deux chanteurs *jôrouri*; et il existe, en outre, une dizaine de « halls » où se produisent uniquement de jeunes cantatrices. Un chanteur *jôrouri* tient à la fois l'emploi de chanteur d'opéra et d'acteur de diction. Aussi est-on en droit d'avancer qu'une forme unique de diction fut créée au Japon, il y a environ deux siècles. A côté de ces chanteurs de profession, des chanteurs amateurs très

applaudis abondent dans tout l'Empire, attendu que l'exécution chantée des pièces de marionnettes est, par tradition, populaire dans toutes les classes ; et il ne serait pas fort exagéré non plus d'affirmer que certains passages des plus fameuses pièces de marionnettes sont aussi familiers à nos compatriotes que l'hymne national.

Celles des pièces de marionnettes qui sont réputées comme les chefs-d'œuvre littéraires les plus représentatifs de la période de Yedo se distinguent tellement, tant par les qualités du style que par le fond, que les érudits modernes s'accordent à les considérer, non seulement comme les meilleurs types de toutes les variétés de drames, mais encore comme l'expression suprême de la littérature japonaise.

Au cours de la période Mouromatchi (1338-1565), apparut une profession consistant à chanter ou à réciter des contes, des histoires populaires, et plus particulièrement des légendes bouddhiques. Le style de la récitation se trouva modifié par l'exécution psalmodiée des pièces *nô* et aussi par la pratique d'autres styles, les récitations étant scandées par des mouvements d'éventail pour marquer la mesure ou pour donner de l'emphase. Vers la fin du XVIe siècle, on adjoignit à ces récitations la musique du shamisen, récemment introduit de Chine au Japon par la voie de Riou-Kiou. L'effet de cette amélioration fut de donner un stimulant aux professionnels du chant psalmodié, et ce chant devint de plus en plus populaire. C'est aux environs de cette époque que parut un conte en douze brèves parties, intitulé l'*Histoire de Madame Jôrouri*, qui fut particulièrement en faveur parmi les récitants. La tradition prétend que l'auteur de cette histoire fut Ono-no-Otsou, demoiselle d'honneur du fameux général Nobounaga ; mais cette supposition ne s'étaie sur aucune autorité. Le sujet de l'histoire, ce sont les amours du fameux guerrier Yoshitsouné et d'une héroïne de fiction d'une incomparable beauté nommée Jôrouri, qui était supposée être née à la suite d'ardentes

prières adressées par son père à une divinité bouddhique. Simple par son thème, cette histoire contient néanmoins les rudiments d'un drame. Par la suite, ce style de récitation en vint à être connu sous le nom de *jôrouri*, tandis que les compositions interprétées par les récitants professionnels étaient appelées *jôrouribon*, et que les récitants eux-mêmes s'appelaient *jôrourigatari*, soit chanteurs *jôrouri*. Telle est l'origine du terme *jôrouri* (1), qu'on applique actuellement au théâtre de marionnettes.

Au cours de l'ère de Keitchô (1596-1615), un joueur de shamisen distingué de Kyôto, Menoukiya Tchôzabourô, travaillant avec un certain Hikita, montreur de poupées des Nishinomiya, dans la Province de Settsou, inventa l'art de manœuvrer des poupées (2) sur l'accompagnement de la récitation des *jôrouri* et de la musique du shamisen. Cette exhibition de marionnettes gagna rapidement la faveur générale, d'autant plus que l'empereur Go-Yôzeï prit plaisir à faire venir la troupe dans son palais même, pour qu'elle y donnât ses représentations. Peu après, des théâtres de marionnettes s'installèrent dans plusieurs quartiers de la capitale impériale ; ils attirèrent un nombreux public ; la classe guerrière ne fut pas la dernière à s'y rendre, *incognito* toutefois.

Vers le milieu du XVII[e] siècle, parvint à la réputation, à Yedo, un grand chanteur *jôrouri* du nom de Satsouma Jôoun, né à Kyôto. L'accent énergique de la récitation de cet

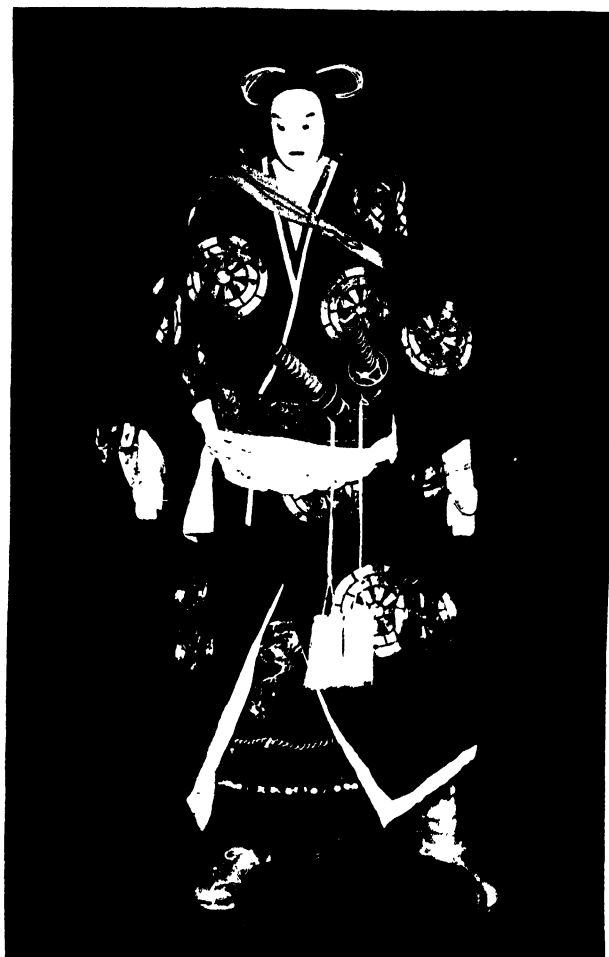
(1) Plus exactement, *jôrouri* est également un terme générique pour désigner plusieurs manières de chanter sur l'accompagnement de la musique du shamisen ; tels sont les styles Tokiwazou, Kiyomoto, Shinnaï, Itchou, Tomimoto, Katô, Ozatsouma et Sonchatchi. C'est néanmoins pour servir à désigner les pièces de marionnettes que ce terme est le plus fréquemment employé.

(2) Ces poupées avaient fort probablement plus de deux pieds de haut. Elles étaient tenues par l'opérateur, que rien absolument ne dissimulait aux yeux du spectateur. Elles n'étaient pas actionnées d'en haut par des ficelles. Graduellement, la taille des poupées augmenta. Aujourd'hui, elles ont au moins les deux tiers de la grandeur nature. On trouvera de plus amples détails sur les poupées dans le chapitre intitulé « Condition actuelle du Théâtre de Marionnettes ; deux types de poupées ».

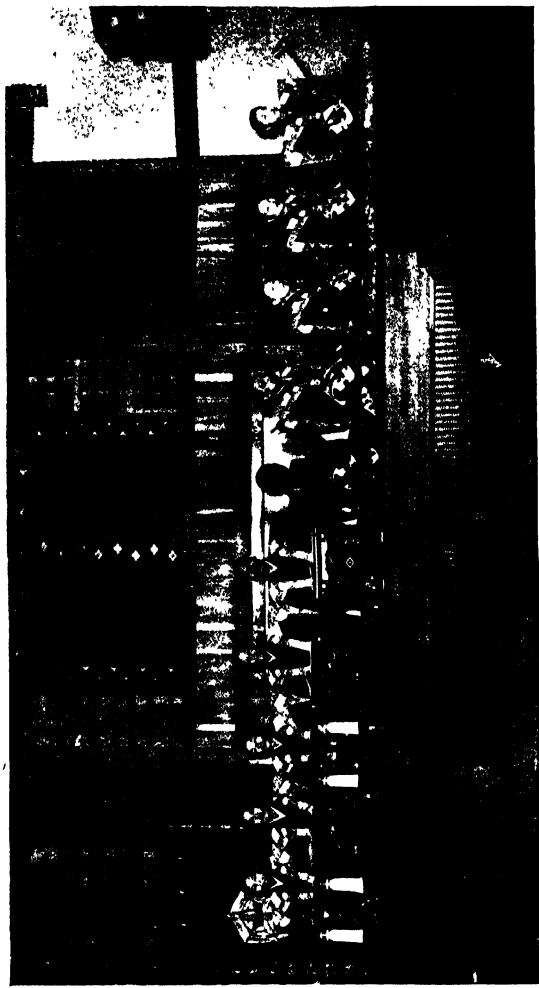
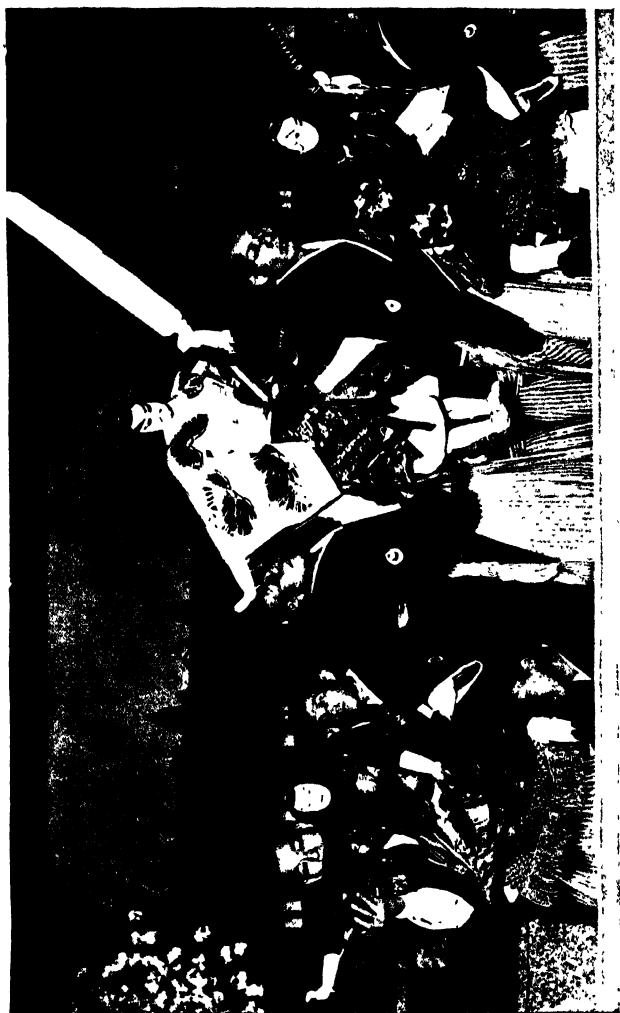
homme et l'autorité de son jeu avaient précisément ce qu'il fallait pour rendre admirablement l'esprit martial qui régnait alors dans la capitale du Shôgoun. Non seulement son théâtre attira le public en foule, mais encore les daïmios et d'autres nobles tinrent à le patronner. Après sa mort, beaucoup de ses élèves continuèrent, pendant des années, à jouir d'une grande popularité; un auteur nommé Oka Seïbeï écrivit pour eux, dit-on, nombre d'histoires, parmi lesquelles quelques-unes connues sous le nom de Kimpira-Bon existent encore. Le sujet de ces histoires, ce sont les aventures de Kimpira, héros légendaire d'une force herculéenne et d'une stature gigantesque, qui accomplit des exploits guerriers, détruit des démons et massacre des bêtes fauves. Le gros public était tout oreilles pour ces histoires, et en particulier, les samouraï ignorants de cette époque ne s'en lassaient pas.

Le Shôgoun Iyétsouna manda trois fois les acteurs *jôrouri* à son palais afin de s'offrir le régal de leurs représentations, une fois en 1678, et deux fois en 1680.

Toraya Gentayou, un des élèves de Jô-oun, alla s'installer à Kyôto, où son art fut très en faveur, et, de son école, sortirent un grand nombre de chanteurs fameux, dont chacun créa un style particulier. De ceux-ci, Ino-oué Harima et Ouji Kaga sont les plus connus. Aucun d'eux, cependant, ne fit preuve d'une telle supériorité de talent qu'il parvînt à éclipser les autres, et les compositeurs de *jôrouri* demeurèrent des auteurs de second plan, dont les pièces ne méritaient que difficilement le nom de drames.

Vers la fin du XVII^e^ siècle, un grand chanteur *jôrouri*, Takémoto Guidayou (1650-1714), se fit un nom à Osaka. Il avait pris des leçons d'un élève de Ino-oué Harima, et plus tard, d'Ouji Kaga, dont il avait été, pendant quelques années, l'auxiliaire de scène. Il avait une voix puissante d'un timbre musical excellent, et il avait su fondre ce qu'il y avait d'original dans les styles de ses maîtres pour se faire un style bien à

TADANOBOU DANS *LES MILLE CERISIERS*

[*face p. 32*

N° 2

CHANTEURS JOROURI ET JOUEURS DE SHAMISEN DU *BOUNRAKOU-ZA* PRÊTS A EXÉCUTER

SCÈNE TIRÉE DES *SECRETS DE CALLIGRAPHIE DE SOUGAWARA*

SCÈNE TIRÉE DE *L'EMPEREUR YOMEI*, PIÈCE JOUÉE PAR LES TROIS VEDETTES DU TAKÉMOTO-ZA
(D'après une illustration des *Annales du Théâtre de Marionnettes*)
TATSOUMATSOU HATCHIROBEI (à gauche). TAKÉMOTO GUIDAYOU (au centre)
TAKÉZAWA GONNÉMON (à droite)

lui. C'est, en 1685, qu'il ouvrit un théâtre de marionnettes appelé le Takémoto-za, à Dôtombori, le quartier le plus animé d'Osaka. L'année suivante, il commença à chanter les pièces qui, sur sa demande, avaient été écrites par Tchikamatsou Monzaémon, destiné à devenir quelque chose comme le Shakespeare du Japon. Les autres partenaires furent un joueur de shamisen de talent, Takézawa Gonnémon et deux montreurs de poupées d'une dextérité extraordinaire, Tatsoumatsou Hatchirobei et Yoshida Sabourobei. Une ère de paix et de raffinement, due au régime des Tokougawa, durait alors depuis nombre d'années; et les habitants d'Osaka avaient fini par se lasser des pièces sophistiquées écrites par des auteurs médiocres et chantées d'une manière plate et monotone. Ils avaient soif de nouveauté et d'exubérante gaieté : le Takémoto-za leur servait exactement ce qu'ils demandaient. La renommée de Guidayou se répandit dans tout le Japon, et son style éclipsa celui de tous les autres artistes de son époque. Avec le temps, son école rallia de si nombreux disciples que finalement presque tous les récitants *jôrouri* adoptèrent son style, et que les *jôrouri* eux-mêmes commencèrent à être appelés couramment *guidayou*, et les récitants, *guidayou-katari*. Aujourd'hui, *jôrouri* et *guidayou* sont des termes interchangeables pour le théâtre de marionnettes. La popularité du Takémoto-za entra en lutte avec un puissant rival, et c'est à cette concurrence entre les deux émules que l'on doit : d'une part, beaucoup des perfectionnements des marionnettes et des aménagements de scènes; et, d'autre part, de grands progrès dans les drames. Ce rival fut Toyotaké Wakatayou (1680-1764), homme ambitieux et excellent élève de Guidayou. Pendant l'année 1702, il ouvrit un théâtre de marionnettes indépendant, le Toyotaké-za, dans le même quartier que l'autre théâtre, et Ki-no-Kaï-on, auteur de talent, fut son dramaturge attitré. Quand Guidayou prit sa retraite de directeur parti auquel l'obligea trois ans plus tard sa mauvaise santé, le

nouveau théâtre connut une prospérité presque égale à celle de l'ancien ; mais nous laisserons de côté, pour le moment, le développement que prirent par la suite ces théâtres de marionnettes ; et nous aborderons la vie et les œuvres de Tchikamatsou.

VII

LA VIE & LES ŒUVRES DE TCHIKAMATSOU ; LES " SHINJOU-MONO " OU PIÈCES TRAITANT DU SUICIDE PAR AMOUR : CAUSES DU SUICIDE PAR AMOUR

Une grande partie de la vie de Tchikamatsou Monzaémon est restée jusqu'à ce jour enveloppée de mystère. Aucune certitude en ce qui concerne le lieu de sa naissance et le lieu où reposent ses cendres ; on n'en sait pas davantage sur ses parents, sa femme, ses enfants. Rien ici d'ailleurs que d'assez naturel, étant donné que les historiens japonais se sont presque exclusivement intéressés à la vie des gens des classes supérieures. Les souvenirs d'un homme adonné à des ouvrages littéraires destinés à la classe populaire, en particulier d'un homme qui appartenait à ce qu'on appelle « le monde du théâtre » (c'est un monde qui, au temps jadis, était tenu en piètre estime), ne tentaient pas davantage la plume de ces biographes que n'eût fait la vie d'un chat ou d'un chien. Un des faits dont l'authenticité doit être regardée comme fondée, c'est que Tchikamatsou est mort en 1724, à l'âge de soixante-douze ans, d'où nous inférons qu'il était né en 1652.

De même que plusieurs villes se sont disputé la gloire d'avoir donné le jour à Homère, de même il y en a plusieurs qui se targuent d'avoir vu naître Tchikamatsou. Il n'y a pas moins de neuf localités qui ont revendiqué cet honneur, parmi lesquelles Kyôto ou Hagui, dans la province de Nagato, sont généralement considérées comme ayant les meilleurs titres à

cette distinction, beaucoup d'érudits penchant pour Kyôto. En ce qui me concerne, — basant mon opinion sur le fait que notre dramaturge, même dans ses parties narratives écrites dans la forme poétique, se sert souvent du dialecte parlé dans les provinces de Nagato, de Souwô et Aki (je suis né moi-même dans cette dernière) — ...pour moi, dis-je, c'est pour Hagui que je pencherais. De courts exemples du parler qui me sert d'indice doivent suffire : c'est ainsi que l'expression *tagourou* « tousser », se rencontre dans le troisième acte du *Suicide par amour à Amijima* ; que, l'expression *noboutoï* « intrépide » est employée dans un passage descriptif du second acte des *Aventures de la Demoiselle de Hakata.*

La tradition affirme que, dans sa jeunesse, Tchikamatsou fut un diacre du culte de Bouddha ; on suppose, en effet, qu'il étudia dans le temple Kinshôji, à Karatsou, dans la province de Hizen ou au temple Gonshôji, rattaché au fameux monastère Miidera, dans la province Omi, et que c'est à l'un de ces temples qu'il emprunta son nom de Tchikamatsou ; les dénominations desdits temples, en effet, forment ce nom en idéogrammes chinois. Le vrai nom du poète est Souguinomori Noboumori, nom qui n'est d'ailleurs familier qu'aux seuls spécialistes, Tchikamatsou Monzaémon étant son *nom de plume.* Les prêtres de cette époque composaient la classe la plus intruite ; et si la tradition susdite mérite créance, nous sommes en droit de poser que la vaste érudition de Tchikamatsou (et en particulier sa connaissance toute particulière des écritures bouddhiques, érudition qui a fleuri si richement dans ses immortels chefs-d'œuvre) avait été, pour la plus grande partie, acquise pendant son passage dans le sacerdoce.

Si le lieu de sa naissance et le lieu de sa petite enfance demeurent l'un et l'autre obscurs, en tout cas, un volume intitulé *Takaragoura*, c'est-à-dire « *Le Trésor* » (qui contient une de ses odes *haï-kou*), prouve que, à l'âge de dix-neuf ans, c'est à

Kyôto qu'il habitait ; ledit volume est, en effet, une réunion de poèmes composés par des écrivains qui résidaient dans la capitale Impériale. Voici l'ode en question :

Shirakoumo ya
Hana naki yama no
Haji kakoushi.
« Nuages immaculés — ils masquent le déshonneur
D'une montagne qui n'a pas de fleurs ».

Dans un autre document, intitulé *Okinagouça*, c'est-à-dire « Le Carnet d'un Vieillard », nous glanons ceci : « Tchikamatsou, dans sa jeunesse, fut au service du Seigneur Oguimatchi, noble de la cour de Kyôto. Ce personnage, célèbre poète comique, écrivait des pièces pour le chanteur *jôrouri* Ouji Kaga. Il arriva ainsi que Tchikamatsou était souvent envoyé en course chez ce chanteur. Comme, d'autre part, il possédait le talent littéraire, il eut certainement l'occasion d'aider son maître dans ses compositions dramatiques. Plus tard, ce fut lui qui engagea Guidayou, le plus ancien élève de Kaga, à créer un nouveau style de récitation, qu'on appela le style Guidayou; et il devint lui-même un fournisseur de pièces pour Guidayou. »

La thèse d'après laquelle Tchikamatsou aurait servi chez un noble de Cour est corroborée par un passage de son célèbre *jiçei* (1) ou « message du lit de mort » : « Je naquis d'une famille de guerrier, mais rompant le lien qui m'attachait à la classe militaire, je servis plus d'une maison noble. »

En 1677, à l'âge de vingt-cinq ans, il écrivit une pièce *kabouki* intitulée : « *L'Esprit pervers de Madame Wisteria* » pour la compagnie du grand acteur réaliste Sakata Tôjourô, qui jouait à Kyôto. Avec ce drame, il conquit d'emblée une répu-

(1) Le *jiçei* était une ode de composition brève écrite à leur lit de mort par des personnes ayant le goût des lettres : une coutume du Vieux Japon.

tation soudaine en tant que dramaturge. Nous sommes autorisés à supposer que ce n'était pas là son coup d'essai et que, antérieurement, il avait déjà fait ses preuves comme auteur dramatique. De 1677 à 1704, il écrivit des pièces *kabouki* pour la compagnie de Tôjourô et pour quelques autres, appliquant de temps à autre son habileté à composer des pièces de marionnettes pour les chanteurs *jôrouri* fameux : pour Ino-oué Harima, pour Ouji Kaga et, en particulier, pour Takémoto Guidayou. Combien de pièces régulières a-t-il écrites au cours de ces vingt-sept années? Cela n'a pas été déterminé positivement, mais c'est à lui qu'on a attribué vingt-six pièces historiques et domestiques. La majorité de ces pièces domestiques furent composées pour la compagnie Tôjourô; et il semblerait qu'il les ait écrites pour ainsi dire sur mesure et de façon à faire valoir les dons caractéristiques de deux ou trois premiers rôles de la compagnie. En quoi il se conformait purement et simplement à la coutume de tous les autres écrivains de pièces *kabouki* qui, je l'ai déjà dit, n'étaient guère plus que les serviteurs dociles des acteurs. Aucune de ces pièces n'est comparable aux chefs-d'œuvre qu'il devait écrire plus tard pour le théâtre de marionnettes; pourtant, — la chronique ne le saurait passer sous silence, — c'est lui qui se place en tête de ceux qui écrivirent des pièces domestiques où, laissant là les héros et les nobles habituels, on mettait en scène des boutiquiers, des négociants, des paysans et des courtisanes. Ajoutons que ce furent ces pièces qui ouvrirent la voie aux excellentes pièces domestiques que, bien des années après, on écrivit pour le théâtre de marionnettes, telles que le *Suicide par amour à Amijima* et *le Courrier pour les Enfers*. En 1678, il écrivit la première et la meilleure de ses pièces domestiques pour le théâtre régulier, *Le Dernier jour de l'an Youguiri*, qui dépeint la vie d'une courtisane. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la tragédie domestique de Georges Lillo, *Le Marchand de Londres* (qui

traite aussi du même sujet), fut représentée en 1731, et que, tant par le scénario que par le choix des personnages, la pièce de Lillo offre une ressemblance remarquable avec la fameuse pièce pour marionnettes de notre dramaturge : *Un enfer d'huile,* donnée pour la première fois en 1721.

Jusqu'à l'âge de cinquante ans, Tchikamatsou continua activement à écrire des pièces *kabouki,* sans préjudice des œuvres qu'il écrivait pour les marionnettes. Vers cette époque, Tôjourô, qui avait une haute idée de la capacité de Tchikamatsou, aussi bien qu'un grand respect pour ses écrits, était devenu un vieillard ; il ne lui restait plus que le reflet de son ancien éclat, cependant que les autres acteurs, ignorants et plein de suffisance, étaient incapables d'apprécier les mérites de notre auteur. A ce moment, le dramaturge dans un accès de mécontentement, prit un grand parti. Sans regrets, il jeta là sa plume d'écrivain *kabouki,* et quittant la capitale Impériale, où il avait vécu depuis son adolescence, il s'installa à Osaka, décidé à s'y consacrer à la composition de pièces pour marionnettes destinées à son ami Takémoto Guidayou. C'est ainsi qu'il entra dans une vie nouvelle extrêmement féconde, qui convenait merveilleusement tant au génie de l'homme de lettres qu'au caractère de l'homme proprement dit. S'il fût resté dans l'esclavage des acteurs, peut-être son nom eût-il sombré dans l'oubli. Ce changement fut la crise de sa vie ; il marque également un tournant important dans l'histoire du théâtre japonais. Il y a lieu de remarquer que du jour où Tchikamatsou se fut retiré des théâtres réguliers de Kyôto et d'Osaka, ceux-ci perdirent graduellement leur prestige et qu'il furent éclipsés par les théâtres de Yedo ; les *jôrouri,* au contraire, qui avaient salué l'arrivée de Tchikamatsou, reçurent un nouvel élan et entrèrent dans la période la plus brillante de leur histoire.

La carrière de Tchikamatsou, comme écrivain *jôrouri,* s'étend sur une durée de quarante-cinq ans, soit de 1680,

vingt-huitième année de son âge, à 1724, année de sa mort. Au cours de ces années, il ne composa pas moins de quatre-vingts pièces historiques et de vingt-quatre pièces domestiques, en tout cent quatre ouvrages. Quelle fut réellement dans ces séries sa première composition, il est impossible de l'établir d'une façon précise ; en tout cas, — autant que les érudits soient en mesure d'en décider, — les premières pièces furent : *l'Histoire de la prospérité d'Akazomé Emmon, le Divertissement du seigneur Higashiyama le jour du rat,* et *Choses glanées de mes heures d'oisiveté* ; il avait écrit la première dans sa vingt-huitième année, la seconde dans sa vingt-neuvième. Ces pièces — et certaines autres qui appartiennent à la période de son apprentissage — sont : soit de gauches adaptations des pièces *nô* (tant pour le scénario que pour la technique), soit des imitations des vieux *jôrouri.* La trame dramatique des fables y est tissée de la façon la plus rudimentaire ; il n'y est tenu compte ni du temps, ni de l'espace. Par le style, elles ne sont pas non plus très supérieures à leurs prototypes. Beaucoup d'ailleurs de ses chefs-d'œuvre ultérieurs renferment des traces du théâtre *nô.* Il est extrêmement probable que Tchikamatsou fit la connaissance de Guidayou, alors que le grand chanteur à venir étudiait sous les leçons de Ouji Kaga à Kyôto. Guidayou, par suite des circonstances qui avaient fait de lui un élève de Shimizou Riheï (qui était lui-même le disciple le plus éminent de Ino-oué Harima), se faisait appeler à cette époque Shimizou Ridayou. Peu de temps auparavant, il avait quitté Osaka, sa ville natale, pour Kyôto, et il travaillait comme élève et adjoint auprès de Ouji Kaga. Il ne fallut que peu de temps pour que la puissance de sa voix, son sens musical excellent et sa manière prenante de réciter lui valussent la réputation. Le fait probable est que, à ce moment, il eut l'heur de rencontrer Tchikamatsou : les deux artistes convinrent de collaborer désormais. Bientôt après, Ridayou déserta la troupe d'Ouji Kaga et,

N° 2

FAC-SIMILÉ D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR TCHIKAMATSOU MONZAÉMON

concluant une triple alliance avec un certain financier, nommé Takéya et avec Takézawa Gonnemon, un virtuose du shamisen, il ouvrit un théâtre de marionnettes au Théâtre de l'Ouest dans Dôtombori, à Osaka, étalant sur la porte un écriteau prétentieux où on lisait : « La Nouvelle Ecole de *Jôrouri* ». Après avoir fondé ce théâtre, il prit le parti d'adopter le nom de Takémoto Guidayou, de chanter dans un style qui était le sien propre, et de se ménager, dans toute la mesure du possible, l'avantage des pièces nouvelles possédant une valeur littéraire. A sa représentation de début, dans le nouveau théâtre, Guidayou donna une récitation de la pièce de Tchikamatsou, intitulée : *l'Éventail rond de Soga* (le nouveau titre en fut plus tard *Cent jours de Soga*), dont précédemment Ouji Kaga avait donné une récitation avec un grand succès. Cette représentation fut suivie de très près par d'autres pièces de Tchikamatsou : *l'Histoire du syllabaire Japonais*, et *les Exercices d'écriture de la Femme sage et le nouvel Almanach.*

Et c'est alors que se produisit dans l'histoire du théâtre japonais un événement intéressant, — qui eut comme résultat une sorte de duel littéraire entre Tchikamatsou et Ibara Saïkakou, le romancier. Ouji Kaga apprenant que son ex-élève et assistant Guidayou avait ouvert un théâtre à Dôtombori, résolut de mettre des bâtons dans les roues à l'intrus. Il partit donc avec sa troupe pour Osaka et, s'installant au théâtre de l'Est dans Dôtombori, il fit à son rival une concurrence ouverte. Le défi qu'il lui lança se manifesta sous la forme d'une représentation de *l'Almanach*, d'Ibara Saïkakou. Son cadet riposta par les *Exercices d'écriture de la Femme sage et le nouvel Almanach.* La victoire étant restée à Guidayou, Kaga réorganisa ses forces et donna la récitation d'une autre pièce de Saïkakou ; mais la fortune était contre lui ; un incendie se déclara dans son théâtre et le réduisit en cendres ; et c'est ainsi que le vieux chanteur, l'oreille basse, dut battre en retraite et reprendre la route de Kyôto. Le gain

de cette bataille contribua grandement tant à la réputation de Guidayou qu'à celle de Tchikamatsou.

L'année 1686 est une date mémorable dans les annales littéraires de la période de Yedo, car c'est au cœur de cette année que trois grands hommes de lettres entreprirent des voyages de découvertes à la recherche de domaines nouveaux. En 1686, l'écrivain *haï-kou*, Bashô, mécontent des vieilles écoles de Teimon et de Danrin, révéla un nouveau style sont il était le père et dont cette ode fameuse donne un spécimen :

Natsou-gousa ya
Tsouwa-mono-domo no
Youmé no ato

Hélas ! de l'été croissent vigoureuses les herbes folles
Là où les guerriers naguère étaient si vains de leurs efforts.

C'est, pendant cette année-là, que le romancier Saïkakou publia ses chefs-d'œuvre : *Les Cinq femmes amoureuses*, et *La Vie d'une Femme amoureuse*. Quant à notre dramaturge, ce fut en février de cette même année que son drame historique *Le Triomphant Kaguékiyo*, fut joué pour la première fois par Guidayou. L'épithète « triomphant », précédant le nom du guerrier, était une façon symbolique d'exprimer que l'auteur souhaitait un avenir de succès au jeune artiste dans son nouveau style de récitation. Sous le rapport de la structure, des caractères, de la mise en scène, du dialogue, etc., cette pièce marque une scission avec le *jôrouri* suranné ; les éléments musicaux en ont été réduits et le dialogue en a été proportionnellement amplifié. Par cette pièce seule, le dramaturge accomplissait une révolution dans le genre du *jôrouri* ; car, au public accoutumé à considérer les éléments musicaux et lyriques comme les parties capitales et essentielles des *jôrouri*, il apportait sa nouvelle conception à lui, d'après laquelle le dialogue et l'action des personnages, ainsi que le

développement de l'intrigue, prenaient une importance égale à celle des éléments précités. *Le Triomphant Kagakiyo* était merveilleusement adapté au style de récitation de Guidayou et cette création dramatique apporta à la fois à l'auteur et au chanteur la récompense d'une renommée soudaine. Une nouvelle ère venait de s'ouvrir en littérature et dans l'art du chant. D'année en année, *le Triomphant Kaguékiyo* fut suivi de nouveaux drames, parmi lesquels : *Matsoukazé et Mourasamé*, la *Nativité de Shakamouni*, les *Annales de Ourashima*, *Semimarou* et *Les Cinq frères Soga*.

Une nouvelle étape de progrès fut marquée en 1700 par l'apparition de *Le Harakiri de la femme dans la « Rue Longue »*. Ce drame réaliste, — la première pièce domestique de Tchikamatsou au théâtre des marionnettes, — reçut du public un chaleureux accueil. Naturellement, les habitants d'Osaka trouvèrent un grand intérêt à un ouvrage qui mettait en scène les joies et les douleurs des personnes de leur propre classe. L'année 1703 vit représenter le *Suicide par amour à Sonézaki*; dans cette pièce, il est question d'un *shinjou*, ou double suicide de jeunes amants; et c'est la première de celles qu'on nomme *shinjou-mono*, ou pièces de suicide par amour, variété des *sewa-mono*. L'originalité du thème, la façon excellente dont Guidayou avait monté la pièce, le talent parfait du montreur de poupées, Tatsoumatsou Hatchirobeï, tout concourait à assurer un brillant succès. L'accueil fait par le public à cette pièce fut si enthousiaste que le suicide par amour devint un thème favori pour les dramaturges contemporains des théâtres de poupées et des théâtres réguliers. Le fait est que, à en croire la chronique, le *Suicide par amour à Sonézaki*, le *Suicide par amour à Amijima* et autres *shinjou-mono* dus à Tchikamatsou (où, dans un langage d'une impressionnante beauté, on dépeignait ce mode tragique de mort) exercèrent sur le public une telle fascination que, à l'apparition de ces pièces, le nombre des cas de suicides d'amants s'accrut dans

des proportions alarmantes. Toutefois, il est impossible d'être affirmatif en ce qui concerne la part de vérité que peut renfermer cette tradition. Les données manquent à l'historien sur quoi baser une opinion; mais l'existence effective d'une pareille tradition témoigne de la grande influence, tant bonne que mauvaise, qu'exercèrent les pièces de Tchikamatsou.

Le Japon a la réputation peu enviable d'être, dans le monde, le seul pays où le double suicide par amour s'élève presque à la hauteur d'une institution. Tout récemment encore, le public s'est vivement ému à la nouvelle du suicide par amour d'un de nos plus grands hommes de lettres. Quand un couple de jeunes amoureux passionnés désespèrent d'obtenir de leurs parents la permission de se marier, ou lorsque quelque autre obstacle se dresse contre leurs espoirs, assez souvent, au lieu de s'enfuir ensemble, ils choisissent de mourir ensemble, aspirant ainsi à être unis dans l'autre monde. Si fréquent est ce mode de suicide qu'il y a un mot pour le désigner : le *shinjou*, encore qu'on ne puisse avec certitude déterminer la période où ce mot fut frappé. Il semble assez vraisemblable que le suicide par amour était inconnu au cours des périodes de Nara et de Héian, époques où (autant qu'il est possible de tirer une telle induction de *l'Histoire de Ghenji*) l'amour et le mariage étaient, comparativement, sans restrictions. En tout cas, dans aucun document de cette époque, on ne trouverait le terme *shinjou*. Plus tard, durant les périodes de Kamakoura et de Mouromatchi, l'esprit militaire imprégna si profondément la mentalité de toutes les classes que la faiblesse en matière d'amour était regardée comme honteuse. Un guerrier estimait que la récompense suprême de sa vie était de mourir en combattant pour le seigneur dont il était l'homme-lige, même quand cette mort impliquait le sacrifice de l'amour pour l'épouse et de l'amour de la famille. Il était difficile, dans une telle atmosphère, que se produisît le suicide par amour.

On doit supposer — et rien n'y contredit — que ce mode tragique de mort, aussi bien que le mot *shinjou,* naquirent au cours de la période de Yédo, alors que la féodalité régnait en maîtresse, féodalité caractérisée par les distinctions de castes, par le système familial, par Boushidô, enfin, le code de morale de la chevalerie. Il est évident que ces distinctions de castes faisaient obstacle à des mariages entre des personnes de classes différentes ; et, quant au système familial qui est encore en vigueur, il oblige souvent un homme à divorcer d'avec une femme qu'il aime tendrement, si des désaccords surviennent entre celle-ci et ses beaux-parents. Un résultat du système familial fut l'institution du mariage par contrainte. En outre, l'autorité universelle de la doctrine de Confucius qui, à partir de sept ans, interdit de placer ensemble garçons et filles, empêchait toute relation sociale entre les sexes et s'opposait au libre choix du compagnon ou de la compagne de sa vie. D'autre part, la diffusion des sectes Jôdo et Shin du bouddhisme, sectes qui exaltaient l'ineffable félicité d'une existence future appelée Jôdo ou « Terre Pure », donna naissance à une sorte de sentimentalité mystique, qui tenait pour néant l'existence terrestre. Boushidô, à son tour, favorisait la tendance spirituelle à faire peu de cas de la vie et de la mort, et enseignait que le suicide était la meilleure des façons de racheter ses erreurs. Tels furent les facteurs qui déterminèrent le double suicide de ceux dont les amours étaient contrariées. A ces causes, il convient d'ajouter la littérature *shinjou* de Tchikamatsou et d'autres écrivains, et aussi l'influence exercée par les quartiers de plaisir où, comme nous l'avons souligné plus haut, tous les visiteurs, qu'ils appartinssent à la classe des samouraï ou à la classe des négociants, — cette dernière, si méprisée dans la vie publique, — se trouvaient sur un pied d'égalité. Pour les personnes de cette dernière catégorie, les « gais quartiers » étaient des pays de liberté et un paradis terrestre : il s'ensuivait que leurs visites

aux courtisanes étaient fréquentes, et, assez souvent, cela se terminait par des ruines financières. Dans ces conditions, le *shinjou* d'amants épris l'un de l'autre, en dépit du dicton : « Il n'y a point de courtisane esclave de sa foi », était courant. La plupart de ces influences, — quoique assez atténuées, — continuent à se faire sentir dans la vie d'aujourd'hui : c'est pourquoi de temps à autre encore se produit un cas de double suicide (1). Je m'en tiendrai à ces explications du *shinjou.*

De 1705, époque où Tchikamatsou alla s'installer à Osaka, jusqu'à la mort de Guidayou en 1724, le maître continua à écrire une série d'excellentes pièces historiques et domestiques : parmi celles-ci, les plus dignes d'être mentionnées sont : *La Femme de neige et cinq Raquettes, L'Encens de la Courtisane, Gentes Dames à un jeu de Cartes-Poèmes, L'Almanach de l'Amour, Tamba Yoçakou,* et *Le Courrier pour les Enfers.*

La mort de Guidayou, en 1724, fut un coup très rude pour le Takémoto-za. En plus du deuil que causait la disparition de celui qui était la cheville-ouvrière du théâtre et le créateur du style *guidayou,* la question de savoir qui lui succéderait dans son emploi de récitant en chef soulevait de grandes difficultés. Conformément aux dernières volontés de Guidayou, il avait été décidé que Masatayou, un des plus jeunes élèves du grand chanteur, lui succéderait à ce poste d'honneur; mais les élèves plus anciens, pour marquer leur indignation, se séparèrent de la compagnie, et le public tourna sur Masatayou un œil de mépris. Une soudaine impopularité s'abattit sur le théâtre, qui se manifesta par une diminution progressive du nombre de ses spectateurs. Il fallait que quelque chose fût réalisé, et cela sans retard, pour sauver l'affaire et la maintenir sur pied. Tchikamatsou, qui appréciait pleine-

(1) Ces remarques signalent ce qu'ont pu avoir de fâcheux l'influence du Confucianisme, celle du Bouddhisme et celle de Boushidô. Pourtant, je suis bien loin de nier que la civilisation du Vieux Japon ne leur soit redevable de presque tous ses éléments essentiels.

ment le rare talent de Masatayou, se prodigua sans réserve et écrivit une pièce historique intitulée : *Les Batailles de Kokouçenya.* L'accueil fait à cette pièce, lors de son apparition, en novembre 1715, fut si enthousiaste, que pendant dix-sept mois le succès ne se ralentit pas. Le théâtre était sauvé. La renommée de Tchikamatsou atteignit son point culminant, et le nom de Masatayou était désormais consacré. La position du jeune chanteur fut depuis lors assurée, et la popularité du Takémoto-za dépassa même celle qu'avait connue le théâtre aux jours de son prédécesseur. Le succès des *Batailles de Kokouçenya* fut tel, que non seulement la pièce fut reprise au Takémoto-za deux ou trois fois au cours des années qui suivirent, mais encore qu'elle fut jouée dans plusieurs théâtres réguliers, à Kyôto, à Osaka et à Yedo; c'est Danjourô le Second, qui joua le premier rôle dans cette dernière ville.

Les Batailles de Kokouçenya sont un drame basé sur la carrière de Teï Seïkô, le fils que Teï Shiryô (sujet chinois contemporain de la dynastie des Ming) avait eu de son mariage avec une Japonaise. Shiryô était venu au Japon pour y faire des affaires; il avait vécu pendant un certain nombre d'années à Hirado, dans Kyoushou où, commerçant avec des Hollandais venus au Japon, il avait réussi à faire une fortune considérable; puis, probablement mû par une ambition militaire, il s'était mis avec ardeur à étudier l'artillerie. Plus tard, cet aventurier s'était embarqué pour Formose, où il était bientôt devenu un chef pirate. Il y avait construit une solide forteresse et il avait acquis, dans l'île tout entière, une telle influence, que la Cour des Ming avait jugé avantageux de le nommer Gouverneur général, non seulement de l'île même, mais d'un large district dans la Chine méridionale. Dans les années suivantes, quand la capitale chinoise et Nanking eurent été prises par les envahisseurs tartares et que l'Empereur eut cherché refuge dans son château fort de la Chine méri-

dionale, Shiryô avait bravement combattu pour la cause de son souverain. Mais, après l'assassinat de l'Empereur, il avait jugé impossible de tenir personnellement contre les troupes de la dynastie nouvelle; il s'était alors rendu à elles, malgré toutes les remontrances d'une partie de ses parents et de ses partisans. L'armée de son fils Seïkô n'en avait pas moins continué à opposer aux Tartares la résistance la plus opiniâtre ; et c'est alors que ceux-ci, assoiffés de vengeance, avaient tué Shiryô. Cette circonstance poussa Seïko à faire de nouveaux efforts pour résister aux troupes hostiles. Pendant plusieurs années, il occupa maintes villes, petites et grandes de la Chine méridionale; mais les effectifs de son armée ayant fondu, il fut à la fin obligé d'évacuer ces places, et il traversa la mer pour retourner à Formose, où il fit tout son possible pour la restauration de la dynastie des Ming. Par malheur, avant que ses efforts eussent porté leurs fruits, une maladie soudaine l'emporta, alors qu'il était relativement jeune. Dans le drame, Kokouçenya — nom de fiction de Teï Seïko — traverse la mer pour se rendre en Chine avec ses parents. Là, aidé par le mari de sa belle-sœur, le général Kanki, il réussit après plusieurs batailles à triompher des usurpateurs et à restaurer la dynastie Ming.

La maîtrise de la technique du théâtre, la majesté des scènes et la somptuosité des costumes, la grande beauté du style et, par-dessus tout, le patriotisme des sentiments (le héros, moitié Japonais, moitié Chinois, est traité presque comme s'il était un patriote japonais) : tout concourut à faire des *Batailles de Kokouçenya* quelque chose de captivant pour les auditoires d'Osaka. Jugée d'après le goût moderne, la pièce ne saurait être appelée un grand chef-d'œuvre, et il est de fait qu'elle est inférieure aux autres pièces historiques du même auteur, par exemple au *Coursier enchaîné*, à l'*Encens de la Courtisane*, et aux *Gentes Dames à un jeu de Cartes-Poèmes*.

Mlle TÔTCHÔ, CHANTEUSE JÔROURI DE TOKYO, PRÊTE A CHANTER

[*face p. 48*

COULISSES DU THÉÂTRE DE MARIONNETTES DE BOUNRAKOU-ZA. M. TAMAZO YOSHIDA, OPÉRATEUR EN CHEF

Il était tout naturel que Masatayou, après ce qui s'était passé, éprouvât pour Tchikamatsou une affectueuse reconnaissance; celui-ci en retour lui donna son affection, et en bon camarade d'art, il ne lui ménagea pas le tribut de son encouragement. Pour compenser son manque de voix, — le timbre en était médiocre et le volume mince, — Masatayou, dans son interprétation, s'efforçait surtout de mettre en relief la puissance du dialogue et à accentuer les passages imprégnés « d'humanité » plutôt que les parties purement narratives. Se rendant compte du talent que déployait le récitant dans l'expression de sentiments dramatiques qu'il mettait ainsi pleinement en valeur, Tchikamatsou se mit à écrire pour lui beaucoup d'excellentes pièces domestiques : celles-ci se distinguaient par une peinture aiguë de la nature humaine, et elles cherchaient aussi à faire voir sous son meilleur jour le talent du jeune chanteur. La maîtrise toujours en progrès qu'il déploya au fur et à mesure que les années passèrent est due, dans une certaine mesure, à la parfaite harmonie qui existait entre les conceptions artistiques du chanteur et celles de l'auteur dramatique. Parmi les pièces écrites à l'intention de Masatayou, il faut citer *Gonza et O-Saï, La Vengeance des Frères Soga, Les Aventures de la Demoiselle de Hakata, La Famille Taïra et l'île Nyôgo, Le Suicide par amour à Amijima, La Bataille des Grenouilles, Les Batailles de Kokouçenya, Le Suicide par amour la veille du Kôshin*, enfin *Le Coursier enchaîné*.

Le Coursier enchaîné, qui fut donné en janvier 1724, se trouva être son chant du cygne, car le grand dramaturge rendit le dernier soupir le 22 novembre de la même année, ayant atteint l'âge avancé de soixante-douze ans. Quelle est la maladie qui occasionna sa mort, on l'ignore ; quelle qu'ait pu être en tout cas, la cause occasionnelle de cette mort, on ne saurait perdre de vue le très grand âge de l'écrivain. Un grand incendie qui éclata à Osaka en mars 1724, peut — conjecture

plausible — avoir causé un choc au dramaturge âgé, déjà à son déclin. *Le Coursier enchaîné*, qui trouva le public aussi sympathique que jamais, contient une scène qui décrit un feu de joie dressé à l'imitation de celui qu'on allumait, chaque 16 juillet, sur le mont Higashiyama, aux environs de Kyôto. Par sa disposition, ce feu de joie représente le dessin du caractère chinois signifiant « grandeur ». Il a pour objet de ramener dans le droit chemin les âmes égarées aux Enfers. Pendant la représentation de la pièce, une sinistre rumeur se répandit à travers Osaka, d'après laquelle le caractère « grandeur » devait se rapporter à Osaka, « O » signifiant « grandeur » et saka « pente » ; et l'on s'imagina, en conséquence, que la cité devait être livrée aux flammes. Fait assez étrange : en mars, la plus grande partie de la ville fut, en effet, détruite par le feu. L'événement ayant si malheureusement coïncidé avec la rumeur superstitieuse, la popularité du *Coursier enchaîné* en subit une telle éclipse que, non seulement la représentation de cette pièce fut immédiatement arrêtée, mais qu'elle fut pour toujours bannie du répertoire, tant des théâtres de marionnettes que des théâtres réguliers. Ce n'est pas, on le voit, fantaisie pure de penser que cette catastrophe ait pu affecter cet homme usé au point de hâter sa fin.

VIII

LES CARACTÉRISTIQUES DE TCHIKAMATSOU

Des cent quatre pièces pour marionnettes de Tchikamatsou, *Les Batailles de Kokouçenya, La Vengeance des Frères Soga* et *La Femme de neige et les cinq raquettes* étaient habituellement, au temps jadis, regardées comme ses chefs-d'œuvre. Cette appréciation s'est trouvée modifiée au cours des années récentes ; et, à l'heure actuelle, c'est au *Suicide par amour à Amijima,* au *Courrier pour les Enfers,* à *L'Almanach de l'Amour,* et à une ou deux autres pièces domestiques que la palme est décernée. Mon avis personnel, qui a la bonne fortune d'être partagé par le Dr. Oto-o-Foujii, par M. Hôguin Kidani et par d'autres autorités, incline à accorder la première place, parmi les pièces historiques de Tchikamatsou, à *L'Encens de la Courtisane,* au *Coursier enchaîné* et aux *Gentes Dames à un jeu de Cartes-Poèmes.*

Le lecteur moderne de Tchikamatsou trouve qu'il manque quelque chose à ses pièces historiques, mais il tient les pièces domestiques en haute estime. Du vivant de l'auteur, par contre, c'étaient les pièces historiques qui jouissaient de la suprématie ; les pièces domestiques n'étaient connues que sous le nom de *ha-jôrouri,* à savoir : pièces secondaires ; elles n'étaient jouées que comme pièces de fin de spectacle. Il n'en reste pas moins d'ailleurs que ces pièces, et en particulier celles qui traitaient du suicide par amour, provoquèrent dès leur première apparition une assez vive sensation. L'auteur, de son côté, trouvait que tous ses dons se déployaient mieux

dans les sujets historiques, et par suite, c'est à traiter ces sujets qu'il s'évertua, tout particulièrement quand ils lui fournissaient l'occasion de mettre en œuvre sa vaste érudition sur le shintoïsme, le bouddhisme et le confucianisme, et aussi sa connaissance des classiques japonais; aussi bien, le dramaturge profitait-il de ces occasions tant qu'il pouvait. Les thèmes historiques qu'il a traités embrassent une grande variété de sujets qui, — aussi bien dans la réalité que dans la fiction, — se rapportent aux mythes japonais, aux événements et aux personnages les plus importants de l'histoire japonaise, à la vie et aux enseignements de Shaka Mouni, à certains incidents ayant marqué les premières missions chrétiennes au Japon, à nombre de personnages historiques chinois, à des histoires de revenants, et à d'autres ressorts dramatiques encore. La fertile imagination de notre auteur, son vaste savoir, la magie de ses couleurs, l'abondance aisée de son verbe : tout contribue à faire de ces pièces historiques un objet d'admiration.

Les sujets historiques de Tchikamatsou eurent pour effet, à un très haut point, d'insuffler aux marchands et aux paysans l'esprit du samouraï. Qu'il s'agisse de la période définie comme l'âge de la puissance Impériale ou de celle définie comme l'âge de la puissance des guerriers ; que la scène se déroule dans la mère patrie ou à l'étranger, l'esprit qui imprègne toute l'histoire contée, c'est toujours Boushidô ou les préceptes de la chevalerie. Sous ce rapport, par conséquent, il n'est pas excessif de qualifier ces pièces de « manuels populaires de Boushidô ».

Dans les œuvres historiques, le principal ressort c'est le développement inattendu des événements et les faits et gestes des personnages engagés. Conséquemment, ces pièces trahissent une tendance à subordonner les caractères à l'intrigue. Et cela conduit à poser l'inévitable question : est-ce, oui ou non, le sang de la vie qui coule dans les veines des person-

nages ? Non seulement il leur manque souvent une individualité distincte, mais encore il est parfois impossible de reconnaître en eux-mêmes les caractères ordinaires de l'être humain en général. Les héros de Tchikamatsou sont aussi braves qu'Hercule; les sages sont tout puissants à l'égal des dieux. Quel que soit le désir du protagoniste, il le peut réaliser. En tant qu'écrivain de pièces historiques, Tchikamatsou est romantique, idéaliste et mystique. Le public de son temps était ravi par les épisodes miraculeux et par les personnages fabuleux. Le goût public était peu formé. Et de même que les jeunes gens préfèrent les romances fleuries à la sobriété qui convient au roman de mœurs, ainsi les spectateurs de Tchikamatsou préféraient des intrigues sauvages et passionnantes à la description réfléchie de la nature humaine.

D'une façon générale, les pièces domestiques sont basées sur des événements contemporains à la vie de l'auteur : dramatisations de ce qu'on peut appeler *la chronique scandaleuse* du temps. Les épisodes sont ordinaires et les personnages sont pareils à ceux que nous rencontrons journellement. Tchikamatsou composait avec une telle rapidité les pièces de cette sorte que le *Suicide par amour à Sonézaki*, cité plus haut, fit son apparition quinze jours après le suicide qui avait effectivement eu lieu. Les pièces domestiques sont, en général, caractérisées par l'unité d'action, souvent même par l'unité de temps et de lieu, et par-dessus tout, par une esquisse exacte des traits humains fondamentaux. Les caractères sont pour la plupart pleins de vie; et pourtant, même quand ils ont de la vie, le dessin de la personnalité individuelle manque souvent de vigueur incisive. La plupart d'entre eux appartiennent à un groupe de types ; et l'observation qu'a faite le Dr. Tsoubo-Outchi : « Que Tchikamatsou s'attachait à peindre la nature humaine, et non pas des caractères individuels », peut s'appliquer non seulement aux pièces historiques, mais dans une certaine mesure, aux pièces domestiques éga-

lement. Dans ces dernières, notre auteur est un naturaliste et un réaliste; et il réussit aussi, chose assez étrange, à être de plus un idéaliste : c'est qu'il embellit les événements qui sont laids, et qu'il idéalise les caractères méprisables. C'est tout particulièrement le cas avec ceux de ses drames qui traitent du suicide par amour. « Tchikamatsou, dit le Dr. Tsoukourou Foujimoura, sauve les héros et les héroïnes de ses tragédies par l'espérance d'une résurrection dans la Terre Pure ou dans la Fleur du Lotus. Ceux qui commettent le suicide ou qui meurent exécutés ne manquent jamais d'exprimer leur espoir de revivre dans la Fleur du Lotus (1). A cet égard, la teinte de ses tragédies diffère de celle des tragédies courantes, et, au milieu des ombres ténébreuses de la mort, il y a une petite lumière qui brille. Les sensations pénibles du lecteur ou du spectateur de ce temps étaient adoucies par la conscience que, si les amants mouraient, du moins leurs âmes avaient trouvé le salut; et il semblerait que ce soit cette idée consolante qui ait puissamment influencé les jeunes amants qui, à l'époque du dramaturge, se donnaient la mort. Volontiers, les héros et les héroïnes de ces pièces se laissent aller aux réflexions suivantes : « Contrariés par les conventions sociales et enchaînés dans des liens matériels, nos vies et notre mutuel amour n'ont pas été heureux. Puisque traverses et contraintes sont les fatalités attachées à notre être physique, détruisons cette existence, affranchissons-nous de nos chaînes, et ce faisant, entrons dans l'existence spirituelle du monde futur, afin d'y jouir, dans sa plénitude, d'une vie d'amour qui ne connaîtra ni barrière ni empêchement. » Que des opinions comme celles-là aient prévalu d'une façon générale dans la société de cette époque, je ne le crois pas. Je suis plutôt enclin à supposer que les marchands et les paysans étaient plus enfon-

(1) Une résurrection dans la Fleur du Lotus signifie une résurrection dans l'autre monde.

cés dans la matière et plus soumis à l'instinct ; et cette manière de voir s'appuie sur les œuvres du romancier Saïkakou. Dans la plupart des cas, cette manière d'analyser psychologiquement le suicide par amour est l'œuvre personnelle du poète, qui dispense à ces amants malheureux une sympathie profonde... On appelle Tchikamatsou un artiste de l'amour ; et cette appellation est juste en ce sens que ses pièces sont toutes brûlantes d'une ardente et affectueuse sympathie pour l'amour. Il étend sa sympathie et son amour aux hommes et aux femmes qui, conduits à cette extrémité par leurs folies, cherchent un refuge dans le suicide. Il n'hésite pas non plus à témoigner de la bonté aux épouses coupables, et il présente les choses sous un jour tel que ces infortunées puissent paraître plus dignes de pitié que de haine. A peine est-il nécessaire de signaler que les personnages de jeunes filles de Koharou, d'Oumégawa et d'O-Hatsou sont conformes à ce type ; et que les jeunes libertins Jihei, Tchoubei et Tokoubei, sont eux-mêmes trop malheureux et trop charmants pour devenir des objets de détestation. Bien plus, on arrive difficilement à éprouver de l'indignation même contre Yohei, qui pourtant désobéit à son père nourricier et à sa propre mère, et qui se conduit avec eux d'une façon si outrageante. Le poète les enveloppe tous dans cette compassion infinie dont les bras sont grands ouverts aux uns et aux autres ; il est leur avocat contre les froids critiques du bon sens et contre la censure de la morale conventionnelle de cette époque. Voilà les titres au nom desquels Tchikamatsou peut être appelé un artiste de l'amour.

Tchikamatsou tient toujours le plus grand compte des particularités de l'art du joueur de shamisen, de celui du chanteur *jôrouri* et de celui du montreur de poupées ; et l'impression que produit son œuvre est qu'il est un grand poète combinant en soi-même quelque chose du musicien, du diseur et de l'animateur de poupées. Ainsi, ses pièces sont faites en premier lieu pour un public qui regarde et pour des gens qui

écoutent; et il s'ensuit que, pour apprécier Tchikamatsou d'une façon adéquate, il est indispensable de voir ses pièces représentées par des marionnettes, avec accompagnement de shamisen et d'un chant mélodieux. On m'excusera de rappeler encore une fois cet axiome : que l'exagération dans le jeu et l'enflure du langage sont indispensables à l'effet dans le théâtre de marionnettes. A ce sujet, le poète lui-même apporte son témoignage : « Le principal objet d'un *jôrouri* est de donner la vie et l'animation aux marionnettes. Les paroles doivent, si l'on peut dire, devenir des créatures vivantes. L'objet qu'on se propose étant de rendre des poupées inertes capables de donner l'illusion de toute la gamme des passions et des émotions réelles, et ce, en rivalisant avec des acteurs en chair et en os, la composition du *jôrouri* parfait est extrêmement difficile à réaliser... Le *jôrouri*, encore qu'il emprunte ses sujets à la réalité, doit également parfois décrire des choses qui n'existent que dans le plan de l'art. Le manque d'expression du visage des poupées doit être compensé par des dialogues d'une nature particulièrement expressive. »

Il continue : « L'art se tient sur les frontières obscures qui séparent la réalité de la non-réalité. Irréel apparaît l'art; il n'est pas cependant dépourvu de réalité : mais si l'art revêt l'apparence de la réalité, il ne constitue pas la réalité elle-même. Ce qui donne à l'art son prix est situé en un plan intermédiaire entre la réalité et la non-réalité. La peinture et la sculpture sont des arts en ce que, tout en se proposant la représentation d'images réelles, elles contiennent en même temps quelque chose d'immatériel. Yôkihi elle-même (1) n'était pas sans quelque imperfection physique ; et si elle avait été peinte telle qu'elle était en réalité, l'image eût pu renfermer quelque élément déplaisant. Il en est de même du drame : il vise à exprimer la réalité, mais il contient néanmoins

(1) La plus belle femme chinoise qui ait existé.

quelque chose de contraire à la nature de la réalité. Voilà ce qu'est l'art, et cet art fait nos délices. » Le lecteur ne pourra manquer d'être frappé s'il rapproche les paroles de Tchikamatsou : « L'art se tient sur les frontières obscures qui séparent la réalité de la non-réalité », de la formule fameuse de Gœthe : « L'art est l'art en ceci uniquement qu'il n'est pas la nature. »

Je terminerai ces considérations par une citation empruntée au Dr. Tsoubo-outchi : « Tchikamatsou s'évertuait à produire des effets destinés à l'œil autant qu'à l'oreille. Il tenait également compte des rapports existant, d'une part entre le drame et le shamisen, et d'autre part entre le drame et la marionnette. Ceux qui aspirent à se faire de lui une idée juste doivent se garder de voir dans ses pièces des compositions faites pour le cabinet de travail; mais ils doivent considérer leur valeur pour l'ouïe et leur effet sur l'œil. En effet, ses préoccupations constantes sont de s'adresser aux yeux et aux oreilles. »

Du moment que l'art du chanteur est en cause, un rythme expressif et un dessin mélodique appropriés aux paroles sont naturellement d'importance primordiale. Les principales caractéristiques de l'œuvre de Tchikamatsou et sa distinction tiennent à la perfection de sa langue. Surprenante est sa rhétorique, qui parvient à rendre dans leur plus fine saveur tous les éléments de musique et de fantaisie contenus dans la langue japonaise. Son texte, bien qu'en vers la plupart du temps, unit avec une habileté consommé le style classique et celui de la conversation. L'allitération, la métaphore, la comparaison, la personnification; le dernier ou les derniers mots d'un dialogue s'achevant sur une modulation imperceptiblement chantée; un fréquent usage d'alliances de mots, de mots-pivots et de *makoura-kotoba*, en somme, de toutes les variétés de jeux de mots; l'intervention délicieusement amenée de chants classiques, de poèmes et de strophes chi-

noises, de sentiments confucianistes, d'hymnes bouddhiques, de charmants passages de drames *nô*, de chants du terroir, de maximes et de proverbes : tous ces agréments se combinent pour faire de ses phrases de purs joyaux d'expression. Néanmoins, on doit reconnaître que le sacrifice fréquent du sens au son, au profit de l'euphonie, est chez notre poète poussé jusqu'à la faiblesse. Sa langue magnifique doit souvent sa vie à l'esprit et à l'humour; mais parfois, il fait de ces ressources un emploi abusif. Même au milieu d'un passage pathétique, il est enclin à introduire des plaisanteries vulgaires qui rompent brutalement le charme sous lequel se trouvait l'esprit du lecteur cultivé. On peut aussi lui reprocher de se laisser volontiers aller à l'occasion à un parler obscène qui, il faut bien le dire, ne semble pas le moins du monde avoir diminué l'intérêt que prenait à ses pièces le public de son temps. Ce qui prouve hautement son habileté d'écrivain, c'est que ses drames, bien que, pour la plupart, ils soient écrits en vers, demeurent pourtant entièrement intelligibles même aux personnes sans culture. Que les boutiquiers et les marchands d'Osaka aient pu, dès le soir de la première représentation, goûter pleinement la saveur poétique inhérente aux parties narratives en vers de ses pièces, c'est une chose qui a son importance.

Le goût marqué pour les jeux de mots, que d'ailleurs on reproche souvent à Shakespeare comme une faiblesse dans ses premiers écrits, constitue par contre, dans l'œuvre de Tchikamatsou, sa plus belle caractéristique. Pour les initiés, presque chacun des vers de ses poèmes narratifs doit à ces subtilités un pouvoir étrange. Il faut également retenir que les « jeux de mots » cités plus haut, sont le plus important ressort de rhétorique des classiques japonais, et en particulier de l'ancienne poésie japonaise. Si, du texte des vieux poèmes japonais, on éliminait ces mots-pivots et ces *makoura-kotoba*, il ne resterait plus que quelque chose d'assez plat. Il faut ajouter

que les « jeux de mots » qui, dans les langues occidentales, produisent presque toujours un effet plaisant, sont, dans le japonais classique, destinés dans la plupart des cas à produire un effet d'euphonie et de beauté. La vérité est que le terme de « calembour » ne donnerait pas une idée juste du rôle que tenaient les jeux de mots dans les classiques japonais. Et Tchikamatsou excelle précisément en cette matière. « L'emploi des mots-pivots, dit M. Arthur Walley, ne représente pas, en somme, un ornement plus artificiel que la rime, et je ne saurais partager l'avis de certains écrivains européens qui trouvent cette invention puérile et basse. Chaque langue doit user des ornements qui s'ajustent à son génie. Il serait impossible de rendre ces mots-pivots en Français ou en Anglais. »

En un mot, en matière de rhétorique, Tchikamatsou est par excellence un maître. Un écrivain du temps jadis le proclame : « Un dieu de l'art d'écrire », et un autre : « Un dragon parmi les hommes ». (Par « dragon », il entendait un demi-dieu, non un monstre vorace; le dragon étant considéré par les Japonais comme un être sacré.) Impossible de porter sur ses pièces un jugement équitable sans tenir compte de leurs éléments musicaux; quel malheur de ne pouvoir les rendre en Français; il y faudrait, en effet, un Tchikamatsou français, possédant une connaissance approfondie du Japonais.

Il est regrettable que, par suite de la politique d'exclusion impitoyablement pratiquée par le Shôgounat des Tokougawa, le Japon ait été, pendant deux siècles, tenu à l'écart des courants internationaux de la civilisation. Pour le Japon, la Renaissance n'avait pas existé, Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, Shakespeare n'avait pas chanté, il n'y avait pas eu de Siècle de Louis XIV, et ni *le Novum Organum* ni *les Principia* n'avaient jamais été composés. Plus haut, j'ai cru pouvoir écrire : « le vaste savoir de Tchikamatsou »; à vrai dire, la portée de sa connaissance n'a pas, en fait, dépassé les frontières marquées par le Shintôïsme, le Bouddhisme, le Confu-

cianisme (1), et les classiques chinois et japonais. En ce qui le concerne personnellement, l'histoire et la littérature européennes, aussi bien que la science et la philosophie de l'Univers, étaient non existantes. S'il eût vécu dans un milieu où l'esprit scientifique eût été actif, et si il lui eût été donné de pouvoir puiser dans ces trésors de connaissances qui lui restèrent inaccessibles, Tchikamatsou, avec son imagination, avec sa puissance descriptive, enfin avec les dons variés de son complexe génie, eût pu certes remporter des victoires encore plus éclatantes.

(1) Il est vrai que le Bouddhisme et les classiques chinois ont une certaine affinité avec les philosophies européennes ; mais les prêtres et les lettrés japonais négligeaient en général ces spéculations métaphysiques.

IX

LES CONTEMPORAINS DE TCHIKAMATSOU & L'HISTOIRE ULTÉRIEURE DU THÉATRE DES MARIONNETTES

Nous avons vu comment il advint que Toyotaké Wakatayou et son dramaturge attitré Ki-no-Kaïon, écrivain de talent, ouvrirent en 1702, dans le même quartier que le Takémoto-za, un nouveau théâtre de marionnettes appelé le Toyotaké-za.

Kaïon, originaire de Sakaï, cité prospère proche d'Osaka, né en 1663, se trouvait ainsi être de dix ans le cadet de Tchikamatsou. Son père et son frère aîné étaient poètes, et lui-même après avoir, comme Tchikamatsou, servi pendant son adolescence en qualité de prêtre bouddhiste, quitta les ordres pour se livrer à l'étude de la médecine. Il se fixa à Osaka où il exerça ensuite la profession de médecin. Ses heures de loisir avaient été consacrées à l'étude des classiques japonais, sous la direction de Keitchou, prêtre bouddhiste connu pour l'ascétisme de sa vie et sa profonde connaissance de la littérature japonaise. Peu à peu, Kaïon, de plus en plus attiré par les lettres, devint finalement auteur dramatique pour marionnettes.

De l'année 1702, époque où commencèrent ses relations avec le Toyotaké-za, jusqu'à sa retraite en 1723, il écrivit drame sur drame. Pour accentuer sa rivalité avec Tchikamatsou, il eut souvent l'audace de choisir pour ses pièces des sujets presque identiques à ceux de son rival. Par exemple,

quand Tchikamatsou donna le *Suicide par amour à Sonézaki*, dont la première eut lieu en 1703, Kaïon, l'année suivante, riposta par *O-Shitchi, la Fille du marchand de légumes*. A *L'Empereur Yômei* et au *Courrier pour les Enfers*, Kaïon répondit par *L'Arbre-pin à Soné* et par *O-Somé, la Fille du marchand d'huile*. Que le Toyotaké-za ait pu tenir contre le Takémoto-za, il faut l'attribuer en grande partie aux mérites des drames de Kaïon; toutefois, sous le rapport de l'imagination et de la puissance descriptive, il ne saurait être mis en parallèle avec Tchikamatsou. Parmi ses quarante drames, la palme est ordinairement décernée à ceux-ci : *O-Shitchi, la Fille du marchand de légumes*, *Les Trois Shôgouns de Kamakoura*, et *Les Deux ceintures pour le suicide par amour*; en ce qui me concerne toutefois, *Le Présent de Nouvel-an d'Ono-no-Komatchi* me paraît une pièce aussi bonne qu'aucune des précédentes et beaucoup plus intéressante pour le lecteur moderne. Kaïon mourut en 1742, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

A Kaïon succéda Nishizawa Ippou, un libraire d'Osaka (1665-1731), qui écrivit douze pièces, en collaboration avec Yaçouda Aboun et Namiki Soçoukè; c'est, en effet, à cette époque que naquit la coutume d'écrire des pièces à deux ou trois collaborateurs, parfois même à quatre ou cinq. C'est à cette coutume, — qui ultérieurement prévalut de plus en plus chez les écrivains, — que nous pouvons imputer un défaut sérieux qu'ont ces pièces : le manque d'unité dans l'affabulation.

Le meilleur ouvrage d'Ippou, *L'Histoire de Hôjô Jiraï* (1726), encore qu'il ne fût qu'une adaptation des *Cent Beautés* de Tchikamatsou, reçut un si chaleureux accueil qu'il se trouva beaucoup de gens pour le déclarer aussi bon que *Les Batailles de Kokouçenya*.

Namiki Soçoukè (1694-1750) qui, après Kaïon, eut comme dramaturge du Tayotaké-za la réputation la plus considérable, écrivit plus de vingt pièces en collaboration avec

trois ou quatre autres auteurs. Parmi ses meilleurs ouvrages sont : *l'Exploit de Naçouno Yoitchi dans la mer de l'Ouest, Le Souvenir gardé de Tsoukouchi par Karoukaya le Prêtre* et *La Bataille de Itchi-no-Tani.* Au moment ou Sôçouké mourut, en septembre 1750, à l'âge de cinquante-six ans, il avait esquissé le scénario et écrit les trois premiers actes de cette dernière pièce, qui s'étend sur cinq longs actes. Asada Itchô et quatre autres disciples en écrivirent la dernière partie, et le drame fut représenté en décembre 1756. Aujourd'hui encore, *La Bataille de Itchi-no-Tani* est si populaire qu'un ou deux actes en sont souvent joués dans les théâtres réguliers. Soçoukè eut beaucoup d'élèves distingués, et son style influença tellement les dramaturges qui vinrent après lui que beaucoup d'entre eux prirent son nom de famille Namiki.

Plusieurs autres auteurs ont écrit pour le Toyotaké-za, mais ils ne méritent pas d'être mentionnés dans le présent ouvrage.

Le successeur de Tchikamatsou comme dramaturge du Takémoto-za fut Takéda Izoumo (1691-1756), fils du propriétaire d'un théâtre de marionnettes d'Osaka. Son premier ouvrage, *L'Armure écarlate du prince Daïto,* fut donné en 1723, alors que Tchikamatsou vivait encore ; il l'avait écrit en collaboration avec Matsouda Bounkôdo, et c'est son maître Tchikamatsou qui l'avait revu. En fait, c'est Izoumo qui donna l'exemple de la collaboration, suivi par les écrivains ultérieurs. Son style de composition ne souffre, sous aucun rapport, la comparaison avec celui de Tchikamatsou ; il faut pourtant reconnaître que, dans la technique et dans l'intérêt de l'intrigue, ses pièces marquent un progrès sur celles de son maître. Parmi plus de trente ouvrages dont il est l'auteur, ceux-ci sont dignes d'être mentionnés : *Les Mille cerisiers, Les Secrets de calligraphie de Sougawara* et *le Trésor des gardiens fidèles. Les Secrets de calligraphie de Sougawara* sont une pièce historique en cinq actes basée sur les péripéties de la vie de

Sougawara Mitchizané, célèbre homme d'État du IXe siècle, qu'on revèrait alors comme le dieu de l'écriture. Izoumo, dans la composition de cette pièce, fut assisté de deux autres auteurs. Le succès à la représentation en fut tel qu'on la joua pendant soixante soirées consécutives. Le quatrième acte, *Le Terakoya* ou « L'École de village », qui met en scène une éclatante illustration de fidélité, l'alpha et l'oméga de la chevalerie japonaise, est si populaire auprès du public qu'il a été joué dans les théâtres réguliers un nombre incalculable de fois. Si ma mémoire ne me trompe pas, cet acte a été joué il y a plusieurs années à New-York et dans d'autres grandes villes des États-Unis, par des acteurs américains, sous le titre de *Boushidô*. Plus fameux encore est *Le Trésor des gardiens fidèles*, version de l'histoire des *Quarante-sept Rônins*, très longue pièce qui dure onze actes. Un grand nombre de pièces (plus de soixante dit-on) ont été écrites sur ce sujet par quantité d'auteurs, parmi lesquels Tchikamatsou, Souçoukè et Hanji ; mais celle-là est la seule qui soit restée au répertoire. Jusqu'à une époque encore toute récente, cette pièce avait tellement la faveur du public qu'il suffisait à n'importe quel théâtre régulier, quand la recette venait à baisser, de jouer un ou deux actes de ce drame pour recouvrer sa clientèle.

Matsouda Bounkôdô, qui collabora avec Isoumo dans *L'Armure écarlate du prince Daïto*, est également l'auteur de vingt autres pièces, dont la meilleure est *Ki-itchi Hôgen et les trois Volumes sur la tactique* et *La Bataille de Danno-Oura*. Il faut ajouter que la plupart de toutes ces œuvres furent écrites en collaboration avec Miyoshi Shôrakou et un autre écrivain.

Shôrakou, qui fut médecin à Osaka, prit des leçons de Izoumo, et comme auteur dramatique, il collabora à une cinquantaine de pièces, dont la meilleure est *Le Mont Imocè*. Shôrakou et Bounkôdô étaient les dramaturges attitrés du Takémoto-za.

N° 1

LE HÉROS DE *KAGUÉKIYO ET SA FILLE*, MANŒUVRÉ PAR M. YEIZÔ YOSHIDA

[face p. 64

N° 2

SCÈNE DE *LA RÉCENTE QUERELLE DANS LE LIT DESSECHÉ DE LA RIVIÈRE*.
MARIONNETTES DE M. MAGOSABOURO YOUKI MANŒUVRÉES D'EN HAUT, PAR FILS

No 3

M. SHÔTCHÔ DANS LE RÔLE DE *O-SOMÉ*, L'HÉROINE DU *SUICIDE PAR AMOUR A TORIBÉYAMA*, PIÈCE *KABOUKI*, DE M. KIDÔ OKAMOTO

N° 4

M. OUTAÉMON, RÔLE DE *HANAKO*, L'HÉROINE DE *LA VIERGE AU TEMPLE DE DOJÔJI*

Un autre de ceux qui écrivirent pour ce théâtre, Tchikamatsou Hanji (1724-1783) — il prit le nom de Tchikamatsou parce qu'il appartenait à l'école de Tchikamatsou — écrivit cinquante-quatre pièces en collaboration avec deux ou trois autres auteurs. Ses meilleures œuvres sont : *Les Vingt-quatre Fils pleins de piété filiale du Japon* (1), *La Bannière valant mille Ryô*, et *Hisamatsou et O-Somè*, un « Roméo et Juliette » japonais ; cette dernière pièce est si populaire qu'elle est encore au répertoire des théâtres réguliers.

Tchikamatsou Tokouçô (1753-1810), élève de Hanji, écrivit beaucoup de pièces pour le Takémoto-za. Ses meilleures sont : *Les Fleurs à Ouéno et un Monument de pierre de l'Honneur* et *Le Miracle à Hakonè : une Vengeance d'estropié.* Vers 1804, il écrivit une pièce *kabouki*, intitulée : *Le Journal intime de Mademoiselle Gloire du Matin* ; et, en 1850, un autre auteur s'appropria le sujet et écrivit la fameuse pièce pour marionnettes intitulée : *La Véritable histoire de Mademoiselle Gloire du Matin.* Cette pièce a fait pleurer et a réjoui des milliers de nos compatriotes par les aventures de son héroïne Miyouki ; mais, chose assez étrange, le vrai nom de son auteur n'a jamais été découvert, bien que nous connaissions très bien son pseudonyme Yamada Kagashi, qui signifie : « un épouvantail dans une rizière de montagne ».

Tchikamatsou Yanagui, encore un autre auteur, écrivit six pièces, dont *Les Exploits de Taïko* (représentés pour la première fois en 1799, à Osaka, dans un petit théâtre de marionnettes) continuent à être si en faveur chez nos compatriotes que son dixième acte est souvent redonné encore à nos théâtres réguliers.

Les représentations de marionnettes qui, au début du

(1) Le Titre des *Vingt-quatre Fils pleins de piété filiale du Japon* fut suggéré par le titre d'un livre chinois fameux, de Kwakou Kyogyô, appelé *les Vingt-quatre Fils pleins de piété filiale*, avec cette différence que, dans la pièce japonaise, on ne trouve qu'un seul fils pieux parmi les personnages principaux. Parmi les autres personnages honorés se trouvent Môsô et l'Empereur Shun le Grand,

XVIII^{e} siècle, — alors que Tchikamatsou débutait dans les pièces pour Guidayou, — avaient commencé à éclipser les théâtres réguliers, gagnèrent lentement la faveur du public en même temps que les théâtres réguliers déclinaient. Le Takémoto-za et le Toyataké-za atteignirent l'un et l'autre l'apogée de leur prospérité vers le milieu du XVIII^{e} siècle, au cours de la période où Takéda Izoumo et Namiki Sôçoukè écrivaient pour eux. Mais ensuite, les deux théâtres perdirent progressivement leur emprise sur la foule, jusqu'au jour où, vers la fin dudit siècle, ils durent fermer leurs portes. Le centre de l'activité dramatique des théâtres de marionnettes se transporta alors à Yedo, où ceux-ci fleurirent jusque vers le milieu du XIX^{e} siècle, date après laquelle ils y tombèrent dans l'oubli.

Au commencement du XVIII^{e} siècle, et dans la suite, une grande partie des chanteurs *jôrouri* et du personnel affecté aux marionnettes émigrèrent à Yédo; néanmoins, les pièces qu'ils jouèrent là continuèrent à être composées par des écrivains d'Osaka. Toyotaké Hizen-no-Jô, fameux chanteur *jôrouri*, ouvrit à Yedo un théâtre de marionnettes appelé Hizen-za; c'est également là qu'un autre grand chanteur, Satsouma Geki, installa un théâtre rival, appelé Geki-za ou Satsouma-za. Pendant plusieurs des années qui suivirent l'ouverture de ces théâtres, la coutume fut d'inviter les chanteurs d'Osaka à y venir représenter les pièces que des écrivains d'Osaka avaient écrites. Mais, vers 1770, ils se mirent aussi à jouer des pièces écrites par des auteurs dramatiques de Yedo.

Hiraga Guennaï (1729-1779), dont le pseudonyme était Foukoutchi Kigaï, fut le plus grand des auteurs pour marionnettes de Yedo. Cet ambitieux jeune homme, le fils aîné d'un samouraï de rang inférieur de Shido-Oura, dans la province de Sanouki, après avoir cédé son droit d'aînesse à son frère, partit pour Nagasaki, où il étudia le néerlandais, la botanique

et la médecine. Plus tard, à Yedo, il étudia les classiques chinois et japonais. Il était extraordinairement bien doué, et c'est à lui que revient le mérite de plusieurs inventions industrielles, pour lesquelles, malheureusement, il ne parvint pas à trouver de commanditaire. Afin de se consoler de ses amertumes, il se mit à écrire des essais humoristiques et des pièces pour marionnettes. Sa meilleure pièce, *Le Miracle au bac de Yagoutchi*, donnée en 1770 au Hizen-za, eut un grand succès, et, dans les théâtres réguliers, on en représente encore souvent le quatrième acte, qui relate les aventures de Nitta Yoshiminé au bac de Yagoutchi. En 1779, Guennaï devint fou, il tua un homme et il fut jeté en prison; il y tomba bientôt malade et y mourut.

Voici quelles sont, d'autres auteurs de Yédo, les pièces les plus dignes d'être mentionnées : *La Vendetta à Shiga* (1776), par Kinokami Tarô; *Le Cerisier-pleureur de la ville* (1777), par Kinokami Tarô et Tatsouda Benji ; *Le Vieil Hatchijô de la Jeune Fille amoureuse* (1778), par Matsouda Kwanshi et Yoshida Soumimarou ; *Les Vieilles gravures en couleurs de Kagamiyama* (1782), par Yô Yôtaï ; *Le Fameux arbre Hagi à Sendaï* (1785), par Matsouda Kwanshi, Takahashi Mohei et Yoshida Soumimarou ; *L'Histoire de Shiraishi* (1787), par Outeï Emba et Kinokami Tarô. *La Véritable histoire de Mademoiselle Gloire du Matin*, jouée, comme on l'a dit, à Yedo en 1850, et *Les Nuages de fleurs à l'aube de Sakoura*, par Toyoshima Gyokouwaken et un collaborateur, jouées à Yedo en 1853, furent les dernières pièces pour marionnettes qui aient jamais été écrites.

Tandis que le Takémoto-za et le Toyotaké-za jouissaient à Osaka de la prospérité, il y eut un ou deux petits théâtres de marionnettes à Kyôto, et, de temps à autre, les troupes d'Osaka venaient en tournée à Kyôto et dans les cités et les villes principales des provinces environnantes.

Un siècle et demi avait suffi pour voir l'ascension, l'apogée

et la décadence des théâtres de marionnettes. Plus d'une raison peuvent être mises en avant pour expliquer leur mélancolique destin. Par exemple, nous pouvons observer qu'aucun des derniers dramaturges ou acteurs n'atteignit à la haute valeur artistique de leurs prédécesseurs. Entre temps, le théâtre régulier faisait des progrès persistants sous le rapport du costume, de la mise en scène, du jeu, de la musique et de la technique ; mais, encore et par-dessus tout, il employait ses acteurs à jouer les meilleures des pièces consacrées aux marionnettes : à cette époque, en effet, il n'y avait pas de loi sur les droits d'auteur. Il était assez naturel que le public, qui avait montré un goût si vif pour les pièces jouées par les marionnettes, en vînt graduellement à délaisser les poupées inanimées et à reporter presque entièrement sa faveur sur des acteurs en chair et en os, dont le jeu pouvait exprimer les nuances infinies de l'émotion. Il n'en reste pas moins vrai que, si les pièces pour marionnettes cessèrent d'être représentées par des poupées, beaucoup des meilleures d'entre elles continuèrent à rester vivantes, grâce aux acteurs qui les jouèrent dans les théâtres réguliers, et qu'elles y trouvèrent une popularité presque supérieure à celle des pièces écrites pour le théâtre ***kabouki*** (1). En somme, c'était des poupées, et non des pièces pour marionnettes, que le public était las.

(1) Pour des renseignements complémentaires sur ce sujet, le lecteur est renvoyé à la première partie du chapitre XI : « Le Théâtre régulier du Japon moderne ».

X

CONDITION ACTUELLE DU THÉATRE DE MARIONNETTES DEUX TYPES DE MARIONNETTES

Aujourd'hui, des représentations de marionnettes sont, à l'occasion, données à Tokio par deux habiles artistes de marionnettes : Youki Mogosabourô et Yoshida Kounigorô. Ils n'ont toutefois point de théâtre à eux, et ils n'attirent que peu d'amateurs. A Osaka, il y a un théâtre de marionnettes appelé le Bounrakou-za (c'est le seul théâtre de cette sorte au Japon), qui passe pour avoir été établi, il y a environ cent ans, par un chanteur amateur d'Awaji nommé Ouémoura Bounrakouken. Ce théâtre, où des chanteurs et des artistes pour marionnetttes donnent presque tout le long de l'année des représentations, figure parmi les attractions spéciales de la cité.

Les poupées sont de deux sortes : les petites et les grandes. Les petites poupées n'ont pas plus d'un pied de hauteur et sont manœuvrées d'en haut par des ficelles qui sont sensées être invisibles. Les grandes poupées sont de hauts pantins, de grandeur naturelle à un tiers près. Elles donnent une forte impression de réalisme, la mimique des gestes de la vie leur étant transmise jusque dans les plus petits détails, de telle sorte que, lorsqu'elles sont manœuvrées par d'habiles opérateurs, avec accompagnement de bons chanteurs, elles ont, pour l'enchantement du spectateur, toutes les apparences de créatures humaines. Leur mécanisme est excessivement

perfectionné : elles ont des mains dans lesquelles chaque phalange de chaque doigt est articulée, des yeux qui se tournent dans toutes les directions, des sourcils qui se lèvent dans la colère ou la surprise, une bouche qui s'ouvre et se ferme. Leurs costumes sont de riches étoffes de soie ou de brocart, avec une profusion de broderies et souvent de joyaux. Ces poupées sont tenues droites par derrière et sont actionnées par de nombreux fils. Chaque poupée exige un opérateur en chef, et deux, quelquefois trois assistants. L'opérateur en chef fait remuer la tête et la main droite; un aide fait mouvoir la main gauche, et le troisième les jambes. Les opérateurs travaillent « sur le plateau », en pleine vue des spectateurs; ils tiennent les poupées devant eux. L'opérateur en chef porte généralement un brillant accoutrement, tandis que les assistants portent des capuchons et des robes noires afin de passer inaperçus. Tous ceux qui manœuvrent les marionnettes portent de hauts socques afin de donner à leur taille toute la hauteur nécessaire pour que les poupées soient tenues bien droites.

Il est probable que les petites poupées furent importées des pays étrangers au cours de la période de Tokougawa. Elles étaient, au temps jadis, employées par des montreurs de poupées ambulants et par des chanteurs *jôrouri*, ainsi que par des opérateurs spéciaux dans des « variety-halls ». Elles sont actuellement réservées à la troupe de Youki Magosabourô, tandis que le Bounrakou-za et que Yoshida Kounigorô se servent de grandes poupées. Dans les théâtres du temps jadis, c'étaient les grandes poupées qui étaient les plus employées, et nous pouvons les considérer comme caractéristiques des marionnettes japonaises.

Plusieurs siècles avant la naissance du théâtre de marionnettes, il était d'usage que les fabricants de poupées fissent hommages de leurs pantins à la Cour Impériale et qu'ils reçussent des titres honorifiques. Plus tard, quand les représenta-

tions de marionnettes commencèrent à faire fureur, ces titres furent désormais décernés, non plus aux fabricants des poupées, mais aux montreurs des marionnettes. Plus tard encore, quand la condition des chanteurs *jôrouri* devint hiérarchiquement supérieure à celle des opérateurs, c'est à eux, à leur tour, qu'allèrent les honneurs. C'est ainsi que Takémoto Guidayou reçut le titre de Tchikougo-no-Jô, ou vice-Seigneur de la Province de Tchikougo. Et c'est à cet usage que remonte, semble-t-il, la coutume moderne, pour les chanteurs *jôrouri*, pour les joueurs de shamisen, pour les opérateurs de marionnettes et même pour les cantatrices, de porter le *kataguinou* et le *hakama*, c'est-à-dire « un collet de manteau et des pantalons », le grand costume de samouraï.

XI

LE THÉATRE RÉGULIER DU JAPON MODERNE

Les plus importantes de toutes les pièces représentées sur le théâtre régulier d'aujourd'hui sont les pièces de marionnettes jouées par des acteurs réels. Comme l'accompagnement du chant rythmé et de la musique de shamisen s'ajustent exactement au goût japonais ; comme les sentiments qui sont susceptibles d'être rencontrés dans ces drames parlent à la mentalité des masses ; comme, surtout, ces pièces ont une valeur littéraire remarquable, le théâtre des marionnettes reste hautement apprécié, et il est fréquemment joué dans tout le pays. Les œuvres les plus représentatives sont : de Tchikamatsou Monzaémon, *Le Suicide par amour à Amijima* et *Le Courrier pour les Enfers* ; *Les Exploits de Taïko* de Tchikamatsou Yanagui ; *Les Secrets de calligraphie de Sougawara,* et *Le Trésor des gardiens fidèles* de Takéda Isoumo ; enfin, *La Véritable histoire de Mademoiselle Gloire du Matin,* de Yamada Kagashi.

Dans la faveur générale viennent ensuite les pièces *kabouki* classiques ; et, de celles-ci, c'est aux pièces historiques et domestiques écrites dans les dernières années du XVIII^e^ siècle que le public fait l'accueil le plus chaleureux ; les meilleures sont : *La Porte extérieure du Temple et les Fleurs de Paulownia, Yosabourô et O-Tomi, La Forêt Souzougamori,* et *Benten Kôzo.* L'autre variété de drames *kabouki,* les *shoçagoto* ou *bouyôguéki* (pièces avec danses), comme on les appelle généralement de nos jours, ont récemment beaucoup monté dans l'estime publique. Parmi les plus typiques se trouvent : *La*

Jeune Fille au Temple Dôjôji, Le Pont de Shakkyô, La Porte de la Barrière Hôkaïbô et *Le Kanjintchô.*

Vers la fin du XIXe siècle, un groupe d'amateurs commencèrent à porter sur la scène des pièces réalistes dépeignant la vie courante du Japon moderne. En général, ces pièces sont une dramatisation des chefs-d'œuvre des romanciers contemporains et sont connues sous le nom de « pièces de la nouvelle école ». Pendant un certain nombre d'années, elles ont été jouées avec succès, mais leurs auteurs n'étant pas des écrivains de premier ordre, elles sont, en dépit du talent considérable déployé par certains des interprètes, descendues dans l'estime publique. Les meilleures qui soient connues sont : *Le Coucou,* adaptation dramatique du roman du même titre de Rokéa Tokoutomi, et *Les Sœurs de lait,* par Youhô Kikoutchi.

Dans les années récentes, une nouvelle école d'auteurs *kabouki* est apparue, école qui rejette les conventions de l'école classique et s'efforce de s'adapter aux aspirations des auditoires modernes. Les pièces de cette école n'ont pas d'accompagnement et n'admettent guère l'exagération de l'action. On aurait ainsi de la peine à y trouver aucune des caractéristiques des pièces *kabouki.* Mais la matière de leurs sujets n'en demeure pas moins toujours la vie du Vieux Japon. Elles rencontrent un chaleureux accueil auprès des publics modernes, las de l'art conventionnel de l'école classique. Le pionnier de cette école est Shôyô Tsoubo-outchi, réputé pour sa traduction de Shakespeare ; la plus connue de ses œuvres est *Une Feuille de Paulownia.* Des écrivains de cette école, celui qui connut les plus grands succès, c'est Kidô Okamoto, auteur de plus de cent pièces, dont les meilleures sont : *La Tragédie à Shuzenji, L'Origine du Saké, Tchôbei d'Ogouroucou* et *Madame Hosokawa.* Parmi d'autres auteurs dramatiques de cette école, on peut citer Shôyô Matsoui, Shikô Yamazaki et Roppoukou Nukada.

Ce que, faute d'un meilleur nom, on peut appeler le drame

japonais moderne, est positivement un phénomène nouveau. Tout d'abord, les pièces de cette catégorie furent simplement regardées comme des drames pour le cabinet de travail ; mais, grâce aux efforts de Kanya Morita, d'Ennoçouké Itchikawa, et de certains autres jeunes acteurs ambitieux qui les ont portées avec succès à la scène, elles ont remporté auprès du public des marques d'approbation toujours croissantes. Parmi les dramaturges modernes, Kitchizô Nakamoura, Sanéatsou Moushakôji, Maçawo Koumé (auteur de *L'Origine du Jizôïsme*), et Kwan Kikoutchi (auteur de *Le Fou sur le Toit*) sont tenus en haute estime.

Des traductions et des adaptations des pièces européennes ont naguère joui d'une vogue considérable, et, à l'occasion, on les joue aujourd'hui. Elles ont exercé une grande influence sur la jeune génération des auteurs dramatiques et sont, en fait, les prototypes des drames japonais modernes.

Ce résumé ne serait pas complet si nous nous abstenions de mentionner deux petits théâtres d'opéra, un à Tokio et l'autre à proximité d'Osaka, où l'on joue des traductions d'opéras européens ainsi que des œuvres originales de compositeurs nationaux. Pour la jeune génération, qui a un goût réel pour la musique européenne, ces opéras n'ont pas besoin d'être recommandés.

Le tableau suivant fait ressortir approximativement la fréquence relative des représentations des types de pièces énumérées ci-dessus :

	Pourcentage	
a) Pièces pour marionnettes jouées par des acteurs réels.	35	pour cent
b) Pièces classiques *kabouki*..	35	—
c) Pièces de la nouvelle école.	10	—
d) Nouvelles pièces *kabouki*...	10	—
e) Drames japonais modernes.	5	—
f) Traductions et adaptations de drames et opéras européens.	5	—

L'ALMANACH DE L'AMOUR

(Koi Hakké Hashiragoyomi)

L'ALMANACH DE L'AMOUR
(Koi Hakkè Hashiragoyomi)

I

Ce jour-là, 1er novembre de la première année de l'ère Jôkyô (1684 après J.-C.), une grande animation et une grande joie régnaient, dès l'aube, dans la maison d'Ishoun, le *daï-kyôji* (1), éditeur d'almanachs habitant à Karasoumarou, quartier élégant de Kyotô, la capitale impériale. Certainement, un étranger s'y fût trompé et eût pris ce jour pour le premier Jour de l'An. Tel, cependant, n'était pas le cas : ce jour était simplement le grand jour où, selon la coutume, la maison de commerce commençait à faire à ses souscripteurs la distribution de l'almanach pour l'année suivante. Ishoun, en visitant la Cour Impériale, les princes du sang et les gentilshommes de la Cour pour leur faire hommage des nouveaux almanachs, avait accepté une telle quantité de rafraîchissements que, rentré ivre, il s'était endormi dans la salle à manger, sans même avoir quitté son costume d'apparat. Soukèyemon, le premier employé, colonne de la maison, personnage accoutumé à exercer autant d'autorité que son maître et sa maîtresse, ne songeait, en dépit de l'allégresse de ce jour, qu'à faire des embarras, et à trouver chacun en

(1) Le *kyôji* ou *kyôji-ya* est actuellement une sorte de fabricant de *kakémono* ; mais, dans le vieux temps, c'est lui qui exécutait les rouleaux d'écritures bouddhiques, les estampes murales, etc. Le *daïkiôji*, soit le *kiôji* en chef travaillait pour la Cour Impériale ; mais la publication de l'almanach était sa principale occupation. Il prenait rang entre le samouraï et le négociant, appartenant à la même classe que le médecin, et, de même que le samouraï, il était exempt de taxes.

faute et tout mal fait. Pendant ce temps-là, ses commis enveloppaient les almanachs à offrir et en faisaient des ballots pour les expédier aux souscripteurs de la province.

— Et ne voilà-t-il pas le maître qui dort ! remarqua-t-il avec aigreur. Oh ! peut-être ne faut-il pas trop le blâmer, étant donné que, depuis l'aube, il a été en tournée chez nos clients. Et où est passé ce fainéant de Mohei ? J'ai l'intention d'aller visiter nos clients à sa place aussitôt qu'il aura fait voir sa figure. Impossible d'attendre plus longtemps. Si je ne me presse pas, cette tâche si importante de la présentation des almanachs à nos distingués clients va se trouver en retard. Eh ! quoi, O-San Sama, cria-t-il avec impatience en apercevant la jeune et jolie femme d'Ishoun en train de jouer avec une chatte, est-ce bien le moment de jouer avec une chatte, comme si, en vérité, vous n'étiez rien de moins qu'une princesse ? Soyez assez bonne, s'il vous plaît, pour vous souvenir que, suivant la coutume, tous vos parents doivent venir ici aujourd'hui pour nous offrir leurs congratulations. Eh bien ! Tama, dit-il ensuite en attrapant la bonne, vous aussi vous restez là à ne rien faire ? Veuillez, n'est-ce pas, vous dépêcher de balayer le petit salon de la cour; puis, cela fait, il faudra allumer du feu dans le *kotatsou* (1); et après ça, sortir le tric-trac et l'échiquier; et après ça, mettre de l'eau dans le lavabo et sortir des serviettes propres; et après ça, mettre des braises ardentes sur les plateaux à tabac; et après ça, laver les bols et mettre la table; ah ! et puis... que votre souper soit prêt avant l'arrivée des invités. Vous voyez, ce n'est pas l'ouvrage qui manque... dépêchez-vous ! Bon ! et la chatte aussi est une paresseuse : miauler tant qu'elle peut, oh ! ça, oui, mais quant

(1) Le *kotatsou* est un brasero dans le plancher. Un cadre de bois semblable à une caisse est placé sur cet âtre, le cadre lui-même étant recouvert par une large et épaisse courte-pointe qui conserve la chaleur. La personne qui fait usage du *kotatsou* jette sur elle la courte-pointe, pendant qu'elle est étendue ou accroupie sur les nattes qui, naturellement, ne sont jamais souillées par les chaussures ou les *geta* (socques en bois ressemblant au cothurne de la tragédie grecque).

à attraper un rat... Bonne à rien, qu'à courir après les messieurs de son espèce, qu'à se glisser à travers la clôture et à gambader sur les toits. Maintenant Kyûzô, prenez-moi cette caisse d'almanachs et suivez-moi. Il y aura des pourboires à recevoir aux logis de certains de nos clients, mais ne vous emballez pas sur l'idée que vous allez mettre tout ça dans votre poche. Tout cet argent sera compté comme avance et déduit de votre paye, ne vous faites nulle illusion. Je crois bon de vous fixer sur ce point.

Satisfait d'avoir donné un échantillon de sa langue à toutes les personnes de la maison, sans en excepter la chatte qui n'en pouvait mais, Soukèyemon se précipita dehors accompagné de Kyûzô.

O-San et la bonne échangèrent des regards de dégoût.

— Voilà une jolie manière de parler, O-Tama, n'est-il pas vrai ? Qu'aurait-il à perdre en parlant aussi gentiment que Mohei ? C'est un homme bien intentionné au fond, je le crois, mais sa physionomie rébarbative ne fait pas valoir ses propos. Je pense qu'il ferait un très agréable mari, hein ? En avez-vous envie ? Dites un mot et je servirai d'intermédiaire.

— Oh ! Madame, répondit la bonne, non sans une grimace, comment pouvez-vous... En vérité, je préférerais être encornée par un taureau tout vif que mariée à un tel homme ! Par exemple, Mohei-San, le commis, est un homme tout à fait comme il faut. Quelle douce manière de parler il a; il est gentil et il ne fait pas des grimaces de colère. Ah ! l'heureuse jeune fille, celle qui épouserait un tel homme.

Cela fit se souvenir O-San de sa propre vie conjugale. Elle poussa un bref soupir.

— C'est vrai, c'est très vrai, répondit-elle. Il en va de même pour les chats et pour les rois. « Les oiseaux de même plumage volent en troupe. » Voyons notre chatte à présent. Le matou tigré de la porte à côté, celui du parfumeur, a de gentilles

manières avec elle et miaule d'une voix charmante. Voilà le genre de mari que je voudrais pour la pauvre minette. Mais, de l'autre côté de la rue, chez le teinturier, il y a un matou gris, une affreuse bête qui positivement fait mal à regarder; et, du haut du toit, il appelle notre minette avec une voix sauvage qui n'est pas plus douce que celle d'un charretier. Une horrible bête. Maintenant, écoutez-moi minette, il ne faut pas flirter, entendez-vous bien, avec un tel chat. S'il fait des propositions déshonnêtes, minette, il faudra le traiter comme ferait une grande dame. Cédez-lui, et c'en est fait de vous. Si vous avez envie d'un mari, je vous en trouverai un moi-même. Pensez à cela, minette, ma chérie.

O-San embrassa la chatte qui miaula doucement. A ce moment, du dehors, plusieurs matous firent entendre d'amoureuses plaintes. Minette s'efforça de s'échapper.

— Vilains chats ! Chut ! Quel sabbat ! Et à quoi bon tant de matous ? Vous n'êtes qu'une coquette, il n'y a pas d'erreur. Un, c'est assez pour n'importe quelle femme. Prenez garde, ou bien il vous en cuira. N'avez-vous aucun sens de la pudeur ?

O-San empoigna la chatte, mais en vain. L'animal se débattit, griffa la main de sa maîtresse et s'échappa.

— Vous êtes une méchante bête, vous ne cherchez qu'à faire les quatre cent coups, n'est-ce pas ?

Ce disant, O-San s'élança à la poursuite de la chatte. O-Tama se disposait à suivre sa maîtresse, lorsque Ishoun, qui s'était réveillé, l'étreignit par derrière.

— Jolie minette, je vous tiens.

Et il commença à lui faire des mamours dans son style habituel ; mais elle, luttant pour s'en débarrasser, cria :

— Finissez ! Chaque fois que vous en trouvez le quart d'une occasion, vous me lutinez. Laissez-moi aller, ou je le dirai à ma maîtresse, et je la ferai vous pincer jusqu'à ce que vous soyez noir et bleu du haut en bas.

— Vous laisser ! Que non pas ! Une femme jalouse, c'est

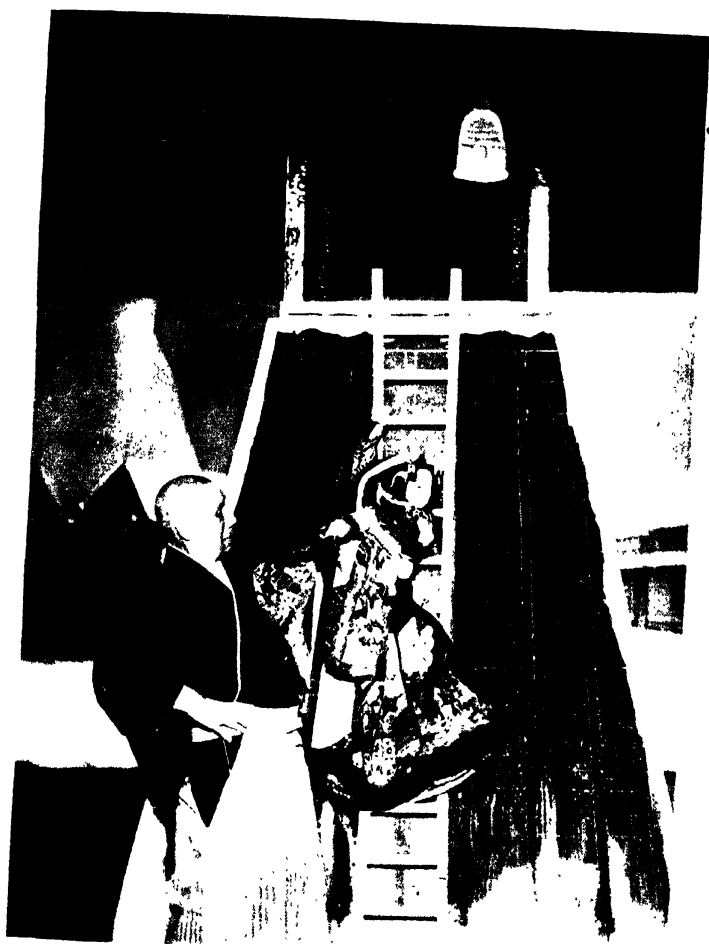
N° 1

SCÈNE DES *MILLE CERISIERS*

[*face p.* 80

N° 2

SCÈNE DU *CÉLÈBRE ARBRE-HAGUI A SENDAI*

N° 3

SCÈNE DE *O SHITCHI, LA FILLE DU FRUITIER*

N° 4

SCÈNE DE *LA BATAILLE DE DAN-NO-OURA*, PIÈCE POUR MARIONNETTES

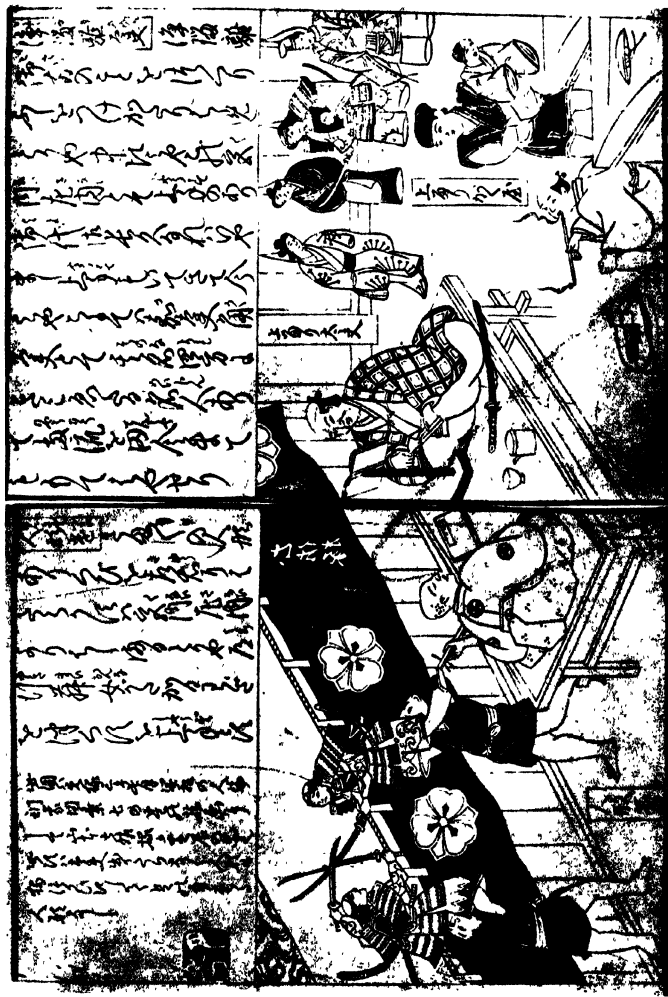
N° 5

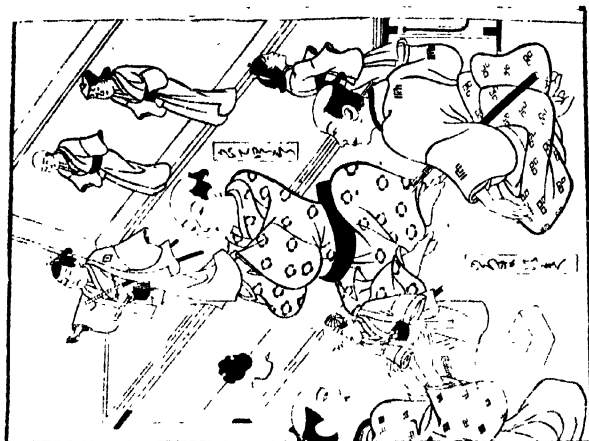
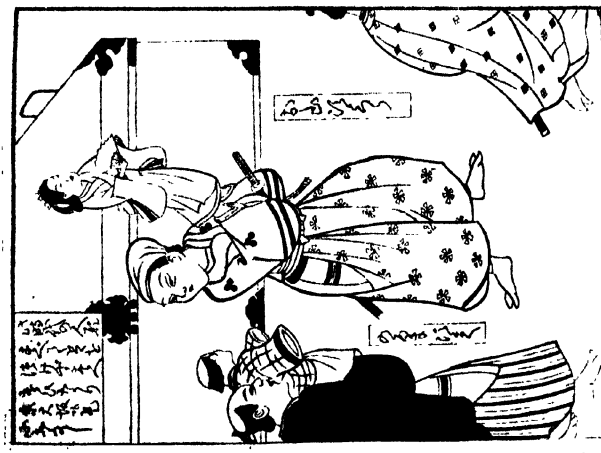
SCÈNE DE *L'ÉVENTAIL MAGNIFIQUEMENT ENLUMINÉ, DE LA PETITE FILLE*
PIÈCE POUR MARIONNETTES DE TCHIKAMATSOU HANJI

N° 6

SCÈNE DES *EXPLOITS DE TAIKO*

N° 7

SCÈNE DES *VIEILLES GRAVURES EN COULEURS A KAGAMIYAMA*

No 8

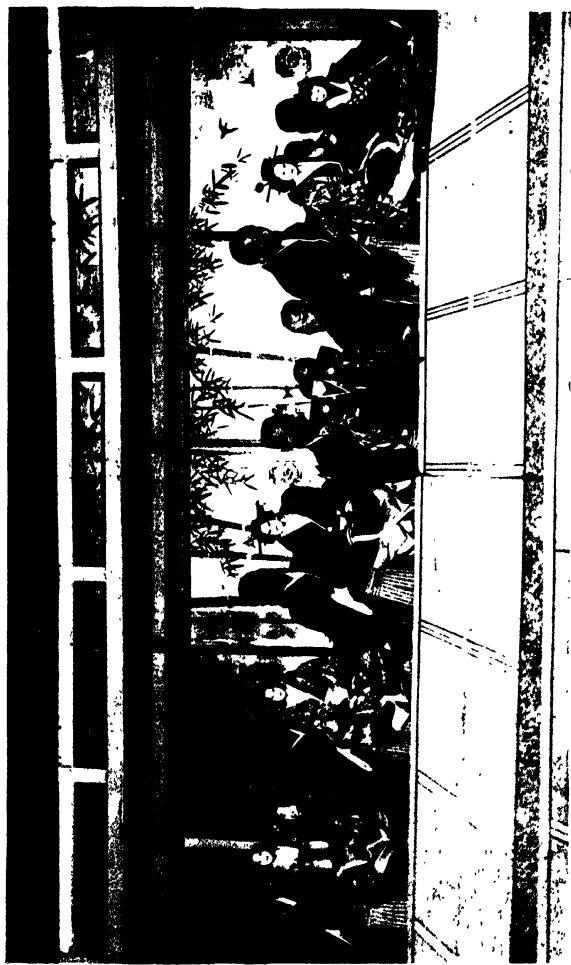
UNE REPRÉSENTATON DE MARIONNETTES AU TEMPS JADIS : LA SCÈNE VUE DES COULISSES
(D'après une illustration tirée de *Le Jinrin-Zummô Zué*, publié en Juillet 1690 (la troisième année de Genrokou)

N° 9

UNE REPRÉSENTATION DE MARIONNETTES AU TEMPS JADIS : LA SCÈNE VUE DES COULISSES

(D'après une illustration tirée d'un vieil ouvrage : *Le Seïl yokou Rouïsan*).

A noter que ces poupées n'ont pas de jambes et qu'elles sont manœuvrées par un opérateur.

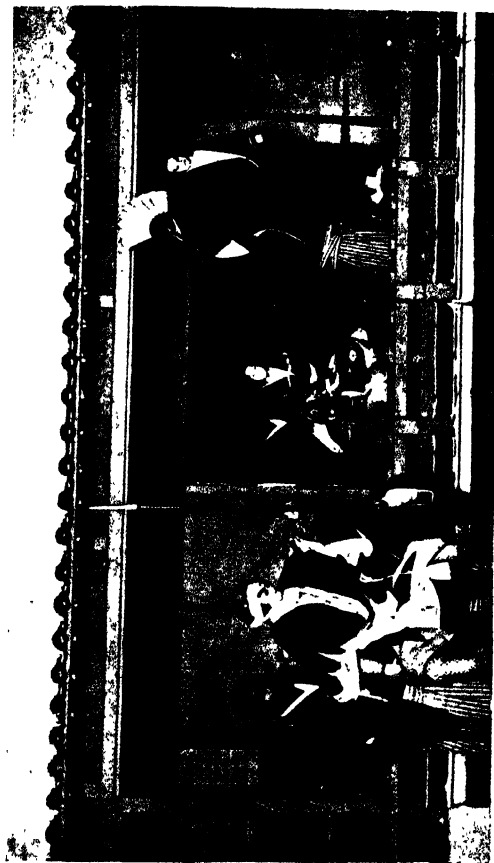
COULISSES DU THÉATRE DE MARIONNETTES. POUPÉES DE M. MAGOSABOURO YOUKI
MANŒUVRÉES D'EN HAUT, PAR FILS

N° 11

LE CÉLÈBRE ARBRE-HAGUI A SENDAI, PIÈCE REPRÉSENTÉE AU BOUNRAKOU-ZA

LES HUIT CAMPS, PIÈCE POUR MARIONNETTES, DE NAKAMOURA GUYOGAN, JOUÉE AU BOUNRAKOU-ZA

N° 12

L'HISTOIRE DE DEUX PAPILLONS, DE TAKÉDA IZOUMO PIÈCE REPRÉSENTÉE AU BOUNRAKOU-ZA

N° 14

SCÈNE DES *QUARANTE-SEPT RO-NIN*

aussi commun que les mouches au cœur de l'été. Ce n'est pas de quoi m'effrayer. Qu'importe que je devienne bleu et même noir ; ce n'est rien, cela, pour l'amour de vous, vous, mignonne chose au cœur de roc. Nuit après nuit, ne suis-je pas allé à votre chambre ? Et pourtant vous ne m'avez jamais dit une seule fois « oui ». Par exemple, ça va être bien différent ce soir, n'est-ce pas O-Tama ?

Ishoun resserra son étreinte.

— Laissez-moi tranquille, je vous prie. Autrement, je vous dis que j'appelle ma maîtresse.

Et elle n'hésita pas à le faire ! — O-San Sama ! O-San Sama !

Mais le sacripan fut décontenancé, car, à ce moment, on entendit frapper à la porte d'honneur. C'était la vieille mère d'O-San qui venait lui offrir ses congratulations. Un présent d'un panier de poissons précédait l'arrivée de son palanquin.

— Au diable ! Si seulement cette damnée vieille femme de belle-mère n'était pas arrivée !...

Ishoun battit en retraite dans la chambre intérieure.

Un moment après, le palanquin arriva au porche. La dame s'avança et fut saluée par O-San.

— Soyez la bienvenue, mère ! Père n'est pas avec vous ?

— Non, il est resté à la maison avec un léger rhume. Je vous apporte mes compliments, ma fille, en ces circonstances heureuses. Ishoun Dono est très satisfait de la tournure de ses affaires, n'est-ce pas ?

— Merci, mère; mon mari est rentré la tête un peu lourde à cause du *sakè* qu'on lui a servi chez ses illustres clients en l'honneur de la circonstance. Il dort en ce moment dans le salon du fond. Venez, mère, entrons.

Les porteurs du palanquin et les deux servantes qui accompagnaient la vieille dame ayant été congédiés, la mère et la fille entrèrent joyeusement.

Mohei, dont il a été parlé plus haut, était un jeune et gentil

garçon, d'un charmant naturel. De caractère modeste, bienveillant pour tous et particulièrement pour les commis, ses camarades, on le regardait avec sympathie. Et, juste à ce moment, accompagné par un serviteur, il s'en revenait ivre et fatigué de la distribution des almanachs qu'il avait commencée de grand matin.

— En voilà une tournée, Shitchiçoukè ! Vous devez être las. Allez vous reposer. Les parents de mon maître et de ma maîtresse viendront certainement tout à l'heure faire visite. Je vais garder mon *hakama* (1) et fumer, et essayer de me dégriser avant qu'ils arrivent.

Il s'assit, alluma sa pipe, et il se reposait tout en fumant, quand O-San l'appela de la salle à manger intérieure. Il vida sa pipe en la tapant, et se présenta respectueusement devant sa maîtresse.

— Je suis désolée, Mohei, de vous déranger juste au moment où vous rentrez fatigué ; mais j'ai une chose importante pour laquelle je voudrais avoir votre assistance. Venez ici s'il vous plaît.

Mohei s'assit près d'elle. Sa maîtresse lui parla d'une voix timide et basse :

— Voici le fait, Mohei : mon père est tombé dans des embarras et j'ai besoin de vous consulter à ce sujet. Je suis désolée d'avoir à le dire, mais voici ce qui est arrivé. Se trouvant dans la gêne, mon père a, l'avant-dernière année, hypothéqué sa maison et ses champs pour quatre cent-cinquante *ryô*, et ses principaux voisins ont engagé conjointement leur signature. Au printemps dernier, se trouvant encore une fois dans la gêne, il a de nouveau hypothéqué la maison et les champs, cette fois pour cent-vingt *ryô* ; et naturellement, il l'a fait en secret et à l'insu de ses voisins. Or, voici que le premier

(1) Sorte de pantalon bouffant qui recouvre les habits ordinaires, à l'occasion des cérémonies.

prêteur, ayant eu vent de la vérité, a subitement avisé les autorités de son district, demandant que mon père : ou bien, lui abandonnât sa maison, ou bien lui remboursât l'argent pour le trois de ce mois; faute de quoi, il menace de lui intenter un procès. Pauvre père ! Il insiste sur ceci qu'il n'a pas grand peur du procès et que même il lui serait assez indifférent de donner la maison et les champs; mais ce qu'il ne peut supporter, c'est la honte de voir son secret révélé. Car, vous comprenez, si l'on venait à savoir la vérité et qu'il a hypothéqué la même maison à deux prêteurs, il se trouverait absolument perdu d'honneur comme homme d'affaires. A cette seule pensée, j'en ai été témoin, il s'est mis à pleurer. Heureusement, nous avons obtenu de certaines personnes qu'elles agissent comme médiatrices, et elles ont pu arranger la chose à la condition qu'on payât un intérêt de trente *ryô* pour le trois du mois. Non sans d'énormes difficultés, mon père est venu à bout de réunir quinze *ryô*; mais pour ce qui est des quinze autres, il n'y a malheureusement aucun espoir, quoi qu'il puisse faire. Naturellement, je sais bien que si je me décidais à parler à mon mari, il s'empresserait de nous aider à sortir de ces ennuis. Mais je répugne à la pensée de lui dire une syllabe de tout cela; car mon père, avec l'entêtement et l'orgueil d'un homme âgé, s'imaginera que, s'il demande un prêt à son gendre, sa fille bien-aimée se trouvera placée dans une position délicate. Et si, d'un autre côté, c'est vers Soukèyemon que je me tourne pour demander une aide, il ne manquera pas de faire des allusions à la chose devant mon mari, et en même temps, il prendra de grands airs. Si cela arrivait, mon mari n'hésiterait pas à tenir la chose pour une insulte, et cela ne ferait qu'empirer les affaires. Je sais pertinemment qu'une somme d'environ trente *ryô* est due à mon père par un gentilhomme de la Cour pour la fin de ce mois. Ainsi, c'est seulement pour trois semaines que cet argent est nécessaire. A part vous, je n'ai personne à qui je

puisse demander assistance. Pensez-vous qu'il vous serait possible d'avoir la grande bonté de vous procurer d'une façon quelconque ces quinze *ryô* et de tirer mes parents d'embarras ? Songez comme cela est contrariant. Si j'étais un homme, certes, je ne laisserais pas mes parents souffrir au sujet d'une pareille misère. Quel dommage pour eux que je sois née femme ! Quelle calamité de n'être qu'une femme ! Je fais appel à votre sympathie, Mohei.

O-San, qui avait le cœur d'un homme dans le corps d'une femme, et dont l'affection pour ses parents était profonde, avait parlé avec un accent d'ardente sollicitude.

— Se peut-il que ma maîtresse prenne de telles choses aussi à cœur ? répondit le sympathique Mohei au cœur fidèle et dévoué, en qui le *sakè* absorbé n'avait pas cessé d'exercer son influence optimiste et qui voyait les choses en beau. Voyons, une somme de... mettons : mille *ryô* pourrait sans doute vous donner du tourment; mais pourquoi parler avec tant d'anxiété d'une somme aussi misérable que celle-là ? Vous le savez, mon maître me charge souvent de prendre son sceau (1) quand je vais chez des marchands en gros pour y faire une traite d'une valeur de trente ou quarante *ryô*. Vous n'avez besoin de cet argent que pour trois semaines. Tranquillisez-vous, Madame, je vous aurai les quinze *ryô* sans faute aujourd'hui. Si c'est pour une durée de quelques jours seulement que je fais un faux, quelle importance cela peut-il avoir ? Je ne commettrai, ce faisant, aucun vol. Je vais seulement — temporairement — me servir du sceau de mon maître. Un déshonneur des parents est un déshonneur pour les enfants, et un déshonneur pour un beau-père est un déshonneur pour son gendre. Par conséquent, en aidant votre père à sortir de

(1) Dans l'ancien temps, deux sceaux et deux signatures étaient nécessaires pour donner aux documents un caractère authentique. Mais les sceaux étaient de beaucoup la chose la plus importante, les signatures étant, si étrange que cela soit, souvent données par d'autres personnes que les parties intéressées.

cette impasse, je sers virtuellement à la fois mon maître et ma maîtresse, n'est-il pas vrai ? Je vous en prie, Madame, tranquillisez complètement votre esprit au sujet de tout cela.

— Je suis véritablement bien contente de vous entendre parler ainsi, Mohei. Ce n'est pas en vain que j'ai fait appel à vous. Permettez-moi de le dire à ma mère et de la tranquilliser. Souvenez-vous que je compte entièrement sur vous.

Ce fut avec un air rasséréné que O-San rentra dans les appartements.

— Je pourrais très bien faire pareille chose, ruminait Mohei, même s'il s'agissait d'un simple ami, à plus forte raison, par conséquent, puis-je le faire pour le bien de ma maîtresse ! Encore qu'en soi-même le fait soit blâmable, ma conscience ne me reproche rien.

Encouragé par ces réflexions, il tira secrètement de sa cachette la bourse de son maître; il en sortit le sceau et en apposa l'empreinte sur une feuille de papier blanc, se réservant d'inscrire plus tard les formules et les chiffres nécessaires. Mais, sur ces entrefaites, Soukèyemon était revenu à la maison, et, se tenant derrière son dos, il l'épiait.

— Qu'est-ce, par le ciel, que vous êtes en train de faire Mohei ? cria-t-il d'une voix aiguë.

Mohei tressaillit, mais recouvrant vite sa présence d'esprit, il répondit en désespoir de cause :

— Ah ! c'est vous Soukèyemon ? Bien sûr, c'est pour moi le comble de la malchance d'avoir été surpris par vous ! Voici l'exacte vérité. Ayant besoin d'environ quinze *ryô*, je m'apprêtais à emprunter cette somme au nom de mon maître. Je serai sûrement capable de la rembourser dans le cours de ce mois. Ne pouvez-vous pas prendre sur vous de garder le secret de la chose pendant trois semaines ?... Il faudrait que vous fussiez le plus impitoyable des hommes pour que vos cheveux ne se dressent pas sur votre tête à l'idée que la tête d'un ami pourrait être tranchée ! Et pourtant c'est ce qui m'attend.

Je suis prêt à subir n'importe quel châtiment. Ligotez-moi ou tuez-moi comme vous préférerez.

— Et pourquoi pas, je vous prie, voleur que vous êtes ! Holà ! Ici ! Venez ici une minute. Ah ! maître, ah !

A ces appels énergiques toute la maison s'assembla.

— Regardez, maître, cria Soukèyemon, regardez ce filou qui a volé votre sceau et qui l'a apposé sur une page blanche. Comment dire ce dont il sera capable demain, si c'est là la façon dont il se conduit aujourd'hui ? Un vaurien comme cela n'est bon qu'à trahir son maître et à ruiner son commerce. Vous devriez le ligoter et le livrer aux agents de la sûreté.

O-San et sa mère devinrent pâles. Ishoun fut frappé d'étonnement.

— Quelle vilenie, Mohei ! s'écria-t-il. Et moi qui vous avais toujours considéré comme un honnête homme incapable d'une mauvaise action. Vous laissant à vous deux, comme je le fais, la direction de la maison et la gestion des affaires, il peut naturellement arriver quelquefois que, dans des circonstances urgentes, vous soyez amenés à vous servir de mon sceau sans que j'en sois prévenu. Mais, puisque cette fois Mohei à jugé à propos d'essayer de s'en servir à l'insu même de Soukèyemon, il tombe sous le sens qu'il a dû avoir l'intention de commettre quelque action louche. Et maintenant, Mohei, voyons, dites-moi comment il se fait que vous ayez dérobé mon sceau ? Soukèyemon faites-lui confesser son secret.

— Vous êtes bien trop bon ! cria l'impatient Soukéyemon. Et saisissant par les cheveux le présumé coquin, de son poing fermé, il lui administra une volée de coups.

— Allons, avouez scélérat, rugit-il en fixant méchamment le visage du jeune homme qui, ses cheveux répandus sur les yeux, répondit sur un ton pathétique :

— Continuez, continuez, à coups de pied, à coups de poing ! C'est, de ma part, un tort impardonnable de m'être secrète-

ment servi du sceau de mon maître, je le sais. Mais jusqu'ici, jamais je ne suis entré dans une maison de thé. Je ne sais pas jouer aux cartes. Je suis tout juste aussi bien vêtu que la plupart des hommes de ma condition. Je ne suis pas marié et je n'ai pas d'enfants à ma charge. Pour quelle raison, dès lors, aurais-je eu l'idée de commettre à mon profit une friponnerie aussi malpropre ? Quoi qu'il en soit, je n'essaierai pas d'expliquer pourquoi j'ai fait cela ; non, pas même quand je devrais être battu comme chair à pâté. O-San Sama, et vous, Madame, n'intercédez pas en ma faveur : jamais je ne vous le pardonnerais. Ecoutez-moi, Soukèyemon, je vous dirai que si le ciel voulait parler pour moi et révéler mon secret, je pourrais vous rendre vos coups doublés par les intérêts, jusqu'à ce que vous tombiez abattu et que vous demandiez pardon à genoux. Quelle épouvantable situation !

Il grinça des dents, il pleura.

— Par le ciel, dit Ishoun stupéfait, un garçon qui m'a toujours servi si fidèlement pendant vingt ans, sans une défaillance, ne peut pas être soudain devenu un coquin. Vous devez avoir quelque chose à dire pour votre défense, Mohei. Voyons, parlez, plaidez votre cause.

Mais l'obstiné commis ne fit pas de réponse. Tama, la bonne, qui depuis longtemps était amoureuse de Mohei au point qu'elle aurait donné sa vie pour lui, s'agenouilla devant son maître.

— C'est ma faute à moi , maître, dit-elle, et non celle de Mohei. Voici la vérité : mon oncle et répondant, Baïryû, qui habite Okazaki, est un samouraï tombé dans la pauvreté et sans emploi, et il m'a écrit pour me dire que, ne pouvant rembourser une dette de huit *ryô,* il voulait se tuer. Pour le sauver d'une telle extrémité, j'ai demandé à Mohei San de me prêter cette somme. C'est sa sympathie pour moi qui l'a poussé à agir comme il l'a fait. Humblement, je vous demande de lui pardonner, mon maître.

A ce plaidoyer sauveur, O-San et sa mère poussèrent un soupir de soulagement.

— Bravement parlé, Tama, s'écria O-San, quelle délicate et honnête confession ! Vous le voyez, mon cher mari, c'est uniquement pour le compte d'une autre personne que Mohei a commis cette faute. Ne pensez-vous pas que son mobile est vraiment digne d'éloges ? Et puis, aujourd'hui, n'est-ce pas jour de réjouissance ? Ne consentirez-vous pas à lui pardonner ? Je vous demande d'exaucer ma prière.

— Et moi aussi, dit la mère de O-San, faisant chorus.

Les mains jointes, les deux femmes supplièrent Ishoun, mais en vain. Lui, incontinent, se sentit envahi de fureur, plein de jalousie et de haine contre les deux jeunes gens.

— Ainsi, vous vous entendez tous les deux, n'est-ce pas ? rugit-il. Vous voudrez bien, l'un et l'autre, être assez bons pour vous souvenir qu'un *daïkiôji* n'est pas un commerçant ordinaire, mais qu'il jouit à la Cour Impériale des privilèges d'un samouraï. Comment pourrais-je pardonner à Mohei un crime aussi grave que d'avoir volé le sceau de son maître et d'avoir entretenu au foyer d'un samouraï, s'il vous plaît, une intrigue d'amour. Mais voici la nuit venue ; j'attendrai en conséquence jusqu'à demain matin avant de mander son répondant et de le juger comme il convient. Holà ! vous autres ! Conduisez-moi Mohei au premier étage de la maison vide voisine, et môntez la garde au rez-de-chaussée. Et veillez à tenir vos yeux et vos oreilles ouverts.

O-San et sa mère, accablées de tristesse et de regrets devant le sacrifice de Mohei, en étaient encore à se demander si le meilleur parti ne serait pas de révéler le secret, lorsque les serviteurs se saisirent du commis. Mohei se laissa emmener sans protester davantage.

Ishoun s'adressa à sa belle-mère.

— Pour tenir compagnie à O-San qui, sans vous, se sentira un peu seule, vous serait-il agréable de rester ici cette nuit ?

Je pense que j'irai voir votre mari pour lui demander de ses nouvelles. Je l'informerai de ce qui est arrivé et lui demanderai son avis. O-San, mon capuchon, s'il vous plaît. Un moment, Soukèyemon; il sera tard quand je rentrerai à la maison. Veillez à ce que tout le monde rentre de bonne heure; fermez la barrière et prenez bien garde au feu. Allumez-moi une lanterne, Denkitch. Vous, Shitchikoukè, venez avec moi. Et, quant à vous autres, tenez l'œil ouvert sur la maison vide voisine, de peur que Mohei ne s'enfuie.

Sur ce, il partit emmenant avec lui le domestique. Soukèyemon, après avoir observé chacune de ces instructions, se retira dans sa chambre.

. . . .

Au temple lointain, la cloche de minuit avait depuis longtemps tinté. Le calme de la nuit était absolu. O-San, assise sur son séant, revivait tous les événements de cette journée. Une idée la souleva; et, telle qu'elle était, vêtue seulement de sa robe de nuit, elle se dirigea vers le quartier de Tama, coin de la chambre de thé près de la cuisine. Doucement, elle poussa de côté le paravent qui entourait le lit de la bonne, et trouva Tama assise également sur son séant et perdue dans ses pensées.

— Eh ! quoi, c'est vous, Madame, est-ce possible ? dit la servante en lui adressant un regard de surprise. Que vous ayez daigné, après minuit, venir jusqu'à mon lit, c'est, je présume, que vous devez avoir quelque chose d'important à me dire. Je ne me trompe pas ?

— Encore éveillée et assise ? Moi, je suis venue vous exprimer mes profonds et affectueux remerciements. Ce qui arrive à Mohei est entièrement de ma faute. Mais comment se peut-il que vous fussiez au courant ? Ah ! vraiment, c'est trop de bonté de votre part d'avoir pris toute la culpabilité pour vous et de m'avoir tirée de ce mauvais pas. Vous étiez ma sœur, il faut le croire, dans une vie antérieure. Je me souviendrai

de votre généreuse action jusqu'au jour de ma mort.

O-San éclata en sanglots.

— Mais, Madame, Madame, je ne mérite pas vos remerciements. Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour vous, mais pour moi-même.

— Non, non, ce n'est pas la véritable raison. Comment auriez-vous plaidé en faveur de Mohei si vous n'aviez pas été au courant des circonstances ?

— Je ne suis pas surprise que vous ayez pu croire que j'avais agi pour vous. Je suis désolée d'avoir à faire cet aveu, mais la vérité est que je suis — oui, je suis amoureuse de Mohei-San à en pleurer. Depuis deux ans, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour gagner son cœur, mais en vain. En dépit de ses airs, il est têtu et froid. Depuis qu'il est en service, dit-il, jamais il n'a mis ses bras autour d'une femme, ni même osé regarder son visage. Jamais il ne m'a adressé un mot gentil. De tout cela, il est résulté que mon amour pour lui s'est changé en haine, et je n'aurais pas pu trouver une bonne parole à lui dire, lorsque, d'une façon si inattendue, survinrent les complications de cette journée. D'abord, j'ai pensé que puisqu'il me traitait de cette façon c'était bien fait pour lui.

Mais il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre ce qu'il y avait de déraisonnable dans ma rancune. La sympathie prit la place de la haine. Je résolus de profiter de ses ennuis pour essayer, si c'était possible, de gagner son cœur. J'ai inventé une belle histoire et j'ai plaidé en sa faveur. Et pourtant, malgré tout cela, je ne puis m'empêcher de me demander si, oui ou non, il éprouvera quelque sentiment pour moi. Imaginez combien je me tourmente, Madame. Mais ce n'est pas tout, et je suis navrée de vous dire que j'ai un autre secret qui va souiller vos oreilles, continua-t-elle toute en larmes. Je regrette d'avoir à appeler votre mari d'un aussi vilain nom, et il faut que vous excusiez ma malhonnêteté si je parle ainsi ; mais Ishoun Sama est un vil, un méprisable suborneur.

Sa cruauté vis-à-vis de Mohei San est entièrement due à la jalousie. Le fait est qu'il est si enflammé de désir pour moi que, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il essaie de me lutiner et me tire par la manche. Puis, ce sont alors des paroles caressantes : « Quittez mon service, Tama, je vous installerai quelque part en secret. Je m'occuperai des personnes de votre famille qui sont à la campagne. Je vous achèterai des robes et vous donnerai de l'argent. Oui, tout ce que vous désirerez, quoi que ce soit, vous l'aurez. » Il me harcèle jour et nuit derrière votre dos, et il m'excède jusqu'à la mort par ses propositions déshonnêtes. Jusqu'ici j'ai gardé le secret vis-à-vis de vous pour ne pas mettre le désordre dans votre ménage. Chaque soir, vous le savez, il reste dehors très tard et tue le temps en écoutant des commérages chez quelque voisin ou ailleurs. Puis, quand tout est tranquille, il monte à pas de loup les escaliers qui conduisent aux chambres des domestiques; de là, il rampe à quatre pattes sur le toit, puis il se laisse glisser en bas le long de la corde de la lucarne et pénètre dans cette chambre-ci. Quel tourment que tout cela ! Chaque fois qu'il me rend visite, je lui dis avec colère quelle peste il est, et que je ne puis supporter ses tentatives malpropres : « Si vous ne sortez pas immédiatement, lui dis-je, je vous dénoncerai à O-San Sama, et qui pis est, je le dirai à la police. » Démonté par ces reproches, il s'en va l'oreille basse. Alors, faisant comme s'il venait tout juste de rentrer, il crie : « Holà ! je rentre à l'instant ! » Et il entre dans votre chambre à coucher. Vous voyez de quoi il peut avoir l'air et combien il est ridicule et odieux. Naturellement, dans ces conjonctures, il a été consumé de jalousie quand j'ai pris, cet après-midi, le parti de Mohei. Oui, au fond de tout cela, il n'y a pas de doute, il n'y a que de la jalousie. Cette nuit encore, j'en suis sûre, il viendra à la dérobée dans ma chambre; et c'est pourquoi je suis restée ainsi assise et éveillée sans me déshabiller complètement, résolue à pousser des cris quand il apparaîtra. Je suis

toute tremblante à la pensée de ces odieux procédés.

— Quelle femme avisée vous êtes et si pleine de volonté ! s'écria O-San avec un soupir suivi de pleurs. Et quelle bête fieffée que Ishoun Dono ! Il arrive souvent, je le sais bien, qu'un homme aime une autre femme que la sienne ; mais moi je suis furieuse à la pensée des insultes qu'il me fait. Je ne puis supporter cela... Voilà, j'ai une faveur à vous demander. Changeons de place cette nuit. Permettez-moi de coucher ici. Si Ishoun Dono se présente, suivant son habitude, je me laisserai courtiser et encore courtiser dans l'obscurité. Je lui ferai croire que je suis vous et que vous lui cédez. Je resterai couchée avec lui jusqu'au lever du jour, et alors, en présence de ma mère et de toute la maison, je l'accablerai d'injures au contentement de mon cœur. Maintenant, voulez-vous s'il vous plaît, me laisser mettre votre robe de nuit.

— Tout à votre service, Madame ; cependant j'ai peur que vous n'attrapiez froid dans une robe de nuit en coton, vous qui êtes habituée à la soie.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Un dicton populaire dit : « Dans le vieux temps, les flammes de la jalousie de certaines femmes pouvaient faire bouillir l'eau dans un seau. » Je suis tellement consumée de jalousie et de haine que le froid m'est indifférent. Maintenant, Tama, veuillez, je vous prie, vous aller mettre dans mon lit et me permettre de rester ici dans le vôtre.

— Bien volontiers. Il faut nous dépêcher. Bonne nuit, Madame.

Tama remit le paravent en place, souffla la lumière et s'évanouit dans l'obscurité.

Pendant ce temps-là, Mohei, qui, innocent comme il l'était, s'était déshonoré par fidélité pour sa maîtresse, était tombé dans une profonde rêverie.

— Pauvre Tama, pensait-il en soi-même, comme il est beau de sa part de m'avoir ainsi défendu au lieu de me garder ran-

cune de mes rebuffades réitérées et impitoyables ! Avec quelle générosité elle m'a rendu le bien pour le mal ! J'ai honte d'avoir montré tant de dureté de cœur. Comme il se peut que je sois exécuté, il faut que je la visite une fois avant ma mort et que je fasse tout ce qui dépend de moi pour reconnaître sa bonté.

C'est le parti qu'il prit, et enfonçant sur sa tête un capuchon qui laissait seulement ses yeux à découvert, il sortit sans bruit de la chambre haute, et se dirigea vers le toit de la maison principale. Pas à pas, avec des battements de cœur, craignant d'être découvert et pris pour un cambrioleur, il se traîna à quatre pattes. Il s'en fallut de bien peu que, plus d'une fois, il ne glissât sur les bardeaux du toit rendus glissants par la pluie et le brouillard. Au prix de maintes difficultés, il atteignit la lucarne et regarda en bas dans la cuisine. Il ne put rien distinguer, tant l'obscurité y était épaisse. Enfin, il saisit la corde de la lucarne, le long de laquelle il se laissa glisser. En arrivant, il s'avança furtivement et à pas de loup, tâtant les murs et les piliers avec ses mains pour trouver son chemin jusqu'aux chambres des servantes. Il frappa doucement au paravent, tout tremblant de crainte. Au heurt, le cœur d'O-San se mit à battre; mais se maîtrisant, elle fit semblant de dormir. Avec précaution et sans bruit, Mohei poussa de côté le paravent et, avançant les deux mains sur le couvre-lit, il secoua délicatement la dormeuse. O-San fit comme si elle venait juste d'être éveillée et joua la surprise; puis, tâtant le capuchon de crêpe de Mohei, elle prit celui-ci pour son mari, et de la tête fit signe qu'elle le reconnaissait. Mohei, non par des mots, mais par des gestes, exprima à la servante son extrême reconnaissance pour sa bonté. A plusieurs reprises, il la remercia avec des larmes. La femme lui prit les mains et le fit entrer dans son lit. Ainsi, au grand contentement l'un de l'autre, ils passèrent ensemble un certain temps, quand brusquement, il furent réveillés par un

cocorico strident, par des coups répétés à la porte principale, et par le bruit d'une voix annonçant : « Eh ! Alerte ! Le maître est de retour ».

O-San se sentit inondée d'une sueur froide.

— Holà ! Holà ! C'est moi ! cria une autre voix qui, il n'y avait pas moyen de s'y tromper, était celle d'Ishoun. Je suis de retour ! Ouvrez la porte.

Soukèyemon se réveilla et grommela : « Ils dorment tous à poings fermés ». Puis, une lanterne à la main, il sortit, pour ouvrir la porte.

Quelle ne fut pas la consternation du couple dans le lit en découvrant, à la lueur de la lumière qui passait, l'erreur qu'ils avaient commise.

— Ciel ! est-ce O-San Sama ?

— Ciel ! Etes-vous Mohei ?

II

Près de Kyôto, dans un village appelé Okazaki, on pouvait voir deux magnifiques villas appartenant à des personnes riches, et, entre elles, une vieille maisonnette couverte de chaume. A côté des autres constructions, cette cabane ressemblait à un moineau entre deux paons. Du bord du toit, pendait une lanterne en papier sur laquelle était peinte cette inscription « Akamatsou Baïryû, récitant du Taïheiki (1) ». Ce Baïryû, samouraï sans emploi, était l'oncle de Tama et son répondant.

Un soir, comme la récitation de Baïryû venait de finir, son

(1) Le *Taiheiki*, ou « Relation de la Grande Paix », est, contrairement à ce que suggère le titre, la chronique d'une des périodes les plus tourmentées de l'histoire japonaise (1181-1368 ap. J.-C.). Elle était si populaire dans l'ancien temps qu'il se forma à Yedo et à Kyôto une classe spéciale de personnes qui gagnaient leur vie en en donnant des récitations.

auditoire se dispersait par groupes de deux ou trois, faisant, en s'en allant, l'éloge de son interprétation.

— On en a pour son argent et même plus, s'écria l'un d'eux. Il doit avoir tout près de soixante-dix ans, savez-vous bien. Quelle dignité dans sa personne et quelle puissance dans sa façon d'interpréter ! Tandis qu'il récitait et, en même temps, mimait l'histoire de Wada combattant bravement à la bataille de Minatogawa, on eût dit le héros en personne, ne trouvez-vous pas ? Nous reviendrons demain soir. Bonne nuit tout le monde.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

A peine étaient-ils partis, que Soukèyemon fit son apparition derrière un palanquin. Il se mit en devoir d'ouvrir la porte en criant : « Baïryû San est-il chez lui ? » Mais la porte était fermée à clé.

— Fermée de si bonne heure ? Pour quel motif bizarre peut-elle bien être fermée ? Il y a donc quelque chose de diabolique à cacher ! — Sur cette raillerie, il frappa violemment à la porte.

— En voilà un joli tapage ! s'écria le récitant. Qui est là ? Personne dans cette maison n'est sourd. Si c'est pour la récitation que vous venez aimablement, veuillez être assez bon pour revenir demain soir.

— Je ne me soucie point de vous entendre réciter. Je suis Soukèyemon, commis d'Ishoun le *daïkiôji*, et je viens pour affaire urgente. Ouvrez la porte tout de suite. — Encore une fois il frappa à la porte.

— Vous êtes bien pressé. Ne pouvez-vous attendre que j'arrive !

D'assez mauvaise grâce, Baïryû ouvrit la porte et s'avança : un vieil homme à moitié chauve, grisonnant, fort, vêtu d'un costume négligé en papier, avec un long sabre à son côté.

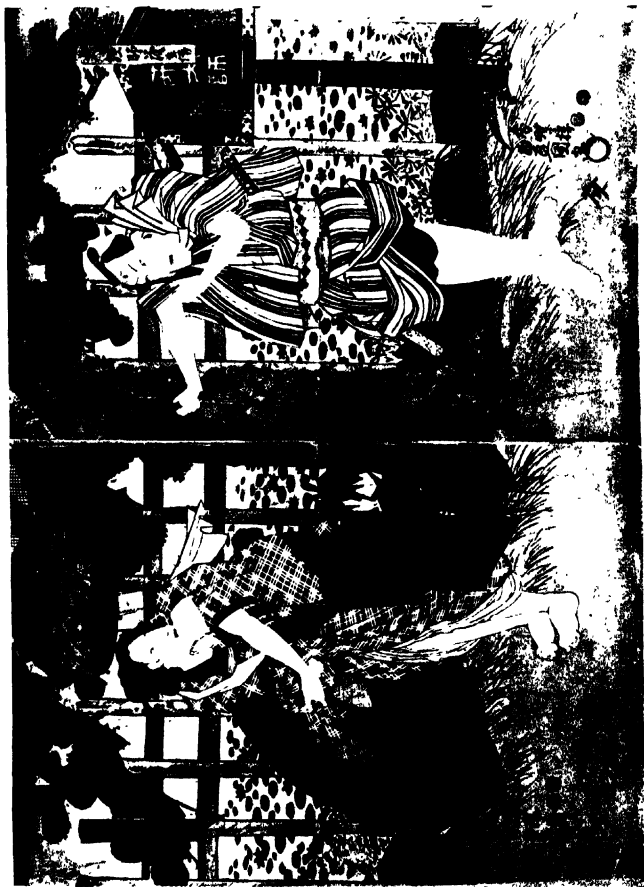
— Eh bien ! Soukèyemon Dono, dit-il sèchement, qu'est-ce

qu'il y a donc, pour que vous me dérangiez à cette heure de la nuit ?

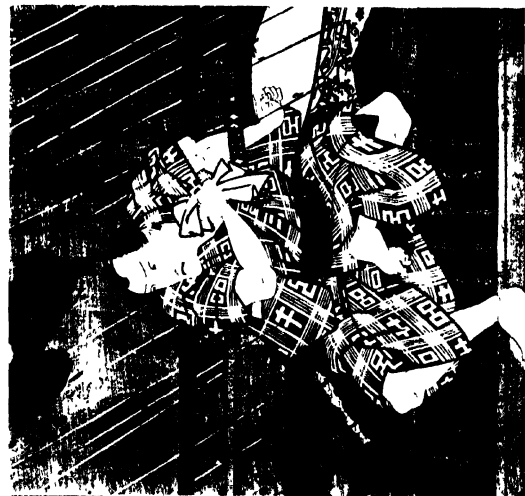
— Ce qu'il y a ? Comment ! Voilà plusieurs fois que pendant ces derniers jours, nous envoyons chez vous au sujet de cette affaire qui concerne Tama ! Et, sous un prétexte ou sous un autre, vous avez chaque fois refusé de vous montrer, n'est-ce pas ? Où pensez-vous dites donc, qu'il se puisse dans tout le Japon, trouver un autre répondant de votre espèce ? Vous voudrez bien, mon vieux camarade, être assez bon pour me prêter une oreille attentive. Voici. Exactement au moment où, à la pointe de l'aube, mon maître rentrait chez lui, le commis Mohei ne s'est-il pas avisé d'avoir l'audace de s'enfuir avec O-San Sama, la femme d'Ishoun ! Nous avons, en fait, appris la chose immédiatement après. Nous avons fait une enquête et nous nous sommes aperçus que les amants avaient couché ensemble dans la chambre d'O-Tama, cependant que celle-ci passait la nuit dans celle de Madame. En fait, O-Tama a joué le rôle de confidente, et dès lors il est difficile qu'elle échappe au châtiment. Comme vous êtes son oncle et son répondant, je l'ai amenée ici dans ce palanquin pour vous la donner à garder, jusqu'à ce que Madame et Mohei soient rattrapés. Veuillez vous souvenir, n'est-ce pas, que si les amants sont crucifiés, elle, elle aura sûrement la tête coupée. A vous par conséquent de bien veiller sur elle. Et maintenant, mes gaillards, entrez-moi ce palanquin.

Sur quoi, les coolies, dont les jambes étaient crottées, mais dont le corps n'était guère plus propre, se mirent en devoir d'introduire le palanquin dans la maison. L'indignation de Baïryû ne connut plus de bornes. Saisissant le brancard du palanquin, il s'écria : « En voilà des façons d'agir ! « et de force il fit reculer le palanquin de quelques pas.

— Je voudrais que vous vous mettiez dans la tête que ceci est mon château, encore que ce ne soit qu'une humble maisonnette et un logis de louage. Oui, je vous le dis, château

N° 1

SCÈNE DE *L'ALMANACH DE L'AMOUR*

D'après une gravure en couleurs des deux Toyokouni. — *O-SAN*, peinte par Toyokouni (Itchiyôsaï), *Mohei*, peint par Toyokouni (Kôtchôrô).

face p. 96

SCÈNE DE *L'ALMANACH DE L'AMOUR*, JOUÉE PAR DE CÉLEBRES ACTEURS DU TEMPS JADIS
(D'après une gravure en couleurs de Kouni-Yaçou)

il est, ct château aussi grand que le château de Tchihaya, qui a victorieusement défié l'assaut des soixante mille soldats de Rokouhara. Comment pouvez-vous oser commander à ces galeux de coolies de forcer mon château ? A parler strictement, je ne devrais pas naturellement, moi samouraï, avoir mis ma nièce en service chez un marchand ; mais par malheur, Tama est orpheline et aux soins d'un récitant du *Taïheiki*, métier où je ne gagne pas lourd. Je n'ai pas les moyens d'acheter à Tama de belles robes et de la faire entrer comme demoiselle d'honneur dans une famille noble. Le *daïkyôji*, c'est évidemment un marchand ; mais ce n'est pas un marchand ordinaire ; c'est à lui qu'imcombe la publication de l'almanach qui est si l'on peut dire, même pour l'Empereur et les ministres de l'État, un miroir tout le long de l'année. En outre, cet almanach, je ne suis pas fâché de vous le dire, représente les annales exactes du soleil et de la lune, de sorte que, en étant au service du *daïkyôji*, on sert les divinités du soleil et de la lune. Voilà pour quelles raisons j'ai envoyé ma nièce à son service. Dans ma province à moi, j'ai été au service de mon suzerain et je touchais une solde. Je suis, il est vrai, à présent sans emploi comme samouraï ; mais je n'en suis pas moins samouraï. Sachez maintenant qu'il y a des formalités établies pour les affaires à traiter entre gentilshommes. Par conséquent, si vous voulez livrer Tama, livrez-la dans la forme convenable.

Il parla avec une force et une facilité d'élocution dignes de sa profession.

— Assez de rodomontades. Soukèyemon n'est pas homme à s'effrayer d'un samouraï. C'est bien, je vais livrer la jeune fille dans toutes les formes.

Soukèyemon tira Tama, pieds et mains liés, hors du palanquin. Pauvre jeune fille ! Elle était baignée de larmes.

— J'ai vraiment honte de moi mon oncle.

En disant ces mots, elle éclata de nouveau en sanglots.

Atterré à cette vue, le vieil homme au cœur intrépide garda un silence tout rempli de douleur et de rage.

— Soukèyemon San, dit Tama avec un accent d'amer reproche, dans toute question il y a deux côtés. O-San Sama et Mohei-San s'étant enfuis ensemble, il semble qu'on ne puisse guère plaider leur innocence. La cause réelle de tout ce trouble, comme vous le savez parfaitement, ce sont les vilaines entreprises d'Ishoun Sama d'une part, et d'autre part votre jalousie et votre perversité, Soukèyemon. Vous étiez furieusement amoureux d'O-San Sama. Vous auriez voulu devenir son amant. Je sais moi, pertinemment, que vous aviez soudoyé ma camarade la servante O-Kaya, en la comblant de présents, et que vous lui aviez demandé de vous ménager une entrevue secrète avec Madame. Bien des fois, j'ai été sur le point d'informer mon maître de vos mauvais desseins ; mais chaque fois je me suis retenue. Une telle dénonciation eût, pensais-je, entraîné votre ruine complète, méchant comme vous l'êtes. J'estimais qu'il suffisait que, grâce à ma vigilance, O-San Sama pût être préservée de ce crime. Et c'est ainsi que, ayant cela en tête jour et nuit, j'ai veillé sur elle si constamment que O-Kaya n'a pu trouver une occasion de lui parler de votre amour coupable. Je vois encore O-Kaya, me lançant un regard de haine et brûlant en secret un billet doux dont vous l'aviez chargée. Par pure rancune et parce que vous étiez déçu dans vos espoirs, vous avez fait à Ishoun Sama un rapport plein d'exagération sur ce qui s'est passé l'autre nuit ; et le résultat, c'est le grand trouble actuel. Sans la bonté de ma nature et sans ma réserve, vous risquiez d'être crucifié, et O-Kaya décapitée. Chaque fois que j'ai commencé à plaider pour ma maîtresse et pour Mohei, vous avez défiguré la vérité et m'avez empêchée de poursuivre. Hélas ! le silence que je me suis imposé a causé ma perte. Soukèyemon, vous êtes un démon avec une figure d'homme. — De nouveau, elle éclata en sanglots et tomba de son long la face contre terre.

— Sottises ! fille folle que vous êtes ! Je vous fais constater Baïryû San, que je vous ai maintenant remis Tama en garde.

Soukèyemon avait déjà fait un pas pour s'en aller, quand Baïryû, s'élançant sur lui par derrière, l'empoigna à la gorge.

— Qu'est-ce qui vous prend à présent ? demanda le commis saisi de peur.

— Ce qui me prend ? Et pourquoi, je vous prie, avez-vous ligoté Tama, tout comme si, ma foi, elle avait été arrêtée par un gendarme ? Je vous ferai observer qu'il est contraire à la loi qu'un simple marchand se permette de ligoter quelqu'un. A plus forte raison de ligoter quelqu'un à la manière réservée aux gendarmes. Je serais strictement dans mon droit en vous traînant devant un magistrat et en obtenant contre vous un arrêt sévère ; mais, si vous faites des excuses et déliez Tama, je vous pardonnerai. Voulez-vous la détacher, drôle que vous êtes, ou préférez-vous faire connaissance avec le prétoire des tribunaux ?

Le vieux samouraï serra la gorge du jeune homme.

— Aïe ! Aïe ! J'estime qu'il n'y a nulle irrégularité à ligoter O-Tama comme une prisonnière. Le *daïkyôji*, vous ne l'ignorez pas, diffère d'un commerçant ordinaire : il est autant dire, au service de la Cour Impériale. S'il vous plaît qu'elle soit détachée, détachez-la vous-même. »

— Silence ! Depuis les temps les plus reculés jusqu'à aujourd'hui, jamais on a n'entendu parler d'une chose pareille : ligoter une personne confiée à la garde de quelqu'un. Mais puisque vous avez des lumières sur ce point, soyez assez bon pour m'éclairer et pour me dire qui a promulgué une loi autorisant les commerçants au service de la Cour Impériale à attacher quelqu'un comme un prisonnier, et quand cette loi a été promulguée. Contre quiconque viole les lois je puis en prendre très à mon aise. Et voici un cadeau pour vous, gredin que vous êtes !

Baïryû se saisit du brancard du palanquin et administra à Soukèyemon une bastonnade royale.

— Brute que vous êtes ! — Soukèyemon se mit à pleurnicher, roué de coups à en perdre le souffle : — Vous osez donner du bâton à Soukèyemon !

— J'ose, comme vous voyez. Qui de nous deux, s'il vous plaît, agit le plus mal : moi, en vous donnant une correction, ou vous, en ligotant Tama comme si elle était une prisonnière ? Allons voir ce que dit la loi à ce sujet. Venez avec moi jusque-là, Soukèyemon.

Ce disant il s'efforça de le pousser en avant.

— Comme vous voudrez, après tout, balbutia Soukèyemon. Un moment s'il vous plaît, et je vais la détacher.

Baïryû relâcha Soukèyemon qui, cependant, ne donna nul signe de tenir son engagement.

— Eh bien ! vous ne la détachez pas sur-le-champ ? Avez-vous envie de tâter encore du bâton ?

Sous cette menace, Soukèyemon, de fort mauvaise grâce, délia la servante et dit :

— Prenez note que vous en êtes maintenant responsable. Je vais aller avertir le chef de ce village. Rappelez-vous que si vous la perdez de vue une minute, votre tête et votre corps se fausseront compagnie et qu'il en sera de même pour Tama.

— Il suffit.

Baïryû se donna le plaisir d'asséner deux ou trois coups de poing sur la tête du jeune homme, conduisit Tama dans la maison, ferma la porte et la verrouilla.

Les coolies quelque peu consternés au sujet de Soukèyemon, dirent :

— Nous craignons que vous n'ayez été endommagé, Seigneur ; vous feriez mieux de monter dans le palanquin pour revenir.

— Merci, répondit le mal en point, en se frottant les joues. Jamais pareille aventure ne m'était arrivée jusqu'ici. Mais

il ne faut pas trop s'étonner d'une pareille histoire, attendu que l'almanach stipule que, cette année, ce lieu-ci est vraisemblablement voué à me porter malheur. Et comme vous le savez, il n'y a pas à faire revenir l'almanach sur ce qu'il dit.

Il monta dans le palanquin et le groupe s'éloigna à vive allure.

. . . .

O-San et Mohei qui, soit éveillés, soit en rêve, n'avaient jamais prévu qu'ils s'aimeraient, avaient été précipités par le caprice de la fortune dans un amour semblable à un rêve, et comme en un rêve, ils s'étaient enfuis. Impossible de faire aucun préparatif pour un voyage si imprévu. La maigre bourse de Mohei ne contenait que trois pièces d'argent. Dans ces conjonctures, O-San avait dû vendre quelques menus objets de parure : l'infortuné couple s'était embarqué dans ce voyage sans aucun objectif défini avec la terreur perpétuelle de ceux qui les poursuivaient et de la police. On atteignit Nara et Sakaï. Là, après avoir erré, ils se décidèrent à prendre la direction de Ostou et de Foushimi. Abandonnés, comme il semblait, à la fois par les dieux et par Bouddha, par leurs parents et par leurs amis, ils sentaient leur cœur ployer sous la douleur. Marchant côte à côte, ils se regardaient à la dérobée l'un l'autre, rougissaient et ravalaient leurs larmes.

Sur ces entrefaites, il advint que le couple passa par le village d'Okazaki.

— Ah ! Mohei-San, dit O-San à travers ses sanglots, nous sommes maintenant dans une situation telle que le coucher du soleil aujourd'hui, ou demain son lever ne nous verront plus ; c'en est fini pour moi du délice de la vie. Toutefois, le sort de Tama est aussi un sujet de souci pour moi, et combien je voudrais revoir mes parents ! Quelques efforts que je fasse pour renoncer à cette idée je ne puis y parvenir.

— Je suis tout de même que vous, Madame. Moi aussi, je voudrais revoir vos parents qui ont été si bienveillants pour

moi. Je vois que nous sommes maintenant à Okazaki, le lieu de naissance de O-Tama. Cette maison où est suspendue une lanterne en papier est la demeure de son oncle. Eh ! oui, si je vous ai conduite ici, c'est dans le dessein unique de lui rendre visite et d'avoir ainsi des nouvelles de vos parents et de O-Tama. Pourtant, il ne serait pas prudent d'entrer avant de s'être un peu renseigné sur ce qui se passe à l'intérieur.

Ils s'arrêtèrent à la porte de la maison et prêtèrent l'oreille. On pouvait percevoir la voix d'O-Tama, mais ses larmes empêchaient de comprendre ce qu'elle disait. La voix de l'oncle se fit entendre.

— Ce volume est le vingt et unième des *Taïheiki* que je récite le soir. L'histoire concerne Kôno Moronao, conseiller en chef du Shogoun Taka-Ouji. Kôno Moronao devint amoureux de la ravissante épouse de Yenya Hangwan, guerrier de haut rang, et en conséquence, il laissa une mauvaise réputation. Le dénouement de cette histoire d'amour fut que l'infortuné Kenya périt assassiné. La cause de tout ce trouble fut une demoiselle d'honneur de la femme d'Yenya qui avait joué le rôle d'intermédiaire. Or, encore qu'il soit possible que O-San Sama et Mohei Dono n'eussent pas été antérieurement des amants, il y a quelque chose qui est absolument hors de question : c'est qu'ils se sont enfuis ensemble. Donc, s'il vous arrivait de les rencontrer quelque part, ou si le hasard les amenait ici, gardez-vous de leur adresser la parole, mais détournez la tête. Je le sais : ce que je dis là peut sembler dur, et pourtant je suis loin de désirer que vous soyez dure. Et ce que j'en dis c'est pour leur bien. Si l'on venait à savoir qu'il y a eu une rencontre entre ce couple — flétri déjà comme amants — et vous, suspectée d'avoir servi d'intermédiaire, vous pouvez être parfaitement certaine que les gens diraient : « Ce sont des renards du même terrier, exactement comme nous le pensions. Puisqu'ils se sont arrangés pour se renconter, la chose ne fait aucun doute : O-San et Mohei sont amants, et Tama

est leur complice. » Si une pareille rumeur venait à se répandre, leur châtiment ne pourrait que s'aggraver encore. Pensez à cela. Votre apparente dureté ne servira finalement qu'à leur bien. Cette affaire vous ayant déjà valu l'humiliation d'être ligotée et remise à ma garde, vous pouvez vous attendre à un châtiment analogue à celui qui les menace. Je vous adjure en tout cas, soit que vous puissiez avoir la tête coupée, soit que vous enduriez la perte d'un membre, soit que vous serviez de sujet sur qui pourra être éprouvé le fil d'une lame neuve, je vous adjure de ne jamais montrer de lâcheté, mais de vous pénétrer de l'idée que vous tombez en noble victime pour votre maîtresse. Souvenez-vous que vous êtes la nièce d'un samouraï : soyez brave jusqu'à la fin, ma chérie.

La voix d'O-Tama se fit alors entendre. Bien qu'elle ne fût pas forte, elle exprimait une ferme résolution.

— N'ayez nulle crainte à ce sujet mon oncle ; je suis prête à mourir. Pourtant, dans ce vaste monde, nous ne sommes que deux : un oncle et une nièce. Comme vous vous sentirez seul quand je serai morte ! Ah ! puissé-je savoir ce que fait Mohei-San en ce moment ! Que je suis en peine au sujet d'O-San Sama ! Où, je me le demande, est-elle à présent ? Sachant quelle honnête femme elle est, mais que son petit cœur est craintif, j'imagine aisément sa douleur et sa peine.

— Il est très naturel que vous ayez ces sentiments. Pour ma part, je me représente très bien la grande douleur de ses parents.

L'oncle et la nièce mêlèrent leurs larmes.

O-San et Mohei, écoutant du dehors, n'osaient pas révéler leur présence, mais, se contentant de couler des regards à travers les fentes de la porte, ils donnèrent libre cours à leurs pleurs, poussant des gémissements pareils au crissement léger des grillons d'hiver.

Indestructibles sont les liens d'affinité entre les parents et

leurs enfants. Exactement à ce moment, les parents d'O-San, Dôjoun et sa vieille épouse, se trouvèrent à passer par là. Les deux vieillards avaient été écrasés de honte à la nouvelle de la fuite de leur fille. Dans la crainte de rencontrer leurs voisins en plein jour, ils avaient choisi la nuit pour faire leurs courses. Ce soir-là, accompagnés par une petite bonne, ils se dirigeaient vers le temple de la famille à Kourodani. La lune n'était pas encore levée. Comme ils allaient passer devant la maisonnette, le bruit de sanglots entrecoupés vint jusqu'à leurs oreilles. Machinalement, ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— Qu'est-ce que ça peut-être ? dit Dôjoun, tâchant de percer les ténèbres.

Avant que la vieille dame eût pu répondre, Mohei, à la lueur de la lanterne, reconnut Dôjoun, et se tournant vers O-San, il s'écria :

— Voyez, c'est votre père !

O-San transportée de joie, courut vers son père et l'embrassa en s'écriant :

— Père, Père !

Il la repoussa.

— Père ! non pas ! Je ne saurais être appelé père par une coupable comme vous. Il leva sa canne pour l'en frapper, mais dans l'instant, la vieille dame souffla la flamme de la lanterne et prit sa fille sous la protection de sa manche.

— Oh ! bon papa, intercéda-t-elle, pardonnez-lui ?

— Hélas ! ma vie dans l'autre monde est condamnée, se lamenta le vieil homme. O-San étant notre fille unique, nous avions formé le souhait de lui choisir un époux et de lui léguer les biens de famille. Mais, hélas ! au cours des toutes dernières années, beaucoup de mes clients de province ont manqué à leurs engagements, et j'ai été ainsi réduit à une telle gêne que j'ai dû hypothéquer ma maison. Si elle avait pris la succession des affaires de famille, c'est elle, étant donné la situation présente, qui serait la victime de nos pertes. C'est après

avoir pesé tout cela que je me suis résigné à voir notre famille renoncer à son nom après ma mort, et que j'ai donné O-San en mariage à Ishoun Dono. Cela, je l'ai fait par pure affection et sollicitude pour elle. Quant à la famille d'Ishoun Dono, elle fut assez bonne pour me témoigner de la sympathie et me déclara qu'elle n'avait besoin ni de trousseau ni de dot. Cette famille avait une haute opinion de notre lignée et elle en conclut qu'O-San pouvait être douée des vertus de sa famille. Aussi, on ne demanda pas d'autre dot que celle de son âme sans tache. Oh ! quelle pitié ! Avant que personne s'en pût douter, l'âme d'un animal a pris la place de son âme. Voyez les canards sauvages et les canards mandarins sur l'étang, voyez les hirondelles qui nichent sous le rebord des toits. Chez ces oiseaux, un mâle unique s'accouple à une seule femelle : telle est la loi générale des créatures. Quelle est, à l'exception de la chienne et de la chatte, la femelle qui porte, issus de pères différents, des petits de diverses couleurs ? Et ma fille !... oh ! ma fille ! Se peut-il qu'elle soit née chienne ou que j'aie élevé une chatte. Je n'ai pas une parole à adresser à une bête aussi impure. Mais assez sur mon sentiment à moi ; à présent que le mal est commis, O-San n'a plus qu'une chose à faire : se cacher dans les profondeurs de la montagne afin d'échapper aussi longtemps que possible aux poursuites. Ce serait folie de sa part de séjourner dans les environs de Kyôto. Est-ce son désir d'être arrêtée et conduite en pleine honte à travers les rues, marquée de la flétrissure de femme adultère ? Est-ce son désir d'avoir le corps transpercé par la lance du bourreau ? ce corps dont nous avons pris soin si tendrement ! Qu'elle vive ou qu'elle meure, moi, après tout, cela m'est indifférent : nul événement ne saurait m'arracher ni un soupir, ni une larme. Mais ce qui m'afflige, c'est de voir pleurer sa vieille maman.

Une fois encore le vieux couple s'abandonna aux larmes. Mohei se jeta à leurs pieds.

— Mère chérie, dit O-San, saisissant sa mère par la manche, jamais nous n'avons été coupables par une intrigue préméditée, mais les caprices du hasard nous ont conduits à une faute apparente, et, dès lors, l'infamie d'une soi-disant inconduite nous poursuit partout dans la capitale. Il ne nous est plus possible désormais de prouver notre innocence. Plus désespérée que je ne saurais le dire du chagrin de mon père et de la douleur de ma mère, pourtant, nous devons nous estimer heureux de vous avoir rencontrés avant d'entreprendre notre voyage par delà cette terre. Dans l'autre monde, j'emporterai la mémoire des mots affectueux que m'a dits mon père. Maintenant que je vous ai vus, je puis sans regret quitter cette vie. Oui, je serai sans regret, même si la minute prochaine me trouve prise dans la toile d'araignée du destin, et même si je dois être attachée sur une croix et transpercée de pointes de fer.

— Ne dites pas cela, cria son père en frissonnant. Nous n'avons qu'un désir ardent : que vous échappiez au crucifiement.

De nouveau, il pleura. La mère d'O-San sortit une bourse de son sac à rosaire.

— Je vous donne tout ce qu'elle contient, dit-elle, ma pauvre fille; vous devez avoir froid, car je vois que vous n'avez plus certains de vos vêtements. Vous pourrez employer cet argent à renouveler votre garde-robe. Je vous conseillerais de vous soustraire aux regards, de prendre un palanquin et de quitter ce voisinage avec toute la hâte possible. Épargnez-nous d'apprendre votre mort.

— Merci, mère, répondit O-San, en acceptant la bourse avec reconnaissance. Vous avez parfaitement raison, j'ai vendu ma robe de dessous bleu-clair. Mais cette tunique de dessus ornée d'un héron se tenant immobile au milieu des joncs, cadeau que vous m'aviez fait cet automne, je la porterai jusqu'à mon dernier soupir en souvenir de vous. Ne vous inquiétez

pas pour mes vêtements, mère, j'ai cessé de sentir le froid. Tant que nous ne tomberons pas malades, nous pourrons demander la charité le long du chemin. Cet argent, je veux le conserver pour les dépenses des funérailles.

— Hélas ! répondit la mère, voilà encore que vous parlez de mourir !

A la fin, Mohei retrouva la parole. Il s'adressa au vieux couple :

— A vous, il peut sembler indigne d'un homme et honteux que je me puisse encore cramponner à l'existence après avoir commis un si grand péché ; mais mon unique raison de vivre, c'est de trouver un moyen ou un autre de sauver la vie d'O-San Sama. Consentez, je vous prie, à la ramener à la maison avec vous. Aussitôt que je serai assuré qu'elle est saine et sauve, j'assumerai pour moi tout le blâme et je subirai seul l'exécution. Je vous en prie, prenez cela en considération.

Il se remit à pleurer en joignant les mains.

— Quelle chose insensée vous dites ! s'écria O-San scandalisée. S'il peut m'être donné de rester impunie, nous devons rester impunis tous les deux. Bien qu'il n'y ait rien eu de prémédité dans ce qui est arrivé, il existe le fait : que moi, femme mariée, j'ai dormi avec vous. Quand bien même je renaîtrais avec un visage différent, il n'en resterait pas moins impossible pour moi de me débarrasser de ce stigmate. Je crains que vous n'ayez perdu le jugement, Mohei.

— Vous avez raison, O-San Sama. Écoutez ! Voilà sûrement le bruit des voitures qui passent dans la rue de Sanjô. Avant peu il fera jour. Je n'ai en vue aucun lieu spécial de refuge, mais à tous événements, gagnons Kaïbara, l'endroit où je suis né, dans la province de Tamba. Venez O-San, dites adieu à vos parents.

— O-San resta hésitante. Ses parents, de leur côté, ne pouvaient se décider à la laisser partir, terrifiés à la pensée que cet adieu fût éternel. Jusqu'à ce moment, la lune ne s'était

pas encore montrée ; et n'ayant pu s'apercevoir distinctement les uns les autres, il leur avait été plus aisé de maîtriser la douleur de la séparation. Mais, à cette minute, il se trouva que la lune éclaira leurs visages, et que la séparation leur devint dès lors plus cruelle. Ils en étaient presque à détester cette lune.

— Ah ! père, cria la dame, le pouls d'un homme malade a beau s'être arrêté de battre, pourtant nous savons qu'on continue à lui donner des remèdes, comptant sur un hasard heureux. Notre fille unique, notre bien le plus précieux, à tout moment peut être découverte et condamnée à mort par les autorités. Si c'est là ce qui doit arriver, comment pouvons-nous l'abandonner à son destin ? Restons donc tous les trois réunis jusqu'à ce que survienne le pire, et mourons ensemble, parents et enfants. Voilà mon projet.

— Non, répéta son mari. Il est exact que, parfois, on ait vu une maladie — considérée comme mortelle — guérie par un traitement habile ou par de miraculeuses potions. Et, même un homme dont le cœur a cessé de battre, on le laisse reposer pendant vingt-quatre heures sans y toucher, avant de le tenir définitivement pour mort. Mais de toutes les maladies, la plus fatale : — la violation des lois nationales — dépasse l'art le plus étendu des grands médecins de la Chine, de l'Inde et du Japon. Un seul espoir reste : demander pardon à Ishoun humblement, à genoux. Quand O-San sera arrêtée et en face de son heure dernière, que je courbe ma tête grise en suppliant les autorités de lui laisser la vie, ou que je les conjure de me permettre de mourir à sa place. Pour le moment, il serait préférable de nous séparer, car ainsi, nous servirons mieux O-San. Si l'on venait à savoir que nous donnons abri à ma fille, cet acte ne pourrait être tenu par Ishoun que pour une offense : il lui serait impossible de vous pardonner, même s'il y eût été enclin tout d'abord. Au contraire, s'il paraît acquis que O-San est abandonnée même par ses parents et par son

entourage, et qu'elle subit toutes sortes d'infortunes, cela peut émouvoir la sympathie d'Ishoun. Quand vous penserez à moi, O-San, oubliez que je vous ai appelée de noms durs, vous comparant à une chatte et à une chienne. Il n'existe ni divinité, ni Bouddha à qui je n'adresse des supplications en votre faveur. Bien que je sois un vieillard de soixante-dix ans, chaque matin, je me purifie dans l'eau glacée afin de me trouver dans l'état le plus favorable pour adorer le soleil, la lune et les étoiles. Ainsi faisant, il me semble que tous mes os sont gelés; mais, pensant que mes souffrances ne sauraient rien être auprès de l'agonie que vous pourrez souffrir quand vous serez crucifiée, je me roidirai; mes prières à ces divinités n'en seront encore que plus ferventes. Et je ne considère nullement ces prières comme inutiles. Prenez soin d'O-San, Mohei; qu'elle ne tombe pas malade. Voyez, j'ai quinze *ryô*, empruntés au prêtre du temple de Kourodani ; c'était une partie des intérêts que je devais payer pour l'hypothèque de ma maison. Étant donné la situation présente, je n'ai plus à prendre soin maintenant de ma réputation, et j'abandonnerai donc ma maison à mes créanciers. Dès lors, je n'ai plus besoin de cette somme; mais il n'en demeure pas moins vrai que cet argent, mon devoir est de le restituer au prêtre. Je ne puis donc pas en somme en disposer pour vous, pas plus que vous ne pouvez l'accepter si je vous en fais l'offre. Néanmoins, supposez qu'il advienne qu'un vieux monsieur nommé Dôjoun, se trouvant sous l'influence d'une vive émotion et aveuglé par les larmes, laisse tomber cet argent à terre par simple inadvertance (et, ce disant, il laissa choir l'argent), ma foi, il est tout à fait plausible que vous, O-San, ne fussiez pas incapable de le ramasser. Ni les pouvoirs de ce monde-ci, ni ceux de l'autre monde n'ont jamais puni quiconque a ramassé des bagatelles perdues. Et maintenant, mère, il faut rentrer.

Le vieux couple fit deux ou trois pas en avant. Mohei et

O-San éclatèrent en sanglots. Elle ramassa l'argent et l'éleva jusqu'à son front en s'écriant :

— Que de générosité ! que d'amour ! Oh ! père, oh ! mère, je suis confondue !

Le vieil homme, ne pouvant s'empêcher de jeter un regard en arrière répondit :

— Ne dites plus rien ma chérie, adieu !

Et il fit un mouvement comme pour partir. Sa femme l'arrêta. Et quand, de son côté, elle fit le geste de se mettre en marche, c'est lui, à son tour, qui l'arrêta. Et ainsi les deux pauvres insensés pleins d'amour s'attardaient. O-San et Mohei, incapables l'un et l'autre de se décider à prendre la direction fixée, montèrent sur une petite hauteur voisine afin de pouvoir, des yeux, suivre le vieux couple. En dessous de ce monticule, se trouvaient deux perches à sécher le linge appartenant à Baïryû. Or, il arriva que la lune, projetant sur la blancheur du mur de la maisonnette l'ombre des deux amants, y silhouetta une épouvantable image de deux crucifiés.

— Regardez !... là ! Regardez !... là !... cria la mère frappée de terreur. Voyez les corps de deux crucifiés !

— Non pas des corps, mais des ombres ! Je me sens accablé, car comment ne pas interpréter ceci comme un signe que leur pardon est hors de la portée même du secours des dieux !

De nouveau, ils pleurèrent amèrement ; sur quoi, la porte de la maisonnette s'ouvrit doucement et la tête de O-Tama apparut, projetant une ombre lugubre sur le mur extérieur.

— Regardez ! s'écria la vieille dame.

— Oh ! quelle tête lamentable ! s'écria Dôjoun.

Ils s'arrêtèrent un moment stupéfaits, tandis que O-San et O-Tama se regardaient l'une et l'autre en cherchant à se reconnaître.

— Est-ce O-Tama ?

— Est-ce O-San Sama que je vois ?

Le vieux couple, revenu de sa stupeur, s'éloigna après un

adieu suprême. A peine leurs adieux avaient-ils été prononcés que la plus petite des deux cloches du temple Kourodani carillonna *Shômetsou-metsoui* (Apparition et disparition : deux illusions), notes qui furent de près suivies par le tintement plus faible annonçant l'aurore et connu sous le nom de *Jakoumetsou-irakou* (le Nirvana procurant la vraie joie). Ces sons parurent aux jeunes amants contenir quelque chose de prophétique sur leur destinée suprême.

III

Dans la province de Tamba, au milieu des montagnes, le printemps était venu, tout embaumé de fleurs et tout sonore de chants d'oiseaux. Des neiges de l'hiver, déjà en train de fondre sous la tiédeur de la brise, montait une buée, dont les écharpes se tenaient suspendues au-dessus des champs et le long des flancs des collines. Plus de stalactites brillantes suspendues aux angles du bord des toits. Dans les vallons, une musique universelle, le chant de maintes eaux redevenues fluides.

A Kaïbara, petit village écarté de la route, une troupe de *manzaï* (danseurs comiques ambulants) se montrèrent, et le battement de leurs tambourins semblait exprimer quelque chose du joyeux affranchissement des ruisseaux qui couraient.

Dansant devant la porte d'une maisonnette, ils chantaient :

Voici le Jour de l'An Nouvel
Où jouent toutes les sources hors la prison du gel,
Et bourgeonnent vertes pousses et ramilles;

Hourra ! pour l'Heureux An Nouvel !
Dix bonnes actions accomplit l'Empereur,
Et seulement neuf les dieux sages :
Le troisième jour amène Ebisou,
Dont la bienveillante sollicitude
Vaut au marchand et à sa marchandise
Prospérité pleine et entière.

Hourra ! pour l'Heureux An Nouvel !
Alors dans les rues de la ville,
Où le marché fait concurrence au marché,
Voyez ce que notre œil salue comme bienvenus :
C'est, dans la boutique du pêcheur,
Le bar, la brême de mer, la « Dorade Jenny »,
Et, — le ciel sait quoi encore ;
Près du navet et du haricot,
Le potiron replet et la rave efflanquée,
Piments rouges et piments verts;

Hourra ! pour l'Heureux An Nouvel !
D'un trésor d'or et d'argent
Le coffre du marchand est maintenant garni,
La joie égaie la maison et la table;
Dans l'harmonie familiale
Grand-père et petit-fils
Prennent tous deux part aux rires :

Hourra ! pour l'Heureux An Nouvel !

— Merci pour vos bons vœux. Voici cent *mon* (1) pour vous, et j'y attache la prière que mon père et ma mère puissent l'un et l'autre atteindre l'âge de cent ans, et en parfaite santé.

Et en même temps, celle qui venait de parler ainsi — une ravissante jeune femme — présenta aux danseurs, sur un plateau, son obole enveloppée d'une feuille de papier. Le chef des danseurs reçut l'offrande avec des remerciements, tout en examinant avec une vive curiosité le visage de la donneuse.

— Oh ! Madame, comment allez-vous ? Voilà, ma foi, une plaisante surprise !

— Que voulez-vous dire ? Je ne me connaissais pas d'amis parmi les *manzaï*.

— Il n'y a pas de raison pour que vous nous reconnaissiez;

(1) Celle des pièces de monnaie qui a la plus faible valeur. Elle est en bronze, percée d'un trou au centre, pour être enfilée sur un lien.

mais comment, nous, vous aurions-nous oubliée, Madame. Vous êtes bien l'épouse du sieur Ishoun, le *daïkiôji*, qui habite dans Karaçoumarou, à Kyôto, n'est-ce pas ? Chaque année, au retour du jour de l'an, nous avons dansé dans votre cour d'honneur tandis que vous vous plaisiez à nous regarder de votre salon, où, entourée de vos caméristes, vous vous teniez assise sur un coussin splendide. C'était bien vous, Madame, n'est-il pas vrai ? Vous aviez une tendresse particulière pour l'air du repiquage du riz. Voulez-vous que nous vous le dansions maintenant, Madame ?

O-San n'en revenait pas.

— J'espère que vous avez de bons yeux ! dit-elle. Moi, je dois bien vous avoir vu chaque année, et pourtant je ne me souviens pas de vous personnellement... Je vais vous demander quelque chose : d'être assez bon pour ne dire à personne que je suis ici. Le fait est que mon père, à la suite de mauvaises affaires, s'est retiré, et qu'il a depuis quelques mois fixé sa résidence dans ce village. Moi-même, je suis arrivée ici récemment pour m'enquérir de sa santé et de celle de ma mère. Pour une raison particulière dont je vous épargnerai pour le moment les détails, j'ai pensé qu'il était préférable de me faire passer aux yeux du chef de ce village pour une « marchande de sourires » du Shimabara, à Kyôto, que son amant aurait émancipée. Si quelqu'un venait à vous questionner à mon sujet, dites, je vous prie, que je suis une personne de vertu facile que vous aviez accoutumé de voir au Shimabara, et, quand vous visiterez la capitale, veuillez ne pas parler de moi, mais garder un silence de mort sur ma présence ici. Permettez-moi de vous offrir quelque chose encore.

De la ligature de sapèques, O-San tira cinquante nouveaux *mon* et les donna aux danseurs.

— Mille remerciements, Madame. Nous irons à Kyôto dans deux ou trois jours, et au cours de notre visite, nous ne manquerons pas, suivant notre coutume annuelle, de nous

rendre à votre maison et de boire une coupe d'amitié avec Soukèyemon Sama et vos autres commis. Je les informerai que vous êtes en bonne santé, Madame.

Les danseurs se disposaient à prendre congé quand O-San les rappela.

— Oh ! et encore ceci, Messieurs. Puis-je vous demander de ne jamais mentionner mon nom devant les gens de Karaçoumarou ? Comme, malgré tout, je craindrais un peu que mon nom ne vînt à s'échapper de vos lèvres sous l'influence du *sakè*, je vous demanderai de renoncer cette année à l'idée de vous rendre à Karaçoumarou. Au prochain jour de l'an, j'espère être de retour à Kyôto, et, à ce moment-là, nous nous réunirons pour célébrer cet anniversaire. Je voudrais bien pouvoir tout de suite vous offrir du *sakè*, mais, malheureusement, nous n'en avons pas sous la main. Voulez-vous accepter ceci pour en boire où et quand il vous plaira ?

Elle glissa deux ou trois pièces d'argent dans les mains du chef pour acheter son silence.

— Mille remerciements, Madame. Soyez tout à fait tranquille : nous ne parlerons de vous nulle part. Avec une somme comme celle-là, nous voici plus ivres qu'avec tous les *sakè* du monde ! Encore mille remerciements.

Les danseurs s'en allèrent, enchantés de cette aubaine.

O-San était encore plongée dans une profonde méditation et en train de réfléchir à mille choses, quand Mohei revint, pâle et abattu.

— Comme je suis heureuse de vous voir de retour, Mohei-San, se hâta-t-elle de dire. Il n'y a pas cinq minutes que les *manzaï* qui, chaque année, avaient l'habitude de venir nous faire visite à Kyôto, se trouvaient ici. Ils ont été très surpris de m'y voir et m'ont demandé comment il se pouvait que j'y fusse. J'ai dissimulé ma consternation et leur ai raconté une histoire à dormir debout. Quoi qu'il en soit, mon sentiment

est qu'il nous est difficile de rester ici, car, même ici, nous ne sommes pas en sûreté.

Mohei, en proie lui aussi à une véritable panique, répondit :

— En grand danger nous sommes, il n'est que trop vrai : est-ce qu'à l'instant je ne viens pas d'apprendre qu'Ishoun Sama, Soukèyemon et tous les autres commis qui sont à notre poursuite viennent de faire halte dans le village voisin! Je n'en suis pas surpris. Le « ciel et la terre, comme dit le proverbe, connaissent l'un et l'autre notre aventure. » En dehors des *manzaï*, nous avons dû être remarqués par beaucoup de marchands de châtaignes et de marchands de bois ambulants qui, à l'occasion, se rendent de Tamba à Kyôto; et il est probable que c'est de leur bouche que nos ennemis ont appris nos déplacements. Ce n'est pas tout : à l'instant viennent d'arriver deux porteurs de palanquin, transportant des visiteurs qui se rendent aux sources d'eau chaude de la province de Tajima; et ces coolies ont tenu des propos inquiétants : « On a appris que O-San, la femme du *daïkiôji*, se cache actuellement dans les montagnes de Tamba; des dépêches émanant des autorités de Kyôto sont arrivées aux bureaux du magistrat de cette ville pour l'en aviser. En grande hâte, nous avons transporté pendant cinq milles un officier qui vient de la montagne Oïnosaka et qui cherche où peut être O-San. » Les porteurs ont raconté qu'ils n'avaient pas reçu moins de dix *ryô* pour cette course.

— Nos heures sont dès lors comptées, s'écria O-San. Un frisson la secoua tout entière. Moi, je suis prête à ce destin. Mais mes parents, quel chagrin ils auront à ces nouvelles ! C'est la seule chose qui me tourmente. Comme il est de mon devoir, fille de pareils parents, de prolonger ma vie d'autant d'heures qu'il me sera possible, il faut profiter de la nuit prochaine pour quitter ce village.

— C'est ce qu'il y aura de mieux. De l'argent que, si généreusement, nous a donné votre père, nous n'avons dépensé

que trois *ryô*. Il reste donc encore douze *ryô* que j'ai confiés à Soukèsakou, le propriétaire de cette maison. Pensant qu'il serait préférable de mourir en tenant dans nos mains cet argent, symbole de l'affection de votre père, plutôt que de laisser ce petit trésor à un autre homme, je viens à l'instant de passer chez Soukèsakou et de lui demander de me rendre mon dépôt. Il a dit qu'il allait l'apporter immédiatement. Ce que nous aurions de mieux à faire, ce serait de nous diriger par un moyen ou par un autre sur Miyazou, dans la province de Tango, où habite un de mes parents. Mais, au cas d'un malheur qui viendrait à nous frapper avant d'avoir atteint cette localité, je vous demande, comme je vous l'ai déjà souvent demandé, de vous résigner aux décrets du destin. Je suis torturé quand je pense que votre précieuse vie peut être perdue à cause de ce que j'ai fait.

Mohei se montra profondément accablé.

— Voilà encore que vous vous répétez. Souvenez-vous que ce que nous souffrons actuellement était arrêté depuis le commencement du monde. J'y suis par conséquent résignée; mais malgré tout, je ne puis m'empêcher de penser constamment à mes parents. Pour Ishoun Sama aussi, je souffre : il a été mon compagnon depuis mon enfance jusqu'à ce jour. J'éprouve un grand désir de lui prouver notre innocence absolue avant que nous mourrions.

Ce disant, O-San pleura amèrement. Brusquement Soukèsakou entra.

— Shinrokou-San (1) dit-il à brûle-pourpoint, j'ai pensé qu'il serait dommage de laisser votre argent oisif dans mon coffre et, en conséquence, je l'ai prêté à un intérêt dont le montant vous reviendra. Il m'est, dès lors, impossible de vous le rendre immédiatement. Soyez assez bon pour m'accor-

(1) C'était le nom qu'avait pris Mohei, prétendant être le fils d'un millionnaire et s'être enfui avec sa maîtresse, une « marchande de sourires » du Shimabara.

der un ou deux jours de délai. Vous êtes un peu panier percé. Abandonnez, mon cher garçon, votre fol projet de jeter désormais votre argent par les fenêtres, à présent que vous avez émancipé une « marchande de sourires » comme celle-ci.

— Non, Soukèsakou-San, interrompit O-San en prenant les manières et le langage des femmes à la catégorie des quelles elle avait prétendu appartenir, ce n'est pas mon amant, c'est moi, qui ai besoin de cet argent. Une femme de mœurs légères, que voulez-vous ! plus elle a de protecteurs et plus elle est tenue de mener grand train. La conséquence, c'est que cette femme en vient à s'endetter et que, par suite, elle se fait bien du mauvais sang. Une somme que j'ai empruntée à l'un de mes protecteurs est due cette nuit même. Si je manque à la rembourser en temps voulu, de quoi voulez-vous que j'aie l'air ? Shinrokou San, vous le savez, a été déshérité par son père, le millionnaire d'Osaka, uniquement à cause de moi; néanmoins, nous espérons être réconciliés d'ici peu. Cette réconciliation accomplie, quand mon amant sera de retour à Osaka, n'hésitez pas à solliciter son assistance en cas de besoin, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit. Il sera en mesure de vous obliger pour telle somme qu'il vous plaira, un millier de *ryô* si vous le voulez, que dis-je ! dix mille si c'est nécessaire : c'est l'exacte vérité, Monsieur, et cela sans vous réclamer aucun intérêt. Et se tournant vers Mohei :

— Vous pourrez faire cela, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Certainement, répliqua Mohei. Je regrette de vous causer un tel ennui, Soukèsakou, mais voulez-vous, s'il vous plaît, faire tout votre possible pour me rendre l'argent cette nuit.

— Bon ! Alors je vous le rendrai. Je n'avais pas la moindre idée d'un besoin aussi urgent. Je ne manquerai pas d'apporter l'argent entre quatre heures et la tombée de la nuit. Pour vous deux, soyez sans faute à la maison, n'est-ce pas, car j'aurai besoin d'un reçu écrit.

— Entendu ! Nous ne bougerons pas d'ici.

Soukèsakou s'éloigna en hâte.

— Avec quelle maîtrise vous avez joué Soukèsakou ! Ce n'est pas pour rien, je le vois, que vous avez assidûment fréquenté le théâtre ! En partant sitôt après avoir reçu l'argent, et en marchant avec toute la célérité possible, nous pourrions arriver à faire huit à neuf lieues dans le cours de la nuit. Le prêtre du Temple de Monjou, près de Miyazou, est un parent de ma mère. Si nous lui demandons asile, il lui sera difficile de nous refuser. Allons ! apprêtons-nous.

Comme ils faisaient leurs préparatifs, ils entendirent un bruit qui se rapprochait : un cliquetis d'armes et des pas pesants. O-San prêta attentivement l'oreille.

— Qu'est cela ?

— Que le ciel nous protège ! J'ai peur que Soukèsakou ne nous ait trahis. Nous ne pouvons plus nous enfuir. Tâchez d'avoir du courage.

— Je suis toute prête. N'ayez pas peur.

Un instant après, apparurent plusieurs officiers, que guidait Soukèsakou. Ils n'eurent pas plus tôt aperçu le couple qu'ils crièrent : « Considérez-vous comme nos prisonniers; nous vous arrêtons au nom des autorités. » Et ils se précipitèrent sur eux, brandissant des masses d'armes et des cordes.

Sans l'ombre d'intimidation, Mohei fit un pas en avant et dit :

— Doucement Messieurs, je ne fais pas de résistance. Je suis un commerçant et — comme vous le voyez — je ne porte pas d'armes, pas même une dague. J'ai, il est vrai, pratiqué le *jû-jitsou* (1) depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui et, en conséquence, je pourrais s'il en était besoin — encore que mes bras soient fort minces — terrasser une demi-douzaine d'officiers et plus. Mais, vous résister, je ne le veux pas, car c'est au ressentiment de mon maître que tout ce trouble est

(1) Art donnant les moyens de se défendre.

dû. Vous résister équivaudrait à résister à mon maître. Quant à ma compagne ici, je pourrais vous fournir une preuve irréfutable de son innocence, mais je n'en ferai rien. Si c'est d'adultère que vous nous inculpez, veuillez exécuter votre mandat et nous ligoter.

Les officiers, répétant leur injonction : « Considérez-vous comme nos prisonniers », entourèrent les deux jeunes gens et les ligotèrent étroitement. Ils n'opposèrent point de résistance et ne donnèrent par le moindre signe d'effroi. Les officiers restaient saisis d'admiration devant leur héroïque attitude.

— Quel vil manant ! s'écria O-San, fixant ses yeux sur Soukèsakou. De quel cloaque de basse cupidité a pu sortir cette idée de nous trahir ! Puis se tournant vers les officiers : « Un moment, s'il vous plaît. La vérité, Messieurs, est que nous avons déposé douze *ryô* entre les mains de cet homme. Des prisonniers comme nous n'ont que faire d'argent, mais cette somme est un symbole du profond amour qu'a pour moi mon père. Je vous supplie, Messieurs, de reprendre à cet homme l'argent et de vouloir bien le faire tenir au prêtre du temple de Kourodani dont mon père est le débiteur.

Elle avait à peine prononcé ces paroles que Soukèsakou rugit :

— La coquine ! Jamais je n'ai reçu d'elle un liard. C'est tout le contraire. Je vous ai loué cette maison pendant une durée de cinquante jours, et c'est vous qui, pour cela, me devez environ cinq *ryô* encore, représentant le loyer et le prix du riz et du *miso* (1). C'est fourberie de prétendre que vous m'avez confié douze *ryô*.

A ces mots, Mohei, tout ligoté qu'il était, sauta sur ses pieds et administra au rustre un si magistral coup de pied qu'il l'envoya rouler tout de son long.

— Dans quel but mentirions-nous à un tel scélérat à propos

(1) Pâte de haricots.

d'une somme aussi mesquine ? Si, contre tout droit, vous la convoitez si furieusement, c'est bien, nous vous en faisons cadeau. Quand vous arriverez à la demeure des Enfers, ne manquez pas d'avoir la somme sur vous, et ainsi vous pourrez en faire accroire au roi Yama, et vous donner à lui comme ayant été un Midas en ce monde.

Ainsi parlant, Mohei envoya à Soukèsakou encore un ou deux solides coups de pied, puis il se rassit avec un calme parfait.

Il arriva alors que Soukèyemon, qui avait observé la scène, fit irruption. Se tournant vers les officiers, il dit respectueusement :

— Messieurs, je suis le cousin de l'homme qui a fait cette dénonciation, de Soukèsakou, et de plus, le commis en chef d'Ishoun le *daïkiôji* de Kyôto ; et mon nom est Soukèyemon. Agréez mes remerciements pour la peine que vous vous êtes donnée en procédant à l'arrestation d'O-San et de Mohei. Mon maître et moi nous sommes remplis de joie par ces heureux événements. Notre désir est de transporter les prisonniers chez nous, à Kyôto. Voulez-vous être assez bons, Messieurs, pour nous les livrer ?

— En voilà un insolent garçon ! dit, en jurant, le chef des officiers. Demander qu'on lui livre les prisonniers ! Mettez-vous dans la tête que ce n'est pas pour votre compte que nous les avons arrêtés, mais sur l'ordre des autorités de Kyôto où nous allons sur-le-champ les conduire pour être mis au cachot. Ce sont des prisonniers d'une importance particulière, et ils doivent faire l'objet d'une instruction approfondie. Encore une impertinence comme celle-là, et il ne se passera pas longtemps que vous ne soyez coffré, vous aussi.

Soukèyemon, déconfit et rien moins que rassuré, se retira.

Un palanquin, porté en grande hâte, apparut. De l'intérieur descendit un vieillard, qui n'était autre que Akamatsou Baïryû. Dans ses mains, il tenait une caissette en bois fermée à

N° 1

SCÈNE DES *SECRETS DE CALLIGRAPHIE DE SOUGAWARA*
(D'après une gravure en couleurs de Kounitchika)

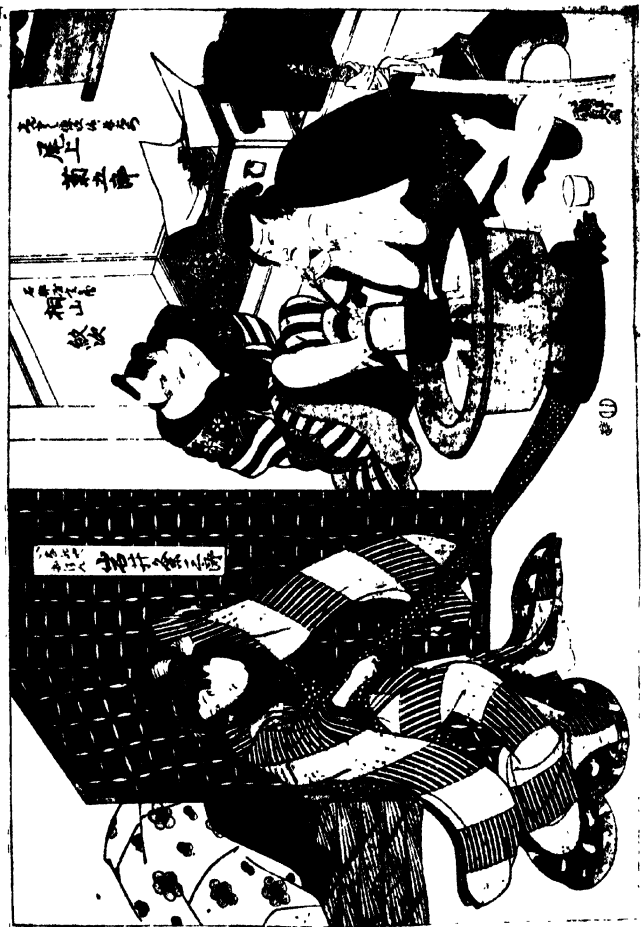
[face p. 120

N° 2

SCÈNE DU *SUICIDE DE YASAKOU AVEC UNE FAUCILLE*

N° 3

LE MARCHAND DE POISSONS GOROBEI DANS LES PROPOS DES COMPAGNONS DE VOYAGE AU SUJET D'UNE VENGEANCE,
JOUÉ PAR KOSHIRO LE QUATRIÈME
(D'après un tableau de Sharakou)

No 4

SCÈNE DES *ARCS TENDUS A L'EXTRÊME DES FRÈRES SOGA*, PIÈCE *KABOUKI*, DE TSOUROUYA NAMBOKOU, JOUÉE PAR DES ACTEURS FAMEUX DU VIEUX JAPON

(D'après une gravure en couleurs de Kouniçada (Gototei)

clé. Il fit un profond salut aux officiers et commença :

— Messieurs, mon nom est Akamatsou Baïryû, et je suis l'oncle et le répondant de O-Tama, servante d'Ishoun le *daï-kiôji*. Permettez-moi de vous affirmer que ces prisonniers ne sont pas coupables d'adultère. Une fausse interprétation donnée à des paroles échappées à ma nièce et une jalousie malencontreuse ont fait que O-San et Mohei ont pu, contre toute justice, être considérés comme adultères. Ma petite folle de nièce fut seule à blâmer. Afin qu'elle puisse offrir une expiation rachetant sa grande faute, je l'ai immolée, et j'apporte ici sa tête dans cette boîte. Je vous supplie humblement, Messieurs, d'épargner les vies de ces innocents prisonniers.

Baïryû ouvrit la boîte. A l'intérieur, reposait la tête de O-Tama, les paupières closes comme si elle dormait. Un murmure d'horreur échappa aux prisonniers. Puis, détournant leurs yeux, ils fondirent tous deux en larmes. Le chef des officiers jeta sur Baïryû un regard de compassion.

— Quel acte inconsidéré vous avez commis, vieillard ! Sachez que la culpabilité des prisonniers n'a pas été encore clairement établie. Notre intention était de les transférer à Kyôto pour instruire l'affaire, et de citer votre nièce comme témoin. Grâce à une telle procédure, tout serait devenu clair, et il se pouvait que, de tous les trois, l'innocence fût reconnue. Mais puisque, d'une façon si irréfléchie, vous avez cru devoir tuer le témoin, quelle preuve avons-nous maintenant qui les puisse mettre en bonne posture ? Je suis désolé d'avoir à le dire, mais leur châtiment est décidé. C'est à Kyôto qu'il faut qu'ils aillent pour y être exécutés. Officiers, préparez-vous à conduire les prisonniers.

— A vos ordres, Monsieur.

Les agents, empoignant le bout des cordes, ordonnèrent aux prisonniers de se lever. Baïryû trépignait et s'emportait en vain.

— Précipitation déplorable ! Quelle aberration fut la

mienne. C'est donc absolument en vain que vous aurez péri, Tama ! J'ai vu soixante-dix étés, et les ayant vus, j'ai commis la plus impardonnable sottise de toute ma vie. La honte m'accable; et quand je m'offrirais moi-même comme victime expiatoire, je ne réussirais qu'à être un simple objet de risée. Où trouver un adversaire pour moi ? (Et, à ce moment il aperçut Soukèyemon). Soukèyemon ! Il ne pouvait arriver plus à propos. C'est vous que je vais tuer, afin que, chargé d'un meurtre, je puisse être exécuté avec ce pauvre couple.

Prompt comme l'éclair, le vieux samouraï avait dégainé son sabre et était tombé sur Soukèyemon qui, la figure tailladée, courait çà et là, perdant son sang.

— C'est sa tête et sa tête même qu'il me faut.

Baïryû s'élança sur lui, mais les agents s'interposèrent criant : « Assez, pas de meurtre ! »

— Laissez-moi le joindre ! Laissez-moi le joindre ! Si c'est un meurtre, il a son but.

En vain, il se débattit pour se rendre libre; la vigueur finissante d'un vieillard succomba sous la force du nombre.

O-San et Mohei, étroitement ligotés, furent placés sur des chevaux séparés, et le cortège se mit en route pour le lieu d'exécution situé dans la banlieue de Kyôto. Les chevaux qui portaient les prisonniers étaient, non moins que tous les autres êtres vivants, destinés tôt ou tard au royaume des ombres; mais il semblait à ce couple de prisonniers, dont les derniers moments approchaient si rapidement, qu'ils fussent les seules âmes à disparaître de ce monde. Si lent que fût l'amble des chevaux, trop vite ils avançaient, beaucoup trop vite au gré de ceux qui, en ce moment, s'approchaient de leur dernière demeure. L'un avait vingt-cinq printemps, et l'autre seulement dix-neuf, et leurs yeux — regardant d'un air pensif le gel qui constellait la route — versaient des larmes chaudes qui, comme des gouttes de rosée, tombaient le long de leurs joues et sur leurs sièges. Passants et sbires, tous étaient émus

devant leurs visages douloureux et leurs corps prostrés.

— Écoutez, Mohei-San, dit timidement O-San, sa petite voix presque brisée, quel chagrin pour moi que, à cause de ma folle jalousie, vous en soyez réduit, vous qui n'êtes coupable en aucune manière, à être flétri comme adultère ! Je suis profondément affligée pour vous et je vous demande de me pardonner.

Mohei releva légèrement la tête.

— Vous ne devriez pas dire de telles choses, O-San Sama, répondit Mohei, à peine capable de parler au milieu de ses larmes. Que je sois consumé par le feu ou précipité dans l'eau, je suis résigné à mon destin. Oui, je suis entièrement préparé pour le pire; mais, afin que dans la vie future puissent m'être épargnées les tribulations, j'adresse dans mon cœur une prière à Amida Bouddha. Vous aussi, priez.

— Je vous remercie; je vais prier.

Enfin, le lent et lugubre voyage par monts, par vaux et par les plaines était près de s'achever... Oh ! là-bas !... Au loin, à travers les branches glacées de l'hiver, brilla un éclair lugubre; c'étaient les lances nues des bourreaux ! Quand cette réalité fut comprise des prisonniers, ils frissonnèrent. Bien qu'ils fussent tout à fait résolus, un faible gémissement s'échappa de leurs lèvres. Se regardant l'un l'autre, ils pleurèrent amèrement. Leurs larmes tombaient jusque sur les crinières des chevaux. Le vent glacé du soir, passant sur les cimes des bois de pins, répandit sur eux des poignées de flocons de neige. Les prisonniers ne sentaient plus leurs mains, et sur leurs manches les larmes étaient gelées.

Une rêverie d'une infinie mélancolie s'abattit sur eux, et chacun était écrasé sous le poids des méditations relatives à leurs « natures » (1). La « nature de métal » d'O-san ne devait-

(1) Chaque individu, d'après les superstitions courantes, est considéré comme ayant une nature distincte appartenant à l'une des cinq catégories . bois, feu, terre, métal et eau.

elle pas signifier qu'il avait été prescrit qu'elle dût périr par une lame ? La « nature de terre » de Mohei, n'avait-elle pas indiqué par avance que son destin, conséquence d'une vie antérieure, serait d'être prématurément enfoui dans la terre ? Le nom de sa servante, O-Tama ou « perle », que pouvait-il être, sinon le présage que, telle une perle de rosée, O-Tama devait mourir jeune ? Quelque brèves qu'eussent été en ce monde les relations d'O-San et O-Tama, comme maîtresse et servante, maintenant elles pourraient avoir aux enfers les relations de deux compagnes. Bientôt le groupe se trouva sur la route plate : on approchait du terrain d'exécution. Une foule de spectateurs discutaient bruyamment au sujet des prisonniers. Dôjoun et son épouse, avec difficulté, se frayant un passage à travers la multitude, se prosternèrent en pleurant devant les officiers et les suppliérent.

— Messieurs, le crime de notre fille est grave ; pourtant, avec la plus grande humilité, je vous supplie de lui accorder sa grâce. Par amour pour elle, nous affronterons la mise en croix ou la décapitation. Nous sommes venus vous supplier d'exaucer notre requête : exécutez-nous à sa place. Faites-cela et épargnez la vie de notre fille bien-aimée. Ah ! O-San, pauvre fille !

— En pleurant, le couple étreignit O-San quand on l'eût descendue de cheval. Les agents les entraînèrent.

Le moment fatal était tout proche lorsque, tel un messager des dieux, le prêtre Tôgan du temple de Kourodani fit tout soudain son apparition.

— Permettez-moi, Messieurs, de tenter quelque chose pour sauver les vies de O-San et de Mohei. En repoussant la requête d'un prêtre qui demande miséricorde, vous risquez de vous damner éternellement.

Ce disant, il essaya de prendre les prisonniers sous la protection de ses manches flottantes. Ce Tôgan était un prêtre célèbre qui jouissait d'une grande influence auprès des auto-

rités de la capitale. Néanmoins, le chef des officiers fit une réponse irritée :

— Impossible, Votre Révérence, vous outrepassez vos pouvoirs en cherchant à sauver les vies de criminels dont l'arrêt a déjà été prononcé. Cette affaire ne vous regarde plus.

Mais, malgré tout, le prêtre s'obstina.

— Accordez-moi ces vies. Quelque coupables qu'ils puissent être, si j'en fais mes disciples, sans doute pourront-ils alors trouver un chemin sur lequel ils seront capables de se débarrasser du fardeau du péché ? Souffrez, Messieurs, que je sauve leurs vies dans ce monde, quel que doive être leur sort dans le prochain... J'ai obtenu qu'ils soient sauvés, oui, je le vois, ils sont pardonnés !

A cette affirmation, un cri d'exultation s'éleva soudain de la foule sympathique. Il va sans dire que le vieux couple était hors de lui, inondé de joie et de gratitude.

Ainsi furent sauvés O-San et Mohei.

Le destin de cet aimable conte fut de reparaître chaque année, avec la même périodicité que l'almanach du *daïkiôji*, et, ainsi, il est parvenu jusqu'à nous.

GENTES DAMES A UN JEU DE CARTES-POÈMES

(Kaoyo Outagarouta)

GENTES DAMES A UN JEU DE CARTES-POÈMES

(Kaoyo Outagarouta)

I

Au cours du règne de l'Empereur Takakoura, quatre-vingt-huitième empereur, le char de l'État était, en fait, conduit par Kiyomori, Premier Ministre, et par son clan, les Taïra, parvenus alors, l'un et les autres, à l'apogée de leur prospérité. Son fils héritier Shiguémori, Son Excellence le Gardien du Sceau privé, célèbre dans le Japon entier pour sa sagesse et sa vertu, pour ses talents littéraires et pour sa maîtrise en l'art de la guerre, était un objet d'amour et de vénération parmi les guerriers des deux plus grandes castes militaires : les Taïra et les Minamoto. Il était également tenu en grande estime parmi les courtisans et les nobles de la Cour, d'autant plus qu'il était le frère aîné de la miséricordieuse et sagace Impératrice Kenrei-Mon-in, mère de l'héritier présomptif, appelé à devenir bientôt l'empereur Antokou.

Le 9 septembre, jour de la Fête des Chrysanthèmes de la première année de Yôwa (1181 après J.-C.), Sa Seigneurie, Madame Tonaçè, première Dame de la chambre, fut dépêchée par l'Impératrice chez Shiguémori en qualité de messagère. Le gentilhomme guerrier, après lui avoir souhaité affectueusement la bienvenue, l'invita à faire connaître son message.

— Permettez-moi de complimenter Votre Seigneurie au sujet de l'heureuse occasion qui se présente, commença

Madame Tonacè. Comme les chrysanthèmes sont maintenant en pleine floraison, Sa Majesté Impériale a la bonté de penser que les feuilles d'érables rouges sur les montagnes doivent être dans tout leur éclat, et elle désire les contempler. C'est, par conséquent, le bon plaisir Impérial que Votre Seigneurie veuille bien organiser une partie de cueillette de champignons sur le mont Kita (1) conformément à la coutume annuelle.

— Je suis ravi de votre message Madame, répondit Shiguémori. J'avais l'intention précisément de suggérer cette idée à Sa Majesté. Veuillez dire à Sa Majesté que la partie de cueillette de champignons aura lieu le douze, et la fête de la contemplation de la lune le treize ; et que je demande à Sa Majesté de prolonger sa visite sur la montagne pendant deux ou trois jours après la fin de ces réjouissances.

— L'invitation me remplit de joie, reprit la messagère Impériale. Je n'ai pas de peine à imaginer quel plaisir elle causera à Sa Majesté. Non seulement les jeunes dames de la Chambre, mais encore celles qui sont âgées comme moi, voient toujours arriver avec un vif contentement les deux piqueniques Impériaux annuels : la contemplation des fleurs au printemps et celle des feuilles d'érables rouges à l'automne. Pour le moment, il faut que je me hâte de rentrer afin de rapporter l'aimable réponse de Votre Seigneurie à mon Impériale maîtresse. Il me semble déjà voir le brocart écarlate sur les arbres et entendre la douce musique des insectes des champs. Le temps a été superbe depuis quelques jours, nous pouvons compter certainement sur une lune éclatante et splendide. Nous allons toutes nous amuser follement. Je remercie par avance de tout cœur les samouraï de Votre Seigneurie de la peine qu'ils vont se donner pour exécuter les préparatifs

(1) Montagne située au nord de Kyôto ou Miyako (la capitale), car c'est ainsi qu'on l'appelait dans l'ancien temps. Au cours de cette période, le siège de la Cour Impériale était Kyôto.

convenables. Je demande à Votre Seigneurie la permission de prendre congé d'Elle.

Ayant terminé son discours cérémonieux, elle s'en retourna au palais Impérial.

Shiguémori manda ses vassaux Morihisa, Moritsougou et Takigoutchi (1), et leur parla ainsi :

— L'Impériale partie de cueillette de champignons doit avoir lieu le douze. Il faudra, selon la coutume de chaque année, vous prodiguer pour escorter dignement sa Majesté Impériale, pour faire couper les taillis dans la montagne, et pour que la tente-pavillon Impériale soit dressée. De plus, Sa Majesté ayant une vraie passion pour les chants d'oiseaux, il faudra installer en face du pavillon, pour son agrément, une grande et belle cage contenant plusieurs oiseaux chanteurs des quatre saisons. J'ai entendu dire que la mésange dont le Seigneur Kadowaki m'a fait récemment présent était capable d'exécuter plusieurs tours sur une simple indication de la main : par exemple, de passer à travers des anneaux et de puiser de l'eau. Il serait un peu puéril à moi de faire grand cas d'un tel oiseau ; mon intention est donc de l'offrir à Sa Majesté. Takigoutchi, cette mission vous revient. Tenez-vous prêt. — Et sur ces mots Shiguémori rentra dans ses appartements privés.

Takigoutchi était un jeune homme extrêmement beau d'à peine dix-neuf ans, le messager tout à fait désigné pour une telle mission. Rapidement, il se mit en tenue, puis il se dirigea vers le palais Impérial, accompagné par un laquais qui portait le précieux oiseau dans une cage.

La date de la partie de cueillette de champignons avait été dèjà annoncée, et les demoiselles d'honneur attendaient ce jour avec impatience, non tant pour le plaisir du pique-nique que pour les occasions qui s'y offriraient de voir de jeunes

(1) Son nom complet était Saïto Takigoutchi Yoritaka. Takigoutchi est son titre officiel comme guerrier dans la garde du *Seiryôden*, un des palais Impériaux. Il est néanmoins plus connu sous ce titre que sous le nom de Yoritaka.

samouraï. Il faut dire que les samouraï et les serviteurs masculins du palais de l'Impératrice étaient tous des hommes ayant dépassé la soixantaine.

Parmi les Dames de la Cour, on distinguait notamment deux damoiselles excessivement jolies, nommées Yokoboué et Karoumo; l'une et l'autre jouissaient d'une grande faveur auprès de l'Impératrice en raison de leur charme personnel, de leur intelligence, et de la douceur de leur naturel. Leurs compagnes éprouvaient également pour elles une réelle affection. Ce jour-là, c'était le tour de Yokoboué d'être de service comme introductrice. Elle était à son poste dans la chambre. Les autres jeunes Dames, rassemblées dans la même pièce, jacassaient joyeusement.

— Yokoboué Dono, s'écria l'une d'elles, espérons qu'à l'occasion de la partie de cueillette de champignons, nous aurons de nombreuses chances de voir de jeunes et beaux samouraï. Je ne puis m'empêcher de me demander qui accompagnera le Seigneur Shiguémori ce jour-là. Quels sont les jeunes hommes du clan Taïra qui pourront bien y être ? Quel bonheur s'il pouvait y avoir de beaux jeunes gens parmi les personnes de la suite ! Mais si le malheur voulait que nous n'eussions affaire qu'à des guerriers comme le féroce Seigneur de Noto, qui abhorre les femmes, vraiment nous ne prendrions guère de bon temps.

— Ne vous tourmentez pas, dit Karoumo, prenant la parole. Il y en aura pour tous les goûts. Le Seigneur Tsounémaça passe couramment pour être le plus bel homme du clan des Taïra; mais c'est un garçon si précoce que sa voix avait mué dès l'âge de quatorze ans. Qu'il est frivole ! Je ne l'aime pas. Le Seigneur Atsoumori est tout à fait simple et aimable; mais j'ai peur qu'il ne soit déjà engagé à une certaine dame. Yoshitsougou Dono, le plus jeune frère de maître Moritsougou est un homme plein de cœur, digne d'être aimé, je n'en doute pas ; mais son scorpion de frère est tellement strict

au sujet de sa conduite, que nulle jeune fille ne le peut approcher. Comment, dans ces conditions-là, une femme aurait-elle le moyen de choisir le compagnon de sa vie ? Tout ce que nous pouvons faire est de nous en remettre à la providence.

— Je ne suis pas de votre avis, protestèrent simultanément Yakoumo et O-Hana. Si nous nous en remettons uniquement à la providence, nous courons le risque d'être affublées de quelque guerrier aussi rustre que Kagékiyo et Gorôbyôe. Comment passer une vie heureuse avec de pareils êtres ? Certainement, maître Morihisa a joué du luth d'une façon délicieuse au pique-nique des champignons de l'année dernière sur le mont Kita. Mais quel garçon efféminé ! Le galant qui plaît à toutes les femmes, qu'elles soient de hautes ou de modestes conditions, le parangon des hommes, c'est assurément maître Saïto Takigoutchi Yorikata. Ce n'est pas votre avis, Yokobouè Dono ?

A cette malice, Yokobouè riposta ainsi :

— Je ne partage l'opinion d'aucune de vous, mes amies. A vous entendre, maître Takigoutchi serait le seul beau garçon qui fût au monde. Il est beau évidemment, on ne peut pas dire le contraire ; personne ne saurait prétendre qu'il soit laid ; mais les hommes de ce genre sont toujours trop infatués de leur bonne mine, et par-dessus le marché, ils sont habituellement pervers. Je vous le déclare positivement : je le déteste.

Mais cette affirmation provoqua simplement une immédiate explosion de rires.

— Quelle menteuse ! s'écrièrent-elles en chœur. L'hypocrite ! Personne ne blâme Karoumo Dono qui déclare franchement qu'à son idée maître Yoshitsougou est par excellence l'homme qu'on puisse aimer. Nous avons en horreur un tel manque de loyauté chez Yokobouè Dono. Vous criez bien haut en protestant que vous n'aimez pas maître Yorikata ; mais la tendresse de votre cœur ne nous a pas échappé,

le jour où vous avez été assez bonne pour raccommoder une déchirure de son *hakama* (1), et personne n'ignore de quelle manière vous avez, l'autre jour, baisé son gousset au match de foot-ball (2) chez le Seigneur Shiguémori. Qui plus est, vous avez porté à vos lèvres, avec un plaisir évident, une serviette avec laquelle il avait essuyé sa bouche. Et maintenant vous osez déclarer qu'en vérité vous le détestez ! Quelle petite menteuse ! Allons ! Confessez-vous, Yokobouè Dono ! Avouez ! Si vous n'avouez pas, nous allons, pour vous punir, dénouer votre *obi* et vous mettre nue comme un ver. Allez ! mesdemoiselles, à l'œuvre !

— Je vous en prie, pardonnez-moi !

— Chatouillez-la ! crièrent les jeunes filles en riant. Pincez-la !

C'est à ce moment que Takigoutchi arriva devant le porche et s'annonça :

— Saïtô Takigoutchi, messager envoyé par le Seigneur Shiguémori, désire parler à la dame introductrice.

A cette annonce, les jeunes filles furent transportées de joie et fort excitées.

— Quand on parle des anges !... murmura l'une d'elles en riant. Voici, venu, votre bien-aimé, Yokobouè Dono.

— Chère Yokobouè, dit une autre, vous en avez de la chance, aujourd'hui, d'être l'introductrice.

— Je ne puis nourrir l'espérance d'être jamais un *yoko-*

(1) Pièce de costume de cérémonie flottante, portée par-dessus les vêtements ordinaires. Il partait de la taille et descendait presque jusqu'aux chevilles ; il recouvrait chaque jambe séparément.

(2) Le foot-ball était l'un des divertissements pratiqués à la Cour. Inutile de dire qu'il ne ressemblait que d'assez loin à cette forme de sauvagerie raffinée que nous trouvons aujourd'hui en Occident. C'était un jeu plein de dignité, que l'on pratiquait dans un costume dont les pantalons à amples plis ne constituaient pas une des pièces les moins importantes. On nous dit que ce jeu a été ressuscité depuis peu. Le plaisir de ce passe-temps est toutefois, croyons-nous, le privilège d'une élite.

bouè (1) ; mais je désire être un *shakouhatchi* (2) et être placée à la bouche d'un *takigoutchi* (3).

— Je serais contente de lui apporter du thé.

A pas menus, elles se glissèrent vers les portes en papier du porche, et regardèrent curieusement à travers.

— J'aimerais mordre dans ces charmantes joues, murmura l'une.

— Je voudrais, moi, être serrée bien fort dans ses bras, fort à en mourir !

Les gentils moulins à parole tressautèrent en entendant la voix de la première Dame de la Cour qui criait, non sans aigreur :

— Mesdemoiselles, Sa Majesté vous appelle ! Sa Majesté a déjà plusieurs fois frappé dans ses mains. C'est de votre part beaucoup de négligence que pas une de vous ne se soit mise à la disposition de Sa Majesté.

— Bonté du ciel ! Voilà encore cet ouragan de tonnerre de vieille sorcière qui fulmine. Dépêchons-nous, sans quoi la foudre va nous frapper.

Les jeunes filles se précipitèrent dans les appartements intérieurs.

Yokobouè, qui soupirait depuis longtemps pour Takigoutchi, ouvrit les portes. Son cœur battait violemment. C'est d'une voix tremblante qu'elle dit ces paroles :

— Soyez le bienvenu seigneur messager.

Takigoutchi, qui se mourait d'amour pour la jeune fille, fut transporté en la voyant devant lui. Pendant une minute, il lui fut impossible de dire un mot. Non sans peine, il réussit

(1) Le nom propre féminin Yokobouè signifie littéralement « une flûte de bambou », flûte qui a sensiblement la même forme que la flûte européenne moderne. Une des extrémités est fermée ; et l'exécutant souffle avec sa bouche par un trou latéral.

(2) Un *shakouhatchi* ressemble à l'ancienne flûte européenne du moyen âge. L'exécutant souffle au moyen d'une embouchure par l'extrémité supérieure.

(3) *Takigoutchi* signifie littéralement « la bouche d'une chute d'eau », c'est-à-dire « le sommet de la chute ».

à redevenir assez maître de lui pour dire un moment après :

— Permettez-moi de vous faire connaître la mission dont je suis chargé. Mon seigneur Shiguémori m'a donné l'ordre d'annoncer que Sa Majesté Impériale était invitée à sortir de bonne heure dans la matinée d'après-demain, afin de pouvoir visiter le mont Kita.

Un changement soudain se produisit ici dans son attitude.

— Je pense et pense à vous jusqu'à la pointe de l'aurore. Toute la nuit je reste éveillé en pensant à vous, et ainsi, je ne vous vois jamais dans mes rêves. Pendant le jour, votre forme flotte continuellement devant moi et s'interpose entre moi et mes occupations. Passionnément, je soupire pour vous, et plus que jamais quand vient le soir. Un guerrier ne doit jamais verser de larmes, non, non pas même une seule fois entre son berceau et sa tombe. Il ne sied point à un guerrier de pleurer. Et pourtant, depuis le matin jusqu'au soir, j'ai des larmes dans les yeux. Saurez-vous deviner pour qui je pleure ? Mais quelle folie je viens de dire ! Je vous en demande pardon. Voici : comme j'étais en train de vous le dire, cette mésange exécute plusieurs tours sur des indications de la main. Elle peut passer à travers des anneaux et puiser de l'eau. Son nom par conséquent est « La merveille de la Capitale ». Le Seigneur Shiguémori demande respectueusement la permission de faire présent de cet oiseau à Sa Majesté, car il sait qu'elle a un goût très vif pour les oiseaux chanteurs. Maintenant, ma mignonne, dit-il en s'adressant à l'oiseau, exécutez quelques tours pour le divertissement de la demoiselle introductrice.

En disant ces mots, Takigoutchi fit quelques passes avec sa main, sur quoi le petit oiseau exécuta plusieurs culbutes tout autour de son perchoir : *hira-hira-hira, kourou-kourou-kourou.* Ensuite, l'oiselle passa lestement à travers le premier, le second, le troisième, le quatrième et le cinquième anneaux. Puis, d'un bond, elle sauta sur le puits, et saisissant la corde

avec son bec, elle souleva le seau et l'amena rempli d'eau. Elle répéta cette opération encore et encore : *shiton, shiton, shiton.*

— Oh ! Yokobouè Dono, dit Takigoutchi, non sans des regards significatifs, j'ai improvisé une ode sur cette chère petite créature. Veuillez l'entendre :

A travers les anneaux, la mésange en personne
Passe; elle puise de l'eau si mon plaisir l'ordonne,
Quelle joie si vous pouviez aussi puiser mon cœur,
Et, vainquant tout obstacle, m'apporter le bonheur.

— Si ce n'est pas trop vous demander, voudriez-vous être assez bonne pour faire une ode en réponse.

Yokobouè était ravie, et dans une telle extase qu'elle n'avait fait attention ni à l'oiseau ni au message de Takigoutchi; elle s'approcha tout près de lui en murmurant :

— Une délicieuse poésie, cher Takigoutchi. Elle s'enfonça dans un profond recueillement, puis sa figure s'illumina comme si une pensée heureuse l'eût éclairée. Voici ma réponse dit-elle :

La noix, pour la mésange délectable,
Est tombée au fond du vallon,
Où flambent de l'automne les pourpres de l'érable,
Et vous pourrez la trouver-là, mon bien-aimé !

— Vous voulez me faire comprendre que nous nous rencontrerons secrètement dans le vallon sur le mont Kita lors de la cueillette des champignons ?

— Exactement.

— Je vous remercie. Je ne manquerai pas d'y être.

Ils se rapprochèrent plus près encore et s'embrassèrent si passionnément qu'ils renversèrent la cage, qui tomba sur le côté. La nourriture et l'eau de l'oiseau se répandirent, les anneaux se faussèrent. Affolé, Takigoutchi ouvrit précipi-

tamment la porte de la cage, y introduisit les deux mains et essaya de réparer le dommage. Mais au fur et à mesure qu'il redressait une pièce, une autre se faussait. Tantôt il tournait la cage sens dessus dessous, tantôt il la plaçait sur l'une de ses faces, cependant que l'oiseau épouvanté battait éperdument des ailes.

Dans son émoi, Takigoutchi oublia pendant une ou deux secondes que la porte de la cage était restée ouverte. Avec un touit-touit joyeux, la petite prisonnière s'échappa. Fou de désespoir, le couple poursuivit l'oiseau de place en place à travers le jardin. Takigoutchi agitait sa main en criant : « Viens ma mignonne ! ». Sur quoi, la mésange fit deux ou trois cabrioles dans l'air, puis, enchantée de sa liberté, s'envola à tire-d'aile à travers le ciel. Takigoutchi et Yokoboué restèrent là, regardant l'oiseau avec des yeux vides. Ils étaient comme paralysés et le suivaient du regard.

Dès que Kaga-no-Joungi Morotaka, super-intendant de la police du palais de l'Impératrice, frère cadet de Mme Tonaçè, vieux samouraï plein de morgue et au cœur dur, tyrannique pour ses subordonnés, fut informé de ce qui venait d'arriver, il surgit incontinent. A Takigoutchi, il ne daigna pas adresser un seul mot de salutation; quant à Yokobouè, il la saisit par le bras.

— Coquine ! rugit-il, en laissant tomber sur elle un regard méprisant. Vous imaginez-vous que ce palais est une maison de thé ou un mauvais lieu ? Même dans le palais de l'Empereur, il y a certaines règles d'étiquette que doivent observer respectivement un messager et un introducteur. A plus forte raison, ces règles existent-elles en ce palais, et on est tenu de s'y conformer d'autant plus rigoureusement qu'ici presque chaque fonction, haute ou basse, est remplie par une femme. Malgré la surveillance que j'exerce sur vous, vous vous êtes permis de vous conduire d'une manière indécente; même, le mot indécence est trop faible pour qualifier votre conduite.

Ce qui est pire, vous vous êtes si peu souciée de vos devoirs que vous avez causé la fuite de ce précieux oiseau. Ayant à répondre de pareils méfaits, comment pouvez-vous continuer à vivre sans rougir de honte, et comment osez-vous montrer votre visage aux êtres humains ? Si vous étiez un samouraï, je pourrais vous infliger quelque punition exemplaire pour ces graves offenses. Mais, comme vous êtes une femme, je vous condamne à être mise en prison. Maintenant mes gens, ligotez Yokoboué et faites vite.

Takigoutchi fit un pas en avant, et hors de lui, intervint.

— Non, non Morotaka Dono, Yokoboué ne mérite pas de blâme. C'est moi qui suis entièrement responsable de cet accident. Je suis résolu, en expiation, à accomplir le *seppoukou* (1). Mais vous venez de dire quelque chose que je ne saurais laisser passer sans relever le gant. Qu'avez-vous prétendu dire par ces mots : « Si vous étiez un samouraï, je pourrais vous infliger quelque punition exemplaire » ? Je suis un samouraï; dites quel châtiment vous proposez pour moi.

— Vous êtes bien excité ! Jamais je n'ai songé à un châtiment pour vous. Ne prenez pas pour vous ce que j'ai dit. Si un des samouraï sous mes ordres se rendait coupable d'une telle inconvenance, j'ordonnerais sur-le-champ qu'il fût lié, décapité, et que sa tête fût exposée. Mais vous, c'est autre chose, vous êtes un des vassaux du Seigneur Shiguémori; dès lors, vous pouvez flirter avec une demoiselle d'honneur; vous pouvez plumer la mésange, la faire rôtir et la manger; vous pouvez faire tout ce que vous voudrez, ce n'est pas mon affaire à moi. J'ajoute que s'il vous plaît d'accomplir le *seppoukou* vous êtes complètement libre de le faire. Cela ne changera absolument rien au sort de Yokoboué. Maintenant mes gens, qu'attendez-vous ? Ligotez-la immédiatement et mettez-la en prison.

(1) Le *seppoukou* (harakiri) signifie l'acte de se donner soi-même la mort.

La crâne jeune fille le défia.

— Morotaka Dono, soyez sévère pour vous-même avant de l'être pour les autres. Il n'y a pas une de nous à qui, tout super-intendant que vous êtes, vous n'ayez écrit des billets doux. Quelle explication donnez-vous pour cette malpropreté ?

Takigoutchi porta sa main sur son sabre.

— Morotaka, s'écria-t-il, mon choix est fait : je crois à l'accusation portée par Yokoboué. Et si, en vérité, ce peut être la loi de ligoter un samouraï et de lui couper la tête pour de telles offenses, moi, vassal du Seigneur Shiguémori, je vais commencer par vous. Préparez-vous, vieux fol !

Il se rua sur Morotaka, mais celui-ci fit un bond en arrière.

— Ligotez-moi si vous le pouvez, répondit-il.

Personne n'eût pu dire ce qui serait advenu. Les jeunes filles et les gens de la suite, frappés de terreur, ne pouvaient que les contempler avec angoisse et crainte.

Sur ces entrefaites, on entendit une voix qui disait : « Qu'on mette fin à cette querelle ». C'était la voix de l'Impératrice en personne ; elle avait été informée de l'incident, elle était sortie et s'avançait présentement par la véranda. Sur quoi, les jeunes filles crièrent toutes ensemble :

— C'est le bon plaisir de Sa Majesté que vous cessiez cette querelle.

Instantanément les deux samouraï s'arrêtèrent et incli nèrent leur tête avec respect.

— Je ne puis, dit l'Impératrice, m'empêcher de penser que c'est à tort que le rapport accuse Yokoboué d'inconvenance. Si quelqu'une de mes demoiselles d'honneur était coupable d'inconvenance, la faute en retomberait sur vous, Morotaka, qui êtes leur super-intendant. Que Takigoutchi ait laissé s'échapper la mésange n'est en aucune manière une faute. Chaque fois qu'il donnait à l'oiseau à manger et à boire, il fallait bien qu'il ouvrît la porte de la cage. Faut-il s'étonner que cet oiseau emprisonné ait eu la nostalgie du ciel bleu et qu'il ait

attendu impatiemment une occasion de s'enfuir ? Par bonheur, la mésange s'est posée dans le jardin intérieur, et c'est moi-même qui l'ai rattrapée et mise dans le *fousege* (1). J'ai appris qu'une vaste cage contenant des oiseaux chanteurs devait être disposée pour mon divertissement au mont Kita. Takigoutchi, dites au Seigneur Shiguémori que je placerai la mésange parmi les autres oiseaux et que je la montrerai à Sa Seigneurie. Et vous, Yokoboué et Takigoutchi, soyez rassurés au sujet de cet oiseau. Mesdemoiselles, régalez Takigoutchi de *sakè* et offrez-lui des rafraîchissements. Bon courage Takigoutchi, et présentez au Seigneur Shiguémori mes cordiaux remerciements pour son précieux cadeau.

A ces mots pleins de bonté, Takigoutchi et Yokobouè inclinèrent leur tête avec une profonde révérence et donnèrent cours à des larmes de gratitude. Morotaka fit la grimace et de dépit grinça des dents.

— Quant à vous, Morotaka, continua l'Impératrice tournant les yeux sur lui, il vous est prescrit très formellement d'ordonner à tous ceux qui sont sous vos ordres de ne jamais dire un mot de ce qui est arrivé aujourd'hui. Si, malgré vos instructions, quelqu'un s'avisait de faire mention de la chose, c'est vous qui en seriez responsable.

Ayant ainsi parlé, au soulagement et à la satisfaction de toutes les personnes présentes, sauf du vieux samouraï, l'Impératrice s'en alla.

Le jour du pique-nique enfin arriva. Shiguémori, en qualité d'hôte, avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour que réussit pleinement la visite Impériale. Sur le mont Kita, on avait élevé un pavillon provisoire superbement recouvert avec des feuilles d'érables écarlates. Devant le pavillon, on

(1) Une carcasse en bambou ressemblant à une corbeille renversée, et au-dessus de laquelle on suspendait les vêtements des dames, de manière à ce qu'ils fussent parfumés par le suave encens que l'on brûlait à l'intérieur de cette vannerie.

avait placé une vaste cage contenant une centaine de ravissants oiseaux : rossignols, hochequeues, rouges-gorges, perroquets, charbonnières et canards. Leur ravissant plumage brillait de mille feux dans l'or du soleil d'après-midi. Ils voletaient çà et là en lançant des notes mélodieuses. L'Impératrice et son cortège avaient été accompagnés là ce matin par un grand nombre des vassaux de Shiguémori.

L'Impératrice descendit, s'avança vers la cage et contempla les oiseaux en faisant semblant de s'y intéresser vivement. Est-il besoin d'attirer l'attention sur le fait que la mésange offerte par Shiguémori ne pouvait pas se trouver parmi les oiseaux ? Si l'Impératrice avait prétendu l'avoir rattrapée, c'était uniquement dans le but de couvrir la faute de Takigoutchi et de sa bien-aimée.

— Monseigneur, dit l'Impératrice au bout d'un moment, je vous remercie d'avoir eu l'aimable pensée de me procurer le divertissement de la vue de ces magnifiques oiseaux. Il est vrai que j'ai un très grand plaisir à les voir, mais j'aurai plus de plaisir encore à leur rendre la liberté. On affirme que même de petits oiseaux comme ceux-ci ont la même nature bouddhique que nous-mêmes. Permettez-moi de leur donner la liberté.

Ce disant, elle ouvrit les portes de la volière et laissa les oiseaux s'échapper. Les mignonnes créatures, poussant des cris de bonheur, s'envolèrent et prirent leur essor jusqu'au fond du ciel bleu. Shiguémori qui, comme sa sœur, était d'une nature compatissante, fut frappé d'admiration.

— Voici un véritable *Hôjôe* (1), s'écria-t-il. Je ne puis qu'admirer la bonté de Sa Majesté. Demain, Votre Majesté voudra bien venir voir les feuilles d'érable et chercher des champignons. Retirons-nous de bonne heure ce soir afin d'avoir le

(1) Le 15 du mois d'août (calendrier lunaire), c'est la coutume de donner la liberté à beaucoup d'oiseaux en cage devant l'autel de Hatchiman le Dieu de la Guerre, à Kyôto. C'est ce qu'on appelle le *Hôjôe*.

plaisir d'entendre bramer les daims dans le calme de la nuit.
Ce disant, tous deux se retirèrent à l'intérieur du pavillon.

La nuit était fort avancée ; tout était tranquille. Les flancs de la montagne étaient obscurs, car les taillis masquaient l'éclat de la lune. Yoshitsougou, un des vassaux de Shiguémori (et le frère cadet de Moritsougou dont il a été question plus haut), avait quitté son poste à pas de loup, et, la tête et le visage enveloppés d'un foulard, il se tenait maintenant contre la haie du pavillon impérial. C'était le lieu de rendez-vous convenu avec sa bien-aimée Karoumo, la demoiselle d'honneur. Il y avait longtemps qu'ils s'aimaient. Ils attendaient avec une impatience passionnée de pouvoir se rencontrer en secret. Ils s'étaient juré de profiter de l'opportunité de la nuit. Yokoboué qui, pareillement, avait promis à son amoureux de le rencontrer secrètement cette nuit-là, se leva quand toutes ses compagnes furent endormies. Présentement vêtue d'un *katsougi* (1), elle descendit vers la haie. Elle fit signe à l'homme déguisé. Vivement, il s'avança vers elle. Ils ne se parlèrent que par signes et par gestes, et ils étaient dans un tel état de joyeuse exaltation qu'ils ne prirent pas la peine de vérifier l'identité l'un de l'autre. Le jeune samouraï souleva la damoiselle et la mit sur son dos. De cette manière, leurs visages ne se pouvaient révéler l'un à l'autre. D'un cœur léger, le jeune samouraï se dirigea vers le vallon.

Quant à Karoumo, qui entendait bien tenir la parole qu'elle avait donné à Yoshitsougou, pareillement vêtue d'un *katsougi*, elle sortit à la dérobée au moment où la position de la lune dans le ciel indiquait que minuit était passé. Elle attendit alors l'arrivée de son amoureux. Takigoutchi, un foulard autour de la tête et du visage, sortit brusquement

(1) Le *katsougi* ou *kazouki* était un large manteau flottant qu'on portait sur la tête et qui descendait jusqu'à la taille, de sorte qu'il pouvait servir de voile. Dans le vieux temps, les dames de haute naissance le portaient quand elles sortaient à pied.

des ténèbres dans l'intention de rencontrer Yokoboué. Il était tout naturel que Karoumo, qui était dans l'attente, prît celui-ci pour son bien-aimé. Elle lui fit signe. Aucun doute sur l'identité de la jeune fille n'effleura l'esprit de Takigoutchi. Il s'empressa de la hisser sur son dos, et se dirigea en hâte vers le vallon. Bientôt, l'amoureux passionné se trouva sur la berge d'un ruisselet le long duquel il marcha un instant quand, à sa grande surprise, il rencontra un autre homme qui portait également une femme sur son dos et qui remontait vers l'amont. Chacun fut effrayé et essaya d'éviter d'être reconnu par l'autre ; mais il ne pouvait s'écouler un long temps sans que ceux qui étaient des collègues pendant le jour ne se reconnussent mutuellement.

— Eh ! mais, c'est Takigoutchi ?

— C'est Yoshitsougou, n'est-ce pas ?

— Vous êtes en bonne fortune, et de mon côté, je me réjouis fort. Ha ! Ha !

— Gardons pour nous nos doux secrets.

Sur ces mots, impatients de suivre chacun son propre chemin, ils firent mine de se séparer. Mais les jeunes filles qui étaient sur leurs dos avaient eu le temps de s'observer.

— Il semble bien qu'on nous ait prises l'une pour l'autre. N'êtes-vous pas Yokoboué Dono ?

— N'êtes-vous pas Karoumo Dono ?

— Eh ! Ne nous sommes-nous pas trompés de jeunes filles ? dit l'un des samouraï. Nous sommes une paire de fous.

Les deux samouraï déposèrent leurs doux fardeaux. Chacun enleva son foulard et chaque jeune fille son voile. Tous quatre, à leur grande surprise, reconnurent l'erreur qu'ils avaient commise. Tout le monde éclata de rire.

— Il semble bien que nous nous sommes un peu trop pressés ? Si nous ne nous étions aperçus de notre méprise qu'un petit peu plus tard, il est impossible de savoir ce qui serait

arrivé. Nous avons de la chance ! Que chacun rende intacte à l'autre sa charge.

Ils n'errèrent pas plus longtemps. Chaque couple s'arrêta dans un endroit choisi et y goûta des moments d'un bonheur suprême.

A cet instant, un groupe considérable d'hommes portant des bâtons et des lanternes en papier apparut sur le versant opposé de la montagne. Les armoiries peintes sur ces lanternes n'étaient autre que le propre papillon de Morotoka, super-intendant de la police de la Cour de l'Impératrice.

— Que le ciel nous protège ! crièrent les samouraï. Si notre secret est découvert par ce camarade, c'est notre perte certaine. Douces damoiselles, croyez-vous qu'il vous soit possible de remonter la vallée et de retrouver votre chemin jusqu'au pavillon sans vous égarer ?

— Cela ne se demande pas. Par amour, nous serions prêtes à marcher sur des lames de sabres. Quant à vous, samouraï, hâtez-vous et songez à votre salut.

Les jeunes filles dirent précipitamment adieu à leurs amoureux, firent appel à tout leur courage et, la main dans la main, s'enfoncèrent dans le vallon. Une idée ingénieuse vint à Takigoutchi sous la forme d'un plan consistant à retenir Morotoka dans le bois suffisamment longtemps pour donner aux jeunes filles le temps de rentrer saines et sauves pendant son absence. Il s'affubla du *katsougi* de Yokoboué, de façon à être pris pour une femme. Ainsi déguisé, il attendit à côté de Yoshitsougou, l'arrivée de Morotaka.

Après avoir cherché de côté et d'autre et sans aucun résultat, Morotaka s'écria :

— Je ne suis pas surpris qu'on ne puisse retrouver Karoumo et Yokoboué ! Je sais, moi, qui sont leurs séducteurs ! Oh ! de l'autre côté, voyez, il y a du monde : en bas, près du ruisselet. Ne les laissez pas échapper.

Ces paroles n'avaient pas été plutôt dites, que Morotaka

et les gens de sa suite fondirent sur les amants de tout à l'heure et entourèrent Yoshitsougou.

— Ah ! ah ! s'écria Morotaka d'une voix triomphante. Ainsi l'homme est Yoshitsougou, n'est-ce pas ? Arrêtez-le.

— Accusation injuste, s'écria Yoshitsougou, feignant la confusion. Je suis venu ici, il y a quelques minutes seulement, pour voir les feuilles d'érable au clair de lune. Voilà l'exacte vérité ; je ne suis coupable d'aucune espèce de crime de séduction.

A peine avait-il parlé que le super-intendant rugit :

— Trève de mensonges, coquin que vous êtes ! La personne qui est en face est Karoumo, j'en mettrais ma main au feu. Il y a deux années que mon cœur brûle d'amour pour elle. Si elle avait cédé à mes vœux, mon intention était de demander à Sa Majesté de me la donner pour épouse. Il est clair maintenant que si j'ai soupiré pour elle jour et nuit en pure perte, c'était par suite de son attachement pour vous. Il y a longtemps que je soupçonnais ce motif. Vous êtes un criminel, qui corrompez les mœurs des Dames de la Cour. Eh ! mais, vous n'êtes pas autre chose que l'amant de ma prétendue ! Cette femme qui se tient ici est une adultère.

Morotaka se précipita vers la soi-disant Karoumo et lui arracha son voile. Quel ne fut pas son étonnement et son effroi de se trouver face à face avec Takigoutchi qui, la main sur la poignée de son sabre, le mangeait des yeux. Mais il recouvra sa présence d'esprit.

— Si vous êtes ici, dit-il brusquement, c'est que Yokoboué ne doit pas être loin. Vous avez dû flairer le danger et la cacher. Parfait, j'examinerai cette question-là plus tard. Mes hommes, allons-nous-en.

Morotaka battit en retraite, mais Yoshitsougou et Takigoutchi s'empressèrent de le retenir en usant de menaces à son égard.

— Il n'y a pas de « plus tard » qui tienne, vieux fou que

vous êtes, dirent-ils. Nous voulons que justice soit faite séance tenante. Pensez-vous pouvoir décamper d'ici en toute impunité, après avoir arraché son voile à un samouraï, et n'avoir pas craint d'appeler l'autre, séducteur de femmes. Il vous est aisé d'exercer votre tyrannie sur la Cour de l'Impératrice et de fulminer contre les dames d'honneur ; mais, avec nous, ça ne passera pas comme ça. Essayez un peu de retourner au pavillon sans avoir d'abord donné des explications sur ces insultes, et, si ces sabres savent parler, vous vous apercevrez que vous n'avez plus de jambes pour marcher.

— Calmez-vous Messieurs, répondit Morotaka non sans trembler. C'est de Yokobouè et de Karoumo que je dis qu'elles corrompent les mœurs. Je suis leur super-intendant, et il est de mon devoir de faire une enquête sur toutes les circonstances de ces événements ; mais, avec vous, je n'ai rien à faire. Si mes paroles vous ont offensés, je vous en demande pardon, et je m'en remets à votre générosité.

— Monsieur le Super-Intendant, riposta Takigoutchi d'une façon provocante, il y a quelques minutes à peine vous confessiez qu'au cours de ces dernières années votre cœur avait brûlé d'amour pour Karoumo et que, nuit et jour, vous aviez soupiré pour elle. Qui, dès lors, est son séducteur si ce n'est vous ? Comme vous avez été assez bon l'autre jour pour en faire la remarque à la Cour, un malfaiteur tel que vous mérite amplement d'être ligoté et décapité. Allons ! Yoshitsougou, ligote ce compère ! Je vais lui couper la tête. Ses serviteurs aussi, nous allons les châtier. Veillez à ce qu'ils ne s'échappent pas.

A cette menace, les agents de Morotaka jetèrent leurs bâtons et leurs lanternes et cherchèrent leur salut dans la fuite.

— Vous m'avez traité d'une manière impitoyable, cria Morotaka laissé tout seul. Mais attendez ! Je vous montrerai

de quelle façon je tirerai vengeance de Yokoboué et de Karoumo !

Ce disant, il prit précipitamment ses jambes à son cou.

Les deux samouraï se mirent à rire aux éclats, puis, bien tranquillement, s'en retournèrent vers le pavillon.

II

Katsouyori, le père de Takigoutchi, était un vieux samouraï qui avait servi longtemps sous Shiguémori et sous Kiyomori, le père de Shiguémori. Il avait abandonné la profession des armes, avait rasé sa tête, blanchie sous les neiges de soixante-dix hivers, puis, ayant pris le nom sacerdotal (1) de Saïraï et revêtu un *henzan* (robe de prêtre), il menait présentement une vie d'abstinence et de dévotion, et sa tâche quotidienne était de visiter le temple de famille et d'y adorer Bouddha.

Un jour, Saïraï, ayant sorti un *eboshi* (2) et un splendide *kariguinou* (3), manda son fils Takigoutchi et lui parla en ces termes :

— Ces effets me furent donnés en présent par le seigneur Shiguémori, il y a bien des années, à l'occasion d'un grand banquet offert aux ministres d'État. Je les ai portés le jour où, en compagnie de mes collègues, j'ai reçu les convives. Ces insignes, je les fais vôtres. Comme héritier de notre maison, vous êtes appelé à les revêtir dans des cérémonies publiques. Jusqu'ici, je n'ai reçu, sur la façon dont vous vous acquittez de vos devoirs, aucun rapport favorable ou défavorable. Dites-moi comment vous êtes dans les grâces de votre Seigneur ?

— Mon cher père, répondit respectueusement Takigoutchi,

(1) Les noms des prêtres diffèrent des noms des laïques. Dans les temps anciens, les samouraï étaient généralement bouddhistes, et, dans leur retraite, ils avaient souvent coutume de prendre des noms ecclésiastiques et menaient une vie de dévotion.

(2) Sorte de coiffure.

(3) Robe que portaient les anciens guerriers.

bien que mes capacités soient petites, j'occupe dans la faveur, grâce à votre influence, une place plus élevée qu'aucun de mes camarades. Cela me donne une telle satisfaction que je sers Sa Seigneurie avec toute la fidélité dont je suis capable, et que je m'applique à mes devoirs avec toute la diligence possible. De plus, Sa Majesté Impériale se plaît à me témoigner une faveur spéciale, de sorte que c'est à moi que sont confiés tous les messages destinés à la Cour de Sa Majesté l'Impératrice. C'est ainsi qu'à l'occasion du récent pique-nique sur le mont Kita, j'ai souvent eu l'honneur d'être mandé en la présence de Sa Majesté Impériale, pour un motif ou pour un autre. Aussi, qu'il s'agisse des demoiselles d'honneur, ou de mes propres collègues, tout le monde est plein d'attentions pour moi. Dans ces conditions, je crois pouvoir espérer — et j'en remercie l'autorité de Sa Seigneurie ainsi que votre influence — une nouvelle promotion dans un avenir prochain.

A peine avait-il prononcé ces mots que Saïraï le foudroya du regard et rugit :

— Silence, Silence ! Écoutez-moi, effronté garçon ! Dans votre folie, vous avez l'impudence de vous imaginer que je ne suis pas informé de votre conduite. Je suis à la vérité retiré du monde et ne m'occupe pas de ce qui s'y passe ; toutefois, que je rêve ou que je veille, je ne cesse pas un instant d'être préoccupé de votre bonheur. En effet, je consacre plus de pensées à cela qu'à mon propre bonheur futur. Je suis sans cesse tout oreilles pour recueillir toutes les rumeurs, bonnes ou mauvaises, qui vous concernent. Inutile, par conséquent, de vous flatter de cette supposition que vos faits et gestes aient pu m'échapper. Je sais pertinemment à quel point vous vous êtes amouraché d'une demoiselle d'honneur nommée Yokoboué. Vous avez tellement perdu l'esprit en folâtrant avec elle que vous avez laissé échapper la mésange destinée à l'Impératrice. Pour cela, vous avez été sévèrement réprimandé par le super-intendant Morotaka, et il avait prononcé contre vous

une punition grave, que seule la miséricorde de Sa Majesté vous a épargnée. Ces nouvelles ignominieuses sont venues à mes oreilles le jour même où s'est produit l'incident. Comme si cette faute n'était pas une leçon suffisante, j'ai appris qu'à l'occasion de l'Impérial pique-nique sur le mont Kita, vous vous étiez conduit d'une façon honteuse avec Yokobouè à la faveur de la nuit. Pris en flagrant délit par Morotaka, et malgré tous les torts que vous aviez accumulés, vous avez cependant trouvé le moyen de battre votre accusateur avec ses propres armes. Quelle conduite ! Quelle audace ! Même au fond de ma retraite, j'ai pu apprendre toutes ces péripéties. Que la chose ait pu venir jusqu'à mes oreilles est un signe certain que l'histoire est de notoriété publique, et ce que tout le monde sait doit nécessairement être parvenu jusqu'aux oreilles du puissant Seigneur Shiguémori. Vous savez que le Seigneur Shiguémori est l'homme le plus avisé qui soit ; et Son Excellence a beau ne rien laisser paraître de ses sentiments dans son attitude, pourtant on peut difficilement mettre en doute que Sa Seigneurie ne vous ait abandonné comme un propre à rien. Sans la protection de Sa Seigneurie, notre maison est condamnée tôt ou tard à la ruine. Cette pensée me remplit de douleur. Vous n'ignorez pas avec quelle facilité une histoire s'accrédite, quand elle et vraie. Le bruit court partout que votre joyeux compagnon Yoshitsougou a, comme vous, entretenu une liaison avec une demoiselle d'honneur. Le nom de celle-ci est Karoumo, et aujourd'hui elle est enceinte. En outre, on affirme que Moritsougou, le frère de Yoshitsougou, tient celui-ci enfermé dans sa maison sous prétexte d'une prétendue maladie. Si je suis son exemple, que je vous séquestre et que je vous renie, notre maison, puisque je n'ai pas d'autre fils, est appelée à s'éteindre. Comment supporterais-je qu'à cause de vous notre maison fût condamnée à disparaître ! Notre maison où, de génération en génération, on a, en qualité de vassaux, servi la grande famille des Taïra. J'avais caressé

l'espoir de pouvoir finir mes jours dans une douce réclusion, grâce à la pension qui m'a été gracieusement accordée par mon Seigneur, et de pouvoir consacrer les années qui me restent à atteindre la lumière spirituelle et à prier, afin de pouvoir vivre heureux dans la Terre Pure avec votre chère mère. Hélas ! votre conduite a entièrement ruiné mes espoirs ; de plus, vos péchés nous précipiteront dans l'enfer. Scélérat sans pitié filiale ! (Il se mit à pleurer à chaudes larmes.) ... Mais à quoi bon morigéner un démon ? A partir d'aujourd'hui, je retourne à ma vie séculière, et encore une fois, je vais servir le Seigneur Shiguémori comme guerrier. Je cesse désormais d'être Saïraï et je redeviens Katsouyori ! Mes sept longues années d'abstinence et de dévotion prennent fin aujourd'hui.

Sur ces mots, il se dépouilla de la robe ecclésiastique et revêtit *l'eboshi* et le *kariguinou*. Takigoutchi, inondé de larmes, l'entoura de ses bras en s'écriant :

— N'en faites rien, père ! Je vous déclare que je suis à tout jamais résolu à renoncer à mon amour. Je vais commencer une vie nouvelle et servir mon Seigneur avec tout ce que j'ai de capacité. Je vous en prie, mon père, pardonnez-moi mes erreurs.

Le vieillard l'écarta du bras.

— Un père pourrait vous pardonner ; mais comment mériter le pardon de mon Seigneur et celui du monde entier ? Je vois difficilement le moyen que vous puissiez demeurer dans votre position actuelle. Il se mit debout et prit ses deux sabres dans sa main :

— Écoutez, mes hommes, cria-t-il avec un air déterminé, apprêtez-vous à me suivre. Saïto Katsouyori va une fois encore se mettre comme guerrier au service du Seigneur Shiguémori.

Sur ce, il entra dans la chambre intérieure. Takigoutchi ne savait plus que faire. Sa crise de larmes fut suivie d'une

rêverie mélancolique. A la fin, il se leva, frappa sa cuisse et s'entretint ainsi avec ses pensées :

— La situation est désormais définie n'est-ce pas ? Mes larmes sont vaines. Les reproches de mon père sont raisonnables, mais ce qui est fait est fait. Rien à gagner à se lamenter sur une erreur passée. Ce que je dois, c'est faire quelque chose pour expier ma faute. Si je parviens à une renaissance spirituelle, mon sage et compatissant Seigneur me pardonnera, et mon passé se trouvera complètement effacé. Mais, oh ! quelle honte, quand je songe aux entraves apportées par moi au perfectionnement spirituel de mon père et à l'entrée de l'âme de ma mère dans la paix. Certes, c'est là un plus grand péché que les Huit Crimes, que les Cinq Crimes et que les Dix Méfaits, reliés tous en un seul (1). Allons ! suivons l'exemple de Mongakou, qui embrassa la prêtrise à la suite d'une grande passion éprouvée pour une femme mariée et qui, avec le temps, devint capable de faire entrer tous ses proches dans la Terre Pure. Après tout, la vie n'est qu'un rêve ; la renommée et l'infamie, des illusions ; la haine et la compassion, de simples reflets qui tremblent sur de l'eau. Espérons que mes erreurs amoureuses ne seront rien d'autre qu'un premier pas sur le chemin du perfectionnement spirituel. Yokobouè, sans nul doute, souffrira de cette résolution. Mais elle adressera des prières pour me rejoindre, et de mon côté, je prierai pour notre félicité future, jusqu'au jour où, tous les deux, nous serons de nouveau réunis dans la Terre Pure. Maintenant, le moment est venu pour moi de mettre à exécution ce que j'ai résolu. — Il tira son poignard, coupa la queue de ses cheveux, ramassa pieusement la robe ecclésiastique de son père, et la passa par-dessus ses vêtements. — Je vous remercie mon père, pour votre bienfaisante inspiration. Vous, mon

(1) Takigoutchi fait allusion à la liste des crimes et des méfaits qui se trouve dans les écritures bouddhiques.

père vivant ; vous, ma mère morte ; vous, ma bien-aiméc ; et moi-même ne devons-nous pas tous aspirer à atteindre une nouvelle vie dans la fleur du lotus (1). Namou Amida Bouddha.

Il fit ses préparatifs pour un voyage, puis il sortit à la dérobée dans le but d'aller frapper à la porte de quelque temple bouddhique.

Karoumo, à la suite de ses rendez-vous secrets répétés avec son amant, s'était donc, à sa grande confusion, trouvée enceinte. Le scandale s'était répandu au delà des cercles de la Cour. Très honteuse d'elle, elle avait avec insistance prié qu'on la congédiât ; mais Morotaka s'était opposé à son renvoi. Elle restait dans sa chambre : il était formellement interdit à ses compagnes de lui témoigner leur sympathie par des visites ; deux ou trois servantes étaient autorisées à la servir. Dans de telles conjonctures, la jeune fille sentait son cœur lourd de honte et de douleur ; ses larmes ne cessaient de couler.

Un jour, Morotaka, accompagné jusqu'à la porte par son vassal Iwamoura Gengo et par des serviteurs portant un palanquin, l'obligea à le recevoir dans sa chambre.

— Karoumo, dit-il, en prenant un air sévère, certes votre conduite fut déréglée. N'êtes-vous pas au service de l'Impératrice ? Cependant, d'une façon réitérée, vous avez franchi à la dérobée, pour des rendez-vous clandestins, la porte strictement interdite du palais, jusqu'au jour où, enfin, vous êtes devenue grosse. C'est une prétention excessive que de solliciter simplement votre renvoi après avoir commis d'aussi graves offenses. Vous apprendrez, j'en suis sûr, que votre amant Yoshitsougou a été enfermé dans sa chambre par ordre de son frère. Quant à votre propre offense, étant donné

(1) Il entend naturellement, par ces mots, une résurrection dans le paradis : le lotus, fleur sacrée du bouddhisme est en effet le symbole du paradis.

que vous êtes au service de l'Impératrice, les lois requièrent que vous soyez punie sévèrement. Mais, malgré tout, mon cœur, depuis des années rempli d'amour pour vous, est resté à votre égard ce qu'il était avant l'événement. Voyons, ne changerez-vous pas de sentiments et, vous souvenant de toutes les lettres d'amour que je vous ai écrites, ne me direz-vous pas, par un mot, que vous êtes à moi ? Prononcez ce mot, et sur-le-champ, je vous installe dans ma résidence. Vous deviendrez mon épouse, vous serez honorée comme telle, et ce palanquin sera votre palanquin nuptial. Si, par contre, vous répondez «non», ce palanquin sera celui d'une prisonnière. Répondez « oui » ou « non » promptement. Souvenez-vous que si je vous presse ainsi, c'est uniquement par ce que je suis épris de vous.

Le vieux satyre avait parlé d'un ton câlin; pour conclure, il posa sur la jeune fille des regards de mouton.

— Vous êtes bien aimable, répondit Karoumo avec un sourire forcé; non seulement, malgré la gravité de mon offense, vous ne me haïssez pas, mais encore vous m'offrez de me prendre pour épouse. Mille remerciements pour vos soins empressés. Moi, je suis disposée à devenir votre femme, mais j'ai grand peur que Yoshitsougou ne donne pas facilement son consentement. Que ferez-vous s'il refuse ?

— Ne craignez rien à ce sujet. On n'éprouvera aucune difficulté à se débarrasser de ce jeune homme sous couvert d'un ordre Impérial. Eh bien ! alors, nous pouvons considérer le marché comme conclu ? Soyez heureuse, ma belle.

— Dois-je m'arranger en vue d'un avortement discret, ou puis-je donner le jour à mon enfant, Monsieur ?

— Des pratiques de cette nature peuvent faire courir des dangers à la mère; aussi je n'en veux point. Il est clair qu'un enfant représente un souvenir quelque peu gênant d'un épisode malheureux ; mais, pour l'amour de ma douce damoiselle, je me réjouirai de cette naissance comme naturelle et

heureuse. Et, si c'est un garçon, je l'adopterai comme mon fils et héritier.

— Il y a une difficulté, Monsieur. L'enfant est le fils de Yoshitsougou. Quand il sera devenu grand et qu'il découvrira que vous êtes le meurtrier de son père, je ne vois pas bien comment il faillirait à préparer votre mort. Que ferez-vous dans ce cas-là ?

— Oh ! je tuerai le jeune diable. Ne vous inquiétez pas de cela.

Il n'avait pas fini de répondre que Karoumo l'interrompit avec colère :

— Eh quoi ! vous imaginez-vous que je sois une femme assez dépourvue de sang sous les ongles pour m'accommoder de rester la femme du meurtrier de mon bien-aimé et de mon enfant ? Que le démon vous emporte ! Pour quiconque est vraiment ce qu'on appelle un homme ou une femme, l'amour est tout. Quand il s'agit du doux amour, qu'importe la vie ! Si j'ai demandé à être congédiée, ce n'était pas dans le but d'échapper à la mort ou de préserver mon nom d'une flétrissure. Mon but était, connaissant le courroux du frère de Yoshitsougou, de rejoindre Yoshitsougou pour partager son sort. Si j'étais une femme abandonnée de tous les dieux et de Bouddha, si j'étais, je le dis, une telle femme, je pourrais consentir à être votre épouse. Rien pourtant n'est plus loin de mes intentions présentes. Beaucoup plus volontiers suis-je disposée à perdre la vie pour le culte de mon doux amour. Assouvissez votre vengeance sur moi, scélérat que vous êtes ! Rassasiez-vous-en tout votre content. Ma seule douleur est d'imaginer avec quelle sévérité vous êtes homme à vous acharner sur Yoshitsougou, sous prétexte d'ordre Impérial. Un homme abject et sans entrailles, voilà ce que vous êtes ! Croyez-vous qu'il vous soit donné de vivre éternellement ? Tout le monde devra mourir un jour. Vous imaginez-vous qu'il n'existe pas un monde futur ? Que la justice divine ne

connaît pas le moyen de traiter chacun comme il le mérite ? Si c'est ce que vous pensez, vous n'êtes qu'un insensé et un pauvre d'esprit.

C'est sous de tels reproches que l'infortunée jeune fille tâcha de l'accabler, tant qu'enfin elle s'affaissa sur le parquet en versant les plus amères des larmes. Ce flot d'insultes eut son effet, et Morotaka entra dans une colère épouvantable.

— Iwamoura Gengo ! cria-t-il, le compte de cette coquine est bon. Emmenez-la à Founaoka-Yama et faites d'elle ce que je vous ai commandé.

— Ce sera fait, Monseigneur.

Gengo saisit la damoiselle par un bras et par la chevelure, lui fit toucher le plancher du visage, puis il la poussa dans le palanquin. Ses servantes en larmes firent ce qu'elles purent pour s'interposer, mais Gengo bousculant les unes ou renversant les autres à coups de pied, fit signe aux porteurs d'emmener le palanquin vers Founaoka Yama. Il prit en personne la tête du petit cortège.

Takigoutchi avait cherché refuge dans l'Ojôin, temple bouddhique situé dans le coin le plus reculé du district rural et solitaire de Saga, qui se trouve à plusieurs lieues à l'ouest de la capitale. Il embrassa la prêtrise, prit le nom sacerdotal de Saïshoun ; mais bientôt il trouva que le temple était trop près de la capitale pour être en mesure de se consacrer tout entier à la vie de dévotion. Des nouvelles de ce qui se passait à Kyôto parvenaient fortuitement à ses oreilles et troublaient son étude recueillie des saintes Écritures. Il résolut, en conséquence, de se rendre au grand monastère de Kôyaçan (1), un des plus saints lieux du Japon, et situé à une grande distance de la capitale ; mais bien qu'il eût décidé ce changement,

(1) Ce monastère avait été fondé environ onze siècles auparavant par Kôbô Daïshi, le plus fameux de tous les saints du bouddhisme. C'est le quartier général de la secte bouddhiste de Shingon.

il s'attardait dans l'Ojôin, et pendant la nuit, visitait les cimetières dans la banlieue. Là, il avait coutume de chanter des prières à haute voix, et en même temps il frappait d'une baguette une petite clochette suspendue à son cou. En agissant ainsi, il entendait adresser un éternel adieu à son lieu de naissance et prier également pour le repos de l'âme de sa défunte mère et pour la bienheureuse vie future de son père.

Un soir, Takigoutchi se trouvait dans un cimetière de ce genre à Founaoka-Yama. Il s'arrêtait successivement devant toutes les tombes fraîches pour y prier. Ici, achevait de s'éteindre la fumée d'une crémation, tandis que, à côté, montait la fumée d'une autre crémation : les deux fumées symbolisant l'incertitude de la vie humaine. Celui-ci avait été laissé en arrière par tel autre, qui déjà avait entrepris le voyage de l'âme, et, à son tour, il laissait maintenant derrière lui un autre compagnon de voyage, qui demain le suivrait. Takigoutchi était heureux à la pensée qu'il était devenu un prêtre priant pour les trépassés. De nouveau, il fit sonner sa clochette, priant avec ferveur pendant un instant : « Namou Amida ! Namou Amida ! Namou Amida Bouddha ! Manifeste ta miséricorde à toutes les créatures. Puissent-elles toutes aspirer à la condition de Bouddha. Ainsi-soit-il. »

A ce moment apparut un guerrier accompagné par quelques soldats qui portaient un palanquin. Le guerrier regarda çà et là à travers le champ de repos, puis, choisissant une place ombragée par un grand sapin, il ordonna au palanquin de s'arrêter.

« Encore quelqu'un de mort, pensa Takigoutchi en lui-même. Pauvre âme qui déjà se hâte dans son voyage aux Enfers. Mais tôt ou tard, tous jusqu'au dernier seront obligés de la suivre. » Et sans qu'on prît garde à lui, il murmura une prière pour le défunt supposé.

Les soldats firent sortir l'occupante du palanquin. A son

grand étonnement, Takigoutchi vit que ce n'était pas un cadavre mais une demoiselle de noble apparence.

Tout impatient de savoir ce qui allait arriver, notre héros sa cacha derrière une pierre tombale. Iwamoura Gengo, car ce n'était autre que lui, s'écria :

— Maintenant, Karoumo, regardez en face votre dernière heure. Quand votre tête sera tombée, tout sera fini. C'est le bon plaisir de mon maître, le seigneur Morotaka, que votre tête soit tranchée à l'instant même, mais il me semble à moi que c'est une grande pitié qu'il en soit fait ainsi. Voyons ! n'arriverez-vous pas à comprendre combien il est cruel que l'enfant qui est actuellement dans votre sein soit immolé en même temps que vous, et souffrirez-vous qu'il ne voie pas le jour ? Ni vivante, ni morte vous ne pouvez espérez désormais être réunie à votre bien-aimé ; de sorte que, en ce qui touche ce point, il n'y a pas de choix à faire en l'alternative où vous êtes. Mais si vous consentez à devenir l'épouse du Seigneur Morotaka, il n'en est pas un parmi nous qui ne vous regarde avec le respect qui vous sera dû comme à notre maîtresse. Pesez bien la question avant de répondre.

— Insolent personnage ! Veuillez vous souvenir que, même à votre maître, j'ai refusé de répondre : pour quelle raison aurais-je changé de sentiment ? Dans l'instant où je me prépare à la vie future, ne me troublez pas en m'irritant à mes derniers moments, mais tranchez ma tête et faites vite !

— Femme obstinée ! Meurs donc !

Gengo tira son sabre et se plaça derrière elle ; mais, avant que la lame eût pu s'abattre, Takigoutchi se précipita et fit à Karoumo un rempart de son corps.

— Un moment, Monsieur !

— Hors d'ici, fou de prêtre ! Osez-vous intercéder pour la vie de cette jeune fille ? Non, c'est impossible.

— Telle n'est pas mon intention, Monsieur. Je suis un prêtre qui, la nuit, visite ces cimetières afin de prier pour les

morts. Vous vous apprêtez, à ce que je vois, à tuer cette femme pour quelque grave offense. « Le péché moissonne ce qu'il a semé » ; la chose est inéluctable. Mais vous avez dit que cette femme était enceinte. Allez-vous tuer l'innocent en même temps que la coupable ? Que pensez-vous que puisse être la moisson d'une telle action ? Nous ne connaissons pas l'âge de l'enfant, mais il aura comme patrons autant de dieux et de bouddhas qu'il aura vécu de mois. Les écritures de la reine Maya (1) le disent : le courroux de ces patrons et de ces dieux s'abat sur quiconque a tué un enfant ; celui-là sera sous peu atteint d'une maladie incurable, ou bien il périra par l'épée : il mourra dans le cours même de l'année. Néanmoins, il est quelquefois nécessaire qu'un guerrier tue une femme enceinte. En un tel cas, il peut détourner de sa tête la colère divine à la condition de répéter trois fois, avant de commettre le forfait, une formule mystique. Il est impossible, apparemment, de se dispenser de tuer cette pauvre fille ; mais puisque je suis initié à la formule, ce serait de ma part commettre de gaîté de cœur une cruauté, que de ne pas essayer de vous préserver d'un tel châtiment. La vérité pure, c'est que je me sens navré pour vous, et c'est pour cette raison que j'ai pour un moment arrêté votre bras.

— Serait-il vrai ? s'écria Gengo, vaincu par la surprise et par la peur. Jamais je ne me serais douté de pareille chose. Mille remerciements pour vous, aimable et révérend seigneur. Si ce n'est pas trop vous demander, voudriez-vous être assez bon, s'il vous plaît, pour m'enseigner la formule ?

— Cette formule, je l'ai apprise à la suite de trois semaines de pratiques d'austérités religieuses, et c'est un de mes plus grands secrets ; mais il m'est difficile de refuser de vous l'enseigner, du moment qu'il s'agirait pour vous, si je m'abste-

(1) La mère de Sakya Mouni, le fondateur du bouddhisme.

nais, d'une mort soudaine. Ayez soin en tout cas de ne jamais l'enseigner à d'autres.

L'ayant ainsi averti, Takigoutchi murmura à l'oreille du guerrier : — *Riken, sokouzé Mida-gô* (Le privilège d'Amida est une épée affilée avec quoi supprimer tes péchés). *Isshô shônen zaïkaïjo* (1) (Si tu dis une fois « Namou Amida » tu seras absous de tous tes péchés). Répétez cette formule trois fois avant de tuer cette femme et il ne vous arrivera rien de fâcheux après avoir commis l'action. Si un malheur s'abattait sur vous, même petit, c'est moi qui accomplirais l'expiation pour cela.

— Par le ciel ! Que la formule est difficile ! Jamais je ne serai capable de l'apprendre. N'y a-t-il pas une formule plus courte ? Une qui soit plus facile à retenir ?

— Remettez-moi votre sabre. Je vais en enchanter la lame en répétant la formule sur elle. Et ce sera aussi efficace que si vous aviez répété textuellement la formule.

— Parfait ! Soyez assez bon s'il vous plaît, pour enchanter mon sabre au lieu de moi-même.

Ce disant, Gengo, sans la moindre méfiance, tendit le sabre nu à Takigoutchi ravi.

— Très bien Monsieur, dit celui-ci d'une façon sarcastique ; je réfléchis qu'après tout vous n'avez pas besoin de la formule, ni d'aucune autre chose de cette nature ; car maintenant que la jeune fille ne court plus nul risque d'être tuée, vous n'avez plus à craindre ni châtiment ni malédiction.

— Imposteur de prêtre ! rugit Gengo entrant dans une grande rage. Tout cela n'était donc qu'une ruse pour vous emparer de mon sabre ? Espérez-vous que je sois homme à supporter que vous restiez en possession de ce sabre ? Quel fou vous êtes d'aller perdre la vie dans l'entreprise insensée

(1) Ces expressions bouddhiques, dans la langue chinoise, sont aussi inintelligibles à la plupart des profanes que le sont les termes latins aux Européens non cultivés.

de sauver celle d'une pécheresse ! Préparez-vous à mourir !

Il s'élança sur Takigoutchi, qui fit un bond de côté.

— Allons, allons, s'écria-t-il, il est déraisonnable de votre part, simple laïque que vous êtes, d'essayer de recouvrer ce qui est tombé en la possession d'un prêtre. En possession du sabre, je m'empresse également de prendre charge de cette jeune fille. (Il plaça sa main sur celle de Karoumo.) Quant à vous autres, vous allez tâter du tranchant du sabre d'Amida.

Sur ces mots, il leva le sabre.

— Insolent prêtre ! crièrent Gengo et les soldats ; et tous à la fois ils se précipitèrent sur lui. Takigoutchi fit tournoyer la lame dans tous les sens. Ses adversaires, ne se trouvant pas de taille à se mesurer avec lui, ne furent pas longs à s'enfuir. Toutefois Gengo, enragé à rentrer en possession de son sabre, s'embusqua derrière une large pierre tombale. Cependant les soldats étaient revenus, et ils attaquaient Takigoutchi de droite et de gauche simultanément. De nouveau, Takigoutchi fit tournoyer la lame avec une telle dextérité que, fonçant sur eux, il les obligea finalement, réduits aux abois, à s'acculer contre la pierre tombale. Le prêtre les pressa, et soudain la lourde pierre tombale s'abattit de tout son poids sur Gengo qui était caché derrière, l'écrasa et le tua. Les soldats, saisis de panique, cherchèrent leur salut dans la fuite. Takigoutchi retourna vers la jeune fille :

— Pouvez-vous me reconnaître, Karoumo Dono ?

— Puis-je penser que vous êtes maître Takigoutchi ? Mille remerciements pour vous. Sans votre assistance, je serais morte à l'heure qu'il est, mais je ne puis dissimuler ma surprise de vous voir devenu prêtre.

— Nous parlerons de ces choses à loisir. Ici, il ne faut pas nous attarder plus longtemps.

L'ancien guerrier hissa la jeune fille sur son dos et s'éloigna rapidement.

III

Shiguémori, Seigneur Garde du Sceau privé, qui était la mansuétude et l'affabilité incarnées, non seulement refusa de mettre en jugement l'inconduite de Yoshitsougou et de Takigoutchi, mais même il alla jusqu'à feindre une complète ignorance du scandale. Parmi ses vassaux, et en particulier parmi ses jeunes guerriers, l'affaire était un inépuisable sujet de glose. « Pauvre âme », murmuraient les amis de Takigoutchi ; dévoyé par le libertinage d'Yoshitsougou, il est allé à la ruine. C'est Yoshitsougou qui est cause de tous ses malheurs. » Ceux, au contraire, dont la sympathie allait à Yoshitsougou, murmuraient : « Yoshitsougou, en vivant dans l'intimité du débauché Takigoutchi, s'est attiré une triste réputation. Un homme est jugé sur ses fréquentations, bonnes ou mauvaises. Le frère de Yoshitsougou, Moritsougou, a également compromis sa réputation à cause de Takigoutchi. Il est sûr que la colère de Moritsougou fera tôt ou tard éclater une querelle entre lui et Katsouyori, le père de Takigoutchi. »

Dans toutes les circonstances et dans tous les lieux où les vassaux de Shiguémori se trouvaient rassemblés, ils se livraient à ces bavardages : Katsouyori et Moritsougou, qui en étaient le sujet, en vinrent peu à peu à être en froid, au point que, finalement, une sourde inimitié naquit entre eux. Un jour que Moritsougou était venu prendre son service dans le salon du palais de Shiguémori, il y fut accueilli par ceux des jeunes samouraï qui sympathisaient avec son frère. Ceux-ci le saluèrent avec enthousiasme.

— Maître Moritsougou, nous sommes ravis de vous voir, et peinés d'avoir appris ce qui est arrivé à votre frère. Nous autres, jeunes gens, sommes exposés à être conduits à des folies de jeunesse par de mauvais compagnons. Nous tenons

à vous exprimer la profonde sympathie que nous éprouvons pour vous et pour votre frère.

— Bien des remerciements pour votre sympathie, mes amis ; mais vous êtes mal informés. La vérité est que Yoshitsougou est sérieusement malade.

Moritsougou venait à peine de s'asseoir que Katsouyori parut, comme si un hasard malheureux eût voulu qu'il fût commandé précisément ce jour-là pour être son camarade de service. Il portait un *eboshi* (coiffure officielle) enfoncé jusqu'aux yeux pour cacher sa tête rasée. Les amis de Takigoutchi lui adressèrent un bonjour cordial.

— Nous avons appris que votre fils Takigoutchi Dono avait quitté le monde. Quel dommage ! Mais il se trouve toujours des amis pour vous conduire à la renommée ou à la ruine, et comme le dit le proverbe chinois : « A quiconque possède trois bons amis, Dame Fortune en envoie aussi trois mauvais. » Celui-là est un homme heureux qui jamais ne rencontre soit un mauvais ami, soit un typhon. Nous imaginons facilement quels sentiments vous pouvez avoir pour votre ancien ami.

Katsouyori adressa son salut à Moritsougou, puis, en altier et vieux samouraï qu'il était, il prit un siège plus élevé que celui de Moritsougou.

— Eh ! quoi, prêtre Saïraï ! s'écria Moritsougou indigné ; je ne puis croire qu'une chose : c'est que vos yeux vieillis ne peuvent plus me reconnaître. Sachez donc que je suis Moritsougou. Vous vous êtes trompé de siège. Prenez-en un plus bas.

— Eh ! répliqua Katsouyori avec mépris. Croyez-moi, mes yeux vieillis ne sont pas incapables de reconnaître le visage de mon collègue. Bien que vous ne soyez pas encore très vieux, votre mémoire semble présenter de regrettables lacunes. Soyez assez bon pour vous rappeler que vous êtes au cinquième degré dans le rang de la Cour, tandis que moi, je suis au quatrième. Il n'y a par conséquent rien d'incorrect de ma part

à m'asseoir au-dessus de vous. Vous êtes évidemment une personne fort oublieuse ! Quelques gouttes de médecine seraient en vérité tout indiquées pour vous rendre santé et mémoire.

— Insolent radoteur ! Prenez un siège plus bas et faites vite, sinon c'est moi qui vais vous faire dégringoler au rang inférieur. Et si j'ai recours à la force, il se pourrait que votre chapeau chût à terre et qu'apparût votre caboche luisante, à votre honte et humiliation. Au fait, vous préférez peut-être cela, hein ?

Ce disant, Moritsougou donna une bourrade au vieux guerrier.

— Ainsi, vous me méprisez à cause de ma vieillesse ? Empoignez-moi par le bras si vous l'osez. Quelle est cette nouvelle conception de l'étiquette exigeant qu'un samouraï du quatrième degré soit assis au-dessous d'un samouraï du cinquième ? Sur quelle autorité vous fondez-vous pour exiger cela ? Allons, donnez-moi une raison, béjaune que vous êtes !

— Vous radotez complètement, riposta froidement Moritsougou. Quatrième grade ! Salade (1) de grades ! Il est vrai que vous êtes du quatrième grade ; mais n'êtes-vous pas également un frère lai, et en conséquence démissionnaire de vos fonctions et du service ? En fait, c'est au tour de votre fils Takigoutchi d'être de service, mais il y en a qui prétendent que, honteux de sa mauvaise conduite passée et de la mauvaise réputation qui en est résultée pour lui, il a jugé à propos de quitter les chemins de ce monde pervers. Il a aussi bien fait. S'il était resté en fonctions, tous les jeunes samouraï, en demeurant ses amis et collègues, eussent été tout simple-

(1) Il est presque impossible de reproduire en français le calembour que, dans une intention méprisante, fait Moritsougou. On a simplement donné ici une indication impliquant une similitude de sons, similitude qui est associée à une idée d'intention agressive. Voici ce que dit notre ingénieux auteur : « *Shii no kashi no* » ou « le Pasania » (sorte de chêne) ou le chêne ». Le mot « shii » signifie : soit « quatrième grade », soit cette variété de chêne ; et *kashi* signifie : « chêne ».

ment exposés à suivre son mauvais exemple et à partager sa déchéance. Le châtiment de Takigoutchi dépend, toutefois, du bon plaisir de notre Seigneur, et personne ne saurait dire s'il lui sera enjoint d'accomplir le suicide ou s'il sera décapité. Je comprends que — vous basant sur la supposition que votre fils, en se retirant du monde, échappait au châtiment — vous êtes retourné à la vie séculière et qu'une fois encore, vous voici au service de Sa Seigneurie. Aujourd'hui, pour la première fois, je vous rencontre dans les fonctions que vous venez de reprendre. Vous le voyez, malgré le temps considérable qui s'est écoulé, il n'y a eu aucun changement dans nos tours de services, et aujourd'hui, Takigoutchi et moi devrions être ensemble à notre poste. Vous représentez donc aujourd'hui le substitut de votre fils. Or, moi, Moritsougou, je suis du cinquième degré, cependant que Takigoutchi appartient au sixième ; et jamais je ne me suis assis en-dessous de votre fils. En conséquence, vous, son substitut, devez prendre place au-dessous de moi. Si j'ai tort, je vous prie de rectifier immédiatement mon erreur.

— Soit ! ricana Katsouyori. Assez épilogué, s'il vous plaît, au sujet de l'ordre de nos sièges. Il semblerait que vous me blâmiez d'avoir permis à Takigoutchi de quitter le monde, plutôt que d'attendre le châtiment de notre Seigneur ; mais si le bon plaisir de notre Seigneur est de le faire revenir pour qu'il se suicide ou pour qu'il soit décapité, je puis fort bien le faire revenir. Depuis quand est-il devenu impossible de punir quelqu'un qui a quitté le monde ? Quant à votre frère, Yoshitsougou, ce n'est un secret pour personne que vous l'avez relégué dans votre maison, sous prétexte d'une maladie. C'est, dans votre lâcheté, ce que vous avez trouvé de mieux pour couvrir la mauvaise réputation que lui a value son inconduite. Vous avez aussi bien fait. Si l'on eût permis à un homme comme celui-là de rester en fonctions, les jeunes samouraï, ses amis et collègues, eussent été incités à suivre son mauvais

exemple et cela les eût conduits à leur complet avilissement. Mais si notre Seigneur, dans sa grande miséricorde, devait l'employer de nouveau sans d'abord l'avoir puni, vous auriez, je suppose, sans rougir, l'impudence de lui permettre de reprendre son service parmi les autres samouraï. Il n'est pas un seul homme d'honneur qui agit ainsi, mais nous savons tous, comme le dit le proverbe, que le singe à face rouge se moque de la figure dorée du seigneur Bouddha quand il constate la différence existant entre leurs teints (1).

— Bon, bon ! Un autre proverbe, dit : Le crabe qui marche de côté se moque de l'homme qui marche en avant.

— Et le plaque-minier acide, dit-on, se moque du plaque-minier sucré vu dans le bec du corbeau.

— Et l'homme crucifié la tête en bas, à ce que j'ai entendu dire, meurt en se moquant d'une tête exposée, parce que cette tête, parbleu ! se trouve sous ses pieds (2).

— On dirait que vous parlez par expérience.

— Mais vous, peut-être n'avez-vous jamais fait connaissance avec l'acier ? Dois-je vous donner l'occasion d'en tâter ?

— Pensez-vous en être capable ?

— Pourquoi pas ? A l'instant même, si vous le désirez, je vais vous procurer ce plaisir.

Les deux hommes surexcités se mirent en devoir de tirer leurs rapières, et immédiatement, tous les autres samouraï, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, se toisèrent avec des airs de défi. Pendant un instant, régna un silence de mort. Il fut rompu par la brusque annonce qu'un messager de l'Impératrice venait à l'instant d'arriver. Un moment plus tard, Shiguémori fit son apparition et s'assit sur l'estrade. Tous mirent un genou en terre avec respect. Morotaka, car

(1) Il s'agit naturellement de la figure d'une image dorée de Bouddha.

(2) Dans le cas d'une semblable crucifixion, la croix était très haute, tandis que le châssis en bois sur lequel était exposée la tête d'un criminel se trouvait beaucoup plus bas.

c'était lui le messager, s'adressa au seigneur Shiguémori.

— Je demande à Son Excellence la permission de lui faire connaître mon message. Récemment, deux demoiselles de la Cour, nommées respectivement Yokobouè et Karoumo, ont oublié leurs devoirs avec Takigoutchi et Yoshitsougou. Il en est résulté un grand scandale et des inimitiés à la Cour. En outre, Karoumo étant enceinte ne pouvait plus rester en fonction. Sa Majesté Impériale, gravement irritée contre elle, m'a ordonné de mettre fin à ses jours. Jugeant impossible de désobéir à l'ordre Impérial, j'avais prescrit que la damoiselle fût conduite à Founaoka-Yama pour y être décapitée. Son exécution était imminente lorsqu'un inconnu tomba brusquement sur mon vassal Iwamoura Gengo, l'exécuteur, l'assasina, et transporta ensuite la prisonnière dans un endroit ignoré de tous. Il est difficile de mettre en doute que le bandit en question soit autre que Yoshitsougou, l'amant de Karoumo. Ce noir forfait, par lequel la loi a été réduite à néant et la volonté Impériale insultée, a profondément courroucé Sa Majesté. Elle exige que Yoshitsougou soit exécuté sur l'heure. Yokoboué, elle, doit être décapitée à la Cour. Sa Majesté fera connaître plus tard à Son Excellence les dispositions prises pour cette cérémonie. Permettez-moi de répéter encore une fois que c'est le bon plaisir de Sa Majesté que Yoshitsougou soit décapité séance tenante.

— Ordre infâme ! s'écria Shiguémori après un bref silence. Jamais, jusqu'ici, on n'a ouï parler d'un ordre semblable. Izoumi Shikibou eut des faiblesses pour Hiraï-no-Yasoumaça et plus tard pour Tatchibana-no-Mitchiçada, des œuvres de qui elle devint mère de Koshikibou, la poétesse. Il y a aussi le cas d'Akazomé Emon et de Nakano Kwampakou; également celui de Mouraçaki Shikibou avec Nishinomiya-no-Sadaïjin. Toutes ces liaisons eurent lieu pendant que les dames en question étaient au service Impérial, et pourtant Jôtô-Mon-in, l'Impératrice régnante alors, ne leur infligea pas le

moindre châtiment. C'est ainsi que, non seulement ces dames furent sauvées de toute disgrâce, mais qu'elles laissèrent derrière elles des noms immortels comme écrivains. Avec de tels précédents devant les yeux, comment ne regarderais-je pas le présent ordre Impérial comme d'une excessive sévérité ? Je suis sûr, Morotaka, que Mme Tonaçè votre sœur, et vous-même, n'avez pas manqué d'unir vos efforts pour faire des représentations à Sa Majesté ?

— Oui Monseigneur, ma sœur et moi nous avons à maintes reprises importuné notre Impériale maîtresse, mais sans résultat. Comme Sa Majesté est la sœur de Votre Seigneurie et qu'elle est issue d'une famille militaire, elle ordonne toute chose d'après les mœurs et les coutumes des classes militaires.

— Ici vous êtes dans l'erreur. L'ordre Impérial est contraire aux règles de la classe militaire. Je voudrais attirer votre attention sur le fait que l'exécuteur Gengo, pendant le transport de Karoumo, ne s'est pas conformé aux usages qui prévalent parmi les guerriers. Est-ce que vous vous imaginez que la garde sévère montée autour d'un criminel avec des sabres au clair et des hallebardes nues est simplement une disposition prise en vue de la sûreté du prisonnier ? Cet appareil n'a-t-il pas aussi pour but de parer à toutes les violences auxquelles pourraient se livrer ses camarades et ses proches ? Il m'apparaît à moi que, de la part de Gengo, c'est un trait de négligence, non seulement d'avoir permis que son prisonnier lui fût ravi, mais encore de s'être laissé arracher la vie. Le cadavre d'un guerrier aussi imbécile devrait, sans nul doute, être mis en croix ; ses proches devraient être punis ; et vous, son seigneur, invité à accomplir le suicide. Telle est la règle des classes militaires. L'ordre Impérial est d'autant plus contraire à la loi qu'il n'est en accord ni avec la règle de la classe militaire, ni avec celle de la Cour. A moi, il apparaît comme complètement déraisonnable ; mais le bon plaisir de Sa Majesté n'a pas un caractère moins impératif que les ordres de Sa Majesté.

Yoshitsougou sera par conséquent décapité dans le courant de cette journée. Moritsougou, envoyez à votre frère l'ordre de venir ici. Maintenant Morotaka, Yokoboué doit, dites-vous, être exécutée à la Cour, n'est-ce pas ? Quel doit être son exécuteur ? Je me sens très préoccupé à cet égard. Si elle devait être transportée au dehors, comme l'a été Karoumo, j'imagine aisément quel scandale cela causerait à la Cour. En conséquence, vous allez retourner auprès de Sa Majesté et l'informer que c'est moi qui enverrai un inspecteur (1) et un exécuteur. Telle est la réponse de Shiguémori à l'ordre Impérial. Et, à ce propos, puisque nous en sommes sur les affaires d'amour, j'ai entendu dire qu'un samouraï — son nom m'échappe en ce moment — avait écrit des billets doux à une demoiselle de la Cour et que, maintenant, dépité d'avoir vu repousser ses avances, il essayait de se venger sur elle et sur son amant. C'est un misérable, si vous le voulez bien ! S'il ne s'inflige pas à lui-même un châtiment, faites-le moi savoir, Morotaka, car moi, je tiens à vous faire savoir que mon intention est qu'il soit sévèrement puni.

Atterré par ces mots, Morotaka ne put que murmurer : « Oui, oui, Monseigneur ». Une sueur froide l'inonda. Il fit une révérence éperdue, puis, trébuchant dans la jupe de son *hakama* et glissant sur les nattes, il s'esquiva précipitamment.

Infortuné Yoshitsougou ! Obéissant promptement à l'appel urgent de son frère, ne se doutant en aucune façon du sort qui l'attendait, il s'habilla complètement ; sa chevelure toutefois resta dans un état peu présentable. Il se hâta vers le palais de Shiguémori et se présenta au hall de réception. Moritsougou lui dit :

(1) C'est un officier appelé *kenshi*, c'est-à-dire un homme qui agit comme représentant légal ou comme témoin dans une exécution ou dans un harakiri. (Voir *Tales of old Japan*, par Redesdale (Récits du Vieux Japon), appendice A, page 285, édition de 1910 : cérémonial observé lors du harakiri de Hatamoto, petit noble de la Cour du Shôgoun.

— L'ordre de Sa Seigneurie est que vous déposiez ici vos deux sabres, puis que vous vous dirigiez vers le *shiraçou* (1).

Immédiatement, l'effroyable vérité se révéla comme un éclair à l'esprit du jeune samouraï; mais c'est en souriant qu'il répondit :

— Certainement, Monsieur.

Sa gravité calme, comme il se débarrassait de ses sabres, montra qu'il était prêt pour le pire.

— Quel modèle de chevalerie, murmurèrent tous les samouraï présents. Dans leurs yeux brillaient des larmes d'admiration.

Shiguémori laissa tomber ses regards sur le jeune homme et lui dit avec assez de bienveillance :

— Je suis ravi de vous voir, Yoshitsougou, mais je regrette beaucoup d'être contraint de vous dire que Sa Majesté Impériale, dans le déplaisir que lui a causé votre mauvaise conduite, a ordonné que vous soyez immédiatement décapité. Sachez par conséquent qu'il n'y a nul espoir de sursis. Hélas ! mon pauvre ami ! Comme vous m'avez servi depuis votre enfance avec toute la fidélité possible, mon plus cher désir eût été de pouvoir au moins vous permettre d'accomplir le suicide (2) ; mais je ne puis agir d'une manière contraire au bon plaisir de Sa Majesté. En considération toutefois de la sympathie et de l'amour qu'un seigneur éprouve pour son vassal, c'est moi qui vous tuerai de mes propres mains (3). En conséquence, faites vos adieux à votre frère et à vos collègues et dirigez-vous sans retard du côté de la cour intérieure.

Ce disant, Shiguémori se leva et rentra dans les appartements.

(1) Cour intérieure dans laquelle un criminel était condamné et exécuté.

(2) La condamnation au *harakiri* ou suicide était regardée comme un privilège en ceci qu'il était beaucoup moins humiliant de se donner la mort que d'avoir la tête tranchée par un exécuteur.

(3) Il était considéré comme beaucoup plus honorable pour un samouraï d'être immolé par son propre seigneur que par un exécuteur.

Yoshitsougou jeta un regard circulaire sur l'assemblée et lui adressa ces paroles :

— Mon frère et mes amis, je vous prie de m'écouter un moment. Je tiens à attester que mon inconduite me remplit de honte et que j'ai mérité surabondamment la peine capitale. Pourtant, dans ma honte, je m'estime heureux en ceci que je doive être exécuté par Son Excellence le Seigneur Shigué mori, qui est en même temps mon seigneur lige, et le personnage le plus sage de tout le Japon. D'autre part, Sa Seigneurie a daigné m'adresser quelques mots de gracieuse consolation et de compassion qui m'apportent, certes, un plus grand réconfort que ne ferait le ministère d'un saint prêtre. J'aurais ardemment souhaité de continuer à vivre dans ce monde, afin, si le besoin s'en fût fait sentir, de pouvoir combattre jusqu'à la mort pour la défense de Sa Seigneurie et de mériter ainsi ses faveurs à mon égard. C'est la considération d'un tel intérêt qui seul me contriste au moment de mourir. Adieu, adieu, mon très cher frère et mes très honorables amis.

Ayant dit ces quelques mots, il se dirigea vers la cour intérieure. Tous les guerriers présents, ses amis comme ceux qui n'étaient pas auparavant liés avec lui, et aussi son frère, déjà complètement résigné à sa condamnation : tout le monde était ému et versait des larmes silencieuses.

Au bout de quelques instants, jetant un regard de mépris sur Katsouyori, Moritsougou s'écria :

— Je suis un homme content. Si Yoshitsougou avait abandonné le monde, non seulement il n'aurait pas eu la faveur d'être réconforté par Sa Seigneurie et le privilège de mourir de ses honorables mains, mais il aurait souffert de l'humiliation d'avoir sa tête séparée de son corps par un soldat obscur. Le genre de mort de mon frère est vraiment digne d'un guerrier.

A ce moment, Morihiça, le chef des vassaux de Shiguémori,

sortit des appartements intérieurs, portant deux coffrets à tête dans ses mains.

— Katsouyori, dit-il avec un air d'autorité, Sa Seigneurie vient à l'instant de tuer Yotshisougou et a placé sa tête dans ce coffret qui a été scellé. Vous avez l'ordre de porter cette boîte à la Cour, d'en briser le sceau, d'examiner la tête et de la montrer à Sa Majesté Impériale. Quand vous aurez fait ces choses, vous devrez décapiter Yokoboué, placer sa tête dans cet autre coffret et le rapporter ici. A vous Moritsougou, est donné l'ordre de faire acte d'inspecteur de son exécution. Vous devez tous les deux vous acquitter de votre mission immédiatament.

— Sa Seigneurie sera promptement obéie, répondit respectueusement Katsouyori.

Il prit les deux coffrets et se mit debout. Moritsougou se leva également.

— Katsouyori, dit-il, osez-vous accepter cet ordre ? Se peut-il réellement que vous vous apprêtiez à examiner la tête de mon frère et à décapiter Yokoboué ?

— Pourquoi non, n'osez-vous pas agir en qualité d'inspecteur ?

— Naturellement, c'est certes mon intention. Et je tiens à vous faire connaître que, si vous commettez la moindre faute dans votre façon d'examiner la tête et d'accomplir la décapitation, je ne manquerai pas de rapporter le fait à Sa Seigneurie. Vous comprenez ?

— Je comprends parfaitement. Et si, de votre côté, vous vous mettez en faute comme représentant légal, moi, à mon tour, je ne manquerai pas d'en prendre note. Vous comprenez ?

— Oui ! Nous nous sommes donné l'un à l'autre notre parole. Ne l'oubliez pas. Venez avec moi,

— Passez devant.

Les deux samouraï, se foudroyant des yeux, se mirent en route. Ils ressemblaient à deux robustes sapins plantés sur un

roc raboteux, l'un vieux et l'autre jeune et qui, dans la tempête, auraient lutté l'un contre l'autre.

Dans le crépuscule de l'hiver commençant, une pluie mêlée de grêle tombait. Dans les jardins de l'Impératrice, les branches des arbres avaient laissé choir les broderies écarlates de leurs feuilles; déjà les chrysanthèmes étaient fanés; les grillons crissaient tristement. Pour tâcher de secouer l'ennui causé par cette atmosphère pénible, l'Impératrice s'adressa ainsi à ses demoiselles d'honneur :

— Le tric-trac n'a pas d'intérêt pour moi, car les dés que j'amène ne sont pas ceux que je voudrais. Le *hentsou-gi* (1) est bien difficile ; le *kaïawaçè* (2) nous gèle les mains; que diriez-vous d'un jeu de cartes-poèmes (3), mesdemoiselles ?

— Un jeu charmant, Votre Majesté. Vite, jouons-y.

Promptement les jeunes filles s'assirent, sortirent les cartes et les étalèrent sur les nattes. Ainsi engagées, elles bavardèrent joyeusement, et, des yeux, fouillèrent en tous sens. Il n'en était pas de même de Yokoboué qui, profondément mélancolique, se consumait en songeant à son amoureux : elle était en effet, restée en service bien que ses manches fussent sans cesse mouillées par ses larmes. L'Impératrice, dans sa miséricorde, compatissait à la peine de la jeune fille, lui témoignait de la tendresse, et la réconfortait par ses paroles bienveillantes. Observant l'abattement de Yokoboué, et

(1) Jeu dans lequel les caractères chinois jouent un rôle prépondérant.

(2) Jeu joué avec un grand nombre d'écailles d'une espèce d'huîtres. Sommairement, ce jeu consiste à ramasser, parmi les coquilles éparpillées, et à faire coïncider les deux coquilles correspondant l'une à l'autre. Les intérieurs des coquilles sont peints d'images coloriées tirées des cinquante-quatre scènes de l'*Histoire de Ghenji*, le plus grand ouvrage de la fiction classique.

(3) Le paquet contient cent cartes-poèmes, sur chacune desquelles est inscrite la dernière partie d'une des odes composant la fameuse anthologie de *Hyakounin Isshou* ou : « Une seule poésie de cent poètes différents ». Le jeu est joué comme suit : le lecteur lit la première partie des odes et les joueurs s'efforcent de ramasser les moitiés correspondantes. Le talent consiste naturellement à connaître les poésies par cœur et à reconnaître rapidement les caractères idéographiques.

touchée de son état, l'Impératrice eut une idée heureuse.

— Tout bien réfléchi, dit-elle à la compagnie, je m'aperçois que je préférerais ne pas prendre part au jeu, mais être simplement la lectrice. Je crois que vous trouveriez un intérêt plus vif encore dans le jeu si vous pratiquiez une sorte de divination au moyen des poèmes que vous ramasserez, divination tendant à vous faire savoir si, oui ou non, vos vœux ont des chances de se réaliser. A votre place, j'adresserais une prière intérieure aux dieux de la poésie pour qu'ils m'accordent d'avoir en mains les cartes que je souhaiterais. Voyons, êtes vous prêtes ? Je vais lire les premiers vers. Ceci est le poème de Semi-Marou.

L'étranger qui a voyagé loin,
L'ami lui sourit en lui souhaitant la bienvenue;
Toutes sortes d'hommes qui vont et viennent...

— *Je voudrais que ce fût à Yokobouè qu'échût la dernière partie de cette ode. Ne laissez pas les autres ramasser cette carte, ma chérie ! Dépêchez-vous !*

— Il faut que je l'attrape, il faut que je l'attrape, pensait Yokobouè en elle-même. La fin est :

...Se rencontrent au sommet de cette montagne; —
Ils se rencontrent et demeurent un moment.

— Et il semble que cela fasse présager notre heureuse réunion.

Ardemment, elle chercha la carte ; son cœur battait violemment d'espérance et de crainte. Mais, plus leste qu'elle, une autre jeune fille, Kozakoura, ramassa la carte, au double désappointement de l'Impératrice et de Yokobouè.

— Voyons, ceci est le poème du ministre Foujiwara-no-Sanékata :

Quoique l'amour, comme les brûlures faites par les feuilles
Qui croissent sur le mont Ibouki (1)
Me tourmente plus que je ne puis dire,...

L'Impératrice n'avait pas fini de lire qu'Izayoï, ramassant la bonne carte, lut :

...Il ne faudra pas que ma Dame voie
Combien elle me fait souffrir.

— Cette poésie ne s'applique pas à mon cas. Je suis certaine que personne n'est amoureux de moi.

— Mais nous, nous n'en sommes pas si sûres ! crièrent les autres jeunes filles en riant.

— Maintenant le poème de Madame Içè :

Les cerisiers à fleurs doubles qui croissaient
A Nara dans les jours passés,
Maintenant embellissent ce palais, et...

— Les derniers vers sont le symbole d'une fortune heureuse et de bonheur. Allons, Yokobouè !

— Je vous remercie, Votre Majesté, répondit Yokobouè. Mais, rapide comme le vent, Oukon ramassa la carte et lut :

...Leurs fleurs toutes ardentes
Parfument les chemins royaux.

— C'est de la chance ! s'écria-t-elle. Le poème doit signifier que les robes que je vais recevoir à la fin de l'année seront aussi belles que ces fleurs de cerisier.

— Le suivant est le poème de la Mère du ministre d'État :

Combien difficile est pour les hommes
De ne pas oublier le passé !...

(1) La plante génépi (ou armoise) est utilisée au Japon comme cautère ; un cornet conique de feuilles est placé sur la partie malade ; on en allume le sommet, et on le laisse brûler jusqu'en bas, au contact de la peau ; il en résulte une brûlure et le remède est très douloureux. Le Mont Ibouki est fameux pour son génépi.

— Il n'est pas possible que je n'en ramasse pas au moins une, s'écria Yokoboué avec exaltation. Elle ramassa la carte et lut machinalement :

> ...Je crains que l'amour de mon mari pour moi
> Rapidement ne s'évanouisse;
> Ce jour-ci doit être mon dernier jour.

— Oh ! je hais cela ! s'écria-t-elle déçue. Quel funeste présage !

— Ceci, jeunes filles, est la poésie de la mère de Oudaïshô Mitchitsouna :

> D'un bout à l'autre de la lugubre et longue nuit,
> Couchée sans pouvoir dormir je me lamente;...

L'éperdue Yokoboué de nouveau ramassa la carte correspondante. Elle disait :

> ...Combien désolée se sent ma chambre,
> Combien lasse je suis devenue
> D'avoir été laissée seule.

L'exactitude de cette description était telle, que, cette fois, c'en fut trop pour elle : elle éclata en sanglots.

— Le Grand Prêtre Gyôson chante :

> Dans la solitude désolée où j'habite
> Je ne vois pas figure humaine;...

— C'est moi-même qui vais ramasser celle-ci. Et, disant ces mots, l'Impératrice ramassa la carte et lut :

> ...Aussi devons-nous sympathiser toutes les deux,
> Oh ! cerisier de la montagne !
> Je n'ai pas d'autre ami que toi.

— Ne dites pas : « Je n'ai pas d'autre ami que toi », Yokoboué, continua l'Impératrice en regardant avec bonté la jeune fille dans les yeux ; car vous savez que vous avez en moi une amie sympathique.

Yokoboué versa des larmes de joie et de gratitude.

— Allons Mesdemoiselles, dépêchons-nous. Poésie de Kakinomoto-no-Hitomarou :

Longue est la queue du faisan de la montagne
Qui s'incurve quand il vole;...

Une autre jeune fille ramassa la carte qui disait :

Mais plus longue encore, il me semble à moi,
Laissée dans ma condition solitaire,
Est cette nuit qui ne finit pas.

— Ne vous désespérez pas, petite, dit l'Impératrice avec un accent consolant. Je ne permettrai pas longtemps qu'on vous laisse dans la solitude. Maintenant, Mesdemoiselles, le poème du prince Kentokou.

Je n'ose pas espérer que la Dame que j'aime
M'adresse encore un sourire;...

C'est Kohagui, j'en mettrais ma main au feu, qui a ramassé la seconde partie :

...Elle ne connaît pas la pitié, et ma vie,
Je ne me soucie pas de la conserver
Puisque toutes mes prières sont vaines.

Vous n'avez pas plus de quatorze ans. Ne vous mettez jamais dans une situation telle que vous deviez vous écrier : « Ma vie,

je ne me soucie pas de la conserver ! » — Poésie de Yakamotchi, conseiller de l'Empereur :

> Quand sur le Pont des Pies je vois
> Le roi Gelée-Blanche jeter
> Son manteau étincelant, je sais très bien...

— Ciel ! dit Kojijû, souriant comme elle prenait les derniers vers :

> ...Que la nuit est près de finir,
> Et que l'aube s'approche rapidement.

J'avoue que la veillée de ce soir m'a déjà donné sommeil. Que serait-ce si j'avais dû veiller jusqu'à l'apparition de l'aube.

— Le poème de l'empereur en retraite Soutokou :

> Le rocher divise en deux le flot ;
> Les deux torrents avec force et violence
> Se précipitent en bas en cascades,...

Comme cette poésie est intéressante ! La seconde moitié dit :

> ...Mais je sais bien que tous les deux
> De nouveau seront réunis.

Voilà certainement qui suggère l'heureuse réalisation de tout désir. N'arriverez-vous pas à trouver la carte ? Voyez, voyez, elle est là !

Ce disant, l'Impératrice fixa Yokobouè. La reconnaissante jeune fille, poussant ses compagnes, s'empara de la carte.

— Je la tiens !

Ravie de cet heureux présage, elle pressa la carte contre sa

poitrine, et l'Impératrice montra la joie qu'elle avait eue à exprimer par sa lecture les sentiments de la jeune fille.

A cet instant, une Dame âgée de la Cour entra et annonça que le super-intendant Morotaka serait bientôt là, étant venu pour une affaire urgente qui exigeait une entrevue personnelle de l'Impératrice.

— Vraiment ? dit l'Impératrice étonnée. Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à Madame Tonaçè ? De quoi peut-il être question, je me le demande. En tout cas, Yokobouè, cachez-vous là-dessous jusqu'à nouvel ordre. (Elle fit s'étendre par terre la jeune fille et la cacha sous le *fouçégo.*) Ne dites rien, pas un mot.

Puis elle étala un vêtement de soie par-dessus le *fouçégo,* l'attira tout contre son dos, et c'est dans une pose naturelle qu'elle se tenait assise lorsque, un moment après, Morotaka se présenta, affectant un air de désolation.

— Je regrette d'avoir à informer Votre Majesté qu'un triste message est arrivé de Son Excellence le Seigneur Shiguémori. Son Excellence ayant appris que Karoumo avait été congédiée, en raison de la grossesse consécutive à sa liaison avec Yoshitsougou, a cru de son devoir de tuer Yoshitsougou de ses propres mains, et il a ordonné à Katsouyori d'apporter ici la tête de Yoshitsougou et de la présenter à Votre Majesté. Le vieux messager attend ici actuellement avec cette tête. De plus, Son Excellence tient à déclarer qu'il est d'avis que Takigoutchi subisse le même sort, mais que, pourtant, étant donné que celui-ci a abandonné le monde et que son séjour est inconnu, Son Excellence considère que Yokobouè doit être décapitée à sa place. « Dans le cas où Sa Majesté refuserait de livrer Yokobouè — telles furent les paroles que Son Excellence adressa à Katsouyori — votre devoir sera de vous mettre à la poursuite de Takigoutchi et de le décapiter ; mais faites tout votre possible pour obtenir de Sa Majesté qu'elle livre Yokobouè. Alors, vous la décapiterez et m'apporterez sa

tête. » Agissant d'après ces ordres, Katsouyori et Moritsougou se tiennent à portée d'ici, avec les pouvoirs respectifs d'exécuteur et de représentant légal : ils attendent le bon plaisir de Votre Majesté à la porte du milieu. C'est certes à mon avis, un cruel châtiment et qui est indigne de Son Excellence; mais contre cela il n'y a pas de remède. Je me hasarde à affirmer à Votre Majesté que le mieux pour Elle serait de déférer à la volonté de Son Excellence et de permettre aux deux envoyés de décapiter Yokobouè. Pauvre jeune fille! Elle a servi Votre Majesté si fidèlement! Je suis désolée à cette pensée.

Il versa quelques larmes de crocodile. Pendant un instant, l'Impératrice resta si surprise qu'elle ne put dire un mot. Yokobouè, saisie de terreur et de douleur, appuya sa manche sur sa bouche pour qu'aucun cri n'en sortît. Les larmes ruisselaient sur son visage.

— Je suis peinée d'avoir à dire une telle chose concernant mon frère, s'écria l'Impératrice ; mais vraiment je crois que le Seigneur Shiguémori doit avoir perdu le sens. S'abandonner à la passion de l'amour avec une personne mariée est extrêmement coupable, et Sakya Mouni nous met en garde contre cette faute. Un sincère amour, par contre, est la racine de la fidélité, et, dans l'art sacré de la poésie, l'amour est considéré comme le plus important des thèmes. Au temps jadis, le gentilhomme de Cour Ariwara-no-Narihira eut une liaison avec une princesse vierge qui était, à cette époque, en train de se purifier en vue d'entrer en religion au grand sanctuaire d'Içè ; et, bien que la conduite de cet homme eût été sue, il fut cependant acquitté à cause de sa célébrité comme poète. Ce précédent nous montre clairement que le châtiment prononcé par le Seigneur Shiguémori n'est pas en harmonie avec les règles qui régissent la vie des nobles de la Cour. Les célèbres femmes auteurs Izoumi Shikibou, Koshikibou, Mourasaki Shikibou et Akazomè Emon, elles aussi, eurent des amants alors qu'elles étaient au service Impérial ; pourtant les géné-

raux Yorimitsou et Yorinobou, qui étaient, en ce temps-là, les chefs effectifs, ne les punirent point. Dans ces conditions, l'exécution qui est prescrite pour Yokoboué ne peut pas être en accord avec les règles qui régissent la vie des classes militaires. Quelle qu'ait été son inconduite, comment pourrais-je souffrir que Yokoboué fût immolée, elle qui m'a servi avec une parfaite diligence et une parfaite loyauté ? Moi et Yokoboué, en temps que maîtresse et suivante, sommes unies par les liens de Karma des trois existences (1). A aucun prix je ne consentirai à son exécution, non, pas même si, en agissant ainsi, je devais courir le risque de perdre mon rang d'Impératrice et ma propre vie. (Elle passa sa main derrière son dos et étreignit fortement les doigts de Yokoboué.) Morotaka, à compter d'aujourd'hui, vous voudrez bien me considérer désormais comme la sœur de Yokoboué ou comme sa mère. Or, jamais je ne permettrais que ma fille fût immolée ou que ma sœur fût décapitée. Que vos sentiments se mettent à l'unisson des miens, et soyez assez bon pour plaider en faveur de Yokoboué auprès du Seigneur Shiguémori.

Confondue de gratitude et contractée d'angoisse, Yokoboué appuya respectueusement la main de l'Impératrice contre son front. Quant à Morotaka, il demeura de marbre.

— Votre Majesté, répondit-il, je crains que l'exécuteur et le représentant légal, venus ici pour une mission définie, ne se laissent pas facilement persuader de partir. Dois-je leur dire que le trépas de Yokoboué étant contraire à la volonté de Votre Majesté, ils doivent se mettre à la poursuite de Takigoutchi et le décapiter ?

Yokoboué eut à ce moment grand'peine à se contraindre. Elle fit un mouvement comme pour sortir de sa cachette ; mais l'Impératrice, recouvrant le visage de la jeune fille, avec sa manche flottante, lui adressa un coup d'œil et lui fit

(1) C'est-à-dire la vie du passé, du présent et de l'avenir.

signe de ne pas se montrer. Yokobouè se haussa sur ses genoux et à travers ses sanglots, dit très bas à l'Impératrice :

— Je demande à Votre Majesté de me pardonner si je parais décliner sa miséricorde, mais Morotaka Dono dit que, si ma vie est épargnée, celle de mon bien-aimé sera prise. Puis-je demander à Votre Majesté de me livrer et de sauver ainsi Takigoutchi de la mort ?

Un bref silence suivit ; puis l'Impératrice dit à Morotaka :

— Je comprends que la volonté du Seigneur Shiguémori est qu'on exécute soit Yokobouè, soit Takigoutchi. Fort bien. Vous me dites que deux guerriers sont venus ici, l'un comme exécuteur et l'autre comme représentant légal. Maintenant, Mesdemoiselles, faites entrer les deux guerriers dans la chambre voisine, car j'ai quelque chose à leur communiquer de derrière la jalousie baissée (1). Vous aussi, Morotaka, devrez écouter ce que je vais dire.

L'Impératrice essuya ses larmes, puis, dans une posture pleine de dignité, elle prit place sur un siège bas, derrière un store en bambou. Sa mine et sa contenance donnaient une impression de beauté et de majesté et commandaient le respect. Tout de suite, les guerriers furent annoncés. On entendit l'Impératrice parler d'une voix claire.

— Soyez les bienvenus tous les deux. Bien que le Seigneur Shiguémori soit mon frère aîné, pourtant il est aussi mon sujet. Sans avoir égard au poste éminent qu'il occupe de Seigneur Gardien du Sceau privé, il a, de ses propres mains, décapité Yoshitsougou. Je ne puis penser qu'une chose : c'est qu'il n'a pas toute sa raison. De plus, je considère comme outrageant qu'il n'ait pas craint de dépêcher à la Cour des personnes chargées d'un ministère brutal. N'est-ce donc rien pour lui de profaner le Palais Impérial en y versant le sang ? Comment pourrais-je souffrir que cette pauvre petite Yoko-

(1) Dans le temps jadis, c'était pour l'Empereur et pour l'Impératrice la coutume de s'adresser aux gens de rang inférieur de derrière une jalousie.

bouè, qui m'a servi depuis sa jeunesse jusqu'à aujourd'hui, périsse cruellement par le sabre de l'exécuteur ? Je ne suis qu'une femme, mais je suis née d'une famille « d'arcs et de flèches »; je suis la fille du Seigneur Kiyomori, premier ministre. Je n'ai pas appris à donner la mort dans la bataille; mais ce n'est pas une raison pour que je ne sois pas capable de remplir l'office de décapiter une autre personne. C'est moi-même qui décapiterai Yokobouè et qui présenterai sa tête au représentant légal ; vous aurez à examiner soigneusement la tête et à rendre compte au Seigneur Shiguémori. Quand j'aurai accompli cet acte, moi à mon tour, j'examinerai la tête de Yoshitsougou. Yokobouè, je voudrais faire tout ce qui est en mon pouvoir, faire l'impossible; mais il est évident que mes efforts sont inefficaces. En conséquence, sortez d'ici et préparez-vous à la mort.

Dans les yeux luisants, pénétrants, de l'Impératrice, des larmes brillaient. Yokobouè sortit de sa cachette et se prosterna devant son Impériale maîtresse.

— Très gracieuse Majesté, sanglota-t-elle, votre bonté est plus haute que le mont Shoumi et plus profonde que l'océan; mais, de salir vos honorables mains avec mon sang, c'est impossible ! Le châtiment de Dieu descendrait de lui-même sur moi; c'est couverte d'opprobre que je me présenterais dans l'autre monde. Je demande une grâce suprême à Votre Majesté : qu'elle me laisse mourir par le sabre de l'exécuteur. Je ne me plaindrai pas du mode de l'exécution quelque sévère qu'il soit. Mon espérance, c'est qu'il me sera donné de rencontrer mon bien-aimé dans la vie future. Je suis affligée de me séparer de Votre Majesté dont la bonté est si infinie que, dussé-je renaître sept fois dans ce monde, je pourrais difficilement espérer retrouver une autre maîtresse d'une bonté semblable. Permettez-moi de mourir de la main de l'exécuteur.

— Non, je ne puis permettre que la suivante qui est la plus chère à mon cœur soit immolée par un guerrier. Réconci-

liez-vous avec l'idée de mourir du tranchant de mon sabre.

L'Impératrice releva sa robe, et prenant son sabre dans une panoplie, elle le plaça sous son bras gauche en disant :

— Venez avec moi, ma fille, vous recevrez la mort dans une des chambres intérieures.

Elle s'en alla posément, avec une dignité souveraine. Yokoboué la suivit. Tous ceux qui étaient présents et, en particulier, Katsouyori et Moritsougou, restaient saisis de crainte et de douleur en présence de son apparent courroux et de la mélancolie qu'ils lisaient dans sa contenance.

— Katsouyori Dono, remarqua Moritsougou, sur un ton de réconciliation, avez-vous remarqué que les vues de Sa Majesté à l'égard de Yokoboué et de mon frère semblent entièrement contraires à ce qu'on avait affirmé être sa volonté primitive ? Avez-vous observé que Sa Majesté et le Seigneur Shiguémori paraissent s'adresser mutuellement des reproches ? Cela ne semble-t-il pas étrange ? Je suis persuadé qu'ils sont l'un et l'autre le jouet de quelque malfaisant scélérat. Notre mutuelle hostilité à nous n'est qu'une question privée, et le cas de Takigoutchi et de Yoshitsougou, bien qu'ayant un caractère officiel, n'a pas une importance capitale. Par contre, un refroidissement, que dis-je ? une discorde entre Sa Majesté et le Seigneur Shiguémori seraient une affaire d'une haute gravité et qui pourrait entraîner des perturbations publiques. Faisons donc la paix et appliquons tous nos efforts réunis à élucider cette question.

— Certainement, approuva Katsouyori ; c'est précisément mon idée. Tout d'abord, considérons notre amitié comme rétablie, ensuite observons attentivement tout le monde et ayons l'œil ouvert.

Les deux guerriers échangèrent des regards significatifs, puis promenèrent autour d'eux des regards sévères. Morotaka, qui, pendant tout ce temps, avait été fort mal à son aise, était cette fois à bout d'efforts.

— Aïe ! me voici pris d'une attaque de lumbago ; j'ai très mal aux reins ; impossible d'endurer plus longtemps cette douleur. Je vous prie de m'excuser, Messieurs. Soyez assez bons pour m'excuser aussi auprès de Sa Majesté si je suis obligé de me retirer. Aïe ! Encore ces élancements ! Adieu, Messieurs !

Avec une face tordue et en se tenant les flancs, Morotaka s'en fut. Sans pouvoir se cacher leur surprise, les deux guerriers accompagnèrent de leurs regards la silhouette du partant.

— Voilà qui me paraît bien suspect, s'écrièrent-ils ensemble. Comment se fait-il que ce compère, qui est le super-intendant de ce palais, puisse, sous le simple prétexte d'une maladie soudaine, disparaître dans une occasion de première importance comme celle-ci ?

Ils avaient à peine fini de parler, que Madame Tonaçè apparut avec un coffret à tête à la main.

— Je vous salue, messieurs, dit-elle en s'asseyant. Sa Majesté a décapité Yokobouè et a placé sa tête dans ce coffret qui, comme vous le voyez, a été scellé par elle. Sa Majesté m'ordonne de recevoir de vous la tête de Yoshitsougou, et cela fait, de vous livrer la tête de Yokobouè.

Katsouyori courba respectueusement la tête, et, brisant le sceau de la boîte qu'il avait apportée, en enleva le couvercle. Quel ne fut pas leur étonnement à tous les trois en apercevant à l'intérieur, non pas la tête de Yoshitsougou, mais une queue de chevelure et une pierre mise pour faire poids. Alors, Madame Tonaçè, à son tour, brisa avec sa dague le sceau de son coffret, et mit au jour les objets qu'il contenait. Stupeur ! Ces objets consistaient simplement en une flûte de bambou coupée en deux à hauteur de l'embouchure et en une certaine quantité de terre pour faire poids. Tous les trois restèrent muets d'étonnement. Après une minute de recueillement, Katsouyori s'écria :

— Il est au-dessus du privilège accordé à un homme de mon rang et de ma position de hasarder cette remarque ; mais

quelles sages personnes que Sa Majesté et le Seigneur Shiguémori ! Je suis rempli de respect et de vénération en présence de la bonté sans limite qu'ils ont manifestée, et devant le fait que, sans entente préalable, ils aient pris précisément la même mesure tous les deux. Si Sa Seigneurie avait immolé Yoshitsougou, du même coup, il eût enlevé la vie à Karoumo ; et c'est pourquoi le bon plaisir de Sa Seigneurie a été d'épargner gracieusement Yoshitsougou en coupant cette queue de cheveux et en faisant de lui un prêtre. En embrassant la prêtrise, un homme rompt toute attache avec le monde séculier ; car celui qui a adopté un nom bouddhique est, pour ainsi dire, un homme mort. Cettte pierre, mise pour faire poids, est un symbole de la tombe ; ainsi peut-on dire que Sa Seigneurie a immolé Yoshitsougou. C'est une mesure miséricordieuse en harmonie avec la doctrine bouddhique d'après laquelle « le méchant sera sauvé dans la même heure que le juste. » Sa Majesté l'Impératrice est visiblement du même avis. Si Sa Majesté avait décapité Yokobouè, comment Takigoutchi eût-il pu survivre ? Le *yokobouè*, ou flûte, est un instrument merveilleux qui possède des notes miraculeuses et une âme qui lui est propre... En coupant cette flûte en deux et en la recouvrant de terre, Sa Majesté a voulu dire que Yokobouè congédiée, c'est comme si elle n'était plus de ce monde. Ainsi l'un et l'autre étant sauvés de la mort, il s'ensuit que tous les quatre sont sauvés, et combien grande sera la joie et la gratitude de leurs parents, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs autres proches et de leurs amis ! Il doit apparaître qu'une mesure faisant don de la vie, comme celle qui a été prise ici par le Seigneur Shiguémori et par Sa Majesté, est une action plus pieuse que les prières adressées par un million de prêtres en faveur des éons. Infinie est leur bonté ! Oh ! Moritsougou, comment pourrons-nous reconnaître la grande faveur qu'on nous a faite en épargnant les vies de votre frère et de sa prétendue et celle de mon fils

et de sa prétendue ? Oh ! la bonté, la miséricorde de cette action !

Les héros au cœur de lion s'étreignirent les mains et demeurèrent sans voix, étranglés par des larmes de reconnaissance. Madame Tonaçè, elle aussi, était émue jusqu'aux larmes.

— Je suis honteuse, Messieurs, dit-elle, car au fond de cette affaire, il y a un grand scélérat. Je n'ai pas besoin de spécifier son nom. Maintenant que mon père et ma mère ne sont plus, l'amour que je porte à mon frère est semblable à l'amour d'une mère pour son fils. Et dire, hélas ! qu'il faut le voir tel qu'il est ! Comment se fait-il que sa perversité n'ait pas éveillé l'attention de Sa Majesté et du Seigneur Shiguémori qui, tous deux, sont si remplis de sagesse et de sagacité ? J'en suis réduite à penser qu'ils jugeront que je suis sa complice. J'y suis préparée, quoique, par les dieux et par Bouddha, je ne sois pour rien dans tout cela. Je crains pourtant que leurs soupçons ne soient point dissipés même après ma mort. Je vous demande de m'accorder votre sympathie messieurs.

Un mélancolique silence suivit. A la fin, Katsouyori parla avec douceur :

— Vous avez notre affectueuse sympathie, Madame. Chacun possède son âme distincte. Des parents ne peuvent savoir ce qui se passe dans l'esprit d'un enfant, et l'esprit d'un frère est inconnu à sa sœur. Nous n'avons nulle peine à comprendre que vous êtes totalement étrangère aux intentions de votre frère. Un miroir reflète un objet exactement tel que cet objet lui est présenté. Regardez-vous dans un miroir avec des traits grimaçants, et une face grimaçante vous sera renvoyée ; regardez-vous avec un visage calme, et c'est un visage calme qui vous saluera. La même chose est vraie à l'égard de Sa Majesté : comportez-vous avec innocence et sincérité vis-à-vis de Sa Majesté, et l'image qui sera réfléchie dans le miroir mental de Sa Majesté sera une image d'innocence et de sincérité.

Ils échangèrent leurs coffrets à tête. Les guerriers adressèrent à la Dame un adieu courtois et ils se mirent en route.

IV

Infortunée Yokoboué ! Pendant une longue période, elle avait menée une vie séquestrée à Kwazan, près de la capitale, encore que pas un jour ne se passât sans qu'elle languît d'amour pour Takigoutchi. A la fin, son passionné désir de le revoir l'amena à entreprendre un voyage à la recherche de son bien-aimé. Ayant revêtu un costume de voyage et caché son visage sous une coiffure de jonc, elle sortit un matin avant la pointe de l'aube. Elle adressa un mélancolique adieu à son ermitage et, à pied, bravant la fatigue, elle se mit en marche le long des étroits talus, à travers les rizières.

Comme elle se traînait péniblement, elle aperçut loin dans le sud, sur le mont Inari, les feuilles écarlates des érables, que la poétesse Izoumi Shikibou immortalisa dans un poème d'amour. Son imagination s'égara vers le village de Foukakousa situé au pied de la montagne, nom fameux parce qu'il restait lié à celui du gentilhomme de cour Foukakousa-no-Shôshô, qui finit d'une mort tragique par suite de la violence de son amour pour la ravissante poétesse Komatchi. Au moment où, traversant la rivière Kamo, elle arrivait à la rue de Gojô, elle aperçut, passant par là, beaucoup de voitures de marchands de fleurs, sur lesquelles reposaient des monceaux de fleurs constellées par la rosée du matin. A la vue de ces fleurs, la jeune fille malade d'amour ne put s'empêcher de les associer au souvenir du char à bœufs, dans lequel le héros de l'*Histoire de Ghenji* rend visite à la fille d'un paysan vivant dans le voisinage. Avant d'atteindre le village Saga, qui servait de retraite à de nombreux moines, elle devait traverser

beaucoup de villages, beaucoup de forêts, et un certain nombre de cours d'eau. Les noms, particuliers à chacun de ces lieux, avaient pour elle une signification, soit d'espoir, soit de cainte.

A Saga, elle trouva de si nombreux ermitages dans les vallons et sur les sommets des collines, qu'elle ne savait auquel frapper pour s'enquérir de son bien-aimé. Dans son incertitude, elle s'adressa à une jeune paysanne qui rentrait à la maison, venant du jardin où elle avait récolté des légumes.

— Quelque part, dans les environs, habite un jeune samouraï de la capitale qui s'est fait prêtre. Voulez-vous me dire où est sa cabane ?

— Hum ! vous dites... un jeune samouraï qui s'est fait prêtre ?... Voyons, qui ça peut-il être ? Le père Nensaï est un chasseur. Le père Dôkin (1) était un... je ne sais comment dire. Ce ne peut pas être le père Dosaï, car il est parti pour Nara. Ah ! j'y suis! Il y a quelque temps de cela, un jeune samouraï de la famille de Taïra s'est rasé la tête au temple Ojôin. C'est là-bas. Suivez ce sentier et vous trouverez assez facilement son ermitage. Tenez !... écoutez ! vous pouvez entendre le bruit des prières dans sa cellule.

Ayant dit ces mots, la jeune fille s'éloigna. La joie de Yokoboué ne connut plus de borne. Pas de doute : le jeune prêtre devait être son Takigoutchi. Elle courut le long du sentier et bientôt atteignit la maisonnette d'où venaient les tintements de la clochette accompagnant les prières. C'est le cœur battant qu'elle leva la main et frappa à la porte de la clôture du jardin.

— Je voudrais vous parler, Monsieur ! S'il vous plaît, décrochez la porte ; s'il vous plaît, ouvrez la barrière.

— Je suis à vous, répondit une voix bourrue.

L'instant d'après, apparut à l'intérieur de la clôture un

(1) Il y a, dans l'original, un calembour qu'on doit renoncer à reproduire.

homme d'environ quarante ans, pauvrement vêtu, la tête rasée.

— J'ai fait erreur,dit-il en souriant. Je pensais que c'était la bonne femme apportant du riz pour demain. Mais, en revanche, voici un délicieux repas pour un festin nocturne. Je dois vous apprendre, ma belle enfant, que si le prêtre d'ici est un jeune homme, il était naguère samouraï et qu'il a une conduite très stricte. Quelle que soit la coquetterie que vous déployiez avec lui, laissez-moi vous avertir que, pour rien au monde, il ne se laissera aller même à découvrir votre plat. Non, non pas lui certes, jamais ! Quant à moi, je m'abstiens également de viande aujourd'hui et demain ; mais si cela ne vous dérange pas trop, revenez après-demain.

— Quelle bêtise ! Que voulez-vous dire ? Je sais très bien que c'est un homme d'une volonté inébranlable ; mais, si je suis mise en sa présence, il me reconnaîtra. Soyez assez bon, Monsieur, pour aller l'avertir tout de suite je vous prie ?

— Alors vous êtes son amie ? Vous auriez dû me le dire plus tôt. Attendez un moment. — Ce disant, il se précipita dans la cellule. Yokobouè le suivit du regard et se dit : « Takigoutchi Sama disait bien souvent qu'il avait un factotum préféré : ce doit être ce camarade. Quel serviteur loyal, d'avoir embrassé la prêtrise en même temps que son maître. C'est vraiment admirable ! »

Le domestique à tête rasée reparut en criant :

— Oh ! c'est épouvantable, épouvantable ! Est-ce que vous allez restez là à attendre, la fille ? Quelle frayeur j'ai eue ! Quand j'ai annoncé à mon maître votre venue, il m'a foudroyé avec des yeux comme des soucoupes et il a rugi : « Depuis que je me suis retiré ici, y ai-je jamais fait venir une jeune fille ou une femme ? En premier lieu, j'ai très peu d'argent. Vous êtes un débauché, vous. Toutes les fois que vous rencontrez une femme, tout de suite ce sont des badinages avec elle. Je suis fatigué d'un pareil idiot ! N'y revenez pas,

à me faire de pareilles commissions. » Et, après avoir dit cela, il m'a frappé la tête à coups répétés avec un marteau de clochettes. Dehors, la fille !

— En vérité, il a eu raison en interprétant mal ce que j'ai dit. Je suis désolée de vous donner encore de la peine ; mais soyez assez bon pour l'informer que je viens de la cour de Sa Majesté. Votre maître comprendra alors.

— Non, non, dit-il avec aigreur, en secouant violemment la tête, il n'y a pas de cour de Sa Majesté qui tienne (1). Jamais il ne prêtera l'oreille à aucune mention d'une robe de soie ou d'un jupon (1). Si je vais lui parler, je recevrai de nouveaux coups. Épouvantable, épouvantable !

— Vous paraissez vous être rasé la tête récemment. Je crains que vous n'attrapiez froid à la tête ; je serais heureuse de vous offrir un capuchon, mais je n'en possède pas ; permettez-moi donc de vous offrir ceci. Yokobouè lui fit voir une enveloppe de tissu, puis la jeta par-dessus la barrière. Le compère s'en saisit avec une joie non dissimulée.

— Merci, Mademoiselle. Je vois que c'est un tissu de crêpe fort cher et la doublure est en soie rouge. Je peux m'en servir comme capuchon. Est-ce qu'il n'y avait pas quelque chose d'enveloppé là-dedans ?

— Oui, l'étoffe contenait de l'argent que j'ai donné tout à l'heure à des mendiants ; mais la prochaine fois que je viendrai, je vous apporterai quelque chose dont vous pourrez avoir besoin. Je suppose que vous avez des mouchoirs en papier ?

— Oui, j'en ai. Ce qui serait le mieux... vous comprenez ?

— Je comprends... Je ne manquerai pas d'en apporter. Voulez-vous être assez bon pour m'accorder ma requête.

— Dans ce cas, parfaitement.

De nouveau, il se précipita dans l'ermitage.

— Il n'est personne pour être aussi complaisant et de cœur

(1) Il y a ici des calembours absolument intraduisibles.

aussi candide que les gens de basses classes. C'est assurément un messager d'amour en ma faveur. Je pense que je vais pouvoir passer la nuit dans cette cabane et causer avec mon bien-aimé tout le long de la nuit.

Une extase s'empara d'elle. Elle se haussa sur la pointe des pieds en tremblant. Mais, une minute ou deux après, ce fut un messager d'amour tout déconfit qui s'en revint.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il a dit ? Vite !

— Tout a été inutile. Il refuse de vous voir. Il a seulement dit en jurant : « Une amie, hein ! Pas d'ami du moment que c'est une femme. Je ne me soucie pas plus de traverser la route pour parler à une femme que pour parler à une chienne ou à une poule. » Je suis désolée, ma fille. J'ai bien peur que ce ne soit en vain que vous m'ayez fait cadeau d'un foulard de crêpe.

Il disparut de nouveau dans la cabane. Le désappointement de Yokobouè était si profond qu'elle était complètement désemparée. Elle s'écroula sur le sol et pleura à chaudes larmes :

— Quel changement en lui. Trois années durant nous avons langui d'amour l'un pour l'autre. Trois années peuvent paraître un court espace de temps ; mais quand c'est jour par jour que l'on compte, cela fait plus d'un millier de jours et de nuits. C'est pendant autant de jours et de nuits que, lui et moi, nous avons langui l'un pour l'autre. Du jour où nos relations sont devenues intimes, que de peines et de difficultés nous avons eues pour arriver à nous voir en secret ! Nous nous sommes juré l'un à l'autre que nous deviendrions mari et femme pendant sept existences successives, et maintenant il refuse même de me voir !

Elle se cramponna au montant de la petite porte et pleura amèrement ; mais personne ne vint la consoler.

— Ce sont de vaines plaintes que je profère. Maintenant que je suis abandonnée par mon bien-aimé, pour quelle raison vivrais-je encore ? Que me sont la lune brillante et les belles

fleurs ? Je vais aller me noyer là-bas dans la rivière ; et, aux enfers, il me restera la joie de regarder l'image de mon amant quand elle viendra se réfléchir sur l'eau. Réduite à cette résolution désespérée, la jeune fille prit sa course vers la « Fosse de Plover (1) ».

Le serviteur devenu prêtre vint à l'apercevoir et resta tout saisi.

— Maître ! La jeune fille est allée se noyer. Voyez ! voyez ! Elle court vers la rivière.

Le prêtre tressaillit et se précipita au dehors. Il enfonça la porte de la barrière et, courant vers la jeune fille, la saisit dans ses bras.

— C'est Takigoutchi Sama, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle en l'embrassant.

— Non, je ne suis pas Takigoutchi.

— Ne me mentez pas mon chéri.

Elle s'accrocha à lui, mais avec douceur il se libéra.

— N'est-ce pas Yokobouè Dono ?

— Êtes-vous Yoshitsougou Sama ? Comme je suis triste ! Ma vie a été épargnée, grâce à la miséricorde de Sa Majesté ; depuis lors, je n'ai vécu que dans l'espoir de rencontrer Takigoutchi Dono. Hélas ! mon espoir est déçu. Je vous demande de me tuer, Yoshistougou Sama.

Elle saisit la manche de Yoshistougou et fondit en larmes.

— Ne vous laissez pas abattre ainsi, dit Yoshitsougou, lui-même presque en pleurs. Moi aussi, j'ai été gracieusement pardonné par mon Seigneur lige; et depuis je me suis fait prêtre. Mais malgré tout, je n'ai pas été capable de m'affranchir des passions terrestres ; aussi, pas une seconde, je ne cesse de me souvenir de ma bien-aimée Karoumo. Au spectacle de votre douleur, je puis imaginer facilement quel désir pas-

(1) Nom de la partie la plus profonde de la rivière.

sionné elle a de me revoir. Voici que, dans cette vie même, tous les quatre nous sommes séparés les uns des autres par le destin, si bien que l'espoir même de pouvoir vivre ensemble dans une fleur unique de lotus dans la Terre Pure semble tous les jours aller en diminuant. Mais comme Takigoutchi et Karoumo, lui épris de vous, elle éprise de moi, ne peuvent pas être partis pour les provinces éloignées, mettons-nous en route à leur recherche. Le proverbe dit : « Le désir trouve son chemin même à travers un roc. » Tôt ou tard, ce que nous désirons s'accomplira. Ayez bon courage, Yokobouè Dono. Dans ce monde, un prêtre n'a pas de place fixe où demeurer; je puis dès lors partir à n'importe quel moment. Bouddha est un et le même dans l'Univers tout entier. Partout et n'inporte où Bouddha peut être trouvé. Je n'ai par conséquent pas besoin de prendre congé de Bouddha dans mon sanctuaire. Tenez-vous prête à partir, Yokobouè Dono.

Sur ce, Yoshitsougou laissa son ermitage aux mains de son serviteur devenu prêtre, fit ses adieux au camarade et partit avec la jeune fille.

Comme une cane mandarine séparée de son canard et un coq faisan séparé de sa poule, le couple erra çà et là, versant des larmes secrètes mais se réconfortant l'un l'autre, cependant que les semaines passaient sans qu'ils eussent réussi à savoir où se diriger.

Tard dans un après-midi d'hiver, ils se trouvèrent cheminant le long d'un sentier de montagne dans le district de Shiga. La neige tombait épaisse et en rafales. Un vent glacial venu du mont Hiei mugissait à travers les arbres encroûtés de glace. Les souffrances qu'avaient endurées Yokobouè pendant le long voyage l'avait exténuée. Depuis quelque temps, elle s'était affaiblie, et maintenant, la rigueur de la température l'éprouvait si durement qu'elle semblait à peine capable de faire un pas de plus.

— Faites appel à votre courage, Yokobouè. Ne vous alarmez

pas de votre faiblesse. Je suis sûr qu'il vous sera donné bientôt de retrouver Takigoutchi.

— Merci... pour... vos... paroles... affectueuses.

Ses lèvres étaient si engourdies que ces mots n'en sortirent qu'entrecoupés.

— Il est naturel que vous soyez fatiguée, répondit Yoshitsougou. J'avais bien dans l'idée de demander un abri pour deux ou trois nuits afin de restaurer vos forces, mais malheureusement, nous voici tout près de la fin de l'année, et c'est le moment où chaque famille est affairée ; et, d'ailleurs en aucun cas personne ne donnerait l'hospitalité à un prêtre et à une jeune femme. Il y a maintenant plus de cent nuits que nous couchons à la belle étoile, et pour vous qui avez eu à la Cour une vie douce et confortable depuis votre enfance jusqu'à présent, il est bien certain que cela a dû être très pénible. Vous méritez toute ma sympathie. A environ un mille d'ici, se trouve le village de Shiga. A la toute première maison où nous arriverons, je demanderai certainement aux gens de nous donner à loger pour la nuit. Allons ! essayez de marcher encore.

Ainsi stimulée, Yokobouè fit de son mieux pour obéir ; mais si faibles et engourdies étaient ses jambes, qu'elle chancela et s'abattit dans la neige.

— Que d'embarras je cause ! s'écria-t-elle. En vérité, je suis confondue de votre bonté pour moi. Vous même êtes à la recherche de votre aimée ; et pourtant, en dépit de vos souffrances, vous m'avez enveloppée de protection depuis un temps très long. Vous avez affectueusement veillé, sans aucun signe d'impatience, sur une femme mourante, malgré les pénibles rafales de neige qui balayent cette étrange partie de la contrée, et sans vous occuper de vos propres tribulations. Sûrement, vous avez dû être mon père ou mon frère dans une existence antérieure. Il m'est tout à fait impossible de vous regarder comme un simple ami. Ce fut pour moi une chance de vous rencontrer ; mais je commence à me demander pour-

quoi il m'a été pendant si longtemps impossible de retrouver Takigoutchi avec qui j'ai échangé des vœux de fidélité. J'ai peur que mon infortuné destin ne soit la contre-partie divine de la bonté imméritée que Sa Majesté m'a témoignée. Par ma propre anxiété, je puis bien imaginer la peine de Karoumo Dono. Cinq (1) longues années ont passé depuis le jour où elle allait avoir un enfant, et pourtant vous ne vous êtes pas rencontrés. Dure destinée que la sienne ! De tout mon cœur je sympathise avec vous dans votre douleur. Je suis navrée de vous avoir donné un tel embarras, alors que vous êtes déjà accablé par vos propres tribulations ; mais, à cela, pas de remède. On dirait que mon angoisse et cette tempête me coupent la respiration ; je me sens prise de vertige ; je crois que j'aurai de la peine à vivre jusqu'à demain. Mes heures sont comptées. Je n'ai même plus assez de force pour prier Bouddha. Aidez-moi à prier afin qu'il me soit accordé de renaître dans la fleur du lotus, dans la Terre Pure, avec Takigoutchi. — Elle respirait avec difficulté et semblait sur le point de rendre l'âme. Yoshitsougou, accablé lui-même de douleur et exténué, parla avec un peu de sévérité à sa compagne malade pour la stimuler.

— Voilà un manque d'énergie de votre part, Yokobouè. Si vraiment votre sympathie s'étend jusqu'à Karoumo, pourquoi ne vous armez-vous pas de courage ? Non seulement vous devriez braver la neige, mais encore le feu pour retrouver Takigoutchi et pouvoir ensuite chercher Karoumo en sa compagnie et en la mienne. Vous me faites un peu l'effet d'une femme qui n'a pas de ressort.

Il l'aida à se remettre sur pied.

Yokobouè épuisée s'écria :

(1) La mention de cinq années écoulées depuis la grossesse de Karoumo semble être en contradiction avec l'annonce que Yoshitsougou est devenu prêtre récemment. Notre auteur fait preuve d'un singulier manque d'explications en ce qui concerne le lieu où Yokobouè et Yoshitsougou ont passé ces années.

— Je suis honteuse de ma faiblesse et de mon égoïsme; je vous demande pardon.

Elle s'appuya sur le bras de Yoshitsougou. Ils reprirent leur marche dans l'obscurité à la lueur même de la neige. Quand, au milieu des rafales de neige, ils furent, au prix de quelle peine, arrivés un peu plus loin, ils eurent la joie de découvrir, loin en avant, une cabane qu'éclairait le feu de l'âtre. Ils s'en approchèrent en trébuchant, et, regardant à travers les fentes de la porte en papier, ils aperçurent une lumière endormie, vacillant devant les images des Trois Divinités de la Bienvenue (1). Ils virent également un petit garçon de cinq ou six ans, paraissant intelligent, qui entretenait avec des fagots le feu où chauffait une bouillotte. L'espérance illumina leur cœur. Yoshitsougou entr'ouvrit la porte.

— Dites, mon petit monsieur ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit l'enfant en se haussant sur ses pointes. Que désirez-vous ?

— Nous sommes des voyageurs qui avons perdu notre chemin dans la neige ; nous ne sommes que deux. Soyez assez bon pour nous permettre de nous reposer dans ce coin jusqu'au jour.

— Je suis désolé, répondit le petit garçon d'un air innocent, mais ferme; mais le prêtre de cette maison m'a donné l'ordre de ne jamais ouvrir la porte en son absence; par conséquent, je ne puis pas vous recevoir ici.

— Vous auriez raison de refuser, car c'est le moment de l'année où chaque maison doit être gardée contre les voleurs. Mais voyez, ma compagne est une femme qui est malade. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre en état de voler. Je vous demande pardon de vous parler comme on le ferait à une grande personne, mais ce serait un acte de grande pitié de

(1) Ces divinités sont Amida, Kwannon et Seishi, et c'est eux qui guident vers le paradis les âmes des morts.

nous donner l'hospitalité. Nous nous excuserons auprès de votre maître. Je le répète, soyez assez bon pour exaucer notre prière.

— Non, impossible.

— Alors, voulez-vous nous permettre de boire de l'eau qui est là à bouillir ?

— Ce n'est pas de l'eau, c'est une médecine. La première infusion (1) n'est pas encore faite.

— Y a-t-il donc quelqu'un de malade ici ? Qui est-ce ?

— C'est maman. Elle est malade depuis longtemps. Elle reste couchée derrière ce paravent nuit et jour. Matin et soir (2), le prêtre cuit les aliments. Ce soir, il est descendu au village, tout près d'ici, pour acheter une médecine pour maman.

— Dans ce cas, quoique le prêtre soit absent, vous serez tout de même bien capable de demander à votre maman de nous donner l'hospitalité pour la nuit. Soyez assez gentil pour faire cela, mon petit monsieur.

— Non, non. Le prêtre prend les plus grandes précautions au sujet de maman. Il dit que je ne dois jamais, en son absence, laisser entrer ici personne, qui que ce soit, de crainte que maman ne vienne à être enlevée. Je ne peux pas vous laisser entrer.

— Kaméwaka, appela une mince voix de femme de derrière le paravent; ce sont des voyageurs qui demandent à loger, n'est-ce pas ? Ils doivent avoir froid par cette température. Le prêtre sera bientôt de retour; fais-les donc entrer tout de suite.

— Non maman, dit obstinément le petit garçon; le prêtre

(1) Dans les temps anciens, les médicaments pour l'usage interne étaient des décoctions préparées avec des herbes et des racines. On soumettait celles-ci à une ébullition prolongée dans l'eau. On répétait souvent l'opération deux ou trois fois de suite.

(2) En ce temps, les prêtres bouddhistes faisaient seulement deux repas par jour, un le matin, et l'autre à la nuit.

m'a dit de ne jamais ouvrir la porte, même à nos amis. Je vais tout de suite descendre et aller le chercher.

Ce disant, il décrocha du mur un large chapeau en fibre de bambou, le mit sur sa tête et sortit au milieu de la neige qui tombait à gros flocons.

— Bon, bon, se dit Yoshitsougou à lui-même, il n'est que naturel qu'un prêtre veuille cacher sa femme. Je suppose que cet enfant est à lui et qu'il le donne comme un élève. Pendant que le petit garçon est dehors, je vais entrer ici à la dérobée avec Yokobouè, et nous allons nous chauffer au feu. Au fait, non ! Si nous mécontentons le prêtre, nous n'obtiendrons pas l'hospitalité pour la nuit; patientons encore un peu.

Il disposa son chapeau et celui de la jeune fille sur le corps de Yokobouè à l'endroit où elle était tombée dans la neige, et frissonnant lui-même de froid, il essaya de la réchauffer dans ses bras. La neige tombait à gros flocons sur les deux chapeaux. La nuit s'avançait. Quand il se secouait, les flocons de neige tombaient de lui comme des plumes d'oie; les aiguilles de glace qui pendaient à ses manches et à celles de la jeune fille tintaient comme de petites clochettes.

— Eh ! les voyageurs ! cria une voix d'enfant. Le prêtre est de retour. — Le prêtre et l'enfant apparurent hors des ténèbres.

— Est-ce vous qui demandez l'hospitalité ?

— C'est moi, monsieur. Mais quoi ! C'est vous Takigoutchi, n'est-il pas vrai ?

— Yoshitsougou ! Quelle extraordinaire rencontre, en vérité ! Mais, avant toute autre chose, laissez-moi vous rendre mon précieux dépôt. Voici votre fils, dont vous avez été séparé, alors qu'il était encore dans le sein de sa mère, de Karoumo Dono !

Karoumo fit son apparition. Elle était transportée de joie.

— Mon cher Yoshitsougou, voici notre fils.

— Mon cher père !

Tous les trois s'embrassèrent, en se contemplant avec ravissement. La joie les empêchait de parler.

Après une brève pause, Yoshitsougou dit à son ami :

— Quant à moi, je vous ai apporté un splendide présent : voici Yokoboué Dono.

— Je vous remercie de votre amitié.

Takigoutchi saisit avec transport sa bien-aimée en s'écriant : « Yokoboué ! Yokoboué, ma chérie ! « Mais il n'y eut pas de réponse.

Il secoua la neige dont la jeune fille était couverte. Il l'étreignit dans ses bras. En vain ! A leur consternation, elle ne donnait pas signe de vie. Il ouvrit de force ses dents contractées et souffla dans sa bouche pour rétablir la respiration, mais sans résultat. Le pouls et la vie s'étaient complètement évanouis. Takigoutchi, accablé de douleur, la prit sur ses genoux et essaya de réchauffer son corps en le pressant contre sa poitrine nue.

— Oh ! Yokoboué, combien notre amour est infortuné ! s'écria-t-il en sanglotant. Pendant ces cinq longues années, nous avons langui d'amour l'un pour l'autre et avons souffert des épreuves indescriptibles en pensant l'un à l'autre. Et, maintenant, vous voilà morte, sans avoir joui un seul jour d'un complet état de mariage. Ainsi il a donc fallu que vous vinssiez, sans vous en douter, jusqu'à la porte même de votre bien-aimé, et que vous demeuriez à geler dans la neige jusqu'à en mourir, tandis que, pendant ce temps-là, flambait joyeusement un feu à l'intérieur ! Oh ! Yokoboué, si réellement vous m'aimez, que j'entende seulement sortir de vos lèvres ce mot : « mon chéri » !

Yoshitsougou et Karoumo, également en larmes, aidaient à soutenir le corps de Yokoboué au-dessus de l'âtre où ils mettaient tous leurs soins et toute leur tendresse à le réchauffer. Nul signe n'apparaissait de retour à la vie. Karoumo,

au milieu de ses sanglots, ouvrit son coffret à amulettes en disant :

— J'ai ici un précieux encens appelé la « reine des médecines » ; on dit qu il a des vertus miraculeuses. C'est une partie d'un cadeau fait par l'empereur de Chine à l'Empereur Goshirakawa, qui, à son tour, l'offrit à Sa Majesté l'Impératrice. Sa Majesté a gracieusement donné cet encens à Yokoboué Dono et à moi-même, comme gage des relations qui unissent la maîtresse et sa suivante, et qui doivent s'étendre au monde futur. J'ai la foi que le parfum de cet encens ramènera Yokoboué à la vie. Je vais donc le brûler.

Elle n'avait pas plutôt commencé à brûler l'encens qu'une odeur suave remplit l'air, et, miracle des miracles, le corps de Yokoboué recouvra instantanément sa chaleur ; son pouls se ranima et son visage reprit ses couleurs. Elle poussa un soupir et ouvrit les yeux. Alors, elle s'écria : « C'est Takigoutchi Sama ? Ah ! Quelle joie de vous voir ! » Elle redevint une ravissante femme, pleine de santé. Les assistants étaient stupéfaits et remplis de joie.

— Quand mes esprits s'étaient comme envolés et qu'il me semblait être dans un demi-rêve, j'ai senti la suave odeur du précieux encens et entendu la voix de Sa Majesté qui s'écriait : « Yokoboué ! Yokoboué ! » L'instant d'après, mon rêve se dissipa et je revins à moi. Puissant est le bienfait de Sa Majesté !

Tous les quatre passèrent une heureuse nuit, conversant joyeusement de ce qui leur était respectivement arrivé au cours de cinq dures années.

V

Quand on connut toute l'étendue de la fourberie de Morotaka et de ses calomnies, il apparut nettement qu'il méritait

la mort ; mais, en considération de sa sœur Madame Tonaçé, et parce que la vertu de miséricorde est le principe fondamental du gouvernement, sa peine fut réduite au bannissement de la cité Impériale. Il eut grand'peine à ne pas mourir de faim et en fut réduit à former une bande avec deux gredins, Genkourô et Mouzô, parents de son vassal Iwamoura Gengo, tué à Founaokayama. Ils rôdèrent dans les environs de Karaçaki, sur les bords du lac Biwa, vivant d'escroqueries, de vols sur les grands chemins, de rapines, de rançons sur les voyageurs, et autres gredineries, quand le hasard et l'occasion le permettaient.

Un jour Morotaka dit en confidence à ses subordonnés :

— Aujourd'hui, beaucoup de visiteurs viendront probablement au sanctuaire du Dieu Sannô. Tenez ! La-bas, il y a un bateau à la dérive. Il faudra que Genkourô se donne comme le patron du bateau ; il prendra à bord quelques-uns des pèlerins et les détroussera après avoir gagné le large en ramant. Dans le hall des prières du sanctuaire de Myôjin, le prêtre laisse son chapeau et sa robe. Mouzô les revêtira, se donnera comme le prêtre et s'appropriera les offrandes et l'argent donnés pour les Douze Lumières. Moi, pour ma part, je battrai la grande route et je viderai les poches des voyageurs distraits. Allons ! A nos besognes !

Ils partirent pour leurs entreprises respectives.

Bientôt, Madame Tonaçè, dans un palanquin, escortée par quelques suivantes, arriva sous le Pin-Géant à Karaçaki. Elle était venue au village d'Otsou, déléguée par l'Impératrice, pour une semaine de dévotions aux sanctuaires de Sannô et de Myôjin. Elle descendit de sa chaise, regarda autour d'elle et dit aux personnes de sa suite :

— Voyez donc si le prêtre Sandayou se trouve actuellement dans le sanctuaire ?

Mouzô, revêtu de la robe du prêtre fit son apparition.

— Honorable madame, dit-il, je suis le père de Sandayou.

Je puis, aussi bien que lui-même, prendre vos ordres pour la Danse Sacrée ou pour les Douze Lumières.

— Vous dites que vous êtes le père de Sandayou ? Sandayou doit avoir soixante ans et vous paraissez plus jeune.

Mouzo resta interdit.

— Non ! non ! J'ai dit que Sandayou était mon père. Mon nom est Nidayou.

— Ainsi vous êtes son fils ? Approchez-vous.

Le drôle fut obligé de s'avancer.

— J'ai l'honneur, poursuivit la dame, d'agir comme messagère de Sa Majesté l'Impératrice. Sandayou vous a peut-être dit que deux jeunes Demoiselles de la Cour, Yokobouè et Karoumo, ont été congédiées il y a quelques années, en raison de leurs histoires d'amour. Sa Majesté a pris pitié d'elles, et la nouvelle étant venue à ses oreilles qu'elles menaient une existence misérable dans les environs avec leurs amants, Takigoutchi et Yoshitsougou, Sa Majesté m'a prescrit de les retrouver et de les ramener à la capitale. C'est dans ce dessein que j'ai voyagé jusqu'ici et que je viens de me loger à Otsou, dans le but de prier ici les dieux Sannô et Myôjin pour qu'ils me guident vers les lieux où se trouvent ceux que je recherche. J'ai résolu de rester une semaine en adoration et j'ai déjà passé cinq jours en prières. Je vous demande de prier Dieu de m'envoyer des nouvelles de leurs résidences.

Ce disant, elle adora la divinité de tout son cœur et de toute son âme.

Morotaka qui, sans être remarqué, avait espionné la conversation, se précipita soudain sur elle, la saisit par la nuque et la renversa sur le dos.

— Quelle atrocité ! cria la femme effrayée. Qui se permet d'agir ainsi ?

— Qu'on ne laisse pas le drôle s'échapper ! crièrent les valets de la dame ; et les porteurs du palaquin firent cercle autour de lui.

— Larves ! Osez me toucher ! Hé ! là, camarades, abattez la vieille femme par terre et arrachez-lui ses vêtements.

Genkourô sauta du bateau et tomba sur les serviteurs. Mouzô, qui s'était également rué dans la bagarre, dégaina et brandit son arme. Les domestiques terrifiés et craignant pour leur peau détalèrent précipitamment en criant : « Un brigandage en plein jour ! Des bandits de grand chemin ! Au secours ! Au secours ! »

— Ainsi c'est vous, ma bête féroce de frère ! s'écria Madame Tonaçè. Vous qui avez causé tant d'ennuis à Sa Majesté, vous dont les méfaits sont innombrables, vous qui, pour ces crimes, avez été tout près d'être mis à mort ! A qui pensez-vous être redevable d'avoir encore votre tête sur les épaules ? Si, pour une part, vous me le devez à moi, vous le devez largement à la bonté de Sa Majesté. Votre devoir eût été de vous faire immédiatement prêtre, afin de pouvoir racheter votre crime. Maudit scélérat que vous êtes, réduit à une telle condition, se peut-il que vous n'ayez même pas le repentir de votre crime ? Quelle honte !

— Peuh ! Si je m'étais repenti, je ne me trouverais pas actuellement dans ces conjonctures. Comme nous sommes parents, j'épargne votre vie. Je sais votre bourse bien garnie; vous avez, j'en suis sûr, trois ou quatre *ryô* sur vous. Allons ! donnez cela et vivement. Sinon, je vais vous tuer.

Et, parlant ainsi, il lui maintenait la tête sur le sol.

— Ignoble scélérat ! dit la dame. Vous dites que votre intention est de me tuer si je ne vous donne pas mon argent. Il va de soi que je ne regarderais pas même à mille *ryô* pour payer la rançon de ma vie. Mais vous savez bien qu'une Dame de Cour en chef n'a pas d'argent sur elle. Tuez-moi si vous le voulez.

— Ha ! Ha ! Il paraît que vous n'avez pas d'argent sur vous. Votre argent doit être dans votre auberge à Otsou. Je vais

faire en sorte que vous ne le rangiez pas avant que j'aie mis la main dessus.

Il sortit une corde, la ligota cruellement et la jeta dans le palanquin.

— Venez avec moi et dépêchez-vous camarades. D'après ses dires, cette femme est ici pour une semaine, donc elle doit avoir apporté énormément d'or et d'argent. Et puis, songez au butin qu'il y aura : ses coffres, ses beaux habits, ses effets de literie !

Ils partirent en courant, au comble de la joie.

Ils s'étaient à peine éloignés que Yoshitsougou, avec sa femme et son fils apparurent, Ils avaient passé de nombreux jours au temple priant le Dieu Myôjin de réintégrer Yoshitsougou dans son ancienne situation comme vassal de Shiguémori. Ils s'approchèrent alors du sanctuaire, puis, courbant leurs têtes et joignant leurs mains, ils prièrent avec une grande ferveur. Tandis qu'ils étaient absorbés dans leurs dévotions, une voix se fit entendre criant avec insistance : « Karoumo Dono ! Yoshitsougou Sama ! » Le couple surpris regarda en arrière.

— Le cri vient de ce palanquin, je crois.

— Oui, c'est bien cela. Il vient du palanquin. Chère Karoumo Dono, venez à moi, je vous prie !

Karoumo se précipita vers le palanquin et en fit glisser la portière.

— C'est vous, Madame Tonaçè ? Quoi ! que veut dire ceci ? Comment se fait-il que vous soyez dans un tel état ?

Elle souleva la vieille dame, la sortit du palanquin, et délia la corde. Madame Tonaçè la remercia et, retenant ses larmes, dit :

— Où sont Takigoutchi et Yokobouè ? Je suis venue ici comme mandataire de Sa Majesté pour réciter des prières et obtenir d'être guidée vers vos résidences. Il est de fait que Sa Majesté m'a donné l'ordre de vous trouver et de vous rame-

ner à la capitale ainsi que vos amis. Il y a à peine quelques minutes, comme j'étais en train d'adorer le Dieu, cet être infâme qui est mon frère, qui a été banni et qui, je le constate, est devenu un bandit, s'est jeté sur moi et m'a ligotée de la manière que vous venez de voir à l'instant même. Il va bientôt revenir. Avant son retour, partons ensemble pour la capitale.

— N'ayez pas peur, dit en riant Yoshitsougou, rien ne vous arrivera, maintenant que je suis avec vous. Takigoutchi et Yokobouè seront ici tout à l'heure pour l'adoration. Attendez ici un moment. Vous, Karoumo, vous vous cacherez dans ce palanquin et, quand Morotaka reviendra, vous lui direz : « J'ai été abandonnée par ce monstre sans cœur de Yoshitsougou. » Excitez sa sympathie, et en l'amadouant, amenez-le à monter à bord de ce bateau. Moi je me donnerai comme le patron du bateau. J'ai mon plan pour son châtiment.

— Certainement, répondit Karoumo en entrant dans le palanquin. Je ferai de mon mieux, mon mari chéri. Mais prenez bien garde pour vous.

— Ne craignez rien pour moi.

Yoshitsougou prit son enfant dans ses bras et embarqua avec Madame Tonaçè. Il les cacha tous les deux dans le fond du bateau, et, revêtant un sarrau de paille contre la pluie et un chapeau de jonc, il s'assit et fit semblant de dormir. Morotaka couvert de sueur ne tarda pas à revenir.

— Ma sœur ! cria-t-il en secouant le palanquin, ils ne veulent rien nous donner à votre auberge sans un mot de vous. Nous ne pouvons en plein jour entrer par effraction dans vos chambres. Vous voudrez donc bien écrire un mot demandant qu'on nous remette votre argent et vos habits. Dépêchez-vous !

Pas de réponse.

— Eh bien quoi ? cria-t-il ; et, arrachant le rideau de la chaise, il fut stupéfait d'y trouver Karoumo.

— Oh ! dit-elle, en prenant un air timide. Je suis honteuse de vous rencontrer dans l'état où je suis, Morotaka Sama. Je regrette d'avoir à vous dire que j'ai été abandonnée sans pitié par cette brute de Yoshitsougou, en juste punition du stupide refus que j'ai fait à vos propositions. Exaspéré par ma jalousie, il a juré qu'il me noierait dans ce lac. J'ai réussi à grand'peine à me sauver, et je me suis cachée dans ce palanquin inoccupé. J'espère bien que votre affection pour moi existe toujours, quand bien même il n'en resterait que la moitié de ce que vous m'aviez offert jadis.

— Alors ma sœur s'est envolée ! Mais je ne voudrais pas vous échanger contre un millier de sœurs. Qu'il est cruel à vous de parler de la moitié de mon ancienne affection ! La vérité est que je vous aime cent fois plus encore qu'alors. Tranquillisez-vous ; sous ma protection vous ne courez aucun danger. Vous êtes encore plus belle que le jour où je vous vis pour la dernière fois. Je suis fou d'amour pour vous ! Je voudrais mourir pour vous, mon adorée demoiselle !

Ce disant, il l'embrassa.

— Finissez ! On peut nous voir. Qu'est-ce que vous diriez si nous louions le bateau qui est là-bas, et que nous passions dans l'intimité des heures agréables au large, loin des yeux du commun peuple ?

— Ah ! ah ! vous avez gagné en esprit tout autant qu'en beauté. Holà ! brave homme. J'avais cru que c'était simplement un bateau à la dérive ; mais il est à vous, patron, n'est-ce pas ? Transportez-nous de l'autre côté, à Ishiyama, voulez-vous ?

— Avec plaisir monsieur. Il m'a suffi d'un coup d'œil pour voir que vous étiez des amoureux. Je ne vous prendrai rien pour le voyage. Allez ! embarquez.

— Merci. Voici en vérité, comme dit le proverbe, un bateau qui arrive juste à point quand on a besoin de passer l'eau.

Le vieux scélérat s'apprêtait à embarquer avec Karoumo lorsque Yoshitsougou s'écria :

— Il est dangereux que deux personnes montent en même temps sur le bateau ; un à la fois s'il vous plaît ; la jeune fille d'abord.

Il prit Karoumo dans ses bras et la mit dans la barque ; puis, saisissant l'aviron, à la grande surprise et à la grande colère de Morotaka, il souqua tant qu'il put pour gagner le large. Un instant plus tard le bateau était à cent mètres du rivage.

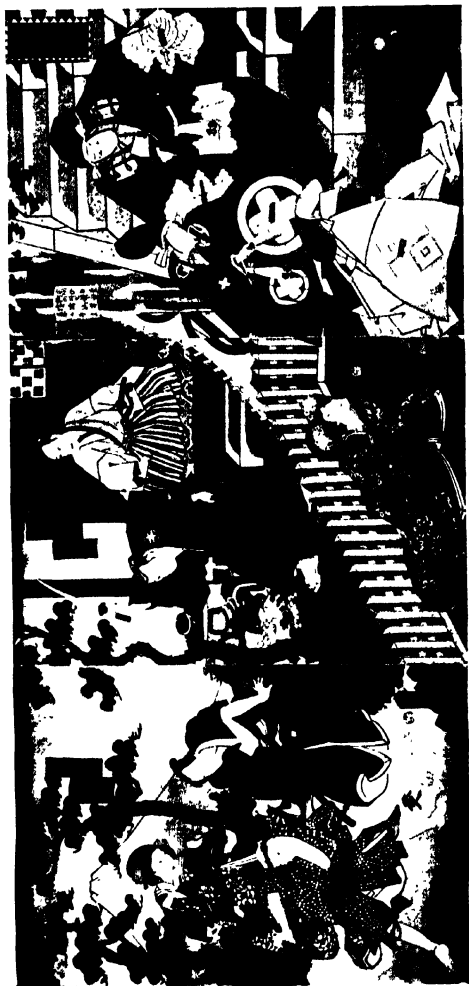
— Négrier ! Voleur ! rugit le scélérat. Dans la frénésie de son désespoir, il se mit à barboter dans un endroit peu profond. Yoshitsougou, dépouillant son sarrau de paille et enlevant son chapeau de jonc, se fit voir à Morotaka stupéfait.

— Est-ce qu'un châtiment divin a scellé vos yeux ? Misérable que vous êtes, lui cria-t-il. Sachez maintenant que je suis Yoshitsougou ! C'est moi qui ai mis à l'abri Madame Tonaçè. L'avis que je vous donnerai c'est de vous tuer, au lieu de continuer à mener cette existence déshonorante.

Madame Tonaçè se montra avec le fils de Yoshitsougou.

— Ah ! de quelle façon j'aurai été dupé ! Quand cette eau serait profonde de cent ou de mille brasses, pourtant je saurai bien atteindre votre bateau et le faire chavirer !

En prononçant ces mots, Morotaka retroussa sa tunique et releva ses manches pour faire comme il avait dit ; mais, à ce moment, Takigoutchi et Yokobouè rentrèrent en scène. Takigoutchi se rua sur lui, le terrassa sur le rivage et lui mit le genou sur la poitrine pendant que Yokobouè lui frappait la tête et lui pinçait les jambes. Le misérable se tordait.

— Quelle honte, criait-il, d'avoir été abattu par un blanc-bec de gamin.

DEUX SCÈNES DU *TRÉSOR DES GARDIENS FIDÈLES*
(D'après une gravure en couleurs de Toyokouni)

[*face p.* 208

UNE SCÈNE DES *GRAVURES EN COULEURS, LES SPÉCIALITÉS REMARQUABLES DE YEDO*, PIÈCE *KABOUKI*, DE NAKAWA TOKOUÇOUKÉ

D'après une gravure en couleurs de Kounitchika

SCÈNE DU *DÉSIR DE VENGEANCE RÉALISÉ* PIÈCE DE NAKAWA KAMEÇOUKÉ, JOUÉE PAR DES ACTEURS CÉLÈBRES DU VIEUX JAPON

D'après une gravure en couleurs de Toyokouni

SCÈNE DE *LA VIERGE AU TEMPLE DE DOJOJI*
D'après une gravure en couleurs de Kounitchika

— Ne le tuez pas ! cria de loin Yoshitsougou, Il serait mal à nous de tuer quelqu'un dont leurs Majestés Impériales ont jugé bon d'épargner la vie. Embusquons-nous en attendant ses camarades et tuons-les.

Il rama vers le rivage, sauta à terre, ficela le vieux coquin pieds et poings liés, lui enfonça un bouchon de paille dans la bouche, banda un mouchoir autour de son visage, et le jeta dans le palanquin. Puis le groupe se cacha derrière la chapelle.

Bientôt Mouzô et Genkouro, hors d'haleine, s'en revinrent en courant.

— Ah ! ça, qu'est devenu notre patron ? Sans compter que nous venons de passer un vilain quart d'heure ! Tout ça, nous le devons à cette vieille sorcière; achevons-la.

Ils s'approchèrent du palanquin, l'un à droite, l'autre à gauche, et enfoncèrent leur sabre encore et encore à travers les rideaux.

— Il se peut qu'elle n'ait pas d'argent; mais il est bien probable que nous arriverons à trouver ceci ou cela caché dans son corsage.

Ils tirèrent le corps du palanquin. Grande fut leur consternation en se trouvant en présence du corps sanglant de leur chef.

— Mouzô, prends garde ! s'écria Genkourô, fort inquiet. Takigoutchi ou Yoshitsougou ne doivent pas être loin.

— Bien conjecturé, misérables ! s'écrièrent les deux héros en s'élançant hors de leur cachette. Vous voyez devant vous Yoshitsougou et Takigoutchi !

Une dégelée de coups tomba sur les drôles épouvantés. Les scélérats furent terrassés et tués à coups de poignard.

C'est à ce moment que survinrent Saïtô Katsouyori et Etchû Moritsougou.

— Écoutez, Takigoutchi et Yoshitsougou ! s'écrièrent-ils.

Nous vous apportons un ordre écrit du Seigneur Shiguémori, vous réintégrant dans vos anciennes situations et dans vos fiefs.

La joie et la gratitude des deux couples ne connurent plus de bornes et toute la compagnie pleura de joie sur leur heureuse réunion, après cinq années d'une cruelle séparation.

LE COURRIER POUR LES ENFERS

(Meido no Hikyakou)

LE COURRIER POUR LES ENFERS

(Meido no Hikyakou)

I

Dans Awajimatchi, rue prospère au cœur de la ville de Osaka, se trouvait une agence de distribution postale qui jouissait d'une bonne réputation et qu'on appelait Kaméya. Jour et nuit, dans tout l'établissement, on s'affairait à ficeler et à ouvrir des paquets, à recueillir et à distribuer des lettres, et à faire des comptes. Il s'effectuait là un trafic intense avec toutes les parties du Japon. Un millier de *ryô,* destinés au monde entier, passaient chaque jour par les bureaux, comme si les pièces d'or et d'argent eussent été munies d'ailes. Quatre années avant le début de notre histoire, Tchûbei, jeune homme de vingt-quatre ans, avait été adopté, en qualité d'héritier, par la veuve Myokan, femme âgée, et il était présentement le patron de la maison. Fils d'un riche fermier de la province de Yamato, il avait apporté avec lui une somme considérable d'argent qui avait en quelque sorte constitué un apport. Grâce à la tutelle de Myokan, le jeune homme était devenu très compétent dans toutes les branches des affaires, au point que pour les négocier, il s'était rendu plusieurs fois à Yedo même. Il était versé dans la cérémonie du thé. Il composait fort gentiment des odes *haî-kaî* (1). Il était bon joueur aux échecs et au tric-trac, écrivait de fort jolies choses dans une calli-

(1) Les plus courts des vers japonais, composés de dix-sept syllabes.

graphie élégante, et, quand il s'agissait d'avaler quelques verres de *sakè*, il pouvait tenir tête à n'importe qui (1). Quant au reste, Tchûbei était un jeune homme d'une beauté peu ordinaire, et il montrait une certaine élégance de manières, rare chez un jeune homme de la campagne. Or, depuis quelque temps, il s'était mis à fréquenter le quartier de plaisir de Shimmatchi. Chaque soir, dès la tombée de la nuit, c'est de ce côté qu'il dirigeait ses pas, après s'être soigneusement dérobé à l'œil de sa mère adoptive.

Un jour, tard dans l'après-midi, comme les courriers étaient revenus de leurs tournées et qu'on avait achevé d'affranchir les lettres, l'employé d'un *yashiki* (2) de samouraï, client assidu, fit son apparition..

— Tchûbei est-il à la maison ?

— Oh ! c'est Jinnaï Sama, n'est-ce pas, demanda avec courtoisie un des clercs. Tchûbei est sorti ; toutefois, si vous désirez envoyer quelque chose à Yedo, soyez assez bon pour me donner des instructions. Eh ! les servantes, offrez du thé à cet honorable hôte.

— Il n'y a rien à envoyer, répondit l'agent en fronçant les sourcils. Mais nous avons reçu une lettre de notre jeune maître résidant à Yedo. Je vais vous la lire. Il ouvrit la lettre et lut ce qui suit : « Je vous enverrai trois cents *ryô* par la poste, le second jour du mois prochain. L'argent vous attendra à l'agence de distribution postale Kameya le neuvième ou le dixième jour du mois prochain. Vous êtes chargé de régler l'affaire dont je vous ai parlé l'autre jour. Ci-inclus un reçu que vous aurez à délivrer à la maison Kameya en recevant les fonds. » Telle est sa lettre. Mais comme nous n'avons pas

(1) Bien boire, voire même, boire immodérément, était considéré à cette époque — ainsi qu'en Angleterre au XVIIIe siècle — comme un des talents convenant tout particulièrement à un gentleman.

(2) Chaque clan militaire possédait un entrepôt de grains à Osaka, afin que le clan pût vendre le riz provenant du tribut payé par les fermiers. Ces établissements étaient connus sous le nom de *kourayashiki*, ou, plus simplement, *yashiki*.

encore reçu l'argent, nous ne pouvons pas exécuter ses instructions. Pourquoi êtes-vous si en retard ?

— Vos reproches sont tout à fait fondés, Monsieur. Mais des pluies prolongées ont gonflé les rivières et il en résulte que les courriers subissent des retards. Non seulement vos fonds ne sont pas arrivés, mais nous-mêmes, nous éprouvons des pertes d'argent. Cependant, même en admettant que des voleurs réussissent à piller quelques milliers de *ryô*, ou que les courriers cèdent à une soudaine tentation, vous n'auriez néanmoins pas à vous inquiéter. La corporation des dix-huit maisons de poste vous rembourserait et vous ne supporteriez pas la moindre perte.

Il n'avait pas plutôt prononcé ces paroles que le messager répondit avec hauteur :

— Cela va sans dire. Inutile d'insister sur ce point. Mettez-vous dans la tête, en tout cas, que si notre maître subissait une perte, la tête de Tchûbei ne resterait pas longtemps sur ses épaules. Je suis venu comme je vous l'ai dit, parce que votre retard empêche l'affaire de notre maître d'être conclue d'une façon avantageuse. Soyez assez bon pour envoyer immédiatement un exprès à la rencontre des courriers qui viennent de Yédo, et qu'on nous apporte l'argent avec toute la diligence possible.

Il s'exprimait dans un dialecte douteux (1) et avec une arrogance que garantissait l'autorité de son sabre, garni d'un argent non moins douteux, puis il sortit en se pavanant. Il avait à peine tourné le dos qu'un second messager arriva.

— Je viens, annonça-t-il fièrement, comme messager de la part de Tambaya Hatchiémon, de Nakanoshima. Mon maître a été avisé d'un envoi de fonds effectué par un mar-

(1) L'original contient un passage où sont des jeux de mots. Le dialecte douteux s'applique à un homme qui se sert d'un bizarre patois de province; l' « argent douteux » est celui qui, ayant l'apparence de l'argent, peut en réalité n'être que du plomb.

chand de riz en gros de Kobounatchô, à Yedo; mais il n'a pas encore reçu de vous cet argent. Il vous a écrit l'autre jour, mais vous n'avez pas daigné répondre. Puis, il vous a envoyé un messager spécial; mais, sous un prétexte ou sous un autre, vous avez éludé toute explication. Mon maître serait curieux de savoir quand vous lui enverrez l'argent ? Il m'a donné l'ordre de ne rien négliger pour obtenir ladite somme aujourd'hui. Voici le reçu en échange de votre paiement. Allons, donnez-moi tout de suite les fonds ?

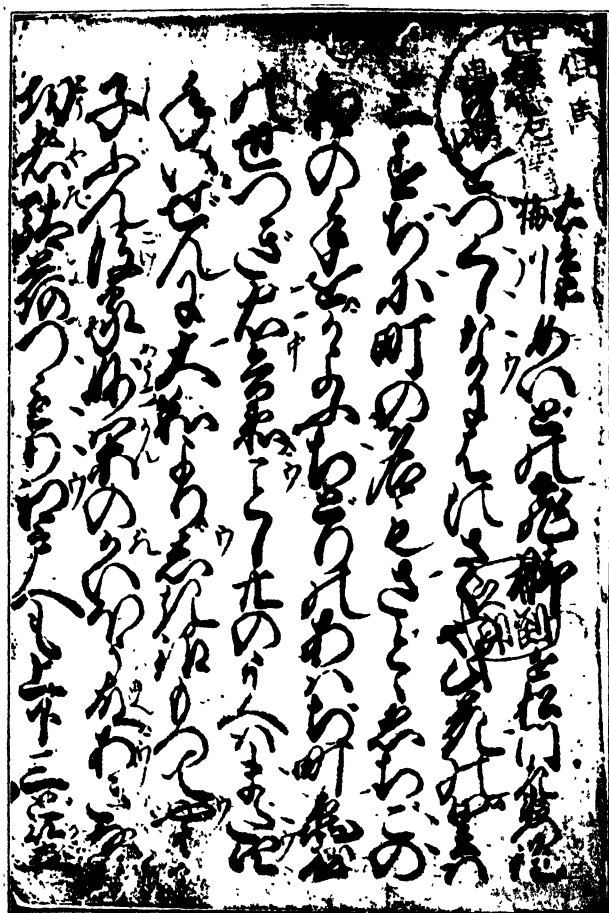
Le commis en chef au cœur loyal, Ihei, répliqua posément :

— Voyons, monsieur, vous ne pouvez vouloir dire que Hatchiémon Sama nous adresse un message aussi péremptoire que celui-là ! Sûrement, vous devez savoir que notre maison a constamment en dépôt des milliers de *ryô* appartenant à d'autres personnes, et qu'elle jouit de l'estime générale tout le long des cent lieues de route entre Osaka et Yedo. Votre maître n'est pas notre seul client. Qu'un retard, à l'occasion, se produise dans la délivrance des dépôts d'argent, c'est là chose assez naturelle. Mon maître va rentrer d'un moment à l'autre. Dès qu'il sera ici, nous vous enverrons une réponse. Veuillez ne pas faire autant de bruit à propos d'une somme aussi insignifiante que cinquante *ryô* !

Remis à sa place par cette réponse catégorique, le messager s'en alla tranquillement. Myokan, la veuve, avait surpris la conversation qui venait d'avoir lieu. Un peu à regret, elle se décida à quitter le *kotatsou* (1) et se rendit dans les bureaux. Elle adressa aux commis un regard de surprise.

— Comment cela se fait-il ? dit-elle. Il y a dix jours et davantage que l'argent d'Hatchiémon Sama est arrivé. Pourquoi Tchûbei ne l'a-t-il pas donné, je ne me l'explique pas. J'ai entendu qu'à deux ou trois reprises on vous avait pressés

(1) Voir la note de la page 76.

九行本の書出し

FAC-SIMILÉ D'UN MANUSCRIT DU *COURRIER POUR LES ENFERS*, DONT SE SERVAIENT LES CHANTEURS *JÔROURI* DU TEMPS DE L'AUTEUR

ce matin au sujet d'envois de fonds. Or, jamais du temps de mon défunt mari, on n'a réclamé un centime à la maison Kaméya. Jamais la maison n'a causé le moindre ennui à la corporation, et certes, elle s'est acquis le renom de modèle parmi les dix-huit maisons de poste. Depuis peu, les façons de Tchûbei sont devenues singulières. Peut-être quelqu'un d'entre vous l'a-t-il remarqué ? Il se peut que les nouveaux venus parmi vous ne soient pas instruits de ce détail, mais je dois dire qu'il n'est pas mon propre fils. Il est seulement le fils d'un riche fermier nommé Katsouki Magoémon, de Ninokou-Tchimoura, village de la province de Yamato. Son père, veuf de sa première femme, craignait vivement que, par suite de son second mariage, le beau-fils et la belle-mère ne vécussent pas en bonne intelligence, et que Tchûbei ne fût par suite poussé dans la voie du vice ; et c'est pour cette raison qu'il me l'a confié comme fils héritier. Jusqu'ici je n'ai rien eu à lui reprocher en ce qui concerne la tenue de la maison et la gérance des affaires. Toutefois, depuis peu, j'ai remarqué qu'il ne restait jamais en place et qu'il lui était impossible de s'appliquer aussi sérieusement aux affaires qu'il le faudrait. J'aurais bien voulu lui adresser des observations, mais j'ai craint qu'il n'en vînt à me regarder, moi sa mère adoptive, avec des sentiments ressemblant beaucoup à ceux qu'il pourrait avoir pour une belle-mère. Espérant qu'en gardant le silence j'arriverais à lui inspirer de la honte pour sa façon actuelle d'agir, je me suis retenue de le réprimander ; mais néanmoins, je le surveille. Avant que j'eusse ouvert les yeux, Tchûbei avait déjà pris de telles habitudes de gaspillage qu'il se servait à la fois de deux ou trois mouchoirs très chers. Feu mon mari avait l'habitude de dire : « Un garçon qui gaspille les mouchoirs ne fait jamais rien de bon. » Quand Tchûbei sort, il emporte avec lui trois paquets de mouchoirs, et quand il rentre, il ne lui en reste pas une feuille. Je me demande combien de fois il s'essuie le nez. Il a beau être jeune et bien portant, s'il

continue à tant se moucher, il deviendra finalement malade.

Ainsi grommelant, la vieille femme s'en alla ; sur quoi les commis et les garçons de boutique, prenant pitié d'elle, firent cette observation : « Nous espérons que notre maître sera bientôt de retour. »

Le soleil déclinait. Bientôt on ferma les bureaux.

Tchûbei, qui avait été au quartier de plaisir pour passer quelques doux (1) moments avec sa bien-aimée Oumégawa, s'en revenait de toute la vitesse de ses jambes, le cœur bourrelé d'idées moroses, très perplexe au sujet des expédients nécessités par le coût de ses plaisirs, et obsédé par la peur de sa mère adoptive. A quelques pas de la porte il s'arrêta, et se demanda avec angoisse quelle attitude il devrait prendre à la maison dans le cas où Myokan aurait eu connaissance de certaines réclamations survenues en son absence. Il restait là à attendre, espérant que l'un ou l'autre de ses employés sortirait, et qu'il pourrait apprendre ainsi les événements survenus. Il coula un regard à travers les fentes de la porte fermée et remarqua que la cuisinière O-Man se disposait à se rendre chez le marchand de *sakè*. C'était une femme peu complaisante; elle ne lui donnerait aucun renseignement. Il se creusait la tête pour savoir comment l'entortiller, lorsque celle-ci, sortant, se trouva nez à nez avec lui. Il lui saisit fortement la main qui tenait le baril à *sakè*. Elle s'écria : « Eh ! tiens, c'est mon maître ! »

— Paix ! ma mignonne. Je vous aime, et comme on dit : « Lorsqu'un homme a de l'amour au cœur il le laissera sûrement voir sur son visage. » Vous avez remarqué mes façons avec vous, n'est-ce pas ? Il faut vraiment que vous soyez une créature sans cœur pour me troubler avec ces regards qui excitent l'amour. Pourquoi ne pas me tuer d'un seul coup et en finir une bonne fois ?

(1) Il y a ici une intention de jeux de mots.

Ce disant, il s'empressa de l'embrasser avec emportement, mais elle se dégagea.

— Vous êtes un joli menteur ! Ne sais-je pas pertinemment que vous vous rendez tous les jours à Shimmatchi et que vous y courtisez de jolies filles ! Quelle raison auriez-vous de laisser tomber seulement un regard sur une femme comme moi ? Quel menteur vous êtes !

— C'est pourtant la vérité, répondit-il, prompt à l'embrasser encore. Quel intérêt aurais-je à vous mentir ? Ce que je vous ai dit est l'exacte vérité.

— Eh bien ! si c'est la vérité, voulez-vous venir dans ma chambre cette nuit ?

— Oh ! je ne demande pas mieux. Merci de tout cœur. A propos, il y a quelque chose que je voudrais savoir.

— C'est dans ma chambre que je serai à mon aise pour écouter vos questions. Ne manquez pas de venir. Je serai tout prête et je vous attendrai. Au revoir, à cette nuit !

Ce disant, elle se dégagea et s'en fut en courant toute joyeuse. Trompé dans son attente, il restait là confus, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur un homme qui s'approchait en toute hâte, venant du nord. Hélas ! C'était Hatchiémon de Nakanoshima. S'ils se rencontraient, bien sûr il en résulterait des ennuis. Pour l'éviter, il tourna dans la direction de l'est, mais l'autre cria :

— Eh bien ! Tchûbei, vous vous apprêtez à me fausser compagnie ?

— Hatchiémon ! Il y a un siècle que je ne vous avais vu. J'ai eu hier, aujourd'hui,... que dis-je ?... j'ai eu avant-hier l'intention de vous envoyer un messager ; mais une chose ou une autre m'en a empêché. Voilà que le temps se met tout à fait au froid, n'est-ce pas ? Comment va le lumbago de votre père ? et le mal de dents de votre mère ? Vous sentez le *saké* ; il ne faut pas trop boire. Demain, de bonne heure, je vous

enverrai un messager. Je sais quelque part une petite dame (1) qui se ferait une joie de vous voir. Il faudra qu'un de ces jours nous allions faire la fête ensemble, mon bon !

— Suffit, dit Hatchiémon d'un ton bourru. Je ne suis pas un bonhomme qu'on trompe avec de belles paroles. Est-ce que votre affaire n'est pas de diriger une maison de poste ? Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas fait tenir l'envoi de cinquante *ryô* venant de Yedo ? Trois ou quatre jours de délai je puis les admettre, mais je dois vous faire savoir que plus de dix jours se sont écoulés actuellement. L'amitié est l'amitié et les affaires sont les affaires. Vous prenez des commissions élevées et vos services doivent être en conséquence. Aujourd'hui, j'ai envoyé un messager dans vos bureaux, et l'un ou l'autre de vos commis ne s'est-il pas permis de lui faire une réponse pointue ? Sont-ce là vos procédés avec tous vos clients ? Faites-vous peu de cas de la dépense de Hatchiémon ? Il ne faudrait pas oublier que je suis connu comme « le gros Patron » de Kitahama, d'Outsoubo, de Nakanoshima et de Temma. S'il vous plaît de vous moquer de moi, à votre aise, mais il faut me verser cet argent aujourd'hui. Ou bien aimez-vous mieux que je rende compte de l'affaire à votre corporation ? En premier lieu, en tout cas, j'ai mis dans ma tête d'aller parler à votre mère.

Hatchiémon fit un mouvement pour entrer dans la maison, mais Tchûbei l'arrêta.

— Mon cher ami, dit-il en baissant la voix, je vous prie de m'excuser. Très humblement, j'implore votre pardon. Soyez assez bon pour écouter un mot d'explication, je vous en prie.

— De belles paroles ne mettent pas du beurre sur les panais, Hatchiémon avec un regard sévère. Entortiller Oumégawa, c'est une affaire dont vous êtes capable ; mais c'est

(1) Il entend par là une courtisane de Shimmatchi.

plus difficile de rouler un homme. Si vous avez quelque chose de sérieux à dire, dites-le tout de suite.

— Si ma mère surprenait vos paroles, la mort elle-même ne pourrait sauver ma face. Je vous demande de parler plus bas, mon cher ami. Accordez-moi cette faveur, au moins cette fois-ci. — Il fondit en larmes. — La vérité est que votre argent est arrivé il y a une quinzaine de jours. Mais, comme vous le savez, le campagnard qui est l' « ami » d'Oumégawa est pour moi, grâce à son argent, un rival redoutable. Tout ce dont je dispose, c'est d'une maigre somme de deux ou trois *ryô* sur lesquels je fais main basse quand ma mère et les commis ne font pas attention. Je me suis trouvé acculé par mon rival à une situation sans issue, ayant appris avec désespoir, à mon grand étonnement, que des pourparlers au sujet de l'émancipation d'Oumégawa avaient déjà été engagés, et que le marché était sur le point d'être conclu. Oumégawa était aussi accablée de douleur que moi-même. Nous résolûmes le double suicide. Nous avions mis le sabre sur nos gorges ; mais — il faut croire que notre dernière heure n'était pas encore venue — certaines circonstances ont empêché notre mort. Cette nuit-là, nous nous séparâmes en larmes, et le jour suivant, le douzième du mois, vos fonds arrivèrent de Yedo. Ne sachant plus trop ce que je faisais, je plaçai cet argent dans ma poitrine, et comme un somnambule, je courus à toute vitesse à Shimmatchi. Je discutai et discutai encore avec le patron d'Oumégawa jusqu'à ce que je l'eusse amené à rompre le contrat avec le visiteur de la campagne, et à me laisser émanciper la jeune fille. Je remis au patron les cinquante *ryô* comme arrhes et réussis à rassurer ma bien-aimée. De tout cela, c'est à vous que je suis redevable, mon cher ami, et matin et soir je vous rends grâce. Depuis peu, cependant, j'ai réfléchi que notre amitié ne saurait m'excuser d'avoir détourné votre argent. A la minute même où votre demande m'a été transmise, j'avais des remords de ma conduite et j'ai

été obligé de vous dire mensonge sur mensonge, si bien que la première excuse que je vous ai donnée était elle-même un mensonge. Il est très naturel que vous n'accordiez nulle créance à ce que je vous dis à présent, mais, dans trois ou quatre jours au plus tard, d'autres fonds vont nécessairement nous parvenir. Je ferai tout mon possible pour vous rembourser votre argent. Vous ne perdrez pas un centime de mon fait. Si vous regardiez Tchûbei comme un homme, vous n'auriez pas d'autre parti que la colère; mais, je vous le demande, dites-vous que c'est à un chien que vous avez fait don de la vie, et ainsi, laissez-vous aller à me pardonner. Doit-on s'étonner qu'il se commette des crimes capitaux, quand on envisage des circonstances comme les miennes ? Que maintenant vous me mettiez le couteau sur la gorge, et il ne me resterait plus d'autre ressource que le vol. Comment un homme peut-il en venir jusqu'à tenir les propos que je tiens ? Il est plus pénible pour moi de parler ainsi que d'avaler un sabre. Ayez pitié de moi.

Tchûbei laissa couler ses larmes, et Hatchiémon qui, dans les circonstances ordinaires de la vie, se fût battu contre un ogre, se mit également à pleurer.

— Vous avez fait une confession complète de ce qui devait être, en vérité, difficile à confesser. Tambaya Hatchiémon est un homme. Je vous pardonne et vous accorde votre grâce. Faites tout votre possible pour me rembourser.

— Merci, dit Tchûbei répandant de nouvelles larmes en tombant sur ses genoux; j'ai eu cinq parents (1) : deux pères et trois mères; mais la bonté d'Hatchiémon dépasse la leur. Jamais je n'oublierai votre bonté.

— Si tels sont vos sentiments, je me déclare satisfait. Au fait, on peut nous observer. Nous nous rencontrerons de nouveau.

(1) Hatchi de « Hatchiémon » signifie huit. C'est un jeu de mots sur les nombres. Quand Tchûbei dit qu'il a eu cinq parents, il raisonne de la façon suivante : par deux pères, il entend son père et son beau-père; par trois mères, il entend sa véritable mère, sa belle-mère et sa mère adoptive.

Hatchiémon était sur le point de s'en aller quand la voix de la vieille femme se fit entendre de l'intérieur (1).

— N'est-ce pas Hatchiémon Sama ? Dites-lui d'entrer, Tchûbei.

Tchûbei hésita, mais il ne put se dispenser d'entrer dans la maison avec son ami.

— Bonsoir, Monsieur, dit la vieille dame. — L'innocence et la droiture de cœur se trahissaient dans sa voix. — Il est assez naturel qu'après avoir envoyé un messager vous ayez tenu ensuite à venir nous voir en personne. Voyons, mon fils, vous savez que l'argent de ce monsieur est arrivé ici depuis plus de dix jours. Alors, que signifie ce retard ? Interrogez-vous consciencieusement. Si nous différons la remise du colis, la maison de poste ne peut pas donner d'excuse. Qu'allez-vous faire ? Allons ! remettez immédiatement l'argent à Hatchiémon Sama.

Ces paroles mirent Tchûbei dans l'embarras. Hatchiémon vint à son secours.

— Ne vous mettez pas en peine, Madame, une petite somme de cinquante ou soixante *ryô* n'apporte aucun changement dans la bourse d'Hatchiémon. Comme il faut actuellement que je me rende à Nagabori, je reviendrai ici demain ou...

— Certainement non. Tant que nous aurons la responsabilité de votre précieux argent, l'inquiétude nous empêchera de dormir. Allons ! Tchûbei, remettez l'argent séance tenante.

Ainsi pressé, Tchûbei répondit : « C'est entendu ma mère », et il entra dans le cabinet. Il jeta autour de lui des regards égarés, mais il n'y avait pas d'argent à prendre. Pour continuer la comédie, il tourna la clé dans la serrure du *todana* ou coffre, sachant bien qu'il était vide. Au grincement des pènes

(1) Au temps jadis, les portes d'une maison japonaise étaient constituées par un cadre en planches légères recouvertes de papier épais. Les conversations entre les personnes de l'extérieur pouvaient ainsi être souvent entendues par celles de l'intérieur

il devint moite de honte. Affolé de désespoir, il pria les dieux de lui suggérer quelque stratagème... « Dieux, je vous remercie, murmura-t-il, il y a un *binmizou-iré* (1) dans le coffret aux peignes. Il faut que ma divinité tutélaire soit venue à mon secours. » Trois fois il porta pieusement à son front la petite coupe, puis adroitement il l'enveloppa dans d'excellent papier, et, d'une main ferme, inscrivit à l'extérieur en caractères noirs les mots : « Cinquante *ryô* d'or ». Retournant alors dans les bureaux, il s'adressa à Hatchiémon.

— Voici votre argent, Hatchiémon Dono. Vous le voyez, je vous paie séance tenante, confiant que votre générosité trouvera le moyen de tranquilliser ma mère. Je vous prie de recevoir ceci dans l'esprit où il vous est donné, et de rassurer ma mère. Inutile d'ouvrir le paquet. Contentez-vous de le tâter et de vous rendre compte que la somme y est. Je suis sûr que vous consentirez comme moi, à cette combinaison.

— Assurément, répondit Hatchiémon, en recevant le paquet. Ne suis-je pas Tambaya Hatchiémon ? Bien entendu, je ne fais nulle objection. Vous le voyez, Madame, j'ai l'absolue confiance que je reçois ici les fonds de Yedo. Quand vous visiterez le temple de Foudô, faites une prière pour moi!

Il fit un mouvement pour partir. Sans avoir aucun soupçon, la vieille femme répondit :

— Dites, Tchûbei, c'est la coutume de prendre un reçu contre une remise de fonds. Si Hatchiémon Dono n'a pas apporté de reçu, veuillez lui demander d'écrire un mot en guise de caution.

— Certainement, répondit Tchûbei, non sans un regard significatif à son ami. Quoique ma mère ne sache ni lire ni écrire, soyez assez bon pour écrire quelques lignes, pour la forme.

(1) Petit récipient en porcelaine dans lequel on met l'eau dont on se sert en peignant ses cheveux. La forme elliptique de l'ustensile ressemble un peu à une masse constituée par une pile de *koban* (ou pièces d'or).

TCHUBEI, LE HÉROS DU *COURRIER POUR LES ENFERS*

[*face p.* 224

— Soit, répondit Hatchiémon, je vais les écrire.

Il écrivit sur-le-champ ce qui lui vint à l'esprit : « Je n'ai pas reçu cinquante *ryô* en or. Conformément à votre suggestion que j'accepte, je suis tout disposé à faire un de ces soirs la fête avec vous, à vos frais, dans le quartier de plaisir. Toutes les fois que vous serez en humeur de faire une bonne partie, je serai à votre disposition. Je jure par le *binmizou-iré* que ce qui précède est la vérité. Signé : Tambaya Hatchiémon. »

Il tendit le papier à Tchûbei, puis avec un bref : « Bonsoir à tous les deux », il s'en alla.

L'excellente mère, n'ayant pas le moindre soupçon de la tromperie exercée sur elle, fut entièrement satisfaite du papier. Mère et fils s'assirent, attendant avec anxiété le courrier de Yedo. La nuit s'avançait. A la fin, le tintement des grelots des chevaux se fit entendre suivi de près par une forte voix qui criait : « Holà ! ici ! Le courrier est arrivé. Ouvrez les portes ! » Alertes, les coolies portèrent à l'intérieur les paniers en osier. Tchûbei et la vieille femme étaient au comble de la joie.

— La chance nous est revenue, s'écria la vieille femme ravie. Allons ! la fortune luira également sur nous l'année prochaine. Qu'on donne du *sakè* et du tabac aux conducteurs.

Tchûbei et les commis s'employèrent à faire le compte des paquets et à les enregistrer sur les livres. Un air de gaieté flottait dans la maison. Néanmoins, le commis en chef, Ihei, fit remarquer avec humeur au courrier responsable :

— Jinnaï Dono, du *yashiki* de Dôjima, est venu ici cet après-midi. Un envoi de fonds de trois cents *ryô* aurait dû, d'après lui, arriver le neuf. Il avait reçu un avis préalable à ce sujet et désirait savoir pourquoi nous apportions un tel retard dans le versement. Il a fait un grand tapage à ce propos et est parti en colère. Avez-vous apporté ces fonds avec le courrier ? Dites vite ?

— Je les ai apportés, j'en jurerais. C'est une affaire urgente ; et il faut que vous remettiez l'argent dans le cours de la nuit. J'ai apporté plusieurs envois de fonds dont le total se monte ensemble à huit cents *ryô*.

L'homme compta les pièces sonnantes. Tchûbei se sentit transporté de joie.

— Qu'on mette l'argent dans le sous-sol intérieur et l'or dans le *todana*. Je vais immédiatement porter les trois cents *ryô* d'or au *yashiki*, ma mère. Maintenant, mes hommes, comme vous avez en garde l'argent des autres personnes, dépêchez-vous de fermer les portes et faites bonne garde. Faites bien attention au feu. Je rentrerai tard, mais comme je serai en palanquin, ne vous tourmentez pas. Prenez votre souper et allez au lit de bonne heure.

Il mit l'argent dans sa poche et sortit dans la rue, toute striée d'ornières gelées. Son intention était de marcher du côté du nord; mais ses jambes, obéissant à l'habitude, le portèrent de plus en plus vers le sud jusqu'à ce qu'il atteignît le quartier de Koméya-tchô : « Quoi ! ne dois-je pas me rendre au *yashiki* à Dôjima ? Qu'est-ce qui me prend ? Suis-je possédé par un renard ? » Il revint sur ses pas, mais il s'arrêta.

— Voyons, je ne suis pas du tout venu ici de mon plein gré. Sûrement il faut que ce soit ma divinité tutélaire en personne qui me pousse chez Oumégawa : elle doit désirer me voir au sujet d'une affaire importante. Je vais lui faire une courte visite. — Il tourna du côté du sud. — Non, je ne dois pas. Si je vais là, je serai tenté d'y dépenser l'argent. C'est dangereux. Dois-je abandonner l'idée d'aller chez Oumégawa ?... Ou dois-je aller chez elle ? Oui, il faut que j'y aille.

Après quelques moments de lutte intérieure, il tourna ses pas du côté de Shimmatchi avec l'air de résolution d'un véritable possédé, nous pouvons dire comme : un véritable courrier pour les Enfers.

II

Quand la lune monte claire et haute,
« Viens, viens », crient les corbeaux énamourés.
Et entends-tu ?... Oh ! entends-tu ?...
Quand la nuit est épaisse et noire
Les oiseaux invisibles crient encore amoureusement :
« Viens, viens. »

Des corbeaux énamourés, voilà certes ce qu'étaient les visiteurs du quartier de plaisir de Shimmatchi. Tout le long de l'année, le doux zéphyr de l'amour soufflait à travers les rues de ces quartiers.

L'amour et la compassion sont nés de la même graine. Les « fleurs de prunier » (1) embaument, et les « pins altiers » sont superbes ; mais ces arbres prennent de grands airs et s'enveloppent d'une atmosphère qui tient à distance. Leurs sœurs de condition plus humble sont plus accessibles et inspirent plus vite des sentiments de compassion ; et cette compassion se transforme souvent en amour sincère.

La maison de thé Etchigoya était une sorte de club, où se rendaient ces courtisanes de condition plus humble (2), qui auraient bien voulu avoir des ponts établis entre le club et leurs demeures respectives. Depuis que cette maison de thé avait, comme patronne, une femme, les jeunes filles venaient plus volontiers à l'établissement, et elles lui racontaient leurs secrets. Ainsi, les flots d'amour qui bouillonnaient dans leur cœur trouvaient une issue entre les murs de cette maison.

Oumégawa, la bien-aimée de Tchûbei, était de celles qui fréquentaient ce lieu, en faveur duquel, on doit l'ajouter, elle négligeait les hôtes qui venaient pour elle à d'autres maisons de thé. Cette nuit en particulier, elle avait planté là, au Shi-

(1) Surnoms des courtisanes de plus haut rang.

(2) Les courtisanes pourvues de licence d'Osaka, de Kyôto et de Yedo étaient divisées en quatre classes.

maya, son amant de la campagne, et elle était venue faire une visite à l'Etchigoya.

— Bonsoir, Madame. Cet impudent lourdaud, qui est mon ami, m'a tellement agacée toute la journée au Shimaya que j'en ai attrapé mal à la tête. Est-ce que Tchûbei San n'est pas encore ici ? Je suis venue tout juste pour avoir le plaisir de vous voir un instant, Madame.

— Vous êtes la bienvenue. Écoutez, il y a plusieurs jeunes filles qui sont en train de s'amuser dans les chambres du haut, et qui prennent du plaisir en attendant que leurs hôtes les invitent au dehors. Elles jouent au *ken* (1) tout en buvant. Voulez-vous monter et vous joindre à elles ? Il y a là quelques-unes de vos amies.

Les deux femmes montèrent sans bruit les escaliers et coulèrent un regard dans la chambre. La compagnie était entièrement composée de jeunes filles, et une bouteille de *sakè* chauffait au bain-marie sur le brasero. Les joueuses criaient gaiement : « *Romaçè ! Tôraï ! Sanna !* Tenez ! nous sommes à jeu. »

« *Hama !* (2) *Sankyû ! Gô ! Ryû ! Soumoui !* Vous êtes battue, Naroutoçè San. Vous pouvez prendre une coupe de *sakè* et puisse-t-elle vous réjouir. »

— Ah ! ah ! voici Oumégawa San. Vous arrivez juste à propos. Vous avez une bonne main au *ken.* J'ai été battue par Tchiyotoçé San toute la soirée. Je suis tout à fait hors de combat. Soyez assez gentille pour venir et pour me venger. Prenez d'abord un peu de *sakè.*

— Non merci, j'ai horreur du *sakè* et je ne me soucie pas de jouer au *ken.* J'aimerais mieux que vous pleuriez avec moi sur ma position actuelle. Aujourd'hui, au Shimaya, mon hôte de la campagne m'a tourmentée au sujet de mon rachat. Il

(1) Jeu qu'on joue avec les mains : sorte de morra ou (mourre). Le perdant doit boire une coupe de *saké* en guise d'amende.

(2) Corruptions d'expressions chinoises vraisemblablement indicatives de nombres On dit que le jeu a été importé de la Chine au début de l'histoire du Japon.

m'a poussée à bout. J'ai perdu patience et j'ai ressenti pour lui de la haine. Il avait cependant été le premier à faire une offre de rançon. Il l'avait faite avant Tchûbei San, et ce fut seulement, grâce aux efforts très résolus de mon patron, que Tchûbei San fut mis à même de le supplanter. Tchûbei San a payé une certaine somme comme arrhes, le reliquat devant être payé dans un délai qui expire aujourd'hui. Mais il est, vous le savez, un héritier par adoption et, ainsi, ne peut pas avoir les mains libres dans les affaires domestiques; et de plus, il est à la tête d'une affaire considérable entre Osaka et Yedo. Il traite avec les samouraï des établissements de grains et avec les grands négociants. Je crains donc par-dessus tout que quelque circonstance inattendue ne se produise, qui donnerait à mon hôte de la campagne l'occasion tant souhaitée de me racheter. Si cela arrivait, les gens diraient : « Oumégawa, étant une courtisane d'humble condition, a cédé à l'appât de l'or et a bassement abandonné son amant. » Comment, après cela, montrer mon visage à Kamon San et à mes autres amies ? Je sens que pour sauver mon honneur je ferais mieux de mettre fin à ma vie. Mais qu'adviendrait-il à Tchûbei San sans moi ? Que dois-je faire ? Je vous le demande. Mes chères amies, je vous demande d'avoir pitié de moi.

A ce discours mélancolique, toutes les jeunes filles présentes songèrent à leur propre destin, si dur, et se mirent à pleurer.

-- Quelle tristesse est la nôtre ! dit l'une d'elles après une pause. Il faut chasser les idées noires et nous offrir une récitation *jôrouri* (1). Toi, *kabourô* (2), va vite nous chercher Také-moto Tanomo (3) Sama.

(1) Pour parler exactement, *jôrouri* est un terme général pour désigner les *guidayou* (pièces pour marionnettes) et plusieurs sortes de chants épiques. Mais, au temps de Tchikamatsou, comme d'ailleurs aujourd'hui, *jôrouri* était souvent employé dans le sens de *guidayou*.

(2) Petite fille, servante d'une courtisane.

(3) Fameux récitant *jôrouri*, qui habitait dans le voisinage immédiat du quartier de plaisir de Shimmatchi.

— Il est absent, interrompit une autre jeune fille. Je viens tout à l'heure de sortir acheter du cosmétique et j'ai eu l'occasion d'apprendre que, en revenant du théâtre, il s'était rendu à la maison de thé d'Oguiya. Mais, comme je suis son élève, je puis réciter dans sa manière. Écoutez-moi mes amies. Maintenant, qu'on joue du *shamisen* ! Et sur l'accompagnement du *shamisen*, elle se mit à réciter :

— On dit couramment que la courtisane n'est pas fidèle, mais ceux qui le disent ne disent pas la vérité. C'est là un propos d'ignorant, de gens qui ne savent rien de la vie. La vérité et la contre-vérité sont à leur origine une seule et même chose. Voici, par exemple, une jeune fille qui est loyalement attachée à son amant ; oui, elle risquerait même sa vie pour lui. Or, il se trouve que, pendant un temps, son amant cesse de l'aller voir et de correspondre avec elle : pourtant la jeune fille, dans sa condition de servitude, ne peut pas, elle, aller le voir, quelque ardent désir qu'elle en ait. Dans de telles conjonctures, elle finit par se résigner à être rachetée par un autre homme, et alors, elle se trouve ainsi trahir ses serments. D'un autre côté, si un visiteur à qui une courtisane témoignait par intérêt une tendresse simulée renouvelle avec assiduité ses visites jusqu'à ce qu'enfin elle consente à l'épouser, tous les mensonges qu'elle avait faits d'abord deviennent des vérités. Ainsi, dans le monde de l'amour, il n'y a ni vérité, ni contre-vérité, puisque c'est seulement l'existence de certaines affinités qui donne naissance à la sincérité. Combien de fois, certes, arrive-t-il qu'une courtisane se consume et se consume d'amour pour son amant pendant si longtemps que, à la fin, ayant perdu tout espoir, elle renonce à lui, découragée ! Dans ce cas-là, l'homme ne peut qu'être indigné de sa soi-disant indifférence et de son inconstance. Pourtant la blâmer ne serait pas raisonnable (1).

(1) Passage d'une pièce pour marionnettes, intitulée le : *Yûkoun Sanzéço* ou « Trois existences d'une courtisane », par l'auteur.

La récitation finie, quelques-unes des jeunes filles s'écrièrent :

— Il n'y a rien à faire contre de tels chagrins. En aucun cas, nous ne pouvons rien contre l'amour. Avoir des amants de cœur est, il faut bien le dire, une coutume universelle parmi les femmes du quartier.

Les jeunes filles malades d'amour tombèrent dans une humeur mélancolique.

Le hasard fit que Tambaya Hatchiémon, qui venait précisément d'entrer dans le quartier de plaisir, entendit du dehors la récitation et la conversation qui s'ensuivit :

— Voilà des voix de jolies filles que je connais ! Est-ce que Madame est là ?

Il entra dans la chambre du bas, et saisissant un balai, il en frappa le plafond en tambourinant énergiquement :

— En voilà un babillage à entendre pour un homme ! Pour quelle sorte de créature à deux pieds, Mesdemoiselles, vous mourez-vous d'amour ? Si c'est seulement de la solitude que vous souffrez en l'absence de vos amoureux, je vous fais remarquer qu'il y a ici un homme tout disposé à faire l'offre de sa personne, encore que, bien entendu, il ne puisse avoir la prétention d'être absolument à votre goût à toutes.

— Venez, appela Oumégawa, ignorant qui pouvait être le nouveau venu. Il est assez naturel que nous ayons envie de voir nos chéris, n'est-ce pas ? Si vous vous sentez jaloux, venez passer votre jalousie sur nous. Quelle est, pensez-vous, Madame, la personne qui est en bas ?

— N'ayez pas peur. C'est Hatchiémon Sama, de Nakanoshima.

Oumégawa tressaillit.

— Ah ! Madame, s'empressa-t-elle de dire tout bas, pour rien au monde je ne veux voir cet homme. Et, s'adressant aux autres : descendez toutes en bas ; sous aucun prétexte, ne dites que je suis ici. Promettez-moi de vous taire.

— Nous ne dirons rien, répondirent-elles; et elles descendirent au rez-de-chaussée.

— Tchiyotoçé Sama ! Naroutosé Sama ! s'écria Hatchiémon. Quel essaim de beautés ! J'ai appris qu'Oumégawa Dono avait quitté le Shimaya de bonne heure : et il paraît que Tchûbei n'est pas encore ici. Un moment; Madame, Mesdames, et toi, *kabourô*, approchez-vous plus près. Puis, continuant sur un ton plus bas : — J'ai quelque chose de secret à vous dire au sujet de Tchûbei.

— De quoi peut-il s'agir ? Allons ! Dites vite.

Ainsi parlèrent les femmes, craignant toutefois que quelque rapport défavorable sur son amant ne parvînt aux oreilles d'Oumégawa. A ce moment précis, Tchûbei, le cœur et la poitrine gelés par les trois cents *ryô* d'or qu'il portait sur lui, et aussi par l'air cinglant de la nuit, arrivait à la porte de la maison Etchigoya. Il épia ce qui se passait à l'intérieur. Grande fut sa surprise en apercevant Hatchiémon assis les jambes croisées, et faisant des gorges chaudes de ses propres affaires. Tchûbei se posta, tendu, contre le montant de la porte. En haut, Oumégawa s'étendit à plat l'oreille au plancher, attentive à écouter. Sans se douter de rien, Hatchiémon commença à parler :

— D'après ce que je vais vous dire au sujet de Tchûbei, vous pourriez vous imaginer que je le déteste et que je suis jaloux de lui. Mais la vérité vraie est que je suis très inquiet au sujet de son avenir. On sait, n'est-ce pas, qu'il a couramment en dépôt un ou deux mille *ryô* appartenant à d'autres personnes, et que ces sommes sont temporairement logées sous son toit. Mais son avoir : maison, terrains et mobilier, tout cela ne vaut pas plus de deux cent cinquante *ryô* au maximum.

» On prétend que son père, à Yamato, possède une grosse fortune; mais si nous considérons qu'il a donné son fils à la maison Kameya, il semble plus raisonnable d'en conclure

qu'il ne doit être qu'un petit fermier. Je dois confesser que, pour mon compte, — et tous les jeunes gens feront le même aveu, — j'ai dépensé au moins quinze *ryô* par an dans les maisons de thé. Mais le cas de Tchûbei est tout différent : il dépense au-dessus de ses moyens. Il est probable qu'Oumégawa lui a fait perdre la tête, car il paraît qu'il lui fait de continuelles visites depuis mai dernier, et que surtout, il se pose comme le rival de ce campagnard qui fréquente le Shimaya. On dit que, depuis peu, une sorte d'arrangement au sujet du rachat de la jeune fille a été conclu; et si je suis bien informé, Tchûbei a déjà versé, comme arrhes, cinquante *ryô* sur le prix total qui se monte en tout à cent soixante *ryô*. La conséquence, c'est qu'il a failli à payer plusieurs envois de fonds et qu'il a été obligé de faire d'effrontés mensonges. Il se débat dans de grosses difficultés. Si Oumégawa, qui a probablement des dettes, doit être rachetée d'un seul coup, cela signifie que Tchûbei devrait trouver au moins deux cent cinquante *ryô*. Il ne peut tout de même pas espérer que cette somme lui tombera du ciel en averse ou qu'elle jaillira en source du sol. Il n'a plus d'autre issue que le vol. D'où supposez-vous que viennent les cinquante *ryô* donnés comme arrhes ? Il s'est servi, s'il vous plaît, d'un envoi de fonds venant de Yedo qui m'était destiné. Ignorant ce fait, je suis allé à la maison de distribution postale pour me faire rembourser. Sa mère adoptive — la pauvre femme! — qui savait l'argent arrivé, a pressé Tchûbei de me le remettre. Devinez maintenant, Mesdemoiselles, dans quelle sorte de monnaie d'or il m'a payé ?

Hatchiémon exhiba un petit paquet.

— Quelle différence y a-t-il entre ceci et cinquante *ryô* ? Laissez-moi vous faire voir un tour pendable.

Ce disant, il déchira le papier et fit voir le récipient en porcelaine. Maîtresse et courtisanes eurent un haut-le-corps et, d'étonnement, restèrent bouche bée. En haut, Oumé-

gawa, le visage appliqué sur la natte, pleurait en silence.

Au dehors, Tchûbei exaspéré se disait à lui-même :

— Le démon ! Quel féroce indiscret ! Avec quel manque de pitié il me trahit devant de vulgaires filles ! Et pourquoi ? Tout simplement pour une méchante somme de cinquante *ryô*. Si Oumégawa entendait cela, elle mourrait de honte. En voilà assez, coquin que vous êtes ! Des trois cents *ryô* que j'ai sur moi, tirons cinquante *ryô*, jetons-les lui au visage, et disons tout ce que j'ai sur le cœur afin de sauver ma face et celle d'Oumégawa... Ah ! non, non ! je ne dois pas !... l'argent d'un samouraï... un dépôt particulièrement urgent. Il ne faut pas que je perde la tête : je ne dois pas, je ne dois pas ! Il faut simplement que je sois maître de moi.

A plusieurs reprises, il introduisit sa main dans sa poitrine et l'en ressortit, donnant tous les signes de l'angoisse et de l'irrésolution qui tourmentaient son cœur. Pendant ce temps-là, Hatchiémon, ne se doutant pas du tout que Tchûbei l'écoutait, faisait voir le petit vase et continuait son discours.

— Un ustensile comme celui-là coûte quelque chose comme dix-huit *mon*. Quelque bas que soit tombée la valeur de l'or, jamais, depuis le temps de l'empereur Jimmou (1), cinquante *ryô* en or n'ont été échangés contre dix-huit *mon*. Si c'est ainsi qu'il en use avec son ami, vous pouvez imaginer facilement de quelle manière il dupe les étrangers. Le temps viendra, — et ce temps n'est peut-être pas bien loin, — où après s'être fait coupeur de bourses, il en arrivera ensuite au vol à l'effraction et finalement à l'assassinat. Je ne puis que le plaindre. Tombé où il est, ni le désaveu de sa mère, ni les remontrances de Gakya, ni les prières de Dharma ne parviendraient à le faire changer de conduite; que dis-je ! pas même une semonce personnelle du prince Shôtokou (2) n'aurait

(1) Premier empereur du Japon, fondateur de l'Empire.
(2) Fils de l'empereur Yômei (572-621), le Constantin du bouddhisme japonais.

désormais d'effet sur lui. Étant donné les circonstances, je vous demande d'être assez bonnes pour répandre dans tout le voisinage ce que je vous ai rapporté, et pour faire tout votre possible pour l'empêcher de visiter les maisons de thé. Je voudrais que vous préveniez de ces choses Oumégawa Dono. Tâchez de la décider à rompre avec lui et à se faire racheter tout de suite par le campagnard. Un débauché comme Tchûbei est souvent la cause d'un double suicide; ou bien il vole les effets des courtisanes, ou il fait pire encore : son châtiment est alors d'être exposé, la moitié de la chevelure rasée (1) à la maîtresse porte du quartier de plaisir, pour le grand déshonneur, hélas ! de ses amis et de ses proches. Tchûbei est à la lettre un fou ! Si quelqu'une de vous se sent par hasard pour lui un peu de compassion, qu'elle l'empêche de venir ici.

Oumégawa avait tout entendu. Et de nouveau la douleur, la sympathie et le désespoir la firent éclater en sanglots.

— Oh ! que n'ai-je une arme ! gémit-elle, étendue tout de son long, agonisante. Que n'ai-je un poignard nu ! Que je coupe ma langue et qu'ainsi je meure !

La compagnie qui était en bas devinait ses sentiments et était émue de compassion : « Infortunée Oumégawa ! pensaient les femmes, comme nous imaginons aisément ce qu'elle ressent. Comme elle est à plaindre ! » Les bonnes elles-mêmes, les cuisinières et la petite *kabourô* fondaient en larmes et sympathisaient avec elle.

Tchûbei, incapable de se retenir plus longtemps, se précipita à l'intérieur, puis, s'accroupissant, il se pencha sur la poitrine d'Hatchiémon.

— Ainsi, Hatchiémon Dono, s'écria-t-il avec amertume, vous vous dites un gentleman et c'est là votre attitude !

(1) Telle était, dans la période féodale, la peine encourue par les particuliers dans les quartiers de plaisir.

Combien vos actes contredisent vos paroles ! On a raison de le dire : « Trois hommes font un public » (1). Permettez-moi de vous remercier d'avoir fait l'inventaire de mes biens devant une telle assemblée. Vous voudrez bien vous souvenir qu'avant de vous remettre ce petit ustensile, je vous ai demandé, d'homme à homme de l'accepter, afin que ma mère fût tranquillisée. Pourtant vous faites là-dessus des gorges chaudes en ville dans le quartier de plaisir, en salissant ma réputation. Et si vous agissez ainsi, c'est parce que vous avez peur que je ne vous rembourse pas les cinquante *ryô* ; ou bien, attendez ! peut-être avez-vous été soudoyé par l'ami du Shimaya pour médire de moi devant Oumégawa, et pour la pousser ainsi dans les bras de mon rival ? En voilà assez ! Ne vous tourmentez pas : Tchûbei ne laissera pas un ami perdre cinquante ou même cent *ryô*. Maintenant Hatchiémon Sama, excellent Hatchiémon, voyez : je vous remets votre argent. Rendez-moi la traite.

Il exhiba le paquet de pièces et se disposait à le délier lorsque Hatchiémon l'interrompit :

— Un moment, Thûbei. Ne faites pas le fou. Je connais parfaitement votre caractère. Je sais qu'aucun conseil n'aura de prise sur vous. C'est pourquoi j'ai pris soin de demander à ces personnes de vous fermer la porte au nez, où que vous vous présentiez. Car il m'a semblé que c'était le moyen — et le seul — d'obliger votre nature à changer, et de vous transformer en un homme sensé. Mes intentions, croyez-moi, étaient honorables. Si j'avais nourri la moindre appréhension au sujet de mes cinquante *ryô*, je m'en serais ouvert en présence de votre mère. Pour rassurer votre mère, incapable de lire et d'écrire, j'ai rédigé un papier pour rire. En agissant ainsi, en quoi, s'il vous plaît, Hatchiémon a-t-il manqué d'obligeance ? L'argent que vous avez sur vous

(1) Proverbe.

en ce moment se monte à trois cents *ryô* n'est-ce pas ? Une si grosse somme ne saurait vous appartenir. Elle représente un envoi de fonds destiné à quelqu'un d'autre, j'en jurerais. Si vous gaspillez cette somme, impossible de combler la différence avec un godet en porcelaine, comme vous l'avez fait avec Hatchiémon. Mais peut-être prétendez-vous combler le déficit avec votre tête ? Si vous avez tout ce temps pour vous déterminer, vous feriez mieux de l'employer à aller rembourser cet argent, car, actuellement, vous vous conduisez comme un fou, comme un oisillon.

Cette semonce, dictée par une bonne intention, mit Tchûbei au paroxysme de la fureur.

— Assez de votre hypocrite bonté ! Ainsi vous pensez que cet argent appartient à quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? Moi, parbleu, je ne saurais posséder trois cents *ryô*, hein ? Puisque vous êtes assez bon pour prendre la peine de faire, en pareille compagnie, l'estimation de la valeur de mon avoir, il semble que je sois d'autant plus tenu de vous rembourser votre argent pour sauver ma face aux yeux de ces personnes.

Il déchira l'enveloppe, ouvrit le paquet, compta dix, vingt..., trente..., cinquante *ryô* et les enveloppa dans du papier.

— Voici, cria-t-il, la preuve que Kameya Tchûbei n'est pas un voleur ! Attrapez ! Et il jeta l'argent à la figure de Hatchiémon.

— Voilà une façon polie d'agir ! répondit Hatchiémon, d'une voix cinglante. Et il renvoya l'argent d'où il venait. Ayez l'obligeance de me dire : « Bien des remerciements », et de me donner cela poliment.

— Et pourquoi vous remercierais-je, traître ? Une fois encore, il lança l'argent à son adversaire. Hatchiémon le lui retourna, et ainsi se poursuivait leur querelle.

Oumégawa, à moitié aveuglée par les larmes, descendit l'escalier en courant.

— J'ai tout entendu, dit-elle. Hatchiémon Sama a eu raison.

C'est à genoux, Hatchiémon, que je vous demande de pardonner à mon Tchûbei San. Faites cela pour moi, Hatchiémon San. — Elle se tourna alors vers son amant : — Mon pauvre Tchûbei San, s'écria-t-elle, pourquoi vous emporter ainsi ? Ne savez-vous pas que ceux qui fréquentent les quartiers de plaisir, même quand ils sont riches, se trouvent souvent à court d'argent ? Cette sorte de déshonneur n'est pas ici un réel déshonneur. Mais, si vous dépensez l'argent appartenant à un autre homme sans le plus faible espoir de le pouvoir rembourser, vous serez arrêté et on vous mettra en prison. Au prix d'une éventualité comme celle-là, qu'est-ce, en vérité, que la présente mercuriale, si déplaisante même qu'elle soit ? Et puis, songez qu'il n'y va pas seulement pour vous du déshonneur, mais encore que le sort d'Oumégawa est en jeu. Calmez-vous, je vous en prie, faites des excuses à Hatchiémon Sama, reconstituez votre somme d'argent et allez immédiatement la donner à qui elle appartient. Je sais bien que vous ne voudriez pas me voir en d'autres mains, et moi-même je ne voudrais pas avoir ce sort. Pour l'amour de vous, je suis prête à braver le pire. J'ai plus de deux années de servitude, mais pour vous venir en aide, je subirais, s'il le fallait, les pires privations et je ferais n'importe quoi, si dur que ce fût. Jamais je ne vous laisserai dans la peine. C'est moi qui vous supplie de vous calmer, moi pour qui vous vous êtes si gravement compromis. Puisque je suis la cause de vos écarts, je me sens à la fois pleine de reconnaissance pour vous et à la fois très affligée pour vous, il faut que vous le sachiez. Ne comprenez-vous pas cela ?

Elle recommença à pleurer et les larmes, tombant sur les pièces d'or, apparurent comme des gouttes de rosée sur des roses jaunes. Tchûbei, désemparé, jouant le tout pour le tout se résolut à une entreprise désespérée.

— Plus un mot, ma chérie. Me prenez-vous pour un fou? Ne craignez rien au sujet de cet argent. Comme Hatchiémon

voudra bien s'en souvenir cet or est celui que j'ai apporté de Yamato, quand j'ai été adopté comme héritier dans la maison Kameya. Il avait été mis de côté jusqu'ici et je l'ai retiré pour vous émanciper. — S'adressant alors à la maîtresse de la maison : — Maintenant, Madame, à la date de ce jour, j'ai payé au patron d'Oumégawa cinquante *ryô* comme arrhes. Voici cent dix *ryô*, faisant en tout cent soixante *ryô* : prix de la rançon d'Oumégawa. Veuillez remettre cet argent à son patron. Quant à cette somme de quarante *ryô*, elle représente plusieurs objets que j'ai achetés et dont vous m'avez présenté la facture l'autre jour. Ces cinq *ryô* sont pour la *yarité* (1). J'estime que les dépenses des invitations que j'ai faites à Oumégawa, depuis septembre, se montent environ à quinze *ryô* ; mais pour vous épargner la peine d'un calcul exact, nous arrêterons ce compte à vingt *ryô* en chiffres ronds. Ces dix *ryô* sont une gratification pour vous. Laissez-moi vous remercier par avance de la peine que vous allez prendre. Rin, Tama, Gohei, un *ryô* à chacune de vous. Prenez !

Ce disant, Tchûbei distribua les pièces d'or avec une parfaite aisance. Un vrai Crésus à cette occasion, absolument comme Roçei (2) dans son rêve.

— Allons, Madame, conclut-il, je vous prie de prendre, sans perdre un instant, toutes dispositions nécessaires pour que Oumégawa soit en mesure de partir avec moi cette nuit. Veuillez faire diligence.

— Parfaitement, Monsieur, répondit la patronne ravie. Pauvre aujourd'hui, riche demain. Étrange chose que l'argent ! Pourquoi les gens se tourmentent-ils à propos de cela ? Il ne faut jamais désespérer. Oumégawa, ma fille, vous vous sentez heureuse, j'en suis bien sûre. Voyons maintenant, je

(1) Servante de la maison de thé qui fait les arrangements entre les courtisanes et leurs hôtes.

(2) La tradition affirme qu'un ambitieux jeune homme, nommé Roçei, qui vivait en Chine, rêva un jour qu'il menait une vie extravagante et qu'il atteignait l'âge de quatre-vingts ans.

vais me dépêcher d'aller voir votre patron, et comme je vais porter une forte somme, Rin et Tama, vous m'accompagnerez.

Et, prenant les deux servantes avec elle, elle sortit vivement.

— Je ne crois pas que Tchûbei ait dit la vérité, dit Hatchiémon avec un air de doute; mais, puisqu'il distribue de l'argent, même à ceux à qui il n'en doit pas, je ne puis vraiment pas refuser d'accepter ce qui m'est dû. Tchûbei, j'accuse réception des cinquante *ryô*. Je vous rends la traite. Oumégawa Dono, vous avez de la chance de trouver un si bel homme pour mari. Je souhaite bonne nuit à toute la compagnie.

Et, là-dessus, il mit l'argent dans sa poitrine et s'en alla.

— Il est temps de rentrer chez nous. Acceptez nos congratulations, Oumégawa Sama.

Les jeunes filles s'en allèrent vers leurs demeures respectives.

— Pourquoi, Madame reste-t-elle si longtemps ? demanda Tchûbei avec impatience. Allez, Gohei, et pressez-les.

— J'ai peur qu'il ne vous faille attendre encore quelque temps, Monsieur. Pour obtenir l'émancipation d'une courtisane, même quand le règlement avec son patron est effectué, le directeur de ce quartier doit oblitérer les cachets, et le gérant pour le mois courant doit signer un laissez-passer pour franchir la porte. Tant que toutes ces formalités ne sont pas accomplies, on ne laisse pas l'intéressée franchir la grande porte; je vous prie donc d'attendre encore un moment, Monsieur.

— Mais, ne pouvez-vous les faire se dépêcher ? Il jeta un *ryô* à l'homme. Faites tout votre possible, je vous prie.

— Très bien, Monsieur. Stimulé par cet éperon d'or, le domestique sortit en courant.

— Maintenant, ma chérie, préparez-vous tout de suite, dit Tchûbei en pressant sa prétendue. Dans quel désordre vous êtes ! Rattachez votre *obi* (1).

(1) Un *obi* est une large ceinture, d'un tissu roide, avec un nœud dans le dos.

M. GANJIRO DANS LE RÔLE DE *TCHUBEI*

« Il déchira l'enveloppe du paquet, compta cinquante *ryô*, et les enveloppa dans un papier. »

— Pourquoi tant de hâte, Tchûbei San ? Ce jour étant le jour le plus marquant de ma vie, permettez-moi d'échanger des coupes d'adieu avec mes amies et de prendre à loisir congé de toutes, et de chacune d'elles en particulier.

Sa contenance innocente, joyeuse, fit verser à Tchûbei un flot de larmes. Il l'entoura de ses bras en pleurant.

— Innocente créature, ces pièces d'or étaient un envoi de fonds urgent destiné à un samouraï en affaires avec un établissement de grains à Dôjima. Je sais parfaitement que, de dilapider ces fonds comme je l'ai fait, peut consommer ma propre ruine. J'ai fait tout mon possible pour rester maître de moi; mais quand j'ai vu votre bien-aimée personne être, au milieu de vos amies, la victime d'indignités, j'ai deviné combien vous deviez en être mortifiée, j'ai éprouvé alors un désir soudain et irrésistible de vous soustraire à cette humiliation, et, ne sachant plus ce que je faisais, je me suis approprié l'argent. Après avoir agi ainsi, il ne m'était plus désormais possible, à moi un homme, de laisser l'acte à moitié accompli. Je vous prie de vous incliner devant le destin. A l'air de Hatchiémon, il était clair qu'il avait l'intention de se rendre chez ma mère. Peut-être n'est-ce plus maintenant qu'une question d'instants ; peut-être, d'ici peu, les dix-huit maisons de poste obtiendront-elles contre moi un mandat d'arrêt. Regardons l'abîme en face : voulez-vous vous enfuir avec moi ?

Oumégawa frémit comme un tremble.

— Courage! répondit-elle d'une voix brisée par les larmes. N'ai-je pas souvent envisagé avec vous des circonstances désespérées comme celle-ci ? Pourquoi avez-vous peur de la mort ? Je me déclarerais plus que satisfaite de mourir avec vous. Je suis prête à mourir avec vous à l'instant même, et cela volontiers. Préparons-nous pour l'acte suprême.

— Oui, certes. Vous imaginez-vous que j'aie pu accomplir quelque chose d'aussi téméraire sans être prêt à mourir à n'importe quel moment ? Mais essayons de vivre aussi long-

temps que nous le pourrons, et ainsi, de rester l'un avec l'autre aussi longtemps que possible. Souvenez-vous que la mort est le mal sans remède.

— Oui, oui, jouissons d'être unis l'un à l'autre en ce monde aussi longtemps que possible. Vous feriez bien de vous cacher, car les gens qui vont se mettre à votre poursuite peuvent arriver d'un moment à l'autre. Elle le poussa derrière un paravent. J'ai laissé mon amulette précieuse dans un tiroir de ma commode : comme je voudrais l'avoir en ce moment !

— Aucune amulette, quel que fût son pouvoir, ne pourrait nous sauver des conséquences d'une action si mauvaise. Puisque nous devons mourir d'ici peu, prions pour la paix de nos âmes après notre mort. Ce disant, il leva son visage au-dessus du paravent.

— Oh ! horrible ! Cessez, cessez ! Je n'ose pas dire à quoi vous ressemblez (1).

S'accrochant au paravent, elle pleura amèrement. C'est à ce moment que la patronne et ses servantes rentrèrent.

— Vous pouvez être tranquille à présent, Monsieur. Tout est maintenant réglé. Le laissez-passer pour la porte a été envoyé aux abords de l'entrée de l'ouest, qui est la plus proche du côté de votre demeure.

Le jeune couple se mit à trembler.

— Nous vous remercions, au revoir, au revoir !

— Vous avez l'air gelé. Voulez-vous quelque chose à boire, Monsieur ?

— Non merci. Je ne pourrais pas boire en ce moment.

— Je suis heureuse de vous voir rachetée, Oumégawa Sama, mais en même temps, je suis très peinée de me séparer de vous. Je me sens vraiment toute triste. Je ne me lasserai pas de le dire fût-ce pendant *mille jours* (*sennitchi*).

(1) Elle veut dire que sa tête au-dessus du paravent lui fait l'effet, étant ainsi mise en évidence, de la tête exposée d'un criminel exécuté.

— Oh ! ne parlez pas de *sennitchi* (1).

Au chant du coq, le couple énamouré, quittant le quartier de plaisir, se dirigeait la main dans la main, aussi vite qu'il le pouvait, vers le village natal de Tchûbei dans la province de Yamato.

III

Le voyage des amants dans un palanquin à deux places

Le rêve doux et tranquille du couple passionné, teinté des couleurs vertes et rouges de la chambre à coucher d'Oumégawa, venait d'être brisé brusquement et sans pitié. Ce courage, qu'ils avaient souvent déployé dans leurs rencontres secrètes de minuit, était maintenant sans utilité. En quittant le quartier de plaisir, ils se réfugièrent dans un palanquin à deux places, et se hâtèrent vers leur destination. Assis en face l'un de l'autre, il n'y avait rien entre eux qu'un petit *kotatsou* (2) ou boîte à feu, et les feux de l'amour contribuaient beaucoup plus que cet ustensile à réchauffer leurs pieds glacés. La chevelure de Tchûbei, qui n'avait pas été peignée depuis deux jours, était tout en désordre. Oumégawa, de sa main glacée par les larmes, rattacha ses cheveux. L'atmosphère d'intimité du palanquin remit en leurs esprits le souvenir des nuits confortables passées dans la petite et accueillante chambrette de la jeune fille, mais la chaude et rougeoyante lueur du brasero s'était éteinte, et il était en ce moment aussi froid que le matin glacial. Comme l'aube était

(1) La Japonaise, en parlant des « mille jours » *sennitchi*, rappelait au couple le terrain d'exécution de Sennitchi-Mayé, dans la banlieue d'Osaka.

(2) Une petite boîte en bois, contenant du feu, porte le nom de *kotatsou*, tout comme le foyer pratiqué dans le plancher et recouvert par une grande courte-pointe

prochaine, ils levèrent le rideau. Leur attention fut attirée par un petit sapin qui frémissait dans la bise glacée, et cela leur donna l'impression d'une *kabourô* tourmentée par une *yarité*. La vue de cette image, donnant naissance au « souvenir de choses plus heureuses », les fit pleurer. Après s'être abondonnés quelque temps au chagrin, ils se consolèrent mutuellement en observant que, assis l'un près de l'autre dans un palanquin, ils avaient l'air de ces deux « existences unies dans une fleur de lotus » (1) prophétisées par les écritures bouddhiques.

Les brumes matinales, ressemblant à la fumée légère sortant du *hiyokou-guiçérou* (2) qu'ils fumaient, s'étaient dissipées. Une brise légère creusait des vagues dans les jeunes blés. Un fermier musardait dans son champ. De peur qu'il n'eût l'idée de s'approcher et de leur demander du feu pour allumer sa pipe, le couple descendit du palanquin, paya libéralement les porteurs, et commença de marcher. Devant un petit temple, situé sur le côté de la route, ils firent leurs dévotions, puis, regardant en arrière, ils aperçurent, marchant le long d'une autre route, de nombreux visiteurs allant au temple du Dieu Aïzen. C'étaient de jeunes acteurs et des personnes en relations d'affaires avec les maisons de thé qui allaient faire des prières pour obtenir la prospérité dans leurs professions. Ils étaient partis avant le jour, et portaient des lanternes, éteintes maintenant. Oumégawa contempla avec un sentiment de regret les emblèmes peints sur le papier des lanternes, emblèmes si familiers à ses yeux. Une lanterne en particulier retint son attention. Elle portait le caractère « Tsoutchiya », nom de la maison de thé dans laquelle elle avait vécu, et son propre emblème accouplé avec l'enseigne de la maison. Cette lanterne

(1) Maxime bouddhique signifiant l'existence heureuse que mènent ensemble, au paradis, soit un mari et sa femme, soit des amants.

(2) Une paire de longs tuyaux de pipe en bambou, n'ayant qu'un seul fourneau. Cette pipe était à l'usage des amoureux et on la trouvait jadis dans les quartiers de plaisir.

avait beau être éteinte, elle brillait dans son cœur et illuminait pour elle tout son passé de joie et de douleur.

Oumégawa frissonna en se rendant compte que leurs vies descendaient la pente menant à leur fin, de même que les gouttes de cire des cierges. Elle pensa aussi aux ténèbres des Enfers et, les larmes aux yeux, exprima combien elle serait heureuse le jour où, ensemble, ils iraient aux Enfers, d'avoir une lanterne ornée de son insigne, pour illuminer cette route obscure qui menait aux ténèbres.

Comme ils suivaient un chemin qui ne leur était point familier, guidés seulement par les renseignements des voyageurs, ils n'avançaient que lentement. Quand ils se trouvèrent à Hirano, le ciel était couvert : du grésil mêlé de grêle commença à tomber. Leurs pieds nus n'étant chaussés que de *setta* (1), ils souffraient beaucoup du froid. Une jeune fille, d'environ dix-sept ans, arrachait des herbes dans un champ derrière la maison d'un fermier; elle s'en retourna vers la maison et invita à y entrer un jeune homme qui se tenait près de la porte; il leur sembla alors qu'elle lui adressait ces paroles : « Entre mon gars; ne reste pas au froid. Nous nous mettrons au chaud à l'intérieur. » Les jeunes fugitifs s'adressèrent l'un à l'autre un pâle sourire en découvrant que chaque coin du pays était un petit univers d'amour. Tchûbei, cheminant à travers les épais flocons qui tourbillonnaient dans la bise, eut plaisir à se souvenir qu'un matin où il neigeait, comme il s'en revenait de la maison de thé de Shimmatchi, Oumégawa, dans une robe de nuit seyante, l'avait accompagné jusqu'à la grande porte du quartier. Quelle innocente fille, au cœur candide, elle était à cette époque ! Depuis lors, la claire texture de son cœur s'était colorée de teintes de plus en plus sombres par l'œuvre de la passion. A cette époque, ce cœur était d'un bleu tendre : maintenant, il était d'un noir foncé, couleur de nuit. Une

(1) Sandales à semelles de cuir.

indicible pitié mêlée de regrets envahit son âme. Se souvenant des occasions nombreuses où, quand ils échangeaient des serments de fidélité, ils avaient invoqué les noms de beaucoup de dieux et de bouddhas pour des motifs profanes, il se dit que, peut-être, c était comme punition que leur était infligé leur présent destin; et dans sa douleur, il protestait qu'il souhaitait de prendre sur ses épaules la part de châtiment d'Oumégawa. Continuant leur morne voyage en devisant ensemble de ces choses, à chaque instant le brusque claquement d'ailes des oiseaux ou les aigres morsures du vent les faisaient frissonner. Les corbeaux mêmes, croassant bruyamment dans la forêt de Tonda, semblaient se moquer de leur folle équipée. En passant au-dessous du mont Katsouragui, ils se rappelèrent la légende de Hitokotonoushi, dieu de cette montagne : celui-ci se tenait caché tant que brillait la lumière, et il opérait seulement la nuit : à ce souvenir, ils s'affligeaient d'être eux-mêmes devenus de véritables chauves-souris redoutant la lumière du jour. Comme ils traversaient un passage étroit, ils eurent l'impression qu'aucune gorge n'était plus étroite que leur route en ce monde, et que c'étaient eux-mêmes qui avaient tout fait pour rendre ce chemin si étroit.

Ainsi le couple infortuné cherchait sa route à travers les pierres des défilés, se traînait le long des plaines, gravissait les cols des montagnes, traversait les territoires des villages et des hameaux, et se rapprochait ainsi du terme du voyage.

Entre temps, la police s'était activement mise à la recherche du coupable, fouillant tout particulièrement les provinces environnantes. Yamato, la province natale de Tchûbei, était tout spécialement signalée pour de minutieuses recherches par les autorités et par les personnes déléguées par les dix-huit maisons de poste : tous ces gens, déguisés en pèlerins, en chiffonniers, en colporteurs, en chanteurs ambulants, enquêtaient à chaque porte. Certains d'entre eux, affublés en ven-

deurs d'*amé* (1) et pourvus d'images amusantes, cherchaient à extorquer aux enfants des renseignements sur les mouvements de tous les étrangers. Il advint ainsi que le sort du couple fut celui de poissons dans la nasse ou d'oiseaux dans un piège.

A la fin d'un voyage exténuant de vingt jours, ayant dépensé jusqu'à leur dernier sou, les fugitifs atteignirent Ninokoutchi-Moura, le village natal de Tchûbei.

O-Oumè (2), murmura Tchûbei, voici le lieu où je suis né et où j'ai vécu jusqu'à vingt ans. Jamais, si loin que remontent mes souvenirs, je n'avais vu autant de marchands et de voyageurs dans le village à la fin de l'année; non, pas même au printemps. Je ne puis m'empêcher de soupçonner que cet homme qui est là-bas, et à coup sûr ces deux ou trois hommes qui se tiennent aux lisières du village, sont des gens déguisés. Hélas! j'ai un pressentiment. La maison de mon père Magoémon est située à environ une demi-lieue plus loin; mais il y a longtemps que je ne lui ai pas écrit, et, d'un autre côté, sa femme est ma belle-mère. — Il tourna vers une maisonnette à toit de chaume qui se trouvait à côté du chemin. — C'est la demeure de Tchûzabourô, le fermier de mon père. Depuis mon enfance, il a été mon grand ami. C'est un homme en qui on peut avoir confiance; allons le voir.

Le couple ouvrit la porte de la maison et entra.

— Tchûzabourô Dono est-il ici ? Je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

La femme, qui était à l'intérieur, faisait la cuisine.

— Qui pouvez-vous être? demanda-t-elle. Tchûzabourô Dono est sorti. Il est parti depuis ce matin pour aller chez le chef du village.

— Tchûzabourô Dono n'avait pas de femme. Puis-je vous demander qui vous êtes ?

(1) Friandise mucilagineuse et compacte faite d'orge.

(2) Nom d'Oumégawa, en tant qu'épouse. Une courtisane a son nom professionnel, qui diffère de son nom ordinaire.

— Parfaitement; je suis entrée dans cette maison, comme épouse il y a trois ans, et je ne connais pas les vieux amis de mon mari. J'ai idée que vous êtes tous les deux des gens d'Osaka, n'est-ce pas ? J'ai entendu dire que le fils de Magoémon, le maître de mon mari — on appelait ce fils Tchûbei Dono — était parti à Osaka comme fils adoptif. Je viens d'apprendre qu'il avait acheté une « coursane » (1) et que Monsieur le gouverneur avait ordonné des recherches. Depuis longtemps, Magoémon Dono a cessé tout rapport avec lui, et par conséquent, il n'est pas, à mon idée, responsable pour les méfaits du garçon. Mais tout de même, comme ils sont père et fils, cette affaire ennuie beaucoup le vieux brave papa. Mon homme, étant un vieil ami de Tchûbei Dono, est anxieux au sujet de sa sûreté. Il a l'œil ouvert de crainte que le garçon n'ait l'idée d'errer dans ces régions et qu'il ne soit attrapé. Le chef du village l'a envoyé chercher. Dans tout le village, bien que ce soit la fin de l'année, on fait grand tapage à propos de cette affaire de la « coursane ». Presque chaque jour, il se tient des assemblées chez le chef du village. Une vraie rien du tout, cette « coursane ».

La rude franchise de ce discours désempara Tchûbei, mais il répondit avec assez de calme :

— Pas possible! oh ! mais l'affaire fait également le sujet de toutes les conversations dans Osaka. Ma femme et moi sommes en route pour un pèlerinage au Grand Sanctuaire de la Province d'Içè, et nous avons fait ce détour dans le but de rendre visite à votre mari que je serais heureux de voir. Ne lui dites pas, en tout cas, que nous venons d'Osaka.

— Vous êtes donc si pressé que cela ? Je vais le chercher. Je dois vous dire qu'un saint prêtre de la capitale vient d'arriver au temple à Kamata-Moura, où il prêche chaque jour.

(1) Elle est si ignorante qu'elle ne sait pas ce que c'est qu'une *keiçei* (ou courtisane). De là, sa prononciation défectueuse *keicen*, dont on a cherché, en traduisant, à donner une sorte d'équivalent.

Il est tout à fait dans les choses possibles que mon mari soit allé au temple en sortant de chez le chef du village. Soyez assez bons pour entretenir le feu sous le chaudron de la soupe pendant que je serai dehors.

Elle s'en alla, les manches retroussées. Oumégawa se dépêcha de fermer la porte et de mettre le loquet.

— Nous sommes environnés d'ennemis. N'y a-t-il pas du danger dans cette maison, à votre avis ?

— N'ayez pas peur, ma chérie. Tchûzabourô est un type d'homme chevaleresque comme on en trouve rarement parmi les fermiers. Je lui demanderai l'hospitalité pour une nuit. Qu'importe après tout que je meure ici : j'aurai au moins la satisfaction de mourir dans mon pays, parmi mes compatriotes; et si nous devons être enterrés ici, dans le village où se trouve la tombe de ma vraie mère, il me sera donné du moins de vous voir toutes les deux, ma mère et vous, réunies dans le monde futur comme belle-mère et belle-fille.

— Combien j'en serais heureuse ! Mais ma mère à moi habite à Rokoujô dans la capitale. Je suis presque certaine que les autorités doivent être allées récemment chez elle pour la questionner. Je me demande ce qu'il est advenu d'elle et si, pauvre âme, elle souffre toujours d'étourdissements dans la tête. Combien j'aimerais l'entrevoir une seconde avant de mourir.

— C'est si naturel, ma chérie. Et moi aussi je voudrais faire la connaissance de votre mère, en qualité de gendre.

Comme nul œil étranger capable de les identifier n'était là pour les regarder, le couple s'embrassa passionnément, une pluie de larmes (1) tombant sur leurs manches. A ce moment, une averse fouetta la cloison de bambou : « Écoute, il pleut ! » s'écrièrent-ils d'une seule voix; et, ouvrant légèrement le panneau de la fenêtre en papier, ils jetèrent les yeux

(1) Ici, un jeu de mots.

sur l'étroite digue qui traversait la rizière. Plusieurs personnes se hâtaient vers le temple. Leurs parapluies étaient tenus obliques contre la pluie qui les cinglait par derrière.

— Il n'y a là personne que je ne connaisse, dit Tchûbei. Celui qui est en tête est Soukèsabourô de Tarouibata, un des notables du voisinage. Cette vieille femme est la vieille mère de Den, le portier bossu; c'est une grande buveuse de thé. Cet autre vieillard n'a jamais réussi à joindre les deux bouts. Quand il a vu qu'il ne pouvait payer sa taxe foncière, il a vendu sa fille au Shimabara dans la capitale; par bonheur elle a été rachetée par un homme qui ne manquait pas d'argent, et elle est devenue sa femme. Son gendre a veillé à ce que le vieux compère ne manquât de rien; ainsi il vit maintenant confortablement, propriétaire de deux maisonnettes et d'une douzaine d'acres de rizières. Moi aussi, je vous ai rachetée, mais je m'afflige en songeant à tout l'embarras et à tout le chagrin que j'ai causés à votre mère. Le vieillard qui vient après est Tôjibei de Tsouroukakè, qui a mangé un quart et demi de riz bouilli le jour de son quatre-vingt-huitième anniversaire. Il a maintenant quatre-vingt-quinze ans. La tête rasée (1) qui le suit est le guérisseur universel Dôan. Il a soumis ma mère à son traitement : aussi je le tiens pour mon ennemi mortel. Oh ! regardez, regardez ! Voici mon père !

— Quoi ! C'est vraiment Magoémon Sama, dans un *kataginou* (2) de soie grossière ? Oh ! ses yeux sont tout à fait les vôtres.

— Oh ! ce père et cet enfant, de visage si semblable et qui ne peuvent se trouver face à face en public ! Comme il est âgé ! Comme ses pas sont chancelants ! Tchûbei joignit ses

(1) Au temps jadis, les médecins se rasaient la tête. Voici ce que dit Tchûbei : « Cette tête rasée qui la suit est Dôan le pratiquant de saignées. Ma mère a été tuée par sa lancette. » Au vieux temps, la saignée était très répandue au Japon. Voir « Choses japonaises », de Basin Hall Chamberlain.

(2) Pèlerine d'une forme spéciale.

mains. Ceci est le dernier adieu que je vous adresse, mon père.

— Cher beau-père, murmura Oumégawa, voici la première et la dernière fois que mes yeux vous voient. Je suis votre bru. Mon mari et moi pouvons être tués d'un moment à l'autre. Quand vous aurez atteint votre centième année, puissions-nous, vous et moi, nous rencontrer dans le monde futur.

De leurs yeux, à moitié aveuglés par les larmes, ils regardaient le vieux Magoémon déambuler à petits pas. Ses pieds étaient alourdis par de pesantes galoches. Comme sa marche était lente et pénible ! Le vieillard n'avait pas encore franchi la porte de la cabane lorsqu'il glissa sur une flaque gelée au bord du seuil; la courroie de sa galoche se rompit et il tomba dans le champ bourbeux avec un « floc ». « Pauvre père! » ne put se retenir de s'écrier Tchûbei; et il se tordit d'angoisse; mais, réfléchissant à sa situation présente, il n'osa pas sortir pour aller à son aide. Oumégawa, au contraire, se précipita dehors; elle l'aida à sortir de la rizière, pressa ses vêtements pour en faire sortir l'eau, frictionna ses genoux et sa poitrine avec ses mains, en même temps qu'elle disait d'un accent affectueux :

— Je suis peinée, mon vieux Monsieur. Vous êtes-vous fait mal quelque part? Je vais laver vos pieds et raccommoder votre courroie. N'hésitez pas à me dire ce dont vous avez besoin.

— Merci pour vos attentions. Heureusement, je ne me suis pas du tout blessé. Vous êtes vraiment une femme bien aimable. Vous me montrez plus de sympathie que ne le ferait même une belle-fille. Un homme aura beau visiter le temple pour adorer, si son cœur — le vieux monsieur mit en même temps son doigt sur sa poitrine — est dans la peine, toutes les adorations du monde ne le soulageront pas. Une personne compatissante comme vous, en tout cas, n'est pas loin du Royaume du Ciel. Essuyez vos mains, je vous prie. Il y a ici,

heureusement, un peu de paille et j'ai du papier. Aussi pourrai-je, avec cela, tisser moi-même un lien.

Ce disant, il sortit quelques feuilles de papier de sa poitrine.

— Ne vous donnez pas la peine, Monsieur, j'ai sur moi du bon papier. Permettez-moi d'en faire une cordelette pour vous.

Sa façon de déchirer un mouchoir de papier en petites bandes frappa le vieil homme d'étonnement (1).

— Vous êtes évidemment une étrangère dans ces régions, dit-il, en la regardant de près. Puis-je vous demander qui vous êtes et pour quelle raison vous vous donnez tant de peine pour moi ?

— Je suis... en voyage, répondit la jeune fille dont le cœur commençait à battre. Un fait curieux, c'est que mon beau-père est exactement de votre âge et qu'il vous ressemble d'une façon frappante. En vous rendant ce service, j'ai l'impression de ne pas rendre service à un étranger. C'est le devoir d'une bru, vous le savez, d'avoir des attentions pour son beau-père quand il est dans la peine ; c'est, dès lors, un plaisir d'avoir l'occasion de vous rendre un léger service. Je suis certaine que mon mari serait content de me voir agir ainsi. Permettez-moi de prendre votre papier en échange du mien. Je donnerai celui-ci à mon mari, et je le lui ferai garder comme souvenir d'une personne qui ressemble traits pour traits à son père.

Elle reçut son papier et le glissa dans sa manche ; puis, malgré tous ses efforts, elle fondit en larmes. Ses paroles, ses manières, son air firent éclater la vérité aux yeux de Magoémon. Une émotion l'envahit; des larmes coulèrent de ses yeux. Après une pause, il dit :

— Hum !... Ainsi, vous êtes bonne pour moi parce que je

(1) La façon dont s'y prend une courtisane pour déchirer un mouchoir a quelque chose de tout particulier.

ressemble à votre beau-père ! Eh bien ! cela me cause à la fois du plaisir et de la colère. Vous comprenez, il m'est arrivé de déshériter mon fils (il vaut mieux ne pas dire pourquoi), et je l'ai envoyé au loin, à Osaka, comme héritier adoptif. Possédé par je ne sais quel démon, ne s'est-il pas mis récemment en tête de dépenser une énorme somme d'argent appartenant à une autre personne, et puis de prendre la fuite ! On est en train de faire, dans les environs, des recherches officielles pour le retrouver, et je suis actuellement, comme vous pouvez l'imaginer, dans un grand trouble d'esprit à propos de lui, et tout cela à cause de ma future bru. Peut-être est-ce folie de ma part de le confesser, mais mes sentiments peuvent être exactement exprimés par le proverbe qui dit : « On ne déteste pas tant le fils qui est un voleur que l'officier qui l'arrête. » Puisque nous avons désormais cessé d'être l'un pour l'autre un père et un fils, cela ne change rien à ma situation qu'il se conduise bien ou mal; mais, néanmoins, songez à ma joie si je pouvais entendre les gens dire « : Tchûbei est un jeune homme intelligent, habile et diligent, et qui plus est il a fait fortune. Il faut que Magoémon soit un vieux fou pour avoir déshérité un tel fils. » Et ainsi, vous pouvez imaginer quels peuvent être mes sentiments quand, en ce moment, on le traque, quand je pense qu'il peut être arrêté, et que j'entends les gens dire : « Magoémon a joliment bien fait, et il est heureux qu'il ait déshérité son fils au bon moment. » Je ne peux pas m'empêcher d'être plein d'angoisse sur son sort. Je prie le Seigneur Bouddha qu'il me fasse mourir aussitôt que possible avant que mon garçon aille à la place d'exécution. Telle est ma prière et jamais je ne mens au Seigneur Bouddha.

Il se prosterna et sanglota bruyamment. Ce que voyant, Oumégawa ne put retenir de nouvelles larmes, et Tchûbei à la fenêtre se tordait les mains.

— Le sang est plus fort que l'eau continua le vieil homme, en essuyant ses larmes. Si étroite que puisse être l'affection

entre deux amis intimes, il est, selon moi, dans la nature humaine que jamais elle ne puisse être aussi grande qu'entre un père et un fils, même si le fils était renié. Pourquoi, avant d'en venir à détourner l'argent des autres, ne m'a-t-il pas écrit secrètement qu'il était amoureux de telle ou telle courtisane et qu'il avait besoin d'argent pour sa rançon ? S'il avait agi ainsi (il est mon vrai fils, vous le savez, et qui plus est, un fils sans mère), eh bien ! plutôt que de le voir ligoter comme un criminel, j'aurais vendu même le champ dont j'avais destiné le revenu à mon entretien à compter du jour où j'ai quitté la vie active. Mais maintenant que sa belle-mère est au courant de son crime, et qu'elle en est désolée, maintenant qu'il a causé à une autre personne une perte pécuniaire et des embarras, le moyen de l'appeler mon fils et de lui donner l'hospitalité même pour une nuit ? Tout cela est son œuvre. Je ne doute pas qu'il ne souffre beaucoup lui-même, et certainement, il est cause que sa femme souffre aussi. Il est un fugitif dans ce vaste monde. Il faut qu'il se cache de ses amis et de ses connaissances, oui et aussi de ses proches, et il est voué à finir tôt ou tard par une mort misérable. Cette sorte de situation déshonorante n'est pas la vie pour laquelle il était né. Je pense que c'est un garçon méprisable, et pourtant je ne peux pas m'empêcher de l'aimer.

De nouveau, il laissa couler les larmes les plus amères. A la fin, bien que toujours pleurant, il prit une pièce d'argent dans sa bourse, la tendit à la jeune fille et reprit.

— Par hasard, j'ai cet argent sur moi. Je le destinais à contribuer à une souscription pour l'édification du temple de Naniwa. Je vous le donne, non parce que je vous regarde comme ma « bru », mais comme gage de ma gratitude pour la bonté que vous venez de me témoigner. Si vous errez dans ces parages, vous êtes certaine d'être arrêtée, ressemblante comme vous l'êtes avec la délinquante, et la même chose est plus vraie encore de votre mari. Je vous conseille donc à tous

les deux de vous engager sur la grande route de Gossé, d'employer cet argent à accélérer votre voyage, et de partir aussi vite que possible. Ah! qu'il me soit donné d'entrevoir une seconde le visage de votre mari, fût-ce sans échanger une parole avec lui ! Non, non ! Si j'agissais ainsi, je pécherais contre la société; mais faites-moi savoir quand il sera caché, quand il sera sain et sauf. Faites-moi savoir la bonne nouvelle de son salut final. Adieu, Mademoiselle.

Il fit quelques pas, puis se retourna et demanda doucement :

— Pensez-vous qu'il y ait quelque inconvénient à le voir ?

— Un inconvénient ? Comment quelqu'un saurait-il la chose ? Voyez-le, père.

— Non, dit Magoémon, éclatant encore une fois en sanglots, je ne peux pas faire injure à sa mère adoptive à Osaka. Voulez-vous, je vous prie, insister auprès de lui pour qu'il se sauve pendant que c'est possible, de peur qu'il ne meure avant moi?

En larmes, le vieil homme s'éloigna, regardant à maintes reprises derrière lui par-dessus son épaule. Quand il ne fut plus en vue, le couple se prosterna et tous les deux pleurèrent abondamment. La femme de Tchûzabourô s'en revint trempée par la pluie.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre si longtemps. Mon homme et allé au temple directement en sortant de chez le chef du village, de sorte qu'il m'a été impossible de l'apercevoir. Voilà la pluie qui diminue; j'espère qu'il sera bientôt de retour.

A ce moment, Tchûzabourô apparut tout courant. Il arriva hors d'haleine.

— J'ai grand plaisir à vous voir, Tchûbei Sama. Votre père vient justement de tout me dire à votre sujet. Je sais également que des policiers sont venus d'Osaka et que des recherches officielles sont effectuées en ce moment par ordre

de Monsieur le Gouverneur. Si vous vous trouvez en plein jour parmi des sabres, c'en est fait de vous. Je ne sais pas s'ils ont éventé votre venue, mais ils ont subitement commencé des recherches maison par maison. Ils sont maintenant chez votre père. Après cela, ils viendront chez moi. Votre pauvre vieux père, fou de désespoir, m'a recommandé de vous dire de vous enfuir rapidement. Actuellement vous êtes « dans la gueule du crocodile ». Allons ! ne perdez pas une minute, mais sauvez-vous par le chemin de derrière qui mène à la grande route de Gossé par delà les montagnes.

A ces mots, le couple fut saisi de panique. La femme Tchûzabourô qui n'avait pas idée de ce qui se passait, s'écria : « Dois-je me sauver avec eux ? »

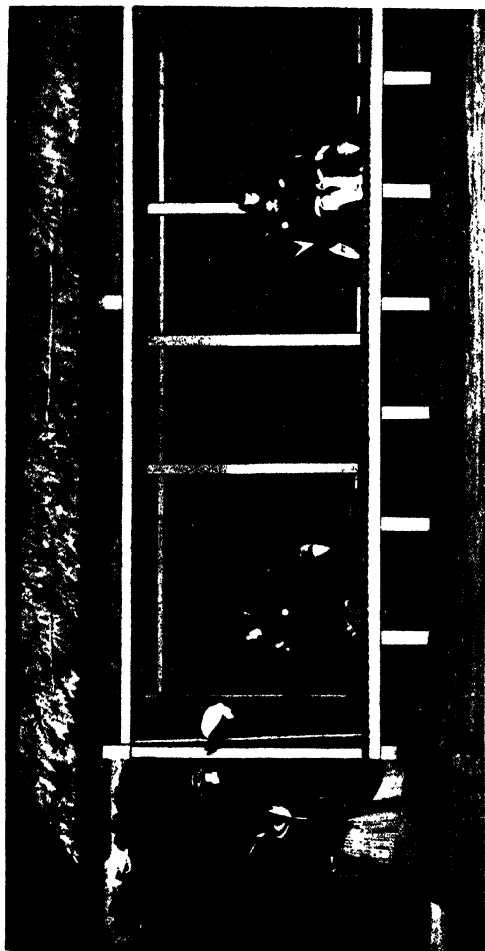
— Ne dis pas de sottises.

Tchûzabourô l'éloigna et, vivement déguisa les fugitifs en personnes de la classe des cultivateurs, en leur mettant sur la tête de vieux chapeaux en jonc et sur les épaules de vieux sarraux de paille contre la pluie.

— Mon ami, dit Tchûbei, jamais nous n'oublierons votre bonté, même dans la mort.

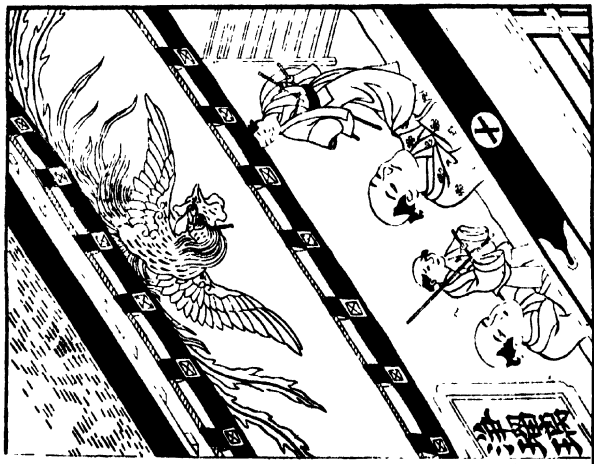
Tous les deux se sauvèrent en hâte. Tchûzabourô n'avait pas plutôt poussé un soupir de soulagement que les gens de justice, guidés par le chef du village et par un magistrat local, se précipitèrent dans la maison à la fois par les portes de devant et de derrière. Ils se mirent à chercher partout, roulèrent les nattes de paille, enfoncèrent les cloisons, fracturèrent le coffre et inspectèrent l'armoire à riz et le sac aux cendres.

— Cette maison est trop petite pour qu'ils y trouvent aucune place où se cacher. Ils ne peuvent être ici. Cherchons sur les chemins à travers champs.

Les fonctionnaires et les gens de justice pénétrèrent dans le jardin d'arbres à thé et dans le potager. Magoémon apparut nu-pieds.

HISAMATSOU ET O-SOMÉ, PIÈCE REPRÉSENTÉE AU BOUNRAKOU-ZA

[*face p.* 256

M. TSOUDAYU, FAMEUX CHANTEUR *JOROURI*, SE PRÉPARANT POUR LA SCÈNE

HIYOSHIMAROU ET LE JEUNE CERISIER, DE TCHIKAMATSOU HANJI,
PIÈCE REPRÉSENTÉE AU BOUNRAKOU-ZA

Nº 4

MARIONNETTES DU TEMPS JADIS

(D'après une illustration tirée d'un livre ancien, *Le Seikyokou Rouisan*)

— Que se passe-t-il Tchûzabourô ? Réponds-moi vite : sont-ils hors de danger ou non ?

— N'ayez crainte, Monsieur. Je suis parvenu à leur faire prendre la fuite à tous deux.

— Merci au ciel ! C'est une grâce du Seigneur Bouddha. Rendons-nous tout de suite au temple pour faire nos offrandes de remerciement. Combien je suis content ! Combien content !

Ils se disposaient à se séparer, quand un groupe de personnes rassemblé à une courte distance, cria soudainement : « Kameya Tchûbei et Oumégawa de Tsouchiya ont été arrêtés ! »

— Un moment après, les officiers de justice s'en revinrent escortant les jeunes amants, maintenant ligotés avec des cordes.

Magoémon s'évanouit à cette vue. Il fut sur le point de rendre le dernier soupir. Oumégawa pleurait amèrement.

— Écoutez tous, vous autres ! s'écria Tchûbei. J'ai mal agi et je suis tout prêt à mourir. Je vous demande de prier pour moi quand mon âme aura quitté ce corps. — Il se tourna vers les gardes : — Messieurs, dit-il, le spectacle de l'agonie de mon père me déchire le cœur et torturera mon âme aux Enfers. Par pitié, couvrez-moi le visage.

Un officier, ému de sympathie, lui mit un voile sur le visage, comme on bande les yeux à celui qui fait le « diable » au colinmaillard.

Ce que fut plus tard leur sort, la bouche n'a pas besoin de le raconter. Il suffit de dire que leur nom demeure sur la liste de ceux dont la passion a fait sa proie.

LE SUICIDE PAR AMOUR A AMIJIMA

(Shinjou-Ten-no-Amijima)

LE SUICIDE PAR AMOUR A AMIJIMA

(Shinjou-Ten-no-Amijima)

I

Tant qu'il restera vrai que « l'océan ne peut être vidé (1) avec une chétive coquille de *shijimi* » (2), il restera vrai aussi que l'amour continuera d'exercer sa domination sur le cœur humain; et vraiment, Sonézaki-Shintchi, quartier des filles de plaisir d'Osaka, peut être appelé un océan d'amour; et il semble que ce ne soit pas par hasard que la rivière qui arrose le quartier porte le nom de Shijimi.

Dans Sonézaki-Shintchi, le soir vite venu de l'hiver luisait doucement, illuminé par les lanternes sur lesquelles étaient peintes les inscriptions des maisons de thé. A travers les rues pleines de foule, de jeunes libertins flânaient, chantant chemin faisant des chansons populaires, récitant des fragments de drames de marionnettes, ou imitant la manière de déclamer des acteurs fameux. De la chambre supérieure de beaucoup de maisons de thé, s'envolaient par lambeaux les gais accents du *shamisen*, et la musique en était si ensorcelante qu'elle incitait certains de ceux qui fréquentaient le district à visiter les courtisanes. D'autres, qui avaient revêtu un déguisement pour jouir avec plus de liberté de la joyeuse atmosphère des rues, étaient reconnus par les servantes des maisons de thé, et cédaient à leurs sollicitations d'entrer dans telle ou telle maison.

Les ponts qui franchissent la rivière Shijimi sont nommés

(1) Proverbe.
(2) Sorte de coquillage.

« Fleur de Prunier » et « Fleur de Cerisier »; et, dans ce district, parmi les nombreuses jeunes filles non moins séduisantes que ces fleurs, se trouvait une demoiselle d'une beauté suprême, nommée Koharou, de la maison de thé de Kino-kouni-ya.

Escortée par Sougui, sa servante, elle était juste à ce moment en train de passer devant une lanterne suspendue comme enseigne, et elle était fort intriguée au sujet de la personne avec qui elle devait passer la nuit, quand une autre damoiselle de sa confrérie, qui revenait de la maison de thé de son patron, s'arrêta près d'elle.

— Ah ! Koharou Sama, dit-elle, je ne vous avais pas vue depuis longtemps et n'avais pas de vos nouvelles. Comme vous avez maigri ! Seriez-vous souffrante ? Certain petit moineau m'a dit que, à cause de l'amour que vous avez pour Jihei Sama, votre patron est extrêmement strict au sujet de la personne que vous accueillez, et qu'il ne vous est pas souvent permis d'être invitée dehors dans d'autres maisons de thé; cependant, un autre petit moineau m'a dit que vous aviez été rachetée par Tahei Sama et que vous étiez partie avec lui à la campagne pour Itami. Quelle est la vérité ?

— Fi ! Ma chère amie, ne me parlez pas d'Itami. Je déteste ce nom. Pauvre Jihei Sama ! Lui et moi nous ne sommes pas particulièrement intimes, mais ce vantard de Tahei a fait courir sur nous des bruits, de sorte que tous mes protecteurs m'ont abandonnée et que mon patron, imputant tout cela à Jihei, le tient éloigné de moi et que je ne peux même pas lui écrire. D'une façon plutôt singulière, on m'a envoyé chercher cette nuit à la requête d'un samouraï pour que j'aille à la maison de thé Kawatchi-Ya. Me dirigeant de ce côté, comme vous le voyez, je me sens toute nerveuse à l'idée de rencontrer ce méchant Tahei. C'est comme si j'avais un mortel ennemi cherchant à se venger sur moi. Attendez donc ! Est-ce que vous ne l'apercevez pas par là ?

— Peut-être. Vous feriez bien de vous cacher. Voyez : voici un chanteur ambulant (1) qui s'approche en récitant des choses comiques, et parmi la foule qui écoute, il y a un jeune homme dont les cheveux sont coiffés à la dernière mode et qui semble très satisfait de sa personne. C'est Tahei Sama, j'en jurerais. Voyez ! Ils viennent par ici.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le chanteur, affublé d'une large coiffure fantastique et d'une robe noire, s'approcha, suivi par la foule, tout en récitant dans un style comique et en s'accompagnant d'une petite clochette :

Le style dans lequel Han-Kwai (2) éventre
La porte du château est l'enfance de l'art.
Un Japonais fait cela en se jouant !
Avec la porte il a enfoncé la barrière,
A bondi par-dessus les décombres,
A terrassé Ouryôko et Saryôko,
Et rapidement a fait irruption dans le château (3).
Namaïda ! Namaïda ! Namaïda !

Il erra et erra
En quête de sa chère Matsouyama :
Nulle ombre d'elle ne put trouver.
Alors quand sa peine eut dérangé ses esprits,
Tout le jour il rit et pleura,
Jusqu'à ce qu'à la fin, épuisé,
Il s'étendit sur le sol.
Quelle misère ! Oh ! quelle conjoncture ! (4)
Namaïda ! Namaïda ! Namaïda !

(1) Le nom japonais est *namaıda-bôzou*. Le *namaıda-bôzou* était un chanteur ambulant, habillé dans le style d'un prêtre bouddhiste. Il récitait des fragments de pièces pour marionnettes ou des chants populaires, s'accompagnant lui-même sur une petite clochette qu'il frappait avec un bâtonnet. Ses récitations se terminaient par la répétition de « Namaïda », qui est une altération comique de l'invocation bouddhique « Namou Amida Bouddha ».

(2) Fameux héros chinois.

(3) Passage des *Batailles de Kokouçenya*, pièces pour marionnettes de l'auteur ; elle était si populaire à Osaka, que n'importe quel passage de cette pièce éveillait l'intérêt du public.

(4) Passage d'une pièce pour marionnettes, intitulée : *La Folie de Wankyû*.

Le chanteur poursuivit :

> *Ei ! Ei ! Ei ! Ei !*
> Le cœur du teinturier Tokoubei
> Était profondément coloré d'amour pour Fouça.
> Si grande était son imprégnation
> Que toute sa lessive ne parvint pas à le lessiver (1).
> Namaïda ! Namaïda ! Namaïda !

— Mon brave homme, dit Sougi, la suivante de Koharou, de si funèbres ballades sur des morts par amour sont de pauvres choses à entendre. Ici, à Sonézaki, je ne suis pas fâchée de vous le dire, on a cessé d'entendre ces histoires-là. Voulez-vous nous donner le *mitchiyouki* (2) de Kokouçenya ?

Elle fit voir une pièce de monnaie. Le chanteur la regarda et murmura :

> Peuh ! Ce n'est pas la peine de faire un grand voyage
> Vers la Chine, trois sen (3) (mille) milles au loin,
> Pour la somme d'un ou deux sen !
> Oh ! Ce n'est pas la peine ! Oh ! Ce n'est pas la peine.

Le chanteur s'en alla.

Koharou, quittant son amie, se faufila lestement dans la foule et se hâta d'entrer dans le Kawatchi-ya.

— Vous arrivez tôt, Koharou Sama, dit gaiement la

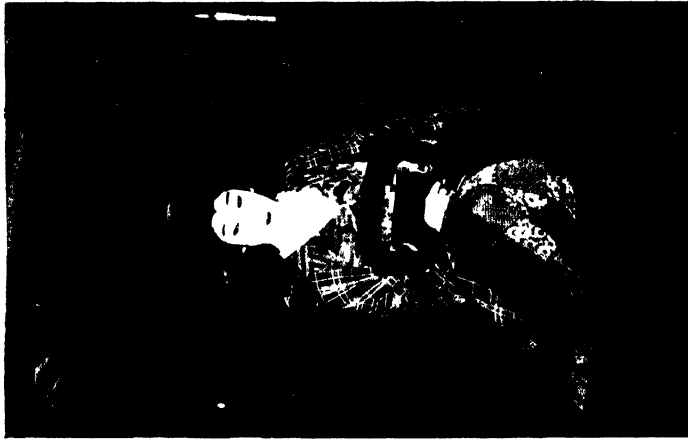
(1) Partie d'une chanson comique ayant pour thème : *Le Suicide par amour à Kazané-Izoutsou*, pièce pour marionnettes de l'auteur. La chanson est également de l'auteur.

(2) Récit du voyage du héros ou de l'héroïne — ou de l'un et de l'autre — dans une pièce pour marionnettes. C'est une description à la fois épique et lyrique, qui constitue généralement le plus beau passage de la pièce.

(3) *Sen* signifie ou « mille » ou une petite somme d'argent. Le passage renferme un jeu de mots. La plupart des scènes des *Batailles de Kokouçenya* sont placées en Chine, qu'on disait au temps jadis être à trois mille du Japon.

M. JAKOUÉMON

M. JAKOUEMON DANS LE ROLE DE KOHAROU

[*face p.* 264

patronne de la maison de thé. Il y a longtemps que je ne vous ai vue. Que je suis ravie de vous recevoir, ma chère Koharou Sama, ma très chère Koharou Sama.

— Chut ! madame. S'il vous plaît, ne répétez pas mon nom aussi fort de peur qu'on ne l'entende dans la rue, car le haïssable Ri-Tôten (1) en personne est par là. Ne dites rien, chère Madame.

Mais c'était trop tard. Tahei et deux autres jeunes gens entrèrent soudain.

— Koharou Dono, dit Tahei avec un sourire sardonique, permettez-moi de vous remercier bien vite pour m'avoir gratifié de l'excellent nom de Ri-Tôten. Messieurs, cette dame est Koharou Dono qui, comme je vous l'ai dit, est connue pour la chaude tendresse de son cœur et pour la façon généreuse dont elle en use avec ses hôtes. Dépêchez-vous, je vous prie, de faire sa connaissance. Il n'est nullement invraisemblable qu'elle ne soit d'ici peu en passe de devenir ma femme... ou — qui sait ? — d'être rachetée bientôt par mon rival Jihei.

En disant ces mots, il s'approcha d'elle, fièrement.

— Quelle absurdité, dit-elle, avec indignation en s'écartant de lui. Jihei Sama est un étranger pour moi. Si cela vous amuse de lui donner une mauvaise réputation, ne vous gênez pas, mais ne m'obligez pas à écouter de pareilles sornettes.

— Quand même il vous déplairait d'entendre cela, dit Tahei, en se rapprochant de nouveau d'elle, je saurai bien vous décider cependant à l'écouter : je n'aurai pour cela qu'à faire tinter des pièces d'or. Vous êtes, en vérité, une femme heureuse, Koharou Dono : entre les innombrables hommes d'Osaka, vous voilà aimée par Jihei, un gentil petit marchand de papier, — le père de deux enfants, dont la femme est la propre

(1) Nom d'un scélérat, dans la pièce : *Les Batailles de Kokouçenya.*

cousine, et qui a, comme beau-père, le mari de sa tante. Hélas ! Ses affaires vont si mal qu'il a bien de la peine à joindre les deux bouts à la fin du trimestre. Et pourtant, ne se propose-t-il pas de payer pour vous une rançon de deux cents *ryô* ? Bah ! c'est là chose impossible ! Pour moi, au contraire, je n'ai ni femme, ni enfants, ni beau-père, ni père, ni mère, et pas d'oncle non plus à soutenir. Partout à la ronde je suis connu comme « Tahei sans Attaches ». A la vérité, je ne prétends pas, pour la vantardise, me mesurer dans le quartier de plaisir avec ce farceur de Jihei ; mais vous oberverez que je ne manque nullement de biens, et que sous ce rapport, je l'emporte sur lui. Il est incontestable que, pour ce qui est de l'argent, je suis le maître de n'importe qui. Je suis certain que c'est Jihei qui est, cette nuit, l'invité de Koharou, mais Madame, c'est moi qui prendrai sa place. Cette nuit, « Tahei sans Attaches » possédera Koharou Dono. Bon ! quelque chose à boire, Madame.

— Surveillez votre langue, dit brusquement la propriétaire. L'hôte de cette nuit est un samouraï, et il sera ici dans un instant. Veuillez, je vous prie, être assez bon pour aller faire la fête ailleurs.

— Madame, répliqua Tahei en riant, les samouraï et les marchands sont pareillement vos hôtes, qu'ils portent ou non des sabres. Pas de samouraï qui puisse porter cinq ou six sabres : deux lui suffisent. Cette nuit, j'inviterai Koharou Dono, et son samouraï par-dessus le marché. Quelque peine que vous preniez pour m'éviter, Koharou Dono, vous ne pourrez empêcher une rencontre avec moi, car nous sommes étroitement liés par une affinité. C'est au chanteur ambulant que je dois cette rencontre avec vous. Miraculeuse est l'efficacité d'une prière faite à Amida Bouddha. Aussi permettez-moi de faire ma prière. Et vous, écoutez !

Alors, tapant avec sa pipe sur la terrine à feu du plateau

à fumerie, en guise d'accompagnement, il chanta à tue-tête en imitant le chanteur ambulant :

Ei ! Ei ! Ei ! Ei !
Le marchand de papier Jihei
Est amoureux de Koharou;
Et son avoir est devenu
Aussi mince que du papier de riz
Et plus mince que du papier à toilette.
Jihei n'a pas plus de valeur qu'un papier de rebut,
Qui n'est même pas assez bon
Pour se moucher le nez.
Namaïda ! Namaïda ! Namaïda !

A ce moment, quelqu'un regarda subrepticement par l'entrée; il avait le visage caché par une ample écharpe et par le rebord de son *amigaça* (ou chapeau soutaché) rabattu. Apercevant cette apparition, Tahei dit en se moquant :

— Ah ! ah ! Voici Toilette-Papier ! Quel joli déguisement ! Donnez-vous la peine d'entrer, Papier-de-Rebut. Poltron, avez-vous peur de ma prière Namaïda à Amida Bouddha ?

Sur ces mots, il tira l'homme à l'intérieur de la chambre. Profonde fut sa surprise et grande sa peur en reconnaissant que le nouveau venu était bel et bien un samouraï porteur de deux sabres, qui le foudroya avec une expression sauvage. Tahei interdit, s'écria : « Ah ! »; mais, reprenant vite son sang-froid, il continua :

— Il est vrai, Koharou Dono, que je suis un simple marchand et que n'ai jamais porté de sabre; mais il n'est pas en dehors des choses possibles que les reflets des pièces d'or de mon coffre soient capables d'éclipser n'importe quel sabre. C'est de la présomption, pour un simple marchand de papier-toilette, pourvu d'un capital aussi mince que du papier-de-riz d'essayer de rivaliser avec « Tahei-sans-Attaches ». Que j'aille faire un tour entre le pont des Fleurs-de-Cerisiers et

la rue Nakamatchi, et il se pourrait que je fusse capable de mettre mon pied sur un Papier-de-Rebut quelque part, non loin d'ici. Sortons mes amis.

Tahei et ses compagnons sortirent, non sans arrogance.

Pour éviter une scène dans le quartier de plaisir, le samouraï fut obligé d'accepter cet affront. Blessée au vif par la façon dont on avait vilipendé son amant, Koharou, perdue dans ses pensées, ne salua pas son nouvel hôte. Sougui entra en courant, jeta un regard rapide autour d'elle et s'écria :

— Quand tout à l'heure, j'ai escorté jusqu'ici Koharou Sama, son hôte n'était pas encore arrivé; aussi je suis repartie; mais à peine rentrée à la maison, j'ai été sévèrement grondée pour n'avoir pas examiné l'hôte. Pardon de mon incivilité, Monsieur.

Elle enleva délibérément au samouraï son chapeau et regarda de tout près sa figure.

— Bon ! ce n'est pas lui. Ce n'est pas lui. Il n'y a pas à se tourmenter. Bien du plaisir, Koharou Sama, avec ce monsieur. Adieu Madame. Je reviendrai plus tard.

Elle partit en hâte. Le samouraï gardait son sérieux, l'air fort mécontent.

— Quelles sont ces façons ? grommela-t-il. La servante me prend-elle pour une boîte à thé ou pour une tasse, qu'elle examine ma figure comme un connaisseur fait un bibelot ? Sachez, Madame, que l'entrée et la sortie de notre résidence sont étroitement surveillées, même de jour : si quelqu'un a l'intention de passer dehors même une seule nuit, avis doit en être donné à l'officier de service, pour qu'il le note sur son registre. En dépit de ces règlements stricts, j'ai trouvé un prétexte pour faire cette visite cette nuit sans être accompagné par mon serviteur : je brûlais de rencontrer Koharou Dono, la fameuse courtisane dont il me tardait depuis si longtemps de faire la connaissance. A peine arrivé dans cette ville, je me suis empressé d'arranger avec vous cette entrevue, n'est-il

pas vrai ? Et, Koharou Dono, avec quelle ardeur j'ai attendu que vous daigniez me donner la joie de passer cette nuit avec vous. Profond est mon désappointement. Vous ne m'avez pas fait la faveur d'un sourire aimable ou d'un mot de salutation; mais, tout le temps, vous avez eu les yeux baissés comme si vous comptiez de l'argent dans votre corsage. Je crains que vous n'ayez attrapé mal au cou. Madame, aucun gentleman ne vient dans une maison de thé pour assister une femme en mal d'enfant.

— Vos reproches sont justifiés, dit en manière d'excuse la patronne; je ne m'étonne pas que vous trouviez étrange l'attitude de Koharou. Le fait est qu'elle est particulièrement intime avec un hôte nommé Kamiya (1) Jihei Sama. Jour et nuit, il la venait voir, tant et si bien qu'aucun autre protecteur ne pouvait l'approcher et que finalement tous ont été dispersés comme des feuilles assaillies en automne par la tempête. Quand des relations en viennent à tel point, les choses ne peuvent que tourner mal. Le patron de Koharou Sama voit d'un fort mauvais œil ces amants passionnés, et c'est pourquoi, conformément à l'usage en pareil cas, tous les hôtes de Koharou doivent être soumis à un examen rigoureux : ainsi, on sera certain que Jihei Sama n'est pas l'un d'eux. Voilà pour quelle raison elle est tout abattue, Monsieur.

Elle se tourna vers la jeune fille.

— Comme patronne de cette maison de thé, Koharou Sama, je dois vous demander de faire de votre mieux pour fêter votre invité. Allons ! prenez une coupe et égayez ce gentleman. Voyons ! Soyez gentille, Koharou Sama.

La jeune fille ne répondit rien, mais levant un visage en larmes, elle demanda brusquement :

(1) Kamiya signifie « marchand de papier » ; mais, dans le Japon féodal, les marchands, parmi lesquels était inconnu le luxe des surnoms, se servaient souvent, en guise de surnoms, de ces titres professionnels.

— Est-il vrai, Seigneur chevalier, qu'une personne qui meurt pendant les « Dix Nuits » (1) ira en paradis ?

— Comment le saurais-je ? Vous feriez mieux de le demander au prêtre du temple de votre famille.

— C'est juste. J'ai une autre question à vous poser : Quelle est le plus terrible moyen de suicide : le couteau ou la corde ?

— Comment le saurais-je ? répondit le samouraï d'un air dégoûté. Je ne me suis jamais coupé la gorge. En voilà une question ! Et quelle jeune personne désagréable !

— Voyons, Koharou Sama, quelle est cette façon d'accueillir un nouvel hôte ? Allons ! allons ! courage ma fille. Ah ! ça, je me demande quand mon mari sera de retour. Je vais aller le chercher pour qu'il prépare un festin pour vous. Soyez assez bon pour m'excuser un moment, Monsieur.

La patronne s'en alla dans la rue.

Pendant ce temps, le croissant de la lune était descendu sur l'horizon; les nuages envahissaient le ciel; et les passants devenaient rares.

Kamiya Jihei, propriétaire d'une boutique de papier à Temma, à faible distance du quartier de plaisir, pris de passion pour Koharou, avait négligé ses affaires et menait une vie de dissipation. Le couple passionné, empêché de se rencontrer et réduit au désespoir, avait secrètement échangé des lettres où tous les deux se juraient d'accomplir ensemble le suicide la première fois qu'ils pourraient avoir un rendez-vous. Nuit après nuit, Jihei, complètement déguisé, avait erré par les rues de Sonézaki Shintchi. Cette nuit, il fit de nouveau son apparition dans les rues tranquilles. Le visage recouvert d'un foulard, et une courte épée à son côté, il était

(1) La période allant du 6 au 15 octobre (d'après le calendrier lunaire) est connue parmi les bouddhistes, sous le nom de *Jûya* ou les « Dix Nuits », et ils ont une maxime : « Celui qui meurt pendant les Dix Nuits trouve le chemin du paradis. » Pendant ces jours, les bouddhistes pieux font des visites spéciales à leurs temples de famille, où se tiennent des réunions où l'on prie.

actuellement en train de se promener avec précaution, avec un air égaré sur le visage. Dans une boutique, il apprit que Koharou était en ce moment même au Kawatchi-Ya avec un samouraï, son hôte. Il lui sembla que l'occasion cherchée lui était enfin offerte. Il se hâta vers la façade de la maison de thé, et épiant à travers le treillage, il aperçut Koharou assise dans la chambre intérieure (1), et, en face d'elle, un samouraï dont le visage était enveloppé d'une écharpe. Il voyait bien remuer le menton du samouraï, mais il ne pouvait entendre sa voix; et, observant le profil de Koharou éclairé par la lumière de la lampe, Jihei se dit à lui-même :

— Comme la pauvre fille a maigri ! Elle ne pense qu'à moi seul. Comme je voudrais lui faire savoir que je suis ici et que je serais heureux de m'enfuir avec elle ! Comme je suis impatient de lui faire savoir ma venue ! Comme il me tarde de l'appeler par son nom ! Brisé par l'émotion, il se retint au treillage et donna libre cours à ses larmes. A l'intérieur, le samouraï eut un bâillement prodigieux et fit cette remarque :

— Maigre divertissement que 'de tenir compagnie à une fille malade ! Comme la rue paraît tranquille, je vais aller dans la chambre de devant m'amuser à regarder la lanterne-enseigne. Venez avec moi, jeune fille.

Sur ce, il passa dans la chambre de devant, amenant avec lui Koharou. Jihei tressaillit, se baissa et se cacha dans l'ombre du mur au-dessous du treillage, afin de pouvoir entendre leur conversation.

— Voyons, Koharou Dono, dit doucement le samouraï d'un ton aimable, d'après vos manières et vos propos, je juge que vous avez résolu de commettre le suicide avec ce Jihei, l'amant dont Madame a parlé. Je ne me trompe pas, n'est-ce

(1) Même en hiver, il arrive souvent que les portes de papier d'une maison de thé sont laissées ouvertes : il en résulte que, de l'extérieur de la cloison en treillage, on peut voir à la fois l'intérieur de la chambre de devant et celui de la chambre intérieure du rez-de-chaussée.

pas ? Il n'est pas de bon conseil ni de raison capables d'entrer dans l'oreille d'une personne possédée par les Dieux de la Mort; et pourtant, rien ne saurait être plus insensé que votre intention. Les proches de votre amant ne conviendront point de son extravagance, mais c'est sur votre tête que s'amasseront toutes les haines et tous les reproches. Votre tête, après votre mort, sera de plus exposée aux regards du public. C'est là une cruelle disgrâce. J'ignore si vos parents sont vivants ou non. S'ils vivent, vous pouvez être sûre que votre manque de piété filiale envers eux vous attirera le châtiment du ciel. Non seulement il ne vous sera pas donné de parcourir, la main dans la main, avec votre amant, le chemin menant au paradis, mais même un voyage aux enfers avec lui vous sera interdit. Quoique je vous rencontre ce soir pour la première fois, je ne saurais, moi samouraï, m'empêcher de tenter quelque chose pour essayer de vous sauver d'une mort humiliante. Je suis sûr qu'il s'agit d'une question d'argent. Qu'à cela ne tienne ; je puis mettre à votre disposition cinq ou dix *ryô*, si cela peut empêcher votre mort. Et, par Tenshô Daïjin et Hatchiman et sur l'honneur d'un samouraï, je jure de garder le secret. Confiez-moi tous vos secrets, je vous en prie ?

— Comme vous êtes bon, Monsieur, répondit Koharou, en joignant ses mains. Quelle reconnaissance je vous ai! Votre offre généreuse, appuyée d'un serment, me fait pleurer de gratitude. Vous avez bien mis le doigt sur la plaie : j'ai, vous l'avez deviné, fait serment de mourir avec Jihei Sama. La surveillance de mon patron nous empêche de nous voir, et Jihei Sama n'a pas les moyens de me racheter en ce moment, tandis que son rival, homme riche, est en train de négocier ma rançon. Réduit au désespoir, il m'a alors demandé de mourir avec lui, et j'ai été forcée de dire : « Oui, je mourrai ». Je lui ai promis de saisir la première occasion pour m'enfuir et pour me joindre à lui aux Enfers. Je sais bien que je dois mourir un jour et à une certaine heure. Ma mère, dont je suis

SCÈNE DU *SUICIDE PAR AMOUR A AMIJIMA*

D'après une gravure en couleurs des deux Toyokouni *Jihei* par Toyokouni (Kôtchôro) *Koharou* par Toyokouni (Itchiyosai)

« Jihei mit sabre au clair, et, le brandissant pour frapper Koharou au côté, il l'enfonça au travers du treillage »

face p. 272

l'unique soutien, vit misérablement dans les quartiers pauvres. A ma mort, il est bien probable qu'elle sera réduite à la mendicité, et elle court le risque de mourir comme un chien. Quand je pense à son sort, je me sens en proie à une angoisse indicible. D'autre part, je n'ai qu'une vie. Jugez-moi si vous le voulez une femme peu sincère, mais à dire vrai, je n'ai qu'un désir : échapper si possible à la mort. Je vous supplie, Monsieur, de faire quelque chose pour me sauver de la mort.

A ces mots, le samouraï hocha la tête et s'abîma dans de profondes réflexions. Quant à Jihei, la confession inattendue de Koharou le bouleversa au delà de toute expression. « Tout ce qu'elle avait dit n'était donc que mensonge ! se dit-il transporté de colère. Quelle rage j'éprouve ! Ainsi, pendant deux longues années, j'ai été indignement trompé. Chienne ! Bête puante ! Vais-je entrer ? Vais-je la battre ? Ou vais-je vider mon cœur et l'accabler d'injures ? »

Il grinça des dents et pleura des larmes de dépit.

— J'ai, reprit Koharou à travers ses larmes, à vous adresser une requête qui manque un peu de courage, Monsieur. Auriez-vous, à compter d'aujourd'hui et jusqu'aux environs de mars prochain, la bonté de venir me voir très souvent, de façon à vous trouver là chaque fois que Jihei viendra avec l'intention de mourir avec moi ?

« Pendant ce temps-là, je l'espère, l'heure tragique ayant été différée, mes relations avec lui trouveraient leur fin naturelle, et nous serions ainsi tous les deux sauvés de la mort. Je me demande maintenant qu'est-ce qui m'a poussée à faire le serment de mourir avec lui. Je le regrette profondément.

En disant ces mots, elle pleura, penchée sur la poitrine du samouraï.

— Je consens à faire ce que vous demandez et j'ai une idée. Mais on sent de l'air et on peut nous voir.

Ce disant, il ferma les portes de papier par-dessus le treillage *bata-bata*. Jihei fut au paroxysme de la fureur. Oh! cette

femme ! Ce n'était donc qu'une rien du tout. Vile camelote ! Il avait été épris d'une simple catin aux doigts crochus. La transpercer ou la lacérer ? — En cet instant, leurs visages se silhouettèrent sur les portes de papier. — Oh ! la battre, la piétiner ! Que complotaient-ils ? Ils se faisaient des signes de tête; ils étaient en adoration l'un devant l'autre; ils murmuraient et poussaient de légères exclamations. — Malgré ses efforts, Jihei fut incapable de se maîtriser. C'est plus qu'il n'en pouvait supporter. Il mit sabre au clair — une excellente lame par Seki-no-Magorokou — et, le brandissant pour atteindre Koharou au côté, il l'enfonça au travers du treillage. Le couple tressaillit, mais ni l'un ni l'autre n'eurent de mal, assis qu'ils étaient hors d'atteinte. D'un coup, le samouraï bondit en avant, saisit les mains de celui qui avait voulu assassiner, les tira à l'intérieur et, en un clin d'œil, les attacha fortement au montant du treillage avec la corde de son sabre.

— Koharou, dit-il, pas de bruit. Ne regardez pas dehors.

Sur ces entrefaites, le propriétaire et sa femme rentrèrent et s'arrêtèrent stupéfaits de cette scène.

— Qu'est-ce qui se passe, Monsieur ?

— Il ne se passe rien. Ce camarade, en sauvage qu'il est, a enfoncé un sabre nu au travers de la porte de papier. C'est pourquoi je lui ai attaché les mains au chambranle. J'ai un projet en tête. Laissons-le tranquille pour ne pas causer un rassemblement. Venez avec moi, Koharou, allons nous coucher !

Elle répondit : « Oui monsieur » ; mais un sabre était un objet devenu comme familier à ses yeux, et c'est son âme qui reçut une blessure de la lame qui avait failli lui percer le flanc.

— Vous savez, dit-elle gentiment en excuse, c'est souvent comme cela que se conduisent les garçons ivres dans le quartier de plaisir. Je pense donc, Kawatchi-ya San, que vous feriez mieux de le laisser aller sans le punir, ne croyez-vous pas ?

— Certes non, dit le samouraï ; l'affaire me regarde. Entrons à l'intérieur. Par ici, Koharou.

Ils entrèrent dans la chambre intérieure. Plus Jihei se débattait, plus la corde se serrait autour de ses poignets. A la fois accablé de douleur et écumant de colère, il versait des larmes de rage. Tahei, rentrant de faire un tour, l'aperçut.

— Eh ! mais, je ne me trompe pas : c'est Jihei que j'aperçois là contre le treillage du Kawatchi-ya. Il faut que je le flanque par terre.

Il saisit Jihei par le collet et le secoua.

— Eh ! quoi, vous aviseriez-vous d'appeler, poltron que vous êtes ? Alors, vous voilà attaché, pas vrai ? Ah ! ah ! Je vois ce que c'est ! Vous êtes un voleur ! Vous êtes un pickpocket ! — Du poing il le frappa. — Cambrioleur ! Tête à mettre au bout d'une pique ! — Il lui lança des coups de pied. — Eh ! eh ! Kamiya Jihei a été surpris en train de voler, et quelqu'un l'a attaché ici !

Cette scène provoqua un rassemblement. Le samouraï accourut.

— Est-ce vous, s'écria-t-il, le camarade qui appelle cet homme voleur ? Voyons ! dites-moi ce que Jihei a volé.

Il saisit Tahei et lui appliqua la figure contre le sol. Chaque fois que Tahei tentait de se relever, il le rejetait à terre ; puis, le maintenant dans une solide étreinte, il s'écria :

— Allez ! Jihei, piétinez ce compère et vengez-vous !

Ce disant, il poussa son prisonnier sous les pieds de Jihei. Tout attaché qu'il était, Jihei foula aux pieds le corps de l'homme abattu. A la fin, couvert de poussière, Tahei se releva, et des yeux foudroya la foule.

— Vous, les badauds, vous m'avez laissé maltraiter ; mais j'ai noté chacune de vos figures et je vous donne ma parole que je saurai me venger de chacun d'entre vous.

Ayant ainsi parlé, il se sauva. La foule éclata de rire.

— Il s'est laissé piétiner, mais en tout cas, il a gardé la lan-

gue bien pendue ! Jetons-le à l'eau du haut du pont. Noyons-le ! Il ne faut pas qu'il en réchappe.

Pêle-mêle, la foule le poursuivit. Le samouraï s'approcha de Jihei et délia la corde ; puis il enleva sa propre mentionnière et découvrit son visage.

— Quoi ! s'écria Jihei étonné. C'est mon frère Magoémon Dono ? Je suis écrasé de honte.

Il s'assit par terre et pleura amèrement. Koharou sortit en courant de la maison.

— Est-il vrai que vous soyez le frère aîné de Jihei Sama ? s'écria-t-elle.

Brusquement, Jihei se dressa sur ses pieds pour saisir la jeune fille par le corsage de son vêtement.

— Bête ! Chienne ! C'est vous, bien plutôt que Tahei, que j'aurais eu plaisir à fouler aux pieds. — Ce disant, il leva la jambe, mais Magoémon l'arrêta.

— Que faites-vous là ? s'écria-t-il d'un ton de reproche. Votre folie est une source d'égarements sans fin. J'espère bien que vous vous rendez compte maintenant que c'est le métier d'une courtisane de tromper les gens. Du premier coup d'œil, j'avais lu jusqu'au fond du cœur de la dame. Bênet que vous êtes, de n'avoir pas su lire dans le cœur d'une femme que vous avez fréquentée jour et nuit pendant plus de deux ans. C'est votre stupide jugeote que vous feriez mieux de piétiner bien plutôt que Koharou. Cela ne fait-il pas pitié ! Quoi ! vous, Jihei, âgé bientôt de trente ans, père de deux enfants, d'un fils, Kantarô, et d'une fille, O-Soué, l'un âgé de six ans, l'autre de quatre. Et, sans égard à tout cela, vous vous êtes adonné à la dissipation nuit et jour, aveugle sur votre fortune en train de fondre, et sourd à mes conseils bien intentionnés. Le père de votre femme est le mari de votre tante, votre belle-mère est votre tante, aussi bonne pour vous qu'une vraie mère, et votre femme O-San est cousine de la mienne, de sorte que les membres de votre famille sont étroitement unis par

les liens du sang. Aux réunions de nos parents, on ne parle pas d'autre chose que de vos sempiternelles visites au quartier de plaisir. Votre pauvre tante ! Son mari Gozaémon Dono, un compagnon peu aimable et aux idées arriérées, est très monté contre vous : « Ma fille bien-aimée, dit-il, est traitée honteusement par le neveu de ma femme. Je reprendrai O-San et je ferai de son mari le fable de tout Temma. » Mais votre tante a pris votre défense et s'est donné tant de mal pour cacher la liste de vos méfaits qu'elle en est presque malade. Vous êtes un chenapan, un ingrat, voué à la malchance, quand ce ne serait qu'en punition de votre ingratitude. Étant donné les circonstances actuelles, si l'on n'y met bon ordre, votre maison ira à la ruine. Pour sauver votre famille de tels désastres, et pour rassurer votre tante, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de sonder d'abord Koharou sur ses vraies dispositions. C'est dans ce but que je m'étais arrangé avec le propriétaire pour la visite de cette nuit et que j'ai été ainsi à même de voir de mes yeux la cause de tous vos tourments. Il vous semble assez naturel, peut-être, de laisser là femme et enfants pour l'amour d'une femme dont la tendresse est si désintéressée, pour un cotillon aussi sincère. Vous avez très bien agi, Jihei. Grâce à la sagesse de mon frère, moi, Koya (1) Magoémon, négociant de bonne réputation, j'aurai donc été réduit à me déguiser en samouraï, porteur de deux sabres, et à faire le pantin comme un acteur de bas étage. En vérité, on pourrait me prendre pour une personne assistant à un carnaval en costume fantaisiste ou pour un fou. Je ne sais que faire avec ces deux sabres. Mon cœur est à la fois enflammé de colère et humilié par le ridicule.

Il grinça des dents, fronça les sourcils, et eut peine à retenir ses larmes. Pendant ce temps-là, Koharou continuait à san-

(1) « Koya » signifie « marchand de farine »; mais ici, il est employé comme surnom.

gloter, et elle ne put rien trouver à dire que : « Vous avez absolument raison, Monsieur, absolument raison. »

— Jihei frappa la terre des pieds pour montrer qu'il se faisait horreur à soi-même.

— Pardonnez-moi, mon frère, oh ! pardonnez-moi. Quelle pitié ! Pendant de longues années, je me suis rongé pour cette vieille chienne et j'ai négligé ma famille et mes proches. Je déplore d'avoir été dupé par cette voleuse de Koharou, d'avoir dissipé mon bien. En ce moment même, j'atteste que je l'abandonne à tout jamais. Jamais je ne remettrai les pieds dans ce quartier. Écoute, toi, bête puante, toi renard, toi voleuse ! La preuve que je t'abandonne, la voici. — Il sortit un sachet à amulettes de sa poitrine. — Voici les serments écrits que tu m'as faits, un au commencement de chacun des mois de ces trois années : vingt-neuf en tout. A partir du moment où je te rends ces papiers, je ne te dois plus ni amour, ni sympathie. Reprends-les, catin que tu es ! — Il lui jeta les papiers. — Et vous, mon frère, reprenez en échange les serments écrits que je lui ai adressés; faites-en le compte et brûlez-les vous-même. Allons! maintenant, la fille, à ton tour remets à mon frère les papiers que tu as.

— Comme vous voudrez, Jihei Sama.

En pleurant, la jeune fille tendit à Magoémon son sachet à amulettes; celui-ci prit les papiers et en fit le compte.

— Un, deux, trois, quatre..., dix..., vingt-neuf. Le compte y est. Ah ! il reste une lettre dans la main de la femme. De qui est-elle ? Il fit un mouvement pour ouvrir le papier, tandis que Koharou s'efforçait de l'arrêter, en disant : « C'est une lettre importante que je ne puis vous faire voir. » Il la repoussa du geste et déchiffra la suscription à la lumière de la lampe. A sa surprise, l'adresse était ainsi conçue : « A Koharou Sama, de Kamiya O-San ». Il mit assez péremptoirement la lettre dans sa poche.

— Koharou, il y a quelques minutes, j'ai juré sur l'honneur

d'un samouraï. Permettez-moi maintenant, de faire serment, sur l'honneur d'un marchand, que je ne montrerai cette lettre à personne, pas même à ma femme. Je la lirai en particulier, et ensuite, je la brûlerai avec les autres papiers. Soyez assurée que je ne violerai pas ce serment.

— Merci, monsieur, répondit-elle en s'affaissant sur le sol. Mon honneur est sauf.

— Ton honneur ? Sottise et absurdité ! Viens frère, je ne veux pas la voir une minute de plus. Allons-nous en. Grands sont mon regret et mon humiliation. Je ne puis me retenir plus longtemps. Laisse-moi, une fois au moins, mettre mon pied sur ce visage de coquine. — Jihei s'avança, l'étendit à terre et la piétina —. Pitié de pitié ! A cette minute précise, et de mon pied, je dis un éternel adieu à tout l'amour et à toute l'affection que je vous avais prodigués pendant ces trois années.

Il lui donna un coup de pied sur le front. Elle poussa un cri de douleur. Les deux frères s'éloignèrent le cœur lourd. Touchant fut le regard avec lequel Koharou les suivit. Était-elle une femme artificieuse et fausse de cœur, ou une femme sincère et de cœur aimant ? Ce qu'était sa vraie nature était exprimé tout au long dans une lettre mystérieuse de O-San, la femme de Jihei.

II

La maison et le magasin de papier de Jihei étaient situés dans une rue florissante, près du Sanctuaire de Tenjin (1)

(1) Fameux sanctuaire dédié au grand ministre et savant, Sougawara-no-Mitchizané, ou Kwan Shojô, qui victime de la calomnie, fut envoyé (901 après J.-C.) en disgrâce, au poste de vice-président de Dazaïfou, ou à celui de gouverneur général de l'île de Kyûshû, et mourut en exil deux ans plus tard. La coutume s'est, en général, perpétuée de planter un prunier près de son temple, parce que c'était son arbre favori. La tradition raconte que le plus beau prunier de son jardin à Kyôto s'envola pour le rejoindre à Dazaïfou.

dans Temma. C'était un établissement ayant la considération de l'ancienneté, si bien que, malgré la longue négligence du maître pour ses affaires, il gardait encore une certaine apparence de prospérité, prospérité entièrement due aux efforts de sa femme O-San, sans cesse occupée, soit à servir les clients, soit à diriger les affaires du ménage. Poür l'instant, Jihei était assoupi sur le *kotatsou* (1) dans la salle à manger. O-San disposa un paravent de lit autour de lui pour le garantir des courants d'air. Par les fenêtres, on apercevait passer les visiteurs, se rendant au temple bouddhique pour célébrer les « Dix Nuits ».

— Voici le soir qui vient, dit O-San, avec une certaine inquiétude en se parlant à soi-même. Il est déjà plus que l'heure. Je me demande ce que fait Tama, ma servante, que j'ai envoyée faire une commission à Itchinokawa ? Et pourquoi cet idiot de Sangorô n'est-il pas de retour ? Le vent est froid. Mes enfants vont être gelés. Ne sait-il pas que le moment est venu de faire boire son lait à O-Souè ? Quel idiot ! Ma patience est à bout.

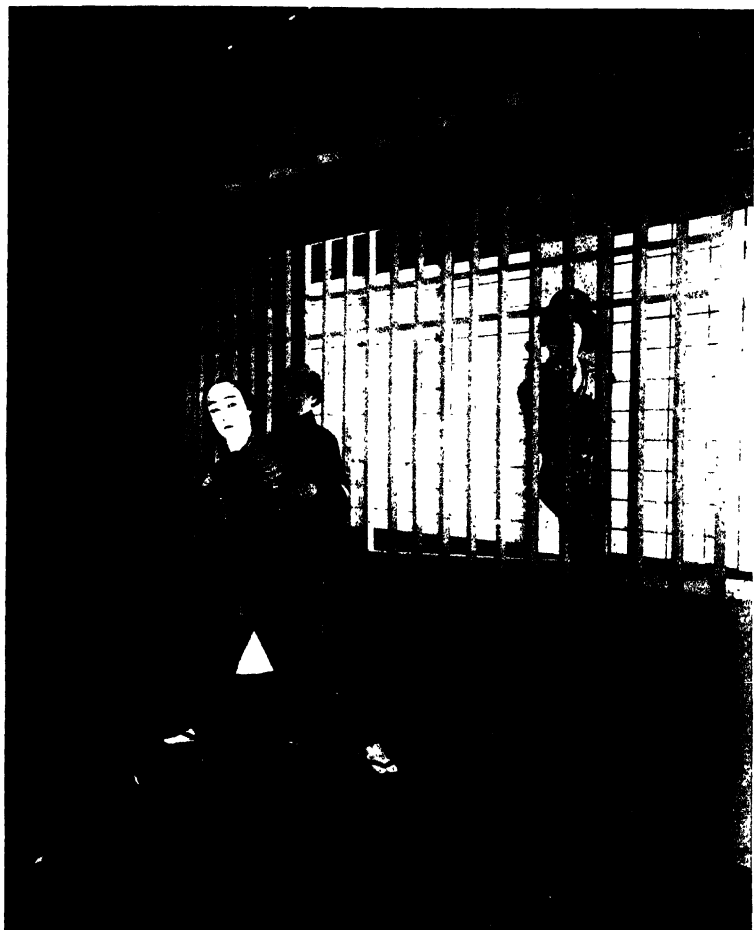
— Maman! dit son fils entrant en courant, je suis revenu tout seul à la maison.

— C'est toi Kantarô? Je suis contente de te voir rentrer. Que font O-Souè et Sangarô, mon chéri ?

— Nous jouions au sanctuaire. O-Souè s'est mise à pleurer parce qu'elle aurait voulu boire son lait.

— C'est assez naturel. Tes mains et tes pieds sont engourdis comme du bois. Chauffe-toi au *kotatsou* près duquel dort ton papa. Que vais-je faire avec cet idiot de Sangorô ?

Impatiente, elle courut à la boutique, mais ce fut simplement pour rencontrer Sangorô qui s'en revenait en musardant sans l'enfant.

(1) Foyer pratiqué dans le plancher et recouvert d'une grande et épaisse courtepointe.

N° 1

SCÈNE DU *SUICIDE PAR AMOUR A AMIJIMA*
M. GANJIRO DANS LE ROLE DE *JIHEI*
M. JAKOUÉMON, ROLE DE *KOHAROU*

[*face p.* 280

No 2

M. GANGIRO, DANS LE RÔLE DE *JIHEI*, ET M. FOUKOUSOUKÉ (OSAKA), DANS CELUI DE *O-SAN*

« Se demandant ce qu'il y avait, O-san s'approcha de lui, et soulevant la courte-pointe, le trouva en proie à une si violente crise de larmes que les pleurs ruisselaient sur l'oreiller. »

N° 3

M. FOUKOUSOUKÉ
(OSAKA)

M. FOUKOUSOUKÉ (OSAKA) DANS LE ROLE
DE *O-SAN* (à gauche)

— Voyons ! imbécile, où avez-vous laissé le bébé ?

— Attendez voir un peu. Je dois avoir semé la petite fille quelque part. Quelqu'un l'aura probablement trouvée. Voulez-vous que je retourne pour aller la chercher ?

— Hélas ! s'écria O-San avec colère, s'il est arrivé malheur à ma chérie, je te battrai comme plâtre.

A ce moment la servante Tama s'en revint rapportant la fillette sur son dos.

— Pauvre mignonne, s'écria-t-elle. Je l'ai trouvée pleurant à la croisée des chemins, Madame. Vous, Sangorô, si vous vous chargez de vous occuper du bébé, il faut le faire consciencieusement.

— Ma chérie, dit la mère en caressant sa fillette, comme tu dois avoir envie de boire ton lait.

Elle approcha la petite fille du *kotatsou* où elle la fit boire, en disant :

— Eh bien ! Tama, voilà (1) pour cet animal ; comme ça, il s'en souviendra longtemps.

— Non Madame, nous avons déjà notre content ; je vous remercie, dit Sangorô en plaisantant. A l'instant même je viens de distribuer à chacun des enfants une paire d'oranges sucrées, et moi-même j'en ai cinq.

Les femmes sourirent avec une petite grimace.

— En bavardant avec ce crétin, j'ai presque oublié l'affaire la plus importante ; il faut que je vous dise que je viens d'apercevoir Magoémon Sama et votre mère qui s'approchaient venant de l'ouest.

— Ah ! vraiment, ils viennent ? Alors il faut que j'éveille mon mari. Voyons, chéri, réveille-toi. Tama dit que ma mère et ton frère vont arriver. S'ils te trouvent, toi, un marchand, en train de dormir en plein jour (et les jours à présent sont si courts), ils vont encore se fâcher, c'est sûr.

(1) Ces mots et ceux qui suivent contiennent un jeu de mots intraduisible.

— Très bien.

Jihei se leva, courut à la boutique et, s'installant au bureau, affecta d'être très occupé à faire des comptes sur l'abaque et à consulter le livre à côté.

— Dix par deux, cinq ; neuf par trois, trois ; six par trois deux;... heu !... sept fois huit font...

La vieille tante de cinquante-six ans (1) et Magoémon entrèrent.

— Ah ! c'est ma tante et mon frère, dit Jihei en les saluant et en regardant par-dessus l'abaque. Entrez donc. Je venais juste de commencer à faire un compte pressé. Excusez-moi si je le finis. Quatre fois neuf, trente-six ; trois fois six, dix-huit, et deux de plus... Dites ! vous deux, Kantarô et O-Souè, voilà grand'mère et l'oncle. Apportez le plateau à tabac. Trois fois un, trois (*san*). Holà ! O-San, apporte du thé ! (2).

— Ce n'est pas la peine ! s'écria la belle-mère brusquement. Le but de notre visite n'est pas de boire du thé ou de fumer du tabac. Voyons, O-San, vous avez beau être jeune, vous êtes la mère de deux enfants. Ce n'est pas assez pour une femme comme vous d'être simplement une excellente nature. La mauvaise conduite d'un mari est, sans aucun doute, imputable au manque de surveillance d'une épouse. Quand la ruine oblige un homme et une femme à se séparer, l'homme n'est pas seul à blâmer. Votre devoir est d'avoir l'œil ouvert.

— Quelle erreur est la vôtre ! dit Magoémon. Le rusé compère qui trompe même son frère ne prendrait pas conseil d'une épouse. *Yaï* (3), Jihei, avec quelle impudeur vous m'avez trompé. En ma présence, l'autre jour, vous avez rendu à la courtisane ses serments écrits, et à présent, moins de dix

(1) La pleine saveur de cette plaisanterie est difficile à apprécier dans une langue européenne.

(2) Ce discours est rempli d'un humour verbal de nature à produire son effet à la scène : il résulte plutôt de la situation et des gestes de Jihei, hésitant entre son abaque et ses visiteurs, que des mots mêmes figurant dans le texte.

(3) Interjection japonaise de reproche.

jours après, vous vous proposez de la racheter. Propre à rien ! En ce moment même, vous êtes en train de faire le compte des dettes de Koharou. Halte-là !

Ce disant, il arracha l'abaque des mains de Jihei et le lança dans la cour.

— L'accusation est injuste, protesta Jihei. Depuis notre dernière rencontre, je n'ai pas franchi le seuil de la maison si ce n'est pour passer chez l'épicier en gros à Imabashi, et aussi pour faire une visite au Temple de Tenjin. Je ne songeais même pas à cette vieille chienne et encore bien moins à la racheter.

— A qui ferez-vous avaler ça ? demanda la belle-mère avec indignation.

— La nuit dernière, à la réunion pour la prière des « Dix Nuits », la congrégation n'a pas parlé d'autre chose. Le bruit courait qu'un *daïjin* (1) de Temma, ayant des relations particulièrement suivies avec une courtisane nommée Koharou, du salon de thé Kinokaouni-ya, à Sonézaki, avait évincé tous les autres protecteurs et se proposait même de racheter la femme aujourd'hui ou demain. En tout cas, voilà le bruit qui courait et on ajoutait : « Que d'argent il faut qu'il y ait, malgré la dureté des temps, et que de crétins il y a dans le monde ! » Tels sont, en vérité, les cancans qui ont occupé la soirée entière. Mon mari, Gozaémon Dono, aux oreilles de qui le nom de la femme en question n'était que trop familier, fut très mortifié de l'entendre prononcer. Lorsqu'il est rentré à la maison, assez hors de lui, il a dit : « Ce stupide *daïjin* de Temma ne peut être autre que cette canaille de Jihei. Il a beau être le neveu de ma femme, il n'est pas de notre famille. Ma fille m'est plus précieuse que lui. Un crétin, décidé à rache-

(1) On appelle *daijin* un homme riche qui fait des dépenses extravagantes dans le quartier de plaisir. Un *daïjin* signifie littéralement un prodigue. Étymologiquement, le mot tire probablement son origine d'un autre mot ayant la même prononciation et signifiant « un ministre d'État ».

ter une fille de joie d'une maison de thé, est parfaitement capable de vendre sa propre épouse à un lupanar. Aussi, avant qu'il en arrive à vendre les robes de O-San, je dois me hâter d'aller chercher ma fille et de la ramener avec tout ce qui lui appartient. Pas une minute à perdre. » Ayant dit ces paroles, il s'apprêtait à sortir de la maison, mais je l'ai arrêté et calmé en lui disant : « Mon cher, ne faites rien précipitamment. Je crois qu'il nous sera possible de réussir à arranger cette affaire avec calme, après nous être d'abord assurés de la véracité du bruit qui court. » Voilà la raison de ma visite. J'étais toute réjouie quand j'entendais dire à Magoémon : « Le Jihei d'aujourd'hui n'est plus le Jihei d'hier. Il a rompu avec Sonézaki et a certainement adopté un autre genre de vie. » Mais j'avais à peine appris la bonne nouvelle que je ne tardai pas à constater que sa confiance en Jihei était, hélas! sans fondement. Quels instincts vicieux vous avez, vraiment ! A son lit de mort, votre pauvre père, mon aîné, m'a fait cette recommandation; il m'a dit : « Ma chère sœur, veillez sur Jihei, qui est à la fois votre gendre et votre propre neveu. » Ses paroles sonnent encore à mes oreilles; mais votre dépravation m'empêche absolument d'exécuter les instructions qu'il m'a laissées en mourant. C'est une chose qui me chagrine profondément.

Elle se cacha la figure dans les mains et versa des larmes du plus amer ressentiment.

— Ah ! dit Jihei en battant des mains. La Koharou dont on parle est certainement la Koharou en question; mais, pour ce qui est du *daïjin* qui se propose de la racheter, c'est une autre affaire. Ce doit être ce « Tahei-sans-Attaches » qui, vous vous le rappelez, s'est conduit l'autre soir d'une manière si horrible et que j'ai piétiné. C'est un type qui n'a ni femme ni famille. Il peut obtenir tout l'argent qu'il veut de Hitami, son pays natal, et, n'eût été notre rivalité, il y a beau jour qu'il aurait racheté cette fille de joie. Il est enchanté de voir son heure enfin venue. Je suis sûr que c'est lui qui a tout

arrangé pour la racheter. En tout cas, moi, je ne suis pour rien là-dedans.

En entendant ces mots, O-San retrouva sa bonne humeur.

— Il se peut que je sois une femme de caractère doux, maman, dit-elle, mais ce n'est pas une raison pour que j'approuve mon mari, s'il s'avisait de racheter une fille de maison de thé. Il dit la vérité, j'en suis certaine.

Ces assurances furent un tel réconfort à la fois pour la tante et pour le neveu que, de joie, ils battirent des mains.

— Quel soulagement pour moi de vous avoir entendu, Jihei, dit la tante. Mais on ne peut prendre trop de précautions quand il s'agit d'affaires aussi sérieuses. Afin de dissiper tous les doutes que mon mari pourrait encore avoir, je voudrais avoir votre déclaration sous forme de serment écrit. Y consentez-vous ?

— Certainement. Je suis prêt à vous signer mille déclarations semblables !

— Je me réjouis de vous entendre parler ainsi, dit Magoémon, tirant une feuille de papier de sa poitrine.

— Vous voyez, ceci est un Koumano-Goô-papier (1). Je l'ai acheté en venant ici. Veuillez y écrire votre déclaration.

Jihei prit le papier et, séance tenante, rédigea un serment spécifiant qu'il avait brisé ses relations avec Koharou et renoncé à elle et que, si ledit serment venait à être prouvé faux, il déclarait encourir le châtiment des dieux Bonten et Taïshakou, celui des Quatre Grands Éléments (2), celui de tous les autres Dieux et de tous les Bouddhas. Il signa sa

(1) Dans les temps anciens, au Temple de Koumano, à Koumano, dans la province de Kii, on fabriquait des papiers sacrés pour transcrire les serments solennels. L'un des côtés de ce papier était blanc, l'autre portait le sceau sacré. Sur le sceau étaient représentés de nombreux corbeaux sacrés, messagers du Dieu Koumano : d'où le nom du papier *Koumano Goô no Mouragarassou*, c'est-à-dire : « Les corbeaux du Village du Roi-Taureau (autre nom de Bouddha) à Koumano ». Le papier se trouvait en vente partout au Japon.

(2) La Terre, l'Eau, le Feu et le Vent, qui, d'après une inscription bouddhique, sont les éléments de toute chose.

déclaration, la scella d'un peu de sang qu'il tira de son index, et la passa ensuite à son frère.

— Je vous remercie, ma mère et mon frère, s'écria O-San avec joie ; maintenant me voici parfaitement rassurée. C'est la première fois que mon mari ait jamais signé un engagement aussi solennel depuis que nous avons des enfants. Vous devez en être bien heureux tous les deux !

— Parfaitement, ma fille. Cette résolution prise, on ne peut douter que Jihei ne se conduise honnêtement désormais et que ses affaires ne prospèrent en conséquence. C'est uniquement pour le bien de Jihei et dans l'intérêt des jeunes enfants que ses parents se donnent tant de tourments à son sujet. Partons maintenant, Magoémon, car je voudrais être rentrée le plus tôt possible pour rassurer mon mari. Adieu, O-San, prenez soin des enfants. Voici que le temps s'est mis au froid et il ne faudrait pas qu'ils attrapent un refroidissement. Sûrement cet heureux arrangement est dû aux prières des Dix Nuits que nous avons adressées à Bouddha. Faisons une prière d'action de grâce, Namou Amida Bouddha.

La tante et le neveu s'en allèrent assez joyeux, goûtant un bonheur : celui de l'ignorance.

Jihei ne les eut pas plus tôt vus quitter les lieux qu'il retourna d'où il venait. Sitôt qu'il eut passé le seuil de sa porte, il s'étendit sur le *kotatsou*, et se plongea sous la courte pointe. Hélas ! Est-ce donc qu'il n'avait pas encore oublié Sonézaki ? O-San, se demandant ce qu'il y avait, s'approcha de lui et, soulevant la courtepointe, le trouva en proie à une si violente crise de larmes que les pleurs ruisselaient sur l'oreiller. Elle l'aida à se mettre sur son séant, le dos contre le cadre du *kotatsou*.

— C'en est trop, dit-elle, en le regardant fixement ; si cela te fait tant de peine de te séparer d'elle, pourquoi avoir souscrit un serment ? Depuis le jour central du Sanglier (1)

(1) Il y a dans un mois trois jours du Sanglier : O-San veut parler du second jour.

du mois d'octobre de l'année dernière, jour où nous avons dormi ensemble ici en l'honneur de la première fois qu'on allumait le *kotatsou*, tu as délaissé ma couche. Voilà deux ans de cela. Est-ce que je cache un ogre ou un serpent dans mon sein pour que tu me traites de pareille façon ? C'est seulement grâce à l'intervention de mon beau-frère et de ma mère que tu m'as été rendu, et je m'attendais ce soir à pouvoir causer avec toi dans notre lit. Mais, hélas ! il n'a fallu qu'un instant pour que mon espoir fût décu ! Comme tu es cruel et sans cœur ! Si tu regrettes tant cette fille, tu peux pleurer et pleurer autant que tu le voudras. Puissent tes larmes couler dans la Rivière Shijimi et puisse Koharou les boire, dépravé et sans cœur que tu es !

Ayant ainsi parlé, elle s'accrocha à lui et, baissant la tête, elle se mit à sangloter.

— Ne pleure pas, O-San, ma chérie, dit Jihei, en s'essuyant les yeux ; si les larmes de chagrin sortaient des yeux, et les larmes de repentir des oreilles, il te serait facile de lire dans mon âme sans que je fusse forcé de plaider ma cause. Mais toutes les larmes sortent des yeux et elles ont toutes la même couleur, et ainsi, il est trop naturel que tu ne puisses lire dans mon âme. Je ne me languis pas du tout de cette femme, de cette bête à forme humaine Tu te souviens de mon ennemi, de ce « Tahei-sans-Attaches » qui possède tant d'argent et qui n'a, d'autre part, ni femme, ni famille : il y a quelque temps, tu sais, il avait décidé de racheter Koharou ? Elle a rejeté son offre et m'a fait le serment suivant : « Ne crains rien, mon chéri, si nos relations étaient brisées au point que je ne te pusse épouser, je n'en refuserais pas moins d'être rachetée par Tahei ; et si mon maître me livrait à lui pour de l'argent, je me tuerais. Elle m'a répété maintes fois ce serment, et pourtant, comme tu le vois, dix jours se sont à peine écoulés qu'elle consent à être rachetée par Tahei. Il n'y a plus d'amour dans mon cœur pour cette femme qui n'est à mes yeux qu'une

bête ; mais ce qui me chagrine c'est que ce calomniateur de Tahei ne manquera pas de répandre l'histoire partout dans Osaka : « Jihei est réduit à la misère ; comment aurait-il les moyens de racheter Koharou ? » Ces propos seraient très humiliants pour moi et ils me discréditeraient devant les marchands en gros. Cette pensée ne me laisse aucun repos et elle me met hors de moi. Les larmes que je verse maintenant sont plus que de simples larmes brûlantes ou que des larmes de sang : ce sont des larmes qui brûlent comme un fer rouge.

Il cacha sa figure dans ses mains et de nouveau éclata en sanglots. O-San resta frappée d'étonnement. Une pensée lui vint :

— S'il en est ainsi, Koharou va se tuer !

— Non ! ah non ! quelle que soit ton intelligence d'épouse digne de respect, tu ne sais rien des personnes qui mènent ce genre de vie. Pourquoi une pareille menteuse se tuerait-elle ? Elle se cautériserait plutôt avec du moxa et prendrait une médecine pour sa santé.

— Tu ne la connais pas. J'avais l'intention de te cacher la vérité jusqu'à la fin de mes jours, mais j'ai peur à présent que, de te la cacher, ne conduise à une pareille tragédie, et je vais te révéler mon secret. Koharou n'a pas en elle l'ombre de duplicité. C'est par un artifice de ma part que Koharou et toi vous avez été induits à vous brouiller. Quand j'ai vu que tu avais perdu la tête à cause d'elle et que très probablement tu allais te suicider avec elle, j'ai été accablée de chagrin. Au désespoir, je lui ai écrit, la suppliant de se laisser toucher par ma douleur et de rompre avec toi, fût-ce en sacrifiant l'amour qu'elle t'inspirait, et ainsi de te sauver d'un acte téméraire. Touchée par ma prière, elle m'a répondu une lettre très amicale, me disant que, bien que tu fusses son amant le plus cher, plus précieux pour elle que sa vie, cependant son sentiment à mon égard et sa sympathie la forçaient à renoncer à toi. Regarde, j'ai sa lettre dans mon étui à amulettes. Pour-

quoi supposer une telle femme capable de violer son serment et d'épouser honteusement Tahei ? La femme est une créature constante et ne change pas comme cela de sentiment. Koharou va certainement se tuer. Elle mourra. Quelle chose terrible ! Allons ! Sauvez-la de la mort ! C'est votre devoir, mon mari.

— Alors, répliqua Jihei, abasourdi, cette lettre d'une femme inconnue qu'a trouvée mon frère parmi les serments écrits qui ont été restitués par Koharou, c'était donc la lettre que vous lui aviez écrite ? C'est bien cela n'est-ce pas ? S'il en est ainsi, Koharou va se tuer.

— Elle va se tuer ! Quelle pitié ! Mais si elle meurt, je n'aurai pas rempli mon devoir envers elle. Je t'en prie, va et empêche cela.

Sanglotant amèrement, elle s'accrochait à Jihei.

— Soit !... Mais alors que faire ? Pour empêcher ce drame, je ne puis faire autrement que de verser au moins la moitié de sa rançon comme arrhes. Pour assurer en ce monde la vie de Koharou, il me faut payer tout de suite cent cinquante *ryô*. Pourrai-je réunir pareille somme aujourd'hui ? Non, certes, même quand on m'accablerait de coups.

— Tu exagères. Si cette somme suffit, rien n'est plus aisé.

Ouvrant alors un petit tiroir du *tansou* (1). elle en tira un sac et en fit tomber un paquet. Jihei le prit et dit émerveillé.

— Voilà de l'argent ; il y a là au moins quatre-vingts *ryô*. Comment as-tu amassé cela ?

— Je te le dirai une autre fois. Cet argent était destiné au règlement de la traite qui est due le 17 courant. Cependant tu peux t'en servir pour cette affaire. Ne t'inquiète pas du compte à régler ; je consulterai ton frère et m'arrangerai d'une façon ou d'une autre.

Elle se dirigea ensuite vers les larges tiroirs et en sortit ses

(1) Une commode.

propres vêtements et ceux de ses enfants, une quinzaine de costumes magnifiques, tout en soie fine, représentant tout ce qu'elle avait de plus joli et elle les enveloppa dans un *fouroshiki* (1).

— Je crois que tu pourras avoir au moins soixante-dix *ryo* sur ces vêtements. Les enfants et moi nous pouvons nous passer de beaux habits ; mais, pour un homme, l'estime publique est tout. Aussi je te prie de prendre cet argent et de trouver le reste sur ces vêtements et, ainsi, de sauver Koharou de la mort et de mettre notre réputation à l'abri des dires de Tahei.

Jihei, qui pendant tout ce temps avait sangloté la figure contre le plancher, dit :

— Quand j'aurai empêché sa mort en versant les arrhes, et qu'ainsi je l'aurai rachetée, devrai-je la tenir hors de la maison ? Car, si je l'admets dans cette maison, que feras-tu ?

Devant cette question si inattendue, O-San resta longtemps sans pouvoir dire un mot.

— Eh bien ! nous verrons ! Peut-être me ferai-je simple nourrice de nos enfants, fille de cuisine ou bien *inkyo* (2). Elle éclata brusquement en sanglots et dut s'asseoir.

— Ah ! non, dit Jihei, c'est impossible. Quand bien même me seraient épargnés le châtiment de mes parents, et le châtiment du ciel, et le châtiment de Bouddha et des Dieux, cependant, d'être témoin des maux que je t'aurais infligés, serait un châtiment suffisant pour enlever désormais tout bonheur de ma vie future. Je te supplie de me pardonner, chère femme.

Il tendit les bras vers O-San.

— C'en est trop. Pourquoi me suppliez-vous ? Une femme doit faire pour son mari tout ce qui est en son pouvoir. J'ai engagé presque tous mes vêtements pour faire honneur aux traites des marchands de papier en gros, si bien que mon

(1) Pièce d'étoffe carrée employée pour envelopper un paquet.
(2) Une personne retirée de la vie active, un parasite.

tansou est maintenant vide, mais je ne le regrette pas. L'affaire Koharou est urgente. Tu n'as pas de temps à perdre. Allons ! Dépêche-toi, va changer de vêtement et va-t-en avec le sourire sur les lèvres. Dépêche-toi !

Avec l'aide de sa femme, Jihei s'habilla de beaux habits de soie et s'arma d'un sabre de longueur moyenne, orné d'or, dont personne, excepté Dieu, n'eût pu dire s'il ne serait pas ce soir taché du sang de Koharou. Accompagné de Sangaro, qui portait sur son dos le paquet de vêtements, et ayant lui-même l'argent sur lui, Jihei s'apprêtait à sortir de la maison. Mais qui fit alors son apparition ? Son propre beau-père Gozaémon, son bonnet de fourrure en main, demandant : « Est-ce que Jihei est chez lui ? »

— Ah ! s'écrièrent Jihei et O-San tout confus,... fâcheuse rencontre... Je vous souhaite la bienvenue !

Le vieillard tira rudement le ballot du dos du domestique, s'assit avec brusquerie et parla sévèrement :

— Asseyez-vous, femme. Mon gendre, vous faites vraiment bonne figure, paré de si beaux atours et vous pavanant avec un sabre. On vous prendrait parbleu ! pour un millionnaire débauché, mais assurément pas pour un marchand de papier. Vous voilà en route pour Sonézaki, je suppose : c'est là, en vérité, de votre part une belle preuve de conscience. Il est parfaitement évident que vous n'avez plus besoin d'une épouse. Vous allez divorcer d'avec O-San ; je suis venu la reprendre.

Jihei resta muet de confusion.

— Père, dit O-San doucement, quel courage de vous être aventuré dehors malgré ce temps froid. Je vous en prie, prenez une goutte de thé. Elle lui présenta une tasse et continua :

— Ma mère et Magoémon Sama sont passés ici il n'y a pas longtemps, et, sur leurs instances répétées, mon mari s'est repenti de sa conduite, et en versant des larmes brûlantes, il a fait un serment écrit attestant qu'il renonçait à Koharou.

Il a remis ce papier à ma mère. Ne l'avez-vous pas vu ?

— Est-ce cela que vous appelez un serment ? s'écria Gozaémon, tirant un papier de sa poitrine. Un fou, un prodigue écrit des serments partout et à tout bout de champ. Plein de cette idée, j'ai regardé le papier avec un doute, et mon doute, j'ai le regret de le dire, était justifié. Quelle honte, Jihei, que vous ayez eu le front de jurer par Bonten et Taishakou ! Vous auriez mieux fait d'écrire une lettre de divorce qu'un serment !

Ce disant, il déchira le papier en morceaux et les éparpilla sur le plancher. Stupéfiés, le mari et la femme se regardèrent sans parler. Une courte pause suivit. Puis, Jihei frappa son front contre le plancher.

— Beau-père, dit-il, votre colère est tout à fait juste. Je ne trouve pas un mot pour m'excuser, mais que votre miséricorde me permette de continuer à être le mari de O-San. Je dois tant à O-San que, même si je devais devenir un mendiant ou un déclassé obligé de vivre des restes de nourriture jetés par les autres, je ne manquerais pour rien au monde de traiter O-San avec respect et de lui épargner les souffrances, quelles que fussent celles que j'eusse à endurer moi-même. Pourquoi je parle ainsi, vous le saurez en temps opportun si, par mon travail assidu, je parviens à rétablir mes affaires. En attendant faites-moi la grâce d'oublier mon passé et permettez-moi de rester le mari de O-San. Telle est ma supplication.

Jihei éclata en sanglots et appuya sa figure contre la natte.

— Vous êtes fou ! rugit Gozaémon. O-San être la femme d'un déclassé ! Allons ! allons ! écrivez une lettre de divorce plus vite que ça. Je vais compter les objets et les effets que O-San a apportés en mariage et y mettre les scellés (1).

(1) Cacheter des habits, cela veut dire attacher un morceau de papier avec un sceau dessus, afin d'empêcher une substitution possible d'autres habits à leur place.

Il fit un mouvement pour aller à la commode ; mais O-San lui barra vivement le chemin en criant :

— Ne faites pas cela, père ; mes habits sont au complet. Inutile que vous les comptiez.

Gozaémon l'écarta, ouvrit un tiroir et, à sa grande surprise, le trouva vide. Il passa à un autre, puis à un autre ; même constatation. Ensuite il examina le panier d'osier, le long coffre et la malle aux vêtements ; pas un seul chiffon. Les yeux du vieillard devinrent furieux, tandis que le jeune couple tremblait de honte et d'humiliation.

— J'ai des doutes sur ce *fouroshiki*, dit Gozaémon. Il défit le paquet et fourragea parmi les vêtements. — Idiot ! Vous vous proposiez d'engager ces habits, n'est-ce pas ? Ma parole d'honneur, Jihei, vous êtes une bête immonde et non pas un homme : quoi ! dépouiller votre femme et vos enfants et les mettre nus pour aller, avec le produit, faire l'amour à une courtisane ! Filou ! Voleur ! Ma femme est votre tante, mais je ne suis pas de votre sang. Il n'y a aucune raison pour que je subisse une perte de votre fait. Je vais faire reprendre par Magoémon tout ce qui appartient à O-San. Allons ! écrivez une lettre de divorce et dépêchez-vous.

Jihei ne trouva, contre ces imputations, pas un seul mot de défense. Enfin il dit :

— Ce n'est pas avec une plume que je vais écrire une lettre de divorce. Regardez ! Il mit la main sur la poignée de son sabre. Adieu ! O-San.

O-San saisit le sabre et se cramponna à son mari.

— Père, intercéda-t-elle entre ses sanglots, pourquoi n'avez-vous pas égard aux paroles de mon mari ? Vous êtes égoïste et dur de cœur. Il se peut que Jihei Dono ne soit pas de votre famille ; mais mes enfants sont vos petits-fils. N'avez-vous aucun sentiment pour eux ? Je ne veux pas accepter une lettre de divorce.

— C'est fort bien ! s'écria le vieillard, saisissant O-San par

la main. Je n'ai nul besoin d'une lettre de divorce. Femme, venez avec moi.

— Je ne veux pas partir, dit O-San, arrachant sa main de l'étreinte de son père. Je ne l'abandonne pas, et il ne m'abandonne pas non plus, et voulez-vous que votre fille lave son linge sale en public et en plein jour ?

— Et pourquoi pas ? demanda Gozaémon saisissant encore la main de O-San. J'ai bien la prétention de vous emmener. Et, qui plus est, de publier le fait dans tout le voisinage.

Alors elle se débattit et se dégagea ; mais ayant été rattrapée, elle glissa, et ses pieds, ayant touché par hasard les enfants qui dormaient, ceux-ci se réveillèrent et, en pleurant, firent des reproches à leur grand-père.

— Grand-père, pourquoi voulez-vous emmener notre chère maman ? Sans maman, avec qui allons-nous coucher ?

— Ah ! mes enfants, depuis que vous êtes nés, pas un seul jour où je n'aie dormi entre vous deux. Maintenant, je dois aller chez votre grand-père. Aussi, dès ce soir, dormez avec votre papa, mes mignons. Mon cher mari, n'oublie pas surtout de t'assurer que les petits prennent leurs pilules de Kouwayama (1), tous les matins, avant le petit déjeuner. Ah ! comme je suis misérable !

Emmenée de force par Gozaémon, O-San s'en alla le cœur déchiré et en larmes, abandonnant les enfants accablés de douleur. Sur la figure de Jihei se peignit un eexpression de remords et de grand désespoir, tandis qu'il suivait des yeux le père et la fille.

(1) Pilules pour les enfants : médecine brevetée vendue à Osaka. La méthode pour les préparer (un secret coréen) fut introduite au Japon par Kouwayama, un vassal de la maison Taïko.

Ceux à qui est familier le Théâtre de l'époque Élizabeth se souviendront ici d'une certaine analogie qui existe entre ces paroles et celles de la plus touchante de toutes les femmes tragiques du théâtre anglais, la Duchesse de John Webster. Voir : la *Duchesse de Malfi.*

LA DUCHESSE. — Je t'en prie ne manque pas de donner à mon petit garçon un peu de sirop pour son rhume et, à la petite fille (Cariola est emmenée de force), fais dire ses prières avant de s'endormir. Et maintenant faites ce que vous voudrez. Qu'est la mort ? (acte IV, scène II, vers 100, édition Sampson).

III

C'était le moment des jours courts à Sonézaki; pas une âme dehors; le calme n'était troublé que par le murmure à peine sensible et désolé de la rivière Shijimi. La lune de la mi-octobre brillait d'un tel éclat qu'elle faisait pâlir la lanterne-enseigne de la maison de thé de Yamato-Ya.

Le veilleur de nuit passa, faisant résonner ses claquettes et criant d'une voix endormie : « Prenez garde ! Prenez garde ! » et le son même de ses claquettes semblait, par sa monotonie, avoir aussi quelque chose d'endormi. Il était à peiné passé que la bonne d'un salon de thé et un palanquin arrivèrent devant le Yamato-ya. La bonne ouvrit la porte et disparut à l'intérieur où on l'entendit à peine dire :

— Je suis venue du Kinokouni-ya avec un palanquin pour amener Koharou San à la maison. — Après une conversation assez courte elle ressortit, et s'adressant aux porteurs : — Koharou Sama va se reposer ici cette nuit. On n'a plus besoin de vous... Ah ! il y a encore quelque chose que j'allais oublier de dire. Madame, prenez, s'il vous plaît, un soin tout spécial de Koharou Sama. Maintenant que le prix de sa rançon a été versé par Tahei Sama, elle est un dépôt précieux. Ayez l'obligeance de ne pas la laisser trop boire.

— Ayant dit ceci, elle s'en alla, devancée par les porteurs.

La nuit était déjà si avancée que, même la bouilloire pour le thé, se reposait; et le pâle rayon d'une lampe solitaire placée près de la bouilloire glissait au travers d'une fente des portes et brillait sur le verglas qui recouvrait la rue. On entendit la voix du propriétaire qui disait :

— Il y a encore quelque temps avant l'aube, aussi ferais-je mieux de laisser ma domestique vous accompagner jusqu'à votre porte. Oh ! Jihei Sama rentre chez lui ! Réveillez Koharou Sama. Allons, appellez-la !

— Ce n'est pas nécessaire, merci, Dembei, remarqua Jihei, ouvrant une porte de côté et sortant. Ne prévenez pas Koharou. Si elle savait, je serais retenu jusqu'à l'aube. Je veux profiter de ce qu'elle dort profondément pour me sauver. Quand le soleil sera tout à fait levé, réveillez-la et envoyez-la chez elle. Une fois rentré à la maison, je me rendrai à Kyôto pour faire des achats. Comme les transactions seront importantes, il n'est pas tout à fait certain que je puisse être de retour chez moi exactement pour le jour du règlement. Aussi, sur l'argent que je viens de vous remettre, veuillez avoir l'obligeance de prélever ce que je vous dois ; payez au Kawatchiya huit *ryô* que je dois à cette maison pour la soirée de la contemplation de la lune le mois dernier ; donnez une pièce d'argent à Saïyet-Soubô comme ma contribution à son achat d'un autel pour une famille bouddhiste. Voyons, y a-t-il encore autre chose ? Ah ! oui... à Isoïtchi le bouffon, donnez comme pourboire cinq pièces d'argent. C'est tout. Bonne nuit, Dembei. Je repasserai à mon retour de Kyôto.

Il fit deux ou trois pas et revint.

— Un instant, j'ai oublié mon sabre. Ma foi, Dembei, un marchand prend un pareil oubli assez légèrement ; un samouraï je suppose, ferait *seppoukou* (1).

— C'est moi qui ai eu le tort d'oublier votre sabre, Monsieur, attendu que c'est moi qui en avais la charge. Je vous prie de me pardonner. Le voici tout complet et avec son *kogatana* (2).

— Ainsi armé, dit Jihei, ajustant son sabre à son habit, me voici désormais hors des atteintes du mal. Bonne nuit encore.

Et sur cette parole d'adieu, Jihei s'en alla.

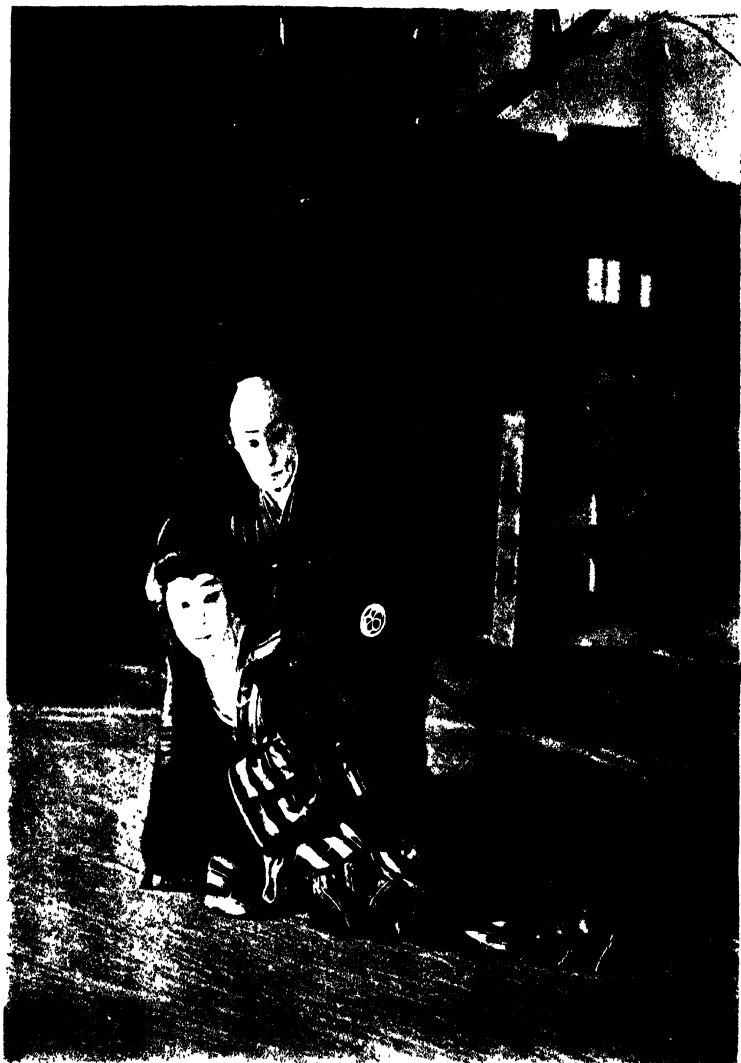
— Bon voyage, bonne nuit Monsieur.

(1) Le samouraï avait l'habitude d'appeler son sabre son âme. C'est pourquoi s'il avait oublié son sabre, il se serait très probablement tué par honte d'un tel oubli.

(2) Un long couteau effilé qu'on introduit dans le fourreau du sabre.

N° 1

M. FOUKOUSOUKÉ (OSAKA), RÔLE DE *O-SAN*. M. GANJIRÔ, RÔLE DE *JIHEI*
« Entraînée par Gozaémon, O-San s'en alla malgré elle et en pleurs »

[*face p. 296*

M. GANJIRÒ DANS LE ROLE DE *JIHEI*
M. JAKOUÉMON DANS LE ROLE DE *KOHAROU*

N° 3

M. GANJIRO DANS *JIHEI*, SON RÔLE PRÉFÉRÉ

L'hôte partit ; le loquet s'abattit avec un petit bruit sec ; et il y eut un silence complet comme auparavant.

Jihei, qui avait fait semblant de s'en aller, revint aussitôt sans bruit sur ses pas et, s'accrochant à la porte du Yamatoya, sans souffler mot il jetait un regard à l'intérieur, quand, à sa consternation, il aperçut une forme qui s'approchait. Il traversa avec précipitation pour aller à la maison d'en face, et il se cacha dans l'ombre jusqu'à ce que ce nouveau venu inattendu eût passé. C'était Magoémon, marchand de farine, dont l'esprit, tel un moulin, tournait à vide pour le compte de son frère (1). Sangorô suivait, portant Kantarô sur son dos.

A la vue de la lanterne-enseigne, il se hâta vers la porte du Yamato-ya.

— Yamato-ya San, dit-il en frappant à la porte, Kamiya Jihei est à l'intérieur n'est-ce pas ? Je désire le voir une minute.

Jihei fit un mouvement en entendant cette voix, mais ne bougea pas.

— Jihei Sama n'est pas ici, répondit de l'intérieur une voix endormie d'homme. Il n'y a pas très longtemps qu'il est parti en disant qu'il se rendait à Kyôto.

Il n'y eut pas d'autres paroles échangées. Magoémon éclata en sanglots.

— C'est étrange, se dit-il à lui-même. Si vraiment il en est ainsi, je devrais l'avoir rencontré en venant ici. Est-il vraiment parti pour Kyôto ? Je ne vois pas pourquoi. Je commence à avoir peur. Je me demande s'il est parti avec Koharou.

Sa tête retomba sur sa poitrine. Il frappa encore une fois à la porte.

— Qui est là, à cette heure de la nuit ? Je vous répète que nous sommes tous couchés...

(1) Un jeu de mots.

— Je regrette de vous déranger, mais il faut que je vous pose une autre question. Est-ce que Koharou Dono du Kinokouni-ya est déjà partie ? Est-elle partie avec Jihei ?

— Non, Koharou Dono dort en haut.

— Maintenant, je me sens un peu soulagé dit Magoémon. Il n'y a pas à craindre qu'il commette le suicide avec cette femme. Je me demande où il se cache maintenant, nous causant tant d'inquiétude. Sûrement, il ne peut pas se douter à quel point sa famille est consumée d'appréhension et de chagrin. Comme j'avais peur que les reproches de son beau-père ne fussent capables de le pousser à des actes téméraires, j'ai amené Kantarô avec moi dans l'espoir que la vue de l'enfant le déterminerait à abandonner tout dessein insensé conçu par lui. Je l'ai cherché et cherché bien longtemps, mais en vain. Je me demande ce que ça veut dire.

A quelques pas plus loin, Jihei dans sa cachette pouvait entendre ce soliloque. Il retenait son souffle et pleurait en silence.

— Et maintenant, Sangorô, ne connais-tu aucun autre endroit où cet imbécile se rende toutes les nuits ?

— Sûrement j'en sais un, répondit l'imbécile, qui avait pris l'épithète pour lui-même ; mais j'ai trop de honte pour l'avouer.

— Tu le sais ? Où cela ? Allons, dis-le moi.

— Vous ne me ferez pas de reproches si je vous le dis ? L'endroit que je visite toutes les nuits, en me dêpêchant, c'est une maison publique à Itchinokawa.

— Espèce d'idiot ! Quel rapport avec la chose dont il s'agit ? Eh bien ! cherchons dans la rue de traverse. Ne laisse pas Kantarô attraper froid, le pauvre petit. C'est vrai que tu dois commencer à avoir bien froid, et tout cela à cause d'un vaurien de papa. Ce n'est que du froid que tu souffres maintenant ; puisse être le pire qui t'arrive dans cette aventure.

Dans le mépris de Magoémon, on pouvait sentir de la compas-

sion, et c'est ainsi qu'il se dirigea vers la rue de traverse (1) avec l'idiot.

Quand son frère fut assez loin, Jihei s'élança hors de sa cachette, se haussa sur la pointe des pieds et suivit d'un long regard la silhouette qui s'éloignait.

— Comme tu es bon, mon frère ! se murmura-t-il à lui-même. Tu ne peux pas supporter que ce dépravé, tout coupable qu'il est des Dix Péchés (2), s'en aille à la mort ; mais tu le suis jusqu'à la fin. Quelle âme miséricordieuse est la tienne !

Plusieurs fois de suite, frappant ses mains l'une contre l'autre, il se prosterna en saluant la silhouette qui s'éloignait.

— Je te demande plus de bonté encore. Je t'en prie, occupe-toi de mes enfants.

Étouffé par les larmes, il ne put parler davantage; mais, après un court moment, il ajouta doucement :

— Je ne dois pas m'abandonner aux regrets maintenant que j'ai résolu de mourir. Koharou m'attend.

S'approchant de la porte latérale du Yamato-ya, il chercha à regarder à travers la fente, quand son œil aperçut une forme pâle. Sûrement ce devait être Koharou. Il se mit à tousser doucement pour avertir qu'il attendait à l'extérieur; mais à son effroi, la seule réponse qu'il reçut fut le soudain clic-clac d'une paire de claquettes. C'était le veilleur de nuit qui revenait de sa ronde et qui, battant ses claquettes criait : « Prenez garde ! Prenez garde ! ».

Jihei eut un sursaut et se cacha de nouveau pour laisser passer l'homme; puis il se planta alors encore une fois devant la porte qui, à ce moment, commença de s'ouvrir de l'intérieur avec de grandes précautions.

(1) Dans l'original, il y a ici un jeu de mots triple en relation avec le mot derrière : « *derrière* le mépris de Magoémon... un arrière-plan de compassion... les ruelles de derrière. »

(2) Les Dix Péchés, d'après les écritures bouddhiques, sont : le meurtre, le vol, l'adultère, le mensonge, la duplicité, l'insulte, les paroles trompeuses, la gourmandise, la colère et le préjudice causé.

— Koharou ?

— Est-ce vous qui attendez-là, Jihei Sama ? Il me tarde de vous rejoindre bien vite.

Plus elle mettait d'impatience à essayer d'ouvrir la porte en la faisant glisser, plus cette opération lui semblait difficile. Elle s'efforçait bien de l'ouvrir silencieusement, mais la porte, en glissant sur ses roulettes, eut un grincement alarmant. Elle recula découragée. Jihei essaya bien de l'aider, mais comme ses mains tremblaient d'effroi, l'opération ne faisait que peu de progrès. Peu à peu pourtant, la porte commença de glisser le quart d'un pouce, la moitié d'un pouce, un pouce. Ce qui pouvait leur arriver, c'est que « le diable s'en mêlât à n'importe quel moment (1) »; cependant, en « l'absence de l'ogre », ils faisaient de leur mieux. Enfin, à leur grande joie et à leur soulagement, Koharou réussit à s'échapper.

La main dans la main, les amants sans espoir marchèrent comme des personnes en état de somnambulisme jusqu'à ce qu'ils eussent laissé loin derrière eux le lieu où elle avait été en esclavage. Alors ils s'arrêtèrent, se demandant quelle direction prendre. Devaient-ils se diriger au Nord, au Sud, à l'Est ou à l'Ouest ? Après de longues hésitations, ils décidèrent d'aller à l'opposé (2) de la direction de la lune, dont le courant du fleuve entraînait le reflet. Ils poursuivirent donc leur marche dans la direction de l'Est. De même que le manuscrit d'une pièce *nô* est écrit dans le style de Konoé (3) et que les *yarôbôshi* (4) sont toujours de pourpre claire, de même ceux qui

(1) Ces deux phrases sont des dictons populaires. « L'enfer se trouve à un pouce en avant » veut dire : « n'importe quel péril peut arriver à n'importe quel moment. » Ici, naturellement, cela veut exprimer que le couple doit souffrir les agonies de la mort dans quelques minutes. « L'absence de l'ogre » veut dire ici l'absence d'un passant ou d'un témoin. »

(2) C'est-à-dire en amont.

(3) Le style de Konoé : un style de calligraphie inventé par Konoé Noboumoto, noble de la Cour.

(4) *Yarôbôshi* : ce que porte les acteurs sur la scène quand ils jouent des rôles de femmes

fréquentent les endroits mal famés sont destinés au suicide par amour.

Jihei ne pouvait avoir d'autre destin que celui-là. Mourant cette nuit avec son amante, demain la nouvelle se répandrait par le monde ; des libelles illustrés contenant un récit détaillé de la tragédie (libelles imprimés sur le papier même qu'en personne il vendait habituellement) publieraient au loin et partout l'histoire posthume de sa honte et de son ignominie. En vérité, voilà à quoi il s'attendait ; une fois saisi par la main glacée de la mort, il lui était difficile de pouvoir secouer son étreinte.

— Cette nuit, le 15 octobre, dit Jihei à Koharou, tandis qu'ils s'avançaient, la lune est assez brillante, pas assez brillante pourtant pour illuminer les ténèbres de nos âmes. Ce verglas qui couvre le sol maintenant, et qui disparaîtra demain avec la lumière du jour, n'aura-t-il pas vécu bien longtemps, comparé à la brève durée de notre amour ? Et avec la même rapidité que s'écoule l'eau pailletée de la rivière Shimizou, la douce odeur qui émane de nos corps se dissoudra dans l'air. Le pont Tenjin, que nous traversons en ce moment, prend son nom du Dieu Tenjin qui, lorsqu'il était homme, fut exilé à Kyoushou sous le nom de Kwan Shôjô. Si désolé il était de se séparer d'un prunier qui se trouvait dans son jardin, qu'il lui composa une ode, et il arriva que l'arbre, touché par cette poésie, s'envola une nuit à travers les airs vers le lieu de son exil. N'est-ce pas une honte que moi, vassal d'un Dieu si puissant, je sois obligé de vous tuer et de me tuer moi-même ! Ce destin s'est abattu sur nous parce que, en fait de sens et de jugement, je ne possède pas de quoi remplir seulement un coquillage *shijimi*. Brèves auront été nos vies, brèves comme un jour d'automne, courtes comme le pont même de Shijimi. Ah ! quel chagrin ! qu'il était vain le serment que nous avions fait de vivre ensemble jusqu'à ce que nos cheveux fussent gris ! Pas seulement trois années de joie entre nous, et voici qu'il nous faut périr de nos propres mains. Cette nuit, cette nuit-

même, toi qui n'as que dix-neuf ans et moi qui n'en ai que vingt-huit ! Quelle fin cruelle que la nôtre !... Notre promenade dans la vie aura été une triste étape. Nous voici déjà sur la route des Enfers.

— Ah ! s'écria Koharou toute frissonnante de peur et étreignant étroitement Jihei, est-ce déjà la route des Enfers ?

Les deux amants échangèrent un regard désolé, mais ils ne se virent qu'un instant, aveuglés qu'ils furent par leurs larmes. Une véritable agonie de douleur et aussi la pensée de ce qui allait arriver à sa femme et à ses enfants accablaient le cœur de Jihei ; mais aucun signe ne trahissait sa peine. Il eût pu, s'il s'était dirigé vers le Nord, jeter en passant un regard sur sa maison ; mais il avait eu soin de prendre la route du Sud. Et maintenant, après avoir traversé un autre pont, ils se trouvèrent à côté de l'embarcadère du fleuve Yodo, qu'on appelle Hatchikenya. Appréhendant l'arrivée du bac de Foushimi, ils poussèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'endroit où la rivière Yamato se jette dans le Yodo. En pensant à l'affinité de « l'eau et des poissons », Jihei trouva quelque consolation à réfléchir que, jusqu'au moment suprême, eux aussi pouvaient avoir la joie d'une affinité encore plus grande.

— J'ai mal parlé ! s'écria Jihei. Qu'ai-je à regretter ? Ce n'est pas en ce monde que nous pouvons nous marier ; mais, ne l'oublie pas, non seulement dans le monde prochain nous serons mari et femme, mais encore dans le monde suivant et puis, dans un monde encore plus lointain, et toujours de plus en plus lointain. Par la vertu du saint Foumombon mentionné dans les saintes Écritures Hokékyô, dont chaque été j'ai fait une transcription (1), nous serons sans doute élevés

(1) Dans les temps anciens, de pieux prêtres avaient l'habitude d'écrire pendant les trois mois d'été une copie du Foumombon, livre des saintes Écritures Hokékyo. Cet acte divin était appelé *gegaki*, ou « écrit estival ». Souvent les laïques suivaient l'exemple des prêtres.

au paradis sur le dais enrichi de pierreries. Quand nous serons ainsi devenus des bouddhas et que nous aurons acquis le pouvoir de sauver des âmes humaines, il nous faudra protéger ceux qui vivent dans la maison dont l'enseigne est : « Je meurs de chagrin chaque jour (1) », afin qu'ils ne puissent jamais commettre le suicide par amour.

Il devait avoir la cervelle bien vide, celui-là qui cherchait à se consoler par de pareilles folies. Et maintenant, une faible lueur commençait à luire au-dessus des cimes des montagnes. Dans le cirque de Noda, une brume se levait ; les cloches des temples commencèrent à tinter. A ces accents, Jihei dit :

— Koharou, nous ne devons pas hésiter plus longtemps. Allons ! marchons à la mort.

Égrenant leurs chapelets tout humides de leurs pleurs, les deux amants atteignirent les vannes d'un ruisseau qui coulait du bouquet de bambous du Temple de Daïtchôji, à Amijima, endroit qu'ils avaient choisi pour leur suicide.

— Ma chérie, dit Jihei, vers quelque lieu que nous portent nos pas errants, nous ne trouverons aucune place expressément désignée pour qu'un homme y meure ; c'est pourquoi choisissons cet endroit pour mourir.

Il prit Koharou par la main et s'agenouilla sur le sol.

— Ce que tu dis est juste, Jihei Sama, dit Koharou, se penchant sur lui en pleurant ; mais voici une pensée qui m'est venue tandis que nous marchions. Supposons que l'on raconte ceci : « Jihei et Koharou ont été trouvés morts côte à côte, visage contre visage », que pensera de moi O-San Sama ? Sûrement, très irritée, elle dira : « N'est-ce pas le fait d'une dévergondée sans foi ni loi d'avoir violé le serment qu'elle avait fait de quitter mon mari et de n'avoir aucune part dans sa mort, et de l'avoir ainsi engagé à se suicider à côté d'elle ? Menteuse jusqu'à la fin ! » Je crains le mépris, la jalou-

(1) Littéralement, les hommes et les femmes du quartier de la galanterie.

sie et le ressentiment de O-San plus que les reproches de mille autres personnes. Cette seule chose entre toutes suffirait à troubler ma paix dans le monde futur. C'est pourquoi tue-moi ici et va accomplir ton acte plus loin.

— Je n'en ferai rien ! O-San m'a été enlevée et a été divorcée par l'acte de son père. Elle et moi, nous sommes maintenant étrangers l'un à l'autre. Je n'ai pas de devoirs envers une femme divorcée. N'ai-je pas déclaré tout à l'heure que nous serions mari et femme dans les mondes qui se succèderont ? Qui, dès lors, sera en droit de nous censurer ou d'être jaloux si nous mourons côte à côte ?

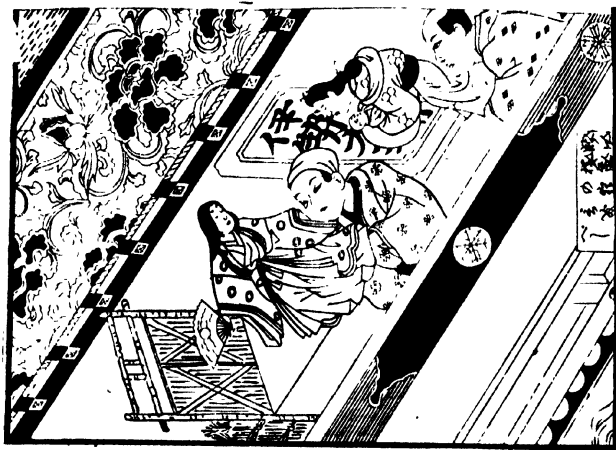
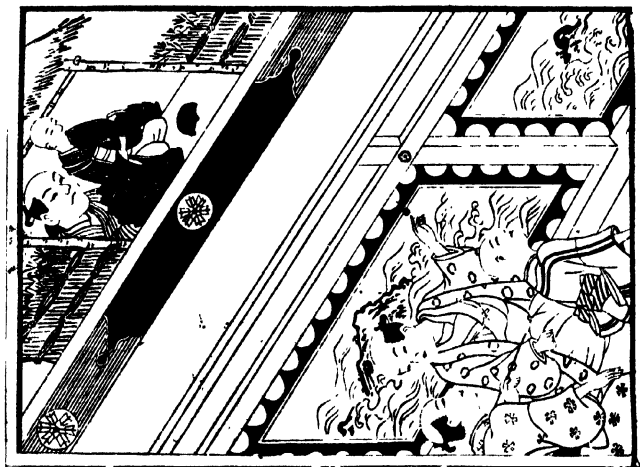
— Oui, mais à cause de qui a-t-elle été divorcée ?... Pourquoi d'ailleurs ne pas vouloir que nous mourions à des places différentes ? Est-ce que, ensemble, nos corps ne descendront pas aux Enfers ? Que nous mourions à des places différentes et que nos corps soient dépouillés jusqu'au squelette par les corbeaux et les milans, nos âmes ne s'en tiendront pas moins compagnie et n'en prendront pas moins leur vol, aile contre aile, vers l'enfer ou le paradis, si c'est en enfer ou au paradis que nous devons aller. — Elle s'écroula sur le sol et sanglota amèrement.

— Ah ! oui, ma chérie. Oui ! Nos corps sont un composé de terre, d'eau, de feu et d'air et, quand nous mourons, ils retournent au néant. Je vais te prouver séance tenante que jamais dans les Cinq Existences, que dis-je ? dans les Sept Existences, nos âmes ne pourront être séparées.

Soudain, il tira son sabre et coupa une touffe de ses cheveux noirs comme le jais.

— Vois, Koharou, tant que ces cheveux n'étaient point coupés, j'étais le mari de O-San, connu des hommes sous le nom de Kamiya Jihei; maintenant que mes cheveux sont coupés me voici devenu bonze (1) : un prêtre qui s'est séparé

(1) La tête d'un prêtre bouddhiste est rasée. Dans les temps anciens, un laïque se coupait les cheveux pour entrer dans les ordres.

MAZAKIYO, LE HÉROS DES *HUIT CAMPS*, PIÈCE POUR MARIONNETTES DE NAKAMOURA GYOGAN

[*face p.* 304

N° 2

MARIONNETTES DU TEMPS JADIS
(D'après une illustration tirée d'un livre ancien, *Le Seikyokou Rouisan.*)

N° 3

O-SHITCHI, LA FILLE DU MARCHAND DE LÉGUMES, PIÈCE REPRÉSENTÉE PAR LA TROUPE DE M. MAGOSABOURÔ YUKI, A L'UNIVERSITÉ DE KEIO, LE 2 FÉVRIER 1924

N° 4

SCÈNE DE L'*HISTOIRE HÔJÔ JIRAI* PIÈCE REPRESENTÉE AU TOYOTAKÉ-ZA
D'après une gravure des *Annales des Représentations de Marionnettes*
TOYOTAKÉ WAKATAYU, LE CHEF DES CHANTEURS DU TOYOTAKÉ-ZA, (face au pupitre)

du monde et qui ne possède plus ni femme, ni enfan , ni trésor. Je ne suis plus le mari de O-San et vous n'avez plus vis-à-vis d'elle aucune obligation.

— Quelle joie est la mienne ! dit la jeune femme. Puis, prenant le sabre, elle tondit ses boucles noires coiffées dans le beau style de Shimada.

— Tu es maintenant une religieuse et tu as abandonné le monde, dit Jihei. Ni l'un ni l'autre nous ne sommes plus liés à O-San par un devoir. Nous pouvons mourir ensemble où il nous plaira; mais, comme tu l'as souhaité, il serait peut-être bien de mourir en des places différentes : l'une peut être sur une montagne, et l'autre au sein d'une rivière. Oui, imaginons que ce terrain au-dessus de la vanne est une montagne. Ce pourra être le lieu de votre mort, de même que cette rivière pourra être ma tombe. De la sorte, bien que nous mourions dans le même point du temps, la manière et l'endroit seront différents afin qu'ainsi nous puissions montrer que nous sommes en sympathie avec O-San. Donne-moi ta ceinture.

Elle lui passa sa ceinture de pourpre claire. Il la fixa à la barre transversale de la vanne, et, bouclant, ensemble les deux bouts, il en fit un nœud coulant. Comme elle suivait ses mouvements, elle fut saisie d'une soudaine terreur.

— Est-ce ainsi que tu vas mourir ? Ah ! l'horrible chose ! Puisque nous devons mourir séparés et qu'il ne me reste plus beaucoup de temps pour jouir de toi, viens près de moi. Ils se prirent les mains. La pointe du sabre est prompte et ne fait pas souffrir, mais quelles souffrances pour toi si tu te pends ! Je suis désolée pour toi.

— Des mots ! Des mots ! Où est, du moment qu'il faut souffrir, la différence entre la soie autour du cou ou le fer dans la gorge. Qu'une pareille misère ne trouble pas tes derniers moments. Fais plutôt ce qui est convenable. Dirige, en adorant,

tes yeux vers la lumière de Bouddha (1) qui s'incline vers l'Ouest. Tiens tes yeux constamment sur elle. Ne cesse jamais de penser à l'Ouest. S'il te reste encore quelque chose à dire, dis-le avant de partir.

— Rien. Mais n'es-tu pas troublé à la pensée de tes deux enfants ?

— Mes enfants ! Mes enfants ! Tu me fais encore pleurer ! Je les vois profondément endormis, heureux, dans l'ignorance que leur père va mourir. Charmants bébés, je ne veux pas vous oublier.

Il courba la tête. Une nuée de corbeaux s'envolèrent en ce moment du haut des arbres, et ils se mirent à croasser d'une façon si lugubre qu'on eût dit qu'ils avaient pitié du pauvre couple.

— Écoute les corbeaux, Koharou. Ce sont eux qui vont nous conduire aux Enfers. N'est-il pas écrit que chaque fois qu'un serment de fidélité est inscrit au dos d'un papier Goô (2), trois corbeaux de Koumano doivent périr sur la montagne ? Beaucoup d'exemplaires de notre serment ont été écrits : un exemplaire au commencement de chaque mois ; nous avons dû causer la mort de bien des corbeaux. Les corbeaux qui, d'habitude, criaient : « Kawai » ! Kawai ! » (mes mignonnes ! mes mignonnes !), cette nuit semblent croasser « Moukoui ! Moukoui ! » (rétribution ! rétribution !). A qui est due cette rétribution pour le péché ? Ne sais-je pas que c'est pour moi seulement, pour moi uniquement, que tu vas souffrir les agonies de la mort ? Pardonne-moi donc cela.

— Non ! Moi-même je ne le fais que par respect par de moi.

Elle s'accrocha à lui en sanglotant. Le vent glacial gelait

(1) La Terre Pure ou le paradis, Saihô-Mida-no-Jôdo, c'est-à-dire « La Terre Pure de Mida à l'Ouest », est supposée par les bouddhistes exister au-dessus du Nord-Ouest du monde, et la lune est supposée être le halo de Bouddha.

(2) Voir la note ci-dessus.

les larmes que Jihei avait répandues sur les boucles restées aux tempes de Koharou.

Derrière eux, le bourdon de la cloche du Temple de Daït-chôji annonça la pointe du jour. Le temps était leur ennemi. Jihei se leva.

— Ne laissons, dit-il, nulle trace de larmes sur nos visages morts.

— Je n'en laisserai point.

Chacun essaya de se forcer à sourire. Jihei leva le sabre ; mais engourdie par le froid, sa main tremblait, et soudain il se sentit pris de vertige. Il ne pouvait pas accomplir l'acte.

- Je ne peux pas. Pourquoi se hâter ?

— Fais vite. Ne t'arrête pas !

D'elle lui vint le courage, et la prière que le vent apportait du temple lui donna l'énergie de dire « *Namou Amida Bouddha* ».

Le fer pénétra dans la gorge. Jihei l'étendît à terre. Tombée à la renverse, elle se tordait en une terrible agonie. Jihei s'aperçut que son coup était manqué. Cette vue lui fit mal. Il se roidit et enfonça son épée jusqu'à ce que la chair arrêtât la garde. Une minute, et Koharou cessa de respirer : son âme s'envola comme le rêve qui soudain se dissipe à l'aube. Il plaça le corps sur le côté droit avec la tête au Nord et la figure tournée vers l'Ouest, comme le prescrivent les rites du Seigneur Bouddha, et il le couvrit avec son *haori*. Alors, il essuya ses pleurs, ramassa la ceinture, passa sa tête dans le nœud coulant, et à l'instant où le vent lui apporta ce passage de l'écriture qui dit : *Uen mouen naïshi hôkaï byôdô riyakou* (ceux qui nous sont parents ou qui ne nous sont pas parents seront tous pareillement sauvés dans l'univers), il dit :

— Puissions-nous tous deux ressusciter ensemble à l'intérieur du lotus ! (1) *Namou Amida Bouddha*, et il se pendit dans

(1) La signification exacte de l'expression bouddhique *Itchiren takoushô* est : « Puissions-nous jouir d'une béatitude perpétuelle ensemble en paradis. »

la rivière. Il eut quelques moments d'agonie et puis son âme fut dissoute comme la rosée même du matin.

Des pêcheurs, se rendant à l'aube à leur travail, aperçurent les cadavres et s'écrièrent consternés :

— Ici, en ce lieu, est la mort. Un double suicide par amour !

Les mélancoliques nouvelles furent promptes à se répandre ; il y eut bien des yeux qui se remplirent de pleurs au récit du « Double Suicide à Amijima ».

LES AVENTURES DE LA DAMOISELLE DE HAKATA

(Hakata Kojorô Namimakoura)

LES AVENTURES DE LA DAMOISELLE DE HAKATA

(Hakata Kojorô Namimakoura)

I

Si tu dois bientôt mettre à la voile, ô mon amour
Oh ! fais-le au plus profond de la nuit !
D'entrevoir seulement les voiles d'argent
Changerait mon délice en douleur.

Shimomoseki, dans la province de Nagato, est le plus grand port de la Mer Intérieure. La ville est située à l'endroit où la mer extérieure pénètre par le goulet Ouest. Matin et soir, des milliers de bateaux y font escale, chargés de riches marchandises venant de Chine ou de Hollande. Journellement, des millions de *ryô* changent de mains dans cette ville. Un flot de pièces d'or innombrables — sans parler des pièces d'argent — coule partout. On pourrait appeler le port un monde de l'or.

Un soir d'automne, un grand bateau marchand se tenait à l'ancre dans la rade loin du remue-ménage de la cité. Des marins brunis par le soleil se prélassaient sur le pont. Le reste de l'équipage, bande de loups de mer capables, si leur apparence ne mentait point, de se battre au besoin avec des ogres, se tenait debout à la poupe; ils surveillaient le large et des yeux fouillaient la mer pour découvrir les voiles qui pourraient apparaître. Il y avait dans leur attitude quelque chose à la fois d'alerte et d'anxieux, et les yeux de certains d'entre eux

étaient hagards. A la fin, l'un qui était évidemment le chef du groupe et s'appelait Késori — son autre nom étant Kouémon — originaire de Nagasaki, s'adressa à ses compagnons dans son dialecte spécial :

— Ah ! ça, mes gaillards ! Est-ce que le bateau d'Itchigorô et de Sanzô n'est pas encore en vue ? Voilà qui ne me semble pas de très bon augure. Cela me pèse si fort sur l'esprit que la nuit, je ne puis fermer l'œil. Si l'affaire que nous avons entreprise vient à réussir, nous nous rendrons en hâte à Hakata, nous rachéterons quelques-unes des rares courtisanes de la rue Yanagui, et, avec elles, nous partirons pour Osaka. Il fit une pause. A propos, vous ai-je dit qu'à la requête d'un de nos marins j'avais accordé passage à un jeune voyageur de commerce qui se rend à Hakata ? Il occupe la cabine de l'avant. Si notre affaire ne réussit pas, naturellement nous n'irons pas à Hakata. Il me tarde bien de recevoir de bonnes nouvelles pour pouvoir mettre à la voile tout de suite. En attendant, invitons le marchand à venir sur le pont et tuons le temps en bavardant avec lui. Que quelqu'un d'entre vous descende et aille le chercher.

« Oui ! oui, patron ! » telle fut la prompte réponse. Un des hommes descendit, tandis que les autres étalaient des nattes à la poupe, mettaient du thé de Chine dans la théière et vaquaient à telle ou telle besogne, tous empressés à servir leur maître. On pouvait remarquer quelle affection et quelle dévouement ces hommes rudes portaient à leur chef. Le marchand ne fut pas long à faire son apparition, un homme jeune et courtois qui, s'agenouillant respectueusement devant Kouémon et posant poliment ses mains sur la natte, fit connaître au capitaine combien il était enchanté de le voir, quelle reconnaissance il avait d'avoir été admis à bord; il conclut en s'excusant d'avoir manqué de civilité et de n'avoir pas paru sur le pont, pour témoigner sa reconnaissance, avant même d'avoir été mandé.

— Vous êtes trop poli, répliqua Kouémon aimablement. Ça va bien ! Pas de cérémonies ! Faites comme chez vous. Nous qui vivons sur le même bateau et prenons notre riz à la même marmite, nous n'avons pas besoin de nous traiter comme des étrangers, et nous pouvons bien nous considérer comme de la même famille. Quant à moi, j'arrive de Nagasaki, mon nom est Késori Kouémon, et je suis un marchand qui fais quelques petites affaires. Voici mes camarades, et chacun ici dit ce qu'il veut sans tourner deux fois sa langue dans sa bouche. Vous allez les trouver cordiaux et tout prêts, j'en suis sûr, à bavarder avec vous

Il présenta ses hommes un par un au marchand.

— Voici Yaheiji, originaire de ma propre ville. Voilà Ogoura Denné et Naniwa Niza, tous deux gens d'Osaka. Le camarade que je vous ai envoyé est le barbier; Heizaémon est son nom, et il vient de Tokoushima. Si vous avez besoin d'être rasé, j'ose dire qu'il s'en fera un plaisir. Et maintenant puis-je vous demander à votre tour d'où vous venez ?

— Eh bien ! c'est dans votre propre ville de Nagasaki que je suis né, mais j'étais encore enfant quand nous avons déménagé pour aller dans la capitale Impéraile où j'habite actuellement. Le nom de mon père est Komatchiya Sôzaémon et mon nom est Sôshitchi. Tous les ans, je fais un voyage d'affaires à Hakata. C'est un grand plaisir pour moi de faire votre connaissance, Messieurs. J'espère que vous me pardonnerez tous les manquements que pourra commettre un passager qui n'est qu'un pauvre marin d'eau douce.

Les compliments terminés, les langues se mirent à marcher plus librement ; les attitudes courtoises se relâchèrent si bien qu'à la fin tous s'étendirent à plat ventre en posant leurs figures sur leurs mains. Et il ne fallut pas longtemps pour dégeler les cœurs, comme le givre matinal fond sous les rayons du soleil. Ils furent bientôt comme des amis qui eussent passé ensemble de longues années.

— Amis, dit enfin Kouémon, rien ne trompe mieux la monotonie d'une vie de marin que de raconter librement l'histoire de ce qui lui est arrivé. Laissez-moi vous raconter un combat que j'ai eu avec un homme de Satsouma alors que j'avais vingt-sept ans. Écoutez bien. Ce n'est pas une chose inventée, mais un dur fait réel. Tous les ans, lors des fêtes du dieu tutélaire de Nagasaki, c'est-à-dire du sept au neuf septembre, on donne au Temple de Souma, parmi une variété d'amusantes représentations, la danse locale et certaines danses d'enfants chinois. Au cours de ces fêtes, tandis que je me dirigeais vers le Temple, il m'arriva de rencontrer un blanc-bec de samouraï de Satsouma — un jeune gars vigoureux du reste — qui, fortement pris de vin, marchait en titubant. Comme nous passions à côté l'un de l'autre, le bout de son fourreau me heurta le flanc.

» En une seconde, je saisis son fourreau et je le tordis de toute ma force. L'homme fit une culbute et tomba à terre avec un bruit sourd. La raison pour laquelle j'insiste ainsi sur cette culbute, c'est que, chez les samouraï de Satsouma, la coutume est de mettre à mort, au moment même où il rentre chez lui, quiconque d'entre eux aura été renversé par un homme d'un autre clan. Mon adversaire, qui probablement pensa qu'il pouvait aussi bien mourir là sur place que chez lui, tira son long sabre. « Misérable stupidité ! » m'écriai-je ; et, le prenant sur mon épaule, je le jetai encore une fois à terre. Sa tête heurta contre une pierre à arêtes vives et je vis que son crâne était fendu... Non, le mot « fendu » est interdit à bord de ce bateau. Attendez !... oui, cela fera l'affaire, son crâne était endommagé. Le sang et les larmes en sortaient. Je le fis transporter à son auberge par un coolie ; il se tenait la tête à deux mains. Je fus alors tout fier de moi ; mais aujourd'hui c'est avec pitié que je me rappelle cette action. J'aurais très bien pu m'abstenir d'une pareille brutalité. Les gens de la capitale, je suppose, ayant des mœurs douces, ne se laissent

jamais aller à de pareilles violences, n'est-ce pas mon jeune ami ?

La compagnie avait écouté avec un très vif intérêt cette histoire narrée d'une voix forte et avec un luxe de gestes animés.

— Allons, mon jeune ami de la capitale, continua Kouémon, racontez-nous quelques-uns de vos souvenirs. A chacun de vous je vais demander de dire, à son tour, son histoire. On entend toujours parler de grandes histoires d'amour dans la capitale. Je suis bien convaincu que vous avez un roman ou deux. Ne nous ferez-vous pas ce plaisir ?

— Allez, allez, répétèrent les autres.

Sôshitchi, bonne pâte, ne pouvait que céder à leurs demandes réitérées.

— Eh bien ! hum !... Mon père Sôzéamon est si strict avec moi en toute chose que je ne peux même pas dépenser un sou comme je le voudrais à Kyôto et Osaka. Néanmoins, au cours de chacun de mes voyages annuels à Hakata, je parviens à visiter le quartier gai de la rue Yanagui. Le premier jour que je rencontrai une belle fille de cette rue, nommée Kojorô, nous tombâmes amoureux l'un de l'autre, et, finalement, nous avons fait un serment aux termes duquel je n'épargnerais aucune peine pour la racheter cette année ; et elle m'a juré de devenir ma femme

— Assez, interrompit Kouémon, non sans une pointe de dérision dans sa voix ; je ne tiens pas à en entendre davantage. Nous aussi nous visitons le gai quartier de la rue Yanagui. Quand vous rachéterez Kojorô, nous vous accompagnerons comme assistants. Nous espérons, Monseigneur, que vous nous gratifierez de cadeaux comme c'est la règle en pareille circonstance.

Kouémon se leva sur les genoux et laissa tomber un regard méprisant sur le jeune marchand. Ses camarades se mirent à rire entre eux.

— Bravo ! Quel beau galant !

— Le racheteur de Kojorô.

— Hourra pour le bourreau des cœurs !

Sôshitchi, exaspéré, eut grand peine à retenir la colère qui grondait en lui.

— Ma foi, Messieurs, dit-il après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, j'ai attrapé froid ce matin et cela s'est changé en migraine. Veuillez m'excuser. Nous reprendrons notre petite conversation plus tard.

Il salua et se retira dans sa cabine, très mortifié et le cœur gros de colère.

— Il me fait l'effet d'être idiot de prétendre avoir un rhume quand sa bourse est si bien garnie qu'il peut se permettre de racheter une courtisane.

Au moment où Kouémon parlait, apparut au loin un bateau avançant très rapidement. Ses rameurs souquaient de toutes leurs forces et il ne fut pas long à accoster. Très excités, Kouémon et ses camarades crièrent :

— Oh ! oh ! Sanzô et Itchigorô ! Comment ça a-t-il marché vos affaires ?

— Nous n'avons jamais eu tant de veine depuis des années. Nous avons reçu les marchandises qu'il vous fallait et avons payé le prix à la complète satisfaction des deux parties. Nous ne serons pas longs maintenant à vous livrer les marchandises marquées sur la facture.

C'étaient là de bonnes nouvelles. Kouémon commanda aux matelots de descendre pour recevoir les marchandises.

— Oui ! oui ! Monsieur, répondirent-ils ; de tout cœur ; et ils se mirent à charger les marchandises. Les premiers articles étaient cent cinq peaux de tigres aussi gaies que le cœur de ces hommes. Ensuite, apparurent cinq boîtes de la meilleure qualité de ginseng, pesant quarante livres. A voir l'ardeur des matelots, on eût dit qu'ils avaient déjà avalé toute cette provision de médecine. Ils rentrèrent ensuite quarante gousses de musc et deux cents pièces de damas dans sept coffres.

— Est-ce qu'aucun des douaniers ne vous a vus ? demanda Kouémon anxieusement ?

— Pas de danger. Voici quinze boîtes de gaze de soie rayée, douze rouleaux de satin, sept seaux de laque, cent trente livres d'écailles de tortue, aussi brillantes que la pleine lune. C'est tout le lot. Non, je me trompe. Voici encore quatre-vingts perles de corail, larges comme les étoiles du matin. Toutes ces marchandises sont portées sur la facture et voici un papier destiné à vous faire reconnaître l'an prochain. On vous demande d'expédier un bateau au cours du nouvel été, Monsieur.

Le chef reçut la note et la porta à son front. Un air de contentement se peignit sur sa figure.

— Bravo ! Itchigorô et Sanzô ! Vous avez bien travaillé. Reposez-vous. Et maintenant, les gars, donnez-leur du *sakè*.

— Nos meilleures félicitations, patron, répliquèrent les nouveaux venus. Nous espérons que vous ferez votre possible pour nous récompenser royalement. Maintenant prenons du *sakè* tout notre content.

Ils montèrent à bord du bateau qui, lentement, commença à s'avancer vers la haute mer, d'or sous la pleine lune.

En lisant cette histoire, on aura maintenant deviné que Kouémon et sa bande étaient des contrebandiers, des importateurs sans permis de marchandises chinoises et hollandaises, gens connus généralement sous le nom de pirates, et menacés de sévères châtiments s'ils étaient découverts.

Kouémon rassembla son équipage sur le pont et se mit à parler en baissant la voix.

— Écoutez ! Quand nous avons hissé ces marchandises à bord, le jeune type d'en bas s'est avisé de passer la tête hors du sabord, et, à son air, je me figure qu'il a dû faire ses réflexions ; bref, j'inclinerais à penser qu'il a soupçonné quelque chose. Je ne sais pas si vous autres avez remarqué la chose, mais voilà l'impression que cela m'a produit. Si on le laisse dormir tran-

quillement en bas, tôt ou tard, il nous trahira, et ç'en sera fait de nous. Toutefois, nous ferons mieux de ne pas lui couper la gorge et de verser son sang ; cela pourrait nous porter malheur au moment de partir pour cette expédition importante. C'est pourquoi vous allez me l'étrangler et jeter son corps à la mer. N'oubliez pas qu'il a un domestique, aussi soyez bien sur vos gardes.

— Certainement, patron. Et maintenant, l'œil au grain !

— Oui ! oui !

Ce ne fut pas long pour ces canailles d'être prêts pour le forfait. Ils s'entourèrent la tête de leurs mouchoirs, retroussèrent leurs manches et leurs robes, et descendirent dans l'écoutille à pas de loup. Pas un seul d'entre eux qui ne fût persuadé que leurs mauvais desseins étaient totalement insoupçonnés de leurs futures victimes. Le marchand de Kyôto et son domestique semblaient cependant doués d'un sixième sens : le sens du danger. D'un bond désespéré, le domestique sauta sur le pont, mais ce ne fut que pour être immédiatement terrassé par deux des matelots qui se précipitèrent sur lui. Ils le soulevèrent à bout de bras au-dessus de leurs têtes et avec un grand cri : « Yo ! Ho ! » ils le lancèrent la tête la première par-dessus bord et le pauvre garçon s'en alla servir de pâture aux poissons.

— Celui-là a son compte ! Mais où est Sôshitchi ? Flairez-le, mes gaillards, flairez-le bien !

— Le voici !

Sôshitchi se précipita dehors un gourdin à la main.

— Chiens endiablés de pirates ! Je possède votre secret ! Si je dois mourir, je mourrai, mais je ne mourrai pas seul !

Ce disant, il fit jouer son arme de côté et d'autre. Un homme de l'équipage le saisit par derrière, mais incontinent fut jeté bas ; toutefois, en tombant, le matelot attrapa Sôshitchi par la jambe, le fit trébucher, si bien que celui-ci s'étala de tout son long sur le pont. La meute se rua sur lui ; il fut empoigné, soulevé et jeté la tête la première dans les flots.

— Maintenant que ceci est réglé, nous pourrons dormir en paix.

Ils éclatèrent de rire et se mirent tout de suite en devoir d'appareiller pour le voyage.

Cependant, ils n'étaient pas aussi débarrassés de Sôshitchi qu'ils l'imaginaient. Celui-ci ne s'était pas noyé. En fait, revenu de la stupeur causée par sa chute, il s'était trouvé reposant miraculeusement, sans aucun mal, dans le youyou qui suivait le bateau. Il se tâta les os : rien de cassé. Et quelle joie de constater qu'il avait échappé à un danger plus terrible que les mâchoires d'un requin ou d'un boa-constrictor. Sans perdre une minute, il détacha l'amarre et, à force de rames, se mit hors de portée.

— Ohé ! canailles, s'écria-t-il en souquant sur les avirons. Soyez assez bons pour prendre note que moi, Sôshitchi, vous remercie de votre peine. Un jour viendra où vous me paierez tout ça, et ne l'oubliez pas.

Il rama de toutes ses forces et fut bientôt hors de vue.

La scène se passe maintenant dans l'appartement donnant sur la façade du Okouda-Ya, maison de plaisir fameuse de la rue Yanagui, dans la ville de Hakata.

Les lampes brillantes éclairaient les nattes vertes toutes neuves et les magnifiques rideaux rouges. La gaieté ne manquait pas à l'intérieur, où deux jeunes filles, servantes des courtisanes, dansaient au son d'un *shamisen* dont jouait Yokoutchi, un ménétrier aveugle. Tout à coup, les jeunes filles cessèrent de danser.

— Arrêtez, Yokoutchi San, dirent-elles avec colère. Comment danser sur un rythme pareil ? Si vous ne savez pas la musique de la danse *zenidaïko*, il fallait nous le dire avant que nous commencions. Izaémon San, de Nagasaki, mettez-vous ça dans la tête, connaît très bien cet air. Nous ne voulons plus danser.

— Comment pouvez-vous espérer faire des progrès si vous êtes si paresseuses ? Dansez jusqu'à ce que je m'arrête de jouer ? Allons, voyons, dansez !

— Non, vous aurez beau dire, nous ne voulons pas danser. Et, quant à vous, au lieu de jouer (1) du *shamisen*, vous feriez mieux de jouer à colin-maillard !

— Quoi ? Jouer à colin-maillard ! N'essayez pas de vous moquer de moi ! Tout aveugle que je suis, je puis vous châtier, malgré tous les yeux que vous avez.

Yokoutchi furieux, brandissant son instrument, se mit à poursuivre les jeunes filles effrayées à travers la pièce. A ce moment, Shirozaémon, le propriétaire de la maison, apparut.

— Que faites-vous là, Yokoutchi ? Ça n'est pas digne de vous de tourmenter des enfants. Jeunes filles, si vous continuez à faire tout ce bruit, je vais dire à la surveillante de vous gronder. Voyons, Shiguénojô, comme c'est aujourd'hui le treizième anniversaire de la mort de sa mère, Kojorô a pris un jour de congé, et elle est en train de prier dans sa chambre pour l'âme de la défunte. Et vous, sa servante, vous devriez vous trouver près d'elle, brûlant de l'encens à l'âme de la morte. En tout cas, pourquoi tout ce bruit ?

— Eh bien ! Monsieur, tandis que nous étions toutes deux à danser le *zenidaïko*, ce Yokoutchi est venu ici et nous a dérangées en jouant du *shamisen* et ainsi...

— De mal en pis, éclata le propriétaire. Il y a des heures convenables pour pratiquer cette danse, et d'autres non ! Allez vous occuper de Kojorô. Hors d'ici, vous deux ! Quant à toi, Yokoutchi, Gen Sama, de Dazaïfou, se trouve en haut dans la pièce sur le devant. Tu ferais mieux d'y aller et d'offrir tes respects à ton patron.

— Parfait ! Je vais y aller et tâcher de lui tirer une pièce d'argent. S'il vous plaît, Monsieur !

(1) Il y a ici un jeu de mots.

LES AVENTURES DE LA DEMOISELLE DE HAKATA, PIÈCE REPRÉSENTÉE AU ITCHIMOURA-ZA
M. KIKOUJIRÔ, ROLE *KOJORÔ*. M KIKOUGORÔ, ROLE DE *SOSHITCHI*

[face p. 320

Transporté à l'idée de recevoir un peu d'argent, le ménétrier aveugle monta à tâtons dans l'escalier. Les jeunes filles et Shirozaémon se retirèrent.

Au dehors, dans la rue, tout près de la porte, se tenait un homme misérablement vêtu, qui n'était autre que Sôshitchi, mais à présent pâle et hagard. S'étant échappé de Shimonoséki, la vie sauve, ce n'avait pas été sans de grandes difficultés qu'il était parvenu à atteindre Hakata, ville si désirée par son cœur. Maintenant qu'il se trouvait à l'extérieur de la maison, objet de ses recherches, il était dans une triste situation, car ses aventures l'avaient réduit à ce point qu'il ne possédait maintenant rien d'autre que son corps, et il était si honteux de sa condition qu'il n'osait pas aller voir les gens qu'il connaissait en ville. Sa passion pour Kojorô l'avait attiré ici ; mais, dans le gai quartier où l'or, et l'or seul, régnait en maître, le jeune homme sans le sou sentait ce qu'avait de minable son aspect et il en était cruellement humilié. D'abord, il avait eu l'intention de frapper ; mais à présent il hésitait, et il restait là debout, son cœur battant la chamade dans sa poitrine ; et tantôt il jetait un regard furtif à travers la porte de la clôture, et tantôt se retirait vivement de peur que les domestiques ne pussent le surprendre.

— Allez-vous-en, le mendiant, là-bas ! cria une voix dure. Nous avons déjà donné tous les restes de la cuisine.

En Sôshitchi, l'amant passionné se sentit le cœur inondé d'amertume.

— Ainsi, je n'ai pas meilleur air qu'un mendiant, se dit-il à lui-même. Hélas ! que vais-je faire ? Si je leur demande de me laisser voir ma Kojorô, je suis sûr d'essuyer un refus, et si je réussis à la voir, cela ne lui vaudra que la honte. Je dois renoncer à cette idée ; oui, je vais partir sans la voir.

Il ne s'était éloigné que de quelques pas, quand une voix cria :

— Attendez une minute !

C'était Shiguénojô, la jeune fille servante de Kojorô.

— Aujourd'hui étant un jour d'observance sacrée pour ma *tayû* (1) san, je vais vous faire une aumône d'un sou (2).

Elle examina Sôshitchi non sans étonnement en lui présentant la pièce de monnaie.

— Vraiment, voilà un mendiant bien élégant ! Ma parole ! il est vêtu de soie... Ah ! mais, je vous reconnais ! Avouez que vous êtes Sôshitchi San de Kyôto, n'est-il pas vrai ? *Tayû* San, venez vite ! Voici Sôshitchi Sama : il est venu mendier.

La jeune bonne le dévisagea. Elle eut un cri de surprise qui humilia encore davantage Sôshitchi. De la tête, il fit un signe énergique de dénégation et s'apprêta à s'éloigner à grands pas. Mais Shiguénojô le saisit par la ceinture, le retint et s'écria :

— Je ne veux pas vous laisser partir ! Attendez !

Sur ces entrefaites, Shirozaémon et son personnel s'étaient précipités sur le lieu de la scène. Kojorô y arriva aussi, et courant à Sôshitchi, lui enleva son *kaça* (3) et le regarda en face.

— C'est bien réellement Sôshitchi San ! Oh ! comme c'est étrange ! Soyez le très bienvenu, mon chéri. Par quelle suite de circonstances extraordinaires en êtes-vous arrivé où vous êtes ?

Avant même qu'il eût raconté son histoire, elle était déjà toute en larmes. Elle s'adressa au propriétaire.

— Puis-je avoir un entretien particulier avec Sôshitchi San ?

— Certainement. Vous avez toute liberté pour cela. Sôshitchi Sama est depuis longtemps un de nos clients. Si vous avez besoin de n'importe quoi, Monsieur, n'hésitez pas à le dire.

Kojorô prit son bien-aimé par la main et se hâta de l'emmener dans la pièce donnant sur la rue. A peine la porte refermée, elle l'étreignit en pleurant.

(1) Il y avait quatre classes de courtisanes. La plus haute classe était appelée *tayû*.

(2) La coutume à l'anniversaire d'une mort est de distribuer des aumônes aux pauvres. On considère que cela apporte la paix aux âmes défuntes.

(3) Chapeau avec un bord rabattu.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit plus tôt que c'était toi, mon amour ? Quelle cause a bien pu te réduire à pareille extrémité ? Ton père t'a-t-il déshérité ? Il doit y avoir quelque motif spécial ? Dis-moi vite. Me regardes-tu toujours comme une courtisane ? A la vérité, je continue à faire ce métier, mais il y a longtemps que je me considère comme ta femme. Quand même nous en serions réduits à une pauvreté qui nous obligeât à mendier, cependant je ne renierais jamais mon engagement. Aujourd'hui, c'est le treizième anniversaire de la mort de ma mère. Les circonstances m'ayant fait te retrouver ce jour-ci entre tous les autres, je ne saurais douter que ce soient les mânes de mes parents qui aient ménagé cette heureuse rencontre. Ne vas-tu pas, Sôshitchi San, me dire : « Qu'est-il advenu de toi ma chère femme ? » — Kojorô parlait d'une voix entrecoupée de pleurs. Il était évident qu'elle était exaltée par un amour passionné. Dans sa voix, il y avait une extase de joie, non sans une pointe de reproche. Ses yeux noyés de larmes témoignaient de la sincérité de son cœur.

— Ma chère Kojorô, répondit Sôshitchi tout tremblant, c'est très gentil de parler ainsi. Je suis bien content de te trouver en aussi bonne santé. Je suis très peiné, après une année de séparation, d'être obligé de t'apporter de fâcheuses histoires, au lieu de me présenter bien habillé et avec de bonnes nouvelles. Écoute, je te prie. Comme je m'étais mis en route pour venir ici, emportant suivant ma coutume annuelle mon stock considérable de marchandises, j'ai eu la malchance de prendre passage à bord d'un bateau de contrebandiers. Sous mes yeux mêmes, les scélérats n'ont pas craint de noyer mon domestique dans la mer. C'est un miracle si je n'ai pas partagé son sort ; cependant, j'ai réussi à me tirer de la gueule de la mort, et ce n'est pas sans des souffrances inouïes que je suis parvenu ici. Par suite de ces circonstances, non seulement mes marchandises et mes beaux habits sont restés sur le bateau, mais encore tout mon argent. Me trouvant sans un sou, j'en ai été

réduit à vendre même quelques-uns des vêtements que j'avais sur le dos, une lamentable affaire en vérité. Tu te rappelles que, l'année dernière, je t'avais promis de te racheter cette année ; mais la malchance a donc voulu que je perdisse l'argent destiné à cet usage. Je suis vraiment désespéré de manquer à ma parole, et, au chagrin que j'éprouve moi-même, je peux aisément me faire une idée de ton angoisse et de ta déception. Ce n'était que pour jeter encore une fois un regard sur ton visage et pour t'assurer de la douleur de mon cœur que j'ai osé venir ici, encore que je ne me rendisse très bien compte que j'ai l'air d'une créature sordide.

Kojorô ne montra, à ce triste récit, aucun signe de grande douleur, mais elle parut plutôt soulagée, enchantée intérieurement peut-être d'avoir une occasion de montrer sa fidélité.

— Je te remercie de me faire confiance, répondit-elle tranquillement. L'argent n'est rien, la vie est tout. C'est une grande joie pour moi que tu sois encore en vie. Une fois pris mon parti, ce n'est pas bien difficile pour moi de te venir en aide. La question, au fond, ne me tourmente pas du tout, bien que je sympathise avec tes souffrances. J'ai peur que tu n'aies froid. Tu sembles avoir beaucoup maigri.

Elle mit une manche de son manteau flottant sur l'épaule de Sôshitchi, puis, le serrant étroitement dans ses bras, elle fondit en larmes.

On entendit dehors la voix d'une servante qui criait vivement :

— Attention ! Voici des *daïjin* sama (1).

— Des hôtes sont arrivés. Viens par ici.

Elle le prit par la main. Le couple entra dans la chambre intérieure.

Les hôtes n'étaient autres que les contrebandiers. Késori Kouémon était à leur tête. Yaheiji le suivait avec cinq subal-

(1) Voir note, page 283.

ternes. A la file, ils pénétrèrent dans la pièce avec des cris de joie. Chacun d'eux était somptueusement vêtu de riches habits importés : en laine, en satin, en damas et en velours. Leurs cheveux étaient coiffés à la mode japonaise, mais leurs costumes étaient un mélange fantastique des styles japonais et chinois. Ils montèrent à la salle principale et s'assirent en rang, Kouémon s'adjugeant la place d'honneur. Il s'était arrogé tout à la fois le rôle de seigneur et de trésorier, et il s'adressa alors au propriétaire avec un air d'importance.

— Je suppose que vous vous souvenez de nous ? Jusqu'ici, nous avons fréquenté les petites maisons de la ville, mais comme vous pouvez le constater, nous voici à présent devenus des messieurs, et nous avons par conséquent l'intention de jouer désormais le rôle de *daïjin*. En venant ici, nous avons jeté un coup d'œil sur Égoutchi, du Itchimonji-ya, sur Katsouyama et Ousougoumo, du Marou-ya, sur Misao, de l'Abouraya, sur Ogoura, de l'Igoumi-ya et sur Oïso, du Kourouma-ya. Si vous voulez bien être assez bon pour servir d'entremetteur, nous allons racheter ces dames pour nos camarades. Ayez l'obligeance de faire les arrangements ce soir, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à demain.

— Vous êtes bien pressé, Monsieur.

Ce disant, Shirozoémon fit mine de s'éloigner. Kouémon l'arrêta.

— Ne partez pas. Si vous vous en allez, il n'y aura personne pour assurer le service. Ne pourriez-vous pas envoyer quelqu'un ?

— Certainement, Monsieur.

Le propriétaire prit rapidement un pinceau et du papier, écrivit une série de billets et les expédia par un messager, puis il se tourna vers les filles de chambre et les servantes.

— Dépêchez-vous et servez le potage. Ouvrez les portes à glissière de sorte que cette chambre et la chambre contiguë puissent former une grande salle de banquet. Ne laissez pas

les enfants crier. Donnez à ma femme sa médecine. Allons, voyons, remuez-vous !

— Est-ce que votre femme est malade, Shirozoémon ? C'est vraiment dommage. Passez-moi cette boîte là-bas. Prenez soin de votre santé. La seule façon de se bien porter est de prendre du ginseng. J'en ai là dans cette boîte, si vous en désirez.

Kouémon ouvrit la boîte et en sortit un paquet de longues racines de ginseng de la plus belle qualité. De ce paquet, il tira environ une livre de racines et les tendit au propriétaire.

— Shirozoémon, combien avez-vous d'enfants ?

— Une fille et deux garçons, Monsieur.

— C'est un nombre convenable. Ces coraux sont petits mais ils pèsent deux onces la paire. Donnez-les à vos fils en guise d'ornements. Voici trois rouleaux de damas et cinq rouleaux de satin pour votre fille. Ce crêpe de soie écarlate fera très bien comme doublure. Ces pièces d'argent sont pour acheter de la bourre de soie.

Kouémon jeta toutes ces choses l'une après l'autre en telles quantités et avec une telle rapidité que Shirozoémon, les recevant et les portant (1) à son front, en eut, à la lettre, les bras fatigués.

— Pardonnez-moi de vous le dire, Monsieur, s'écria Shirozoémon les yeux presque hors de la tête, mais votre magnificence et votre générosité sont si stupéfiantes que j'ai peine à trouver des mots pour exprimer ma reconnaissance. Me permettrez-vous de vous demander quand et comment vous avez acquis une richesse aussi énorme ?

A cette question faite à brûle-pourpoint, Kouémon ne fit qu'une réponse évasive.

— Votre surprise est assez naturelle, répliqua-t-il avec désinvolture. La vérité est que, trouvant fastidieux le

(1) Façon polie d'exprimer sa reconnaissance.

métier que je faisais à Yedo, je visitai le temple de Sayo-no-Nakayama et sonnai là, sur la fameuse Cloche de Mouken, un carillon qui eut un plein succès. Le résultat fut que je devins subitement millionnaire; mais n'allez pas vous emballer sur l'idée qu'une personne quelconque puisse sonner sans peine une pareille cloche. Il se faut soumettre à des épreuves sévères; autrement, on ne réussira pas à faire tinter cette cloche. Dans le Temple, on tient un livre appelé « La Bible du Millionnaire » où toutes ces épreuves sont longuement énumérées. Laissez-moi vous en lire le contenu.

— Un livre rare, j'en suis sûr, dit le propriétaire en se frappant sur les cuisses. Comme il n'y a pas de raison pour que je n'essaie pas d'égaler votre bonne fortune, ayez l'obligeance de lire ces paroles.

— Fort bien, écoutez.

Kouémon tira cérémonieusement de sa poitrine un papier douteux et le lut à voix haute ;

La Bible du millionnaire

Quiconque est désireux d'apprendre l'histoire de la Cloche de Mouken, doit savoir qu'il existait jadis aux Indes un quidam, ayant beaucoup d'argent, dont le nom était Gwakkaï, bien connu également pour sa ladrerie. Le Seigneur Bouddha, qui s'était mis en tête d'arracher ce brandon aux flammes, avait l'habitude, habillé comme un moine mendiant, de passer chez lui chaque matin pour lui dire : comment vous portez-vous; mais il n'avait pas de chance, car, chaque fois, il recevait la réponse catégorique d'avoir à décamper, et on lui fermait la porte au nez.

Alors, le Seigneur Bouddha eut une idée géniale, et quand, la fois suivante, il passa par là, il apparut complètement transformé en une figure d'une grandeur énorme, recouverte d'or étincelant. Sa Majesté la Ladrerie n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette figure stupéfiante, — car n'oubliez pas que c'était juste la couleur de l'or, — qu'elle ne songea qu'à une chose : s'emparer des feuilles d'or. Cette fois donc, il ne fut pas long à ouvrir la porte au Seigneur

Bouddha; et le Seigneur, à même d'user de ses avantages, réussit bientôt à le convertir. Bref, la conclusion de l'histoire fut que ce vieux grippe-sou qui, jusque-là, n'avait jamais pensé qu'à lui seul, se décida bientôt à payer comptant la fonte de cette cloche de Mouken. Et si vous voulez la preuve de l'histoire, la voici. Vous sonnez cette cloche, et l'âme avide du compère ne peut pas la quitter; tant d'argent est lié à la cloche que, dès qu'on la sonne, l'âme dit : « Oshiya ! Oshiya ! » ou « Oh ! comme je hais de partir ! » Les gens qui entendent le tintement de la cloche deviennent vite riches dans ce monde, et, dans l'autre, ils sont aptes à se trouver assis sur les flancs de la cloche Mouken. Vous pouvez conclure de ceci que, de sonner cette cloche, n'est pas une simple plaisanterie. Voici une liste de toutes les charmantes petites choses qu'il vous faut observer avant d'obtenir une sonnerie qui réussisse. Pour commencer, vous ne devez pas parader dans les rues vêtu de soie ou de pongé. Le coton n'est même pas permis pour votre courte pointe. Des nattes de paille sont plus « comme il faut ». Quant à la nourriture, vous devez avaler deux fois par jour du thé et vous garder de mettre le nez dans les grands plats, car l'idée est que ce genre de régime est destiné à vous aider dans une vie de dévotion et qu'il contribue à la purification de l'esprit et du corps. De plus, vous devez travailler toute la journée et, tous les jours, pendant toute l'année et de tout votre pouvoir. Ne laissez pas traîner sur la route, même un vieux soulier, si vous en trouvez un; et si vous tombez sur le nez, n'oubliez pas que vous ne devez pas vous relever sans quelque chose dans les mains, ne fût-ce qu'une poignée de boue. Ne manquez pas de vous lever à la pointe du jour. Ne prêtez point d'argent sans une reconnaissance dûment signée. C'est tout à votre honneur si vous n'achetez pas ce dont vous avez envie. Vous perdrez si vous ne travaillez pas au clair de lune. Le camarade qui travaille avec la volonté de bien faire ne sera jamais dans la gêne. Coupez le bois très mince avant de l'employer. Ne jetez rien, même les cendres. Employez la suie de la casserole quand vous peignez vos cils. De la paille de riz est un remède souverain pour une jambe menacée de paralysie (1). Un puits sec n'est pas une mauvaise place pour garder des échelles. L'homme économe se servira d'une queue de rat comme étui à vrille. On doit sécher un parapluie immédiatement

(1) Il y a chez les gens du peuple une superstition d'après laquelle, quand une jambe est menacée de paralysie, une application de paille de riz sur le front guérira l'engourdissement.

après s'en être servi. L'homme sage ne prête jamais aucune des choses suivantes : une bonite sèche (1), un pilon, un mortier en faïence, une pierre à aiguiser, un moulin à bras, un mortier de droguiste, car, chaque fois, que vous prêtez n'importe laquelle de ces choses, il est sûr qu'elle vous reviendra usée, quelque faible que soit l'usure. On doit être frugal et satisfait de sa condition, et se souvenir qu'il en est de plus pauvres que nous. Si vous observez fidèlement tous ces préceptes, persuadé que les petits ruisseaux font les grandes rivières, vous finirez à la longue par devenir millionnaire. De cela il n'y a pas l'ombre d'un doute. Si, après avoir assidûment pratiqué chacune de ces épreuves, vous sonnez alors la cloche de Mouken, il n'y a pas de raison pour que vous ne deveniez pas millionnaire, et votre fortune sera celle d'un millionnaire, non seulement dans ce monde, mais dans l'autre.

Cette récitation plaisante terminée, Shirozoémon sourit et dit :

— C'est bien sûr un fait réel et non pas une fable; mais il faut dire que si tout le monde agissait comme l'enseigne cette bible, je n'aurais plus qu'à fermer boutique.

Kojorô qui, de la chambre voisine, avait écouté tout cela derrière les portes en papier, fut confondue de surprise et chuchota à Sôshitchi :

— Quelle mine d'or doit avoir cet homme ! Ne l'as-tu pas entendu dire qu'il allait racheter une demi-douzaine de courtisanes ? De plus, il semble avoir gratifié le patron d'un monceau de choses ayant toutes de la valeur, comme si, ma parole, l'argent et l'or n'étaient pour lui que de la boue. Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi vous rendre envieux ? Même quand mes parents étaient pauvres, jamais, fût-ce en rêve, je n'ai souhaité posséder un argent que je n'eusse pas été à même de gagner d'une manière honorable; mais, aujourd'hui, il me tarde de

(1) Les Japonais font sécher des filets de ce poisson. On peut en voir dans les boutiques : ils ont l'apparence de blocs de bois; la dimension de la section est celle d'une énorme orange. On peut les jeter à terre sans les briser. Les Japonais les débitent en minces copeaux contre le tranchant d'acier d'une espèce de rabot spécial qui se vend pour cet usage.

pouvoir mettre la main sur une forte somme; et comme j'envie ces courtisanes qui vont être rachetées ! On ne doit pas être jaloux d'un homme qui a eu de la chance; néanmoins, je voudrais bien savoir quelle sorte d'homme est celui-ci.

Alors elle coula un regard par la fente entre les portes de papier. Une surprise l'attendait.

— Oh ! par exemple ! mais c'est un de mes amis ! C'est l'homme qui m'avait gentiment fait la promesse de m'aider si j'avais besoin d'aide. Je vais aller le trouver et lui demander un prêt.

Elle allait entrer, mais Sôshitchi l'arrêta.

— Non, ma chérie. Tu ignores tout de cet homme en dehors d'ici ; et puis tu seras entendue par ces étrangers qui sont avec lui. Comment une courtisane s'abaisserait-elle jusqu'à solliciter un prêt (1) à son client ? Est-ce que tu ne vois pas le déshonneur d'une telle démarche ?

— Cela dépend des circonstances. Comme je te l'avais dit il y a quelque temps, mon client de Tchikougo (2) a presque promis à Sadoya qu'il me rachéterait le mois prochain. Avec quelle impatience, dès lors, attendais-je ta visite ; et elle ne m'a, hélas ! apporté qu'une déception ! S'il me fallait passer aux mains d'un autre, je ne vivrais pas. Je t'en prie, dis-moi quel déshonneur il y a à emprunter, du moment qu'on peut rembourser ? Laisse-moi faire.

Ce disant, elle arracha sa manche de l'étreinte de Sôshitchi ; de grosses larmes brillaient dans ses yeux, et Sôshitchi ne pouvait pas non plus s'empêcher de pleurer. A la fin, Kojorô essuya ses larmes, pénétra lentement dans la pièce à côté, et s'assit gracieusement à côté de Kouémon.

(1) Quelque étrange que cela paraisse, les courtisanes des anciens temps jouissaient d'un très grand respect et évitaient de se conduire d'une façon indélicate, jugeant au-dessous de leur dignité d'emprunter de l'argent à leurs protecteurs. Leur position avait quelque chose d'analogue à celle des hétaïres grecques.

(2) Kojorô n'aimait pas l'homme de Tchikougo et elle était bien résolue à se tuer si elle était livrée à cet homme.

A la vision inattendue d'une pareille beauté, ces grossiers clients se hâtèrent de mettre de l'ordre dans leurs accoutrements. Puis, tous en même temps, ils tournèrent sur elle des yeux de moutons, si bien qu'à un témoin invisible ils eussent certainement suggéré l'image d'ogres regardant de belles fleurs.

— Quel plaisir j'ai à vous voir, Kouémon San, commença Kojorô doucement. Il se trouve que j'ai à vous demander une grande faveur. Il m'est arrivé un gros malheur et je me trouve ainsi dans la nécessité de me faire racheter tout de suite. Par une malchance déplorable, mon amant n'a pas en ce moment-ci la somme voulue. Voudriez-vous avoir la bonté de tenir la promesse que vous m'avez faite, il y a quelque temps, et de me prêter assez d'argent pour effectuer mon rachat jusqu'à l'arrivée de la somme entière ? Ayez cette bonté, Kouémon San !

— Quelle charmante franchise, Kojorô, répliqua Kouémon avec joie. Il n'est personne qui n'ait en horreur de solliciter de quelqu'un un prêt d'argent ; pourtant, vous avez osé prendre le taureau par les cornes. J'en suis enchanté. Vous n'aurez pas besoin de me demander la chose deux fois. J'irai jusqu'à vous donner mille *ryô*, dix mille, si vous le désirez. Donc, Shirozoémon, je vais racheter Kojorô. Elle ira où bon lui semblera. Oui, je vais payer la somme pour sa rançon. Et j'engage ses services jusqu'à ce que les autres courtisanes arrivent. Allons ! soyons joyeux, amis, chantez et buvez !

Kouémon et ses compagnons n'eurent pas besoin d'y être invités deux fois, mais Kojorô les arrêta.

— Une minute, Messieurs. Mon amant est derrière ces portes. Je vais le faire entrer, pour qu'il vous remercie, Kouémon. Ne manquez pas à votre parole.

— Sur mon honneur d'homme et de marchand, je ne mens jamais. Amenez votre amant.

Remplie de joie, Kojorô quitta la pièce.

— Voyez, les *tayû* San sont arrivées !

A peine avait-on fait cette annonce que Katsouyama, Égoutchi et Oïço montrèrent leurs jolies figures. La salle se remplit de gaieté.

— Bonjour, Messieurs, s'écrièrent-elles joyeusement. Ousougoumo San, Miçao San et Ogoura San vont suivre à l'instant.

— Soyez les bienvenues, Mesdemoiselles !

Les compagnons de Kouémon devinrent soudain fort bruyants et regardèrent les courtisanes avec transports.

— Maintenant, Shirozoémon, remarqua Kouémon, emmenez un moment ces demoiselles dans une autre chambre, car nous avons une affaire à régler ici. Et ne laissez pas non plus entrer le second groupe de jeunes filles.

Les trois jeunes filles accompagnèrent docilement le propriétaire.

Pendant quelque temps, Sôshitchi se demanda s'il devait se montrer ou non ; mais, à la fin, pressé par Kojorô, il ouvrit les portes et entra dans l'appartement. Grande fut la consternation de Kouémon et de ses rudes compagnons quand ils se trouvèrent face à face avec Sôshitchi.

— Le bien-aimé de Kojorô ! C'est vous ? Je me souviens fort bien de vous.

— Enfin nous nous rencontrons ! Il me tardait de voir arriver ce moment. Eh quoi ! Vous voilà tous ? Ces individus sont...

Les hommes au service de Kouémon cherchèrent à l'empêcher de poursuivre son discours.

— Pas un mot de plus ! crièrent-ils. Abattez-le !

Ils avaient bondi sur leurs pieds. Tasses, bouteilles, assiettes roulèrent un peu partout, répandant liqueurs et soupe sur les nattes.

— Une querelle à propos d'une femme ! Ça va devenir grave.

Saisies de panique, devenues pâles comme des linges, les

bonnes et les servantes regardaient avec terreur. Kouémon, lui, ne bougeait pas.

— Pas tant d'histoires ! proféra-t-il avec calme. J'ai mon plan, camarades. Vous, allez retrouver les jeunes filles ! Je vais régler cette affaire tout seul.

— Non, non ! Nous allons lui faire son affaire ! Il est préférable de ne pas vous laisser seul avec lui.

— Stupidité ! répliqua Kouémon avec un regard de colère. Pensez-vous que je sois homme à me laisser rosser. Si vous restez ici, il y aura simplement vacarme. Sortez et plus vite que ça.

— Très bien. Nous vous laissons vous débrouiller.

Kojorô qui n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était passé entre ces hommes, était stupéfaite du tour inattendu qu'avaient pris les événements ; mais elle n'en continua pas moins à rester crânement assise auprès de Sôshitchi, regardant alternativement tantôt l'un, tantôt l'autre.

— Eh bien ! jeune homme, commença Kouémon avec calme, que vous souffliez seulement une syllabe de ce qui s'est passé l'autre jour, et vous êtes un homme mort. Pas un mot. Pas besoin de vous en dire plus long sur mon genre de commerce, vous le connaissez ; mais si votre vie a pour vous quelque prix, souffrez que ces choses soient passées sous silence. Si vous vous avisez de faire seulement l'ombre d'une objection, vous pouvez être certain que les choses se gâteront sérieusement. C'est pourquoi laissez les choses telles qu'elles sont. Si moi, pour mon propre compte, je m'avise de racheter Kojorô, la promesse que vous lui avez faite restera vaine, et les bonnes intentions de la pauvre Kojorô auront été formées en pure perte. Elle s'est, pour l'amour de vous, résignée à l'humiliation de me demander un prêt d'argent, n'est-ce pas ? Ce serait une honte de la décevoir. N'ayant en vue que vos intérêts, je vous conseille sincèrement de vous joindre à notre commerce. Si vous jugez bon de le faire, non seulement je suis

prêt à racheter Kojorô pour vous, mais je vais mettre aussi à votre disposition cinq cents *ryô*, non, même mille *ryô*, afin que vous puissiez vivre selon votre gré avec votre jeune fille sans recourir à l'aide de votre père. Vous allez probablement vous étonner de cette offre, considérant que, plus nous sommes nombreux, moins c'est avantageux pour nous. Cependant, dans notre commerce, rien ne compte autant que la veine, et comme, ayant échappé aux périls récents, vous paraissez, en vérité, être un homme pourvu de chance, je suis certain que, en vous joignant à nous, vous contribuerez à la prospérité de nos affaires. C'est pourquoi je vous demande instamment de vous joindre à nous. Et même j'insiste très humblement pour que vous le fassiez, Sôshitchi Dono.

Kouémon parla comme s'il plaidait. Néanmoins sa main était sur la garde de son sabre, prête à faire usage de son arme, en cas de refus du jeune homme. Sôshitchi se trouva devant un terrible dilemme. S'il se joignait à la bande des pirates, il violait les lois nationales, et courait le risque de perdre la vie. S'il refusait, non seulement il devrait abandonner sa bien-aimée à un autre, mais encore cet autre serait son assassin. La mort l'attendait de n'importe quel côté. Écouterait-il la loi ou obéirait-il aux impulsions de l'amour ? Il ne savait trop que faire.

— Eh bien ! Sôshitchi San, remarqua Kojorô d'une voix douce, ce que peut être l'affaire de Kouémon, je l'ignore, mais, lorsqu'un homme va en palanquin et qu'un autre porte ce palanquin, il est évident que tous deux suivent la même route, bien que leur manière de passer leur temps soit bien différente. Je crois que Kouémon San vous veut du bien, puisqu'il fait cette offre d'argent et qu'il paraît disposé à faire tout ce qu'il pourra pour vous. N'allez-vous pas répondre « oui », et vous joindre à lui et devenir mon mari ? Cependant si, de vous joindre à lui, cela implique votre ruine, répondez-lui par un refus définitif. Souvenez-vous que si je ne puis

être votre épouse, je ne survivrai pas longtemps. Il dépend de votre « oui » ou de votre « non » que vous fassiez de moi votre femme ou soyez cause de ma mort. Comme ce n'est pas une petite question, ne vous pressez pas de donner votre réponse.

En même temps, elle introduisit sa main dans la poitrine de Sôshitchi et fut surprise de la trouver humide de sueur.

Enfin, Sôshitchi prit une décision.

— Je consens, Kouémon Dono, dit-il d'une voix déterminée : je me joindrai à vous et j'obéirai à tous vos ordres. J'ai entendu dire qu'à Nagasaki c'est la coutume de boire du *sakè* mêlé de sang quand on fait un serment. Pour vous prouver ma sincérité, je vais me saigner au bras.

Il s'apprêta à mettre son bras à nu. Kouémon arrêta le geste.

— C'est inutile. Votre sincérité se voit suffisamment. Et maintenant, les camarades, vous pouvez revenir !

Ses sous-ordres rentrèrent immédiatement avec leurs jolies compagnes. Sôshitchi échangea une coupe de fraternité avec chacun d'eux.

— Vous devez vous sentir tout à fait à votre aise, Kojorô Dono, remarqua Kouémon d'un ton protecteur. Maintenant, Shirozoémon, à combien se monte la somme totale des rachats ?

— Voici la note, Monsieur.

Kouémon prit la note et la parcourut des yeux.

— Ainsi la rançon de Kojorô et des autres jeunes filles se monte à mille quatre cent cinquante *ryô*, n'est-ce pas ? Très bien, en voici mille cinq cents, Shirozoémon. La petite somme en excédent, une misère ! Je vous abandonne la différence des cinquante *ryô*.

La somme entière de mille cinq cents *ryô*, en argent et en or, fut, en conséquence, immédiatement mise en piles.

— Ce serment de fraternité me convient fort, dit Kouémon. Maintenant, camarades, que chacun de vous traite ce

jeune homme comme s'il était plus qu'un frère. Allons, une chanson, une chanson !

Aussitôt, cette rude compagnie entonna un chœur :

Là où se déploient les grands châtaigniers verts
Et où parmi les rocs se trouvent la chaumière,
Où l'ombre au-dessus des têtes est fraîche,
Et le gazon, moelleux aux pieds,
Étendons-nous, étendons-nous,
Avec nos amoureuses, les gars, étendons-nous,
Tête à tête au pied d'un châtaignier.

La chanson fut subitement interrompue par le cri d'un veilleur de nuit.

— Hé ! Shirozoémon Dono ! Un assassin s'est réfugié dans ce quartier et nous devons examiner tous les visiteurs. Ne laissez sortir personne. Voyez, l'officier de justice s'approche.

Le veilleur et le propriétaire partirent tout de suite.

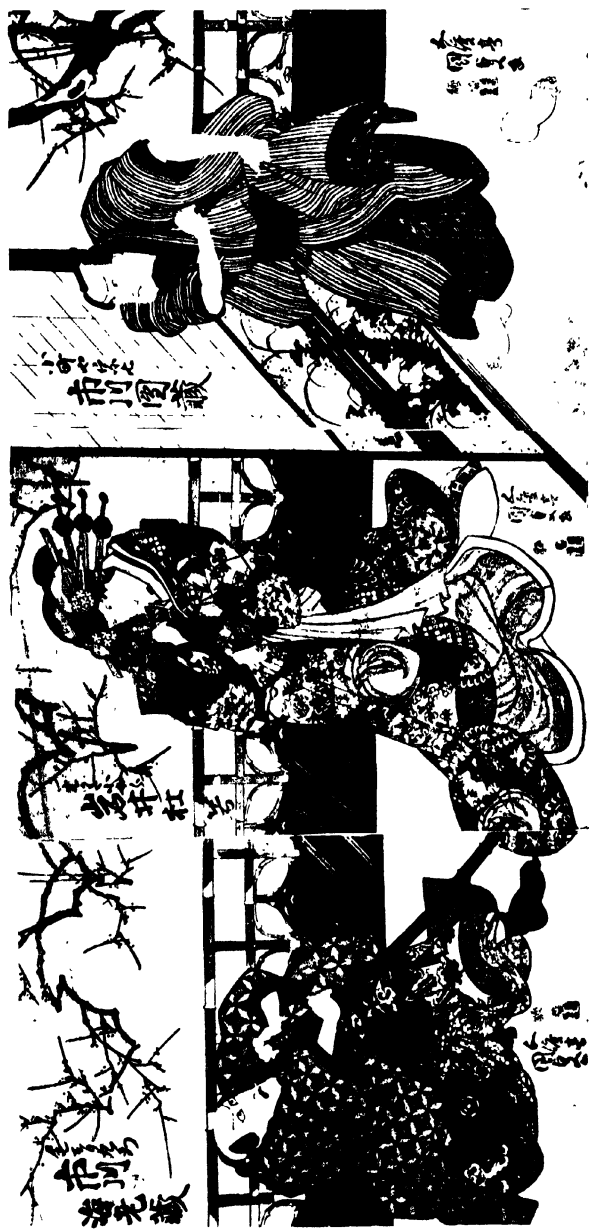
Kouémon et ses compagnons, quelque fiers qu'ils fussent de leur sang-froid, devinrent un peu pâles.

— Ceci a l'air mauvais ! Je me demande s'il n'y a pas une autre route pour gagner notre bateau ? La dépense importe peu.

— La terre se montre bien compacte, hélas ! N'y a-t-il pas quelque moyen de s'en aller par les airs ?

— Oh ! si nous avions seulement l'équipement de l'invisibilité ! (1)

Sôshitchi, prenant Kojorô par la main, resta assis respirant avec difficulté, tandis qu'il fixait un regard anxieux sur la porte d'entrée. A ce moment, — sans qu'on pût dire exactement si c'était dans cette maison ou dans celle d'à côté, —

(1) La tradition affirme que, dans l'ancien temps, il existait des sarraux en paille et des chapeaux de jonc qui, comme les coiffures magiques des contes de fées occidentaux, conféraient aux porteurs le privilège de les soustraire temporairement à la vue. Ces effets étaient appelés *kakouré-mino* (sarraux de paille qui cachent) et *kakouré-gaça* (chapeaux qui cachent).

LES AVENTURES DE LA DEMOISELLE DE HAKATA PAR DES ACTEURS CÉLÈBRES DU TEMPS JADIS

(D'après une gravure en couleurs de Kouniçada (Gotoei).

« Néanmoins, sa main était sur la garde de son sabre prête à faire usage de l'arme, en cas de refus du jeune homme. »

[face à. 336

s'éleva un tumulte : le bruit de pas précipités et de trépignements, suivis par l'éclat du cri :

— Nous vous arrêtons !

Cette sinistre exclamation ne fut pas sans effet sur la compagnie : tous restèrent figés de terreur.

— N'ayez nulle crainte, Messieurs, annonça Shirozoémon en revenant. On vient d'arrêter à côté un scélérat qui, faisant métier de voleur de grands chemins dans la rue Tonomatchi de cette ville, avait assassiné un homme de la poste ; on vient de l'emmener aux bureaux du magistrat, c'est une affaire qui ne vous concerne en aucune façon, Messieurs.

Les contrebandiers échangèrent des regards accompagnés de soupirs de soulagement.

— Il n'est pas à propos de rester ici plus longtemps, Sôshitchi Dono, dit Kouémon ; nous allons partir pour la capitale. Allons, camarades, en route ! Allons-nous en. Vous, les jeunes filles, vous nous suivrez à l'embarcadère en palanquins. Adieu, Shirozoémon.

— Adieu Shirozoémon Dono, répétèrent en écho les compagnons de Kouémon.

— Adieu, Messieurs. Mille remerciements pour votre clientèle. Je vous en prie, revenez.

II

Dans la rue Shinsei de la capitale, au domicile de Komatchiya Sôshitchi, on procédait à une vente aux enchères. Tout était mis à l'encan, depuis les armoires, coffres, sabres et tableaux d'artistes fameux, jusqu'aux buffets avec leur contenu, pots, casseroles, etc., oui, les nattes aussi, et la chapelle bouddhique du foyer elle-même. Les affaires allaient si mal que, si c'eût été possible, on eût, été semble-t-il, jusqu'à vendre même les ordures et les cendres. Tout le voisinage

s'était attroupé; les enchères étaient animées parmi la foule bruyante. Le propriétaire de la maison, Hishiya Kaémon, se précipita en avant, criant avec indignation au vieillard qui faisait office de commissaire-priseur :

— Quel outrage ! Cette maison m'appartient ; elle est louée à Komatchiya Sôshitchi, un voyageur de commerce ; sa femme et lui sont partis pour affaires à Osaka; etils ont laissé cette vieille femme comme gardienne. Ils m'avaient demandé de prendre, pendant leur absence, la responsabilité du mobilier de leur maison. On les attend aujourd'hui ou demain. Est-ce que vous vous flattez, vieille femme, de l'idée que vous accomplissez votre devoir, vous la gardienne ? Et vous, vieux là-bas, qu'est-ce que vous faites, et qui êtes-vous ? Vous êtes pourtant assez vieux pour ne pas ignorer les coutumes de la capitale ? Quelle est cette folie de pénétrer dans la maison d'un autre homme et d'en vendre tout le mobilier sans même en référer au bureau municipal de la rue ? (1) Vous imaginez-vous que moi, échevin de cette rue, et propriétaire de cette maison, je vais souffrir un pareil outrage sans protester ? J'ai l'intention de vous soumettre tous les deux à une enquête. Veuillez je vous prie, m'accompagner au bureau municipal d'à côté. Allons vite, ne tardez pas un instant !

Il essaya de les faire se dépêcher, mais la vieille se mit seulement à pleurer en baissant la tête. Le vieux répondit avec respect :

— Honorable Monsieur, comme propriétaire et échevin, vous parlez avec beaucoup de raison. Je ne voudrais pour rien au monde vous désobéir, mais je vous prie de condescendre à écouter ce que j'ai à dire. Je suis le père de Sôshitchi, mon nom est Komatchiya Sôzaémon. Je suis natif de Nagasaki, mais il y a vingt ans que j'habite dans la capitale.

(1) Le *Matchi Kaisho*, ou Office municipal du quartier, était un Office où étaient négociées les affaires publiques d'un quartier particulier. Chaque quartier avait un Office de ce genre.

De mon métier, je suis marchand. Mes ressources sont très petites, et par suite mes affaires se sont pas prospères. Aussi, je vis assez misérablement dans la banlieue. Comme vous en êtes probablement informé, mon fils Sôshitchi a l'habitude de visiter Hakata, comme voyageur de commerce. Depuis quelque temps, ses lettres sont devenues de plus en plus rares, chose qui m'a rempli d'anxiété, tout particulièrement en considération des rumeurs qui me sont parvenues dernièrement concernant ses faits et gestes. Le bruit a couru qu'il avait gagné une énorme somme d'argent à Kyûshû, qu'il avait racheté une courtisane de Hakata, et qu'il vivait maintenant dans une très belle maison, ici même, rue Shinsei. Extérieurement, et d'après les on-dit, son genre de vie paraissait humble; mais, en réalité, il menait une existence somptueuse. Surpris de telles nouvelles, je fis hier soir, pour la première fois, une visite à ce logis et fus fort étonné de constater que tout ce qu'on m'avait dit était vrai. Ce qui me stupéfia le plus, ce fut la splendeur du mobilier. Je questionnai la gardienne au sujet des affaires de Sôshitchi, mais elle ne put rien me dire. Je suis bien certain que vous avez une grande expérience comme marchand. J'ai moi-même été dans les affaires toute ma vie et je ne suis plus jeune; mais, d'après mon expérience, je considère qu'il est impossible à un humble marchand de devenir millionnaire en si peu de temps. Auparavant, Sôshitchi avait une idée si haute de ses devoirs filiaux que, chaque fois qu'il avait gagné seulement une petite somme de dix ou quinze *ryô*, il me le faisait savoir; mais, maintenant, il semblerait qu'il fît tout son possible pour me dissimuler cette grande richesse. Il m'est tout à fait impossible de penser qu'il ait pu amasser cette fortune honnêtement et, s'il continue dans cette voie criminelle, vous compromettant vous et ses autres voisins, comme c'est fatal, il ne saurait échapper à une mort honteuse. C'est pourquoi j'ai jugé à propos de mettre toutes ses affaires aux enchères à vil prix, pour l'obliger à reconnaître

que des biens mal acquis ne profitent pas et pour essayer de l'amener à revenir à des pratiques honorables. J'agis ainsi, Monsieur, par pure affection pour mon fils. Emporté par mon désir de me débarrasser de toutes ces choses, j'ai complètement oublié que la façon correcte de procéder était d'en référer d'abord à vous-même et au Bureau Municipal. Je vous demande humblement pardon pour une pareille infraction. J'ai bien l'honneur de vous rendre cette maison avec mes remerciements, au nom de Sôshitchi.

L'indignation du propriétaire s'évanouit devant les raisons invoquées par le père.

— Votre explication est suffisante, vieillard, répliqua-t-il, faisant un signe de tête pour montrer qu'il comprenait les circonstances de l'affaire ; cependant, comme la maison est louée sous la signature d'un garant, j'ai besoin d'une déclaration de vous, de peur que des ennuis ne surgissent, et je tiendrais aussi à ce que cette femme y apposât sa signature. Ayez donc l'obligeance de m'accompagner au Bureau Municipal.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Kaémon avait donné l'ordre d'enlever tout ce qui restait dans la maison. La maison fut vidée. On ferma la grille et on y colla une affiche : « Maison à louer ». Les trois personnes se rendirent alors au Bureau Municipal.

La courtisane que, partout à la ronde, on connaissait auparavant sous le nom de « Kojorô de Hakata », était maintenant l'épouse très satisfaite d'un marchand. Son mari, Sôshitchi, était devenu un nouveau riche, après de fréquents hauts et bas sur les ondes orageuses d'un commerce plein de risques. Le couple fortuné, accompagné de trois domestiques, revenait d'un court voyage à Osaka. La vue de leur maison les rendit pour quelque temps complètement muets. Le *noren* (1)

(1) C'est-à-dire un rideau-enseigne.

manquait et l'avis : « Maison à louer », écrit en caractères noirs très apparents, était sur la grille.

— Qu'est-il donc arrivé ?

Ils forcèrent la porte de côté, entrèrent, et furent encore plus surpris de trouver la maison complètement vide : pas une bouilloire pour faire chauffer l'eau, pas une natte pour s'asseoir. Un oiseau solitaire criait dans le jardin d'une voix désolée. Ils étaient trop anéantis par la stupeur pour pouvoir se lamenter comme l'oiseau ; mais, du regard, ils s'interrogeaient simplement l'un l'autre, et restaient confondus et muets. Une pensée sembla soudain frapper l'esprit de Sôshitchi. Il eut la sensation que ses pieds étaient percés par des moignons pointus de bambous, et découragé, il s'assit sur ce plancher de bambou.

— Mon cheri, dit Kojorô, très agitée, ce n'est pas le moment de rester assis et de se prélasser. Le propriétaire est un de nos bons amis et sa femme et moi sommes en de si excellents termes que, l'autre jour, lorsque je pris congé d'elle, elle m'a prié de lui rapporter d'Osaka une paire de socques comme souvenir. Ce n'est vraiment pas raisonnable de leur part, étant donné nos relations amicales, d'avoir ainsi vidé notre maison en notre absence. Je vais aller les voir tout de suite et leur demander une explication.

Elle fit le geste de partir. Sôshitchi la retint.

— Non, dit-il d'un air sombre, de pareilles négociations ne sont pas l'affaire d'une femme. Souviens-toi que de dire de cette maison que c'est une maison louée, c'est pure manière de parler ; elle était dans un état déplorable quand je l'ai prise, et par suite, je l'ai fait réparer entièrement à mes frais. Et, tout récemment encore, j'ai acheté des planches pour refaire le parquet. Quant au loyer, j'ai payé deux ou trois mois d'avance. Je n'ai jamais été en retard. Bien plus, nous avons toujours été très généreux dans nos rapports avec nos voisins. Et voilà que, malgré tout cela, on nous a fait ce tort : toutes

nos affaires nous ont été enlevées, et notre vieille gardienne n'est plus là. Je ne puis croire que tout cela soit le fait du propriétaire ou d'un voisin quelconque. Il semble probable que les valeurs et l'argent, que nous avions confiés à la garde de nos amis, doivent avoir donné des soupçons aux autorités. En tout cas, nous sommes dans un danger imminent, et par conséquent, nous ne pouvons pas rester ici, fût-ce une nuit. Hélas ! Tout est fini pour moi ! Mon destin est à la fin venu !

Il appela ses domestiques : un homme et deux servantes, et leur parla ainsi :

— Mes chers serviteurs, en raison des circonstances actuelles, je ne peux plus vous conserver à mon service. Je suis affligé de me séparer de vous ; mais la nécessité m'oblige à vous congédier. Je vous donne cette bourse ; elle contient de l'argent, partagez-le entre vous. Adieu. En disant ces mots, il leur jeta une bourse en cretonne qui fut acceptée avec reconnaissance.

— Bien des remerciements, Maître. Il serait peu poli de refuser votre offre. Nous sommes chagrinés pour vous et pour vos biens. Adieu Maître, adieu Maîtresse.

Ils tâtèrent la bourse et furent agréablement surpris de sentir qu'elle contenait huit à neuf *ryô* en or. Alors, sans montrer l'ombre d'un regret, les domestiques sans cœur se hâtèrent de déguerpir.

La vieille gardienne, qui avait eu vent du retour de ses maîtres, se glissa hors du Bureau Municipal.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Maître et vous maîtresse, dit-elle d'un air affligé, votre honorable père est venu la nuit dernière et a été très surpris et fort affecté de constater la valeur de votre mobilier. Il m'a dit : « La cupidité doit avoir poussé Sôshitchi à se joindre à une bande de pirates. Évidemment, il considère un gain, même fait malhonnêtement, comme une heureuse aubaine. Avant longtemps, il sera crucifié. Il a méprisé mon précepte, aux termes duquel l'argent, honnê-

tement gagné, fût-ce un sou seulement récolté en colportant des navets et des carottes, vaut mieux que des millions de *ryô* obtenus par des moyens malhonnêtes Je voudrais bien savoir comment il peut soutenir un train de vie si dispendieux. De telles dépenses sont un danger pour mon fils, voilà ce qu'elles sont. » Alors, la mort dans l'âme, il a fait venir un marchand d'objets d'occasion et, assisté par lui, il a vendu toutes vos affaires à vil prix ; il a ensuite fermé la maison à clé, et est parti au Bureau Municipal, où il a fait ses humbles excuses aux autorités. Toute cette peine, c'est pour votre bien qu'il se l'est donnée. Je suis bien navrée pour vous et pour votre père.

A ces mots, Sôshitchi versa un torrent de larmes. Après un moment de silence, il dit avec gravité :

— Ma bonne femme, je me demande ce qu'est devenu le papier d'identification que j'avais serré dans le coffret contenant la tablette à encre ; si ce papier tombe sous les yeux d'étrangers, je suis perdu. Pensez-vous qu'il puisse être passé, avec le coffret, dans les mains du brocanteur ?

— Non, monsieur, le coffret a bien été vendu, mais le papier est dans la poche de votre père. N'ayez point d'inquiétude à ce sujet, mais préoccupez-vous d'une chose qui, à mes yeux, est autrement utile, à savoir de vous enfuir de ce quartier sans perdre un instant. Comme il est probable que le Bureau Municipal va m'envoyer chercher d'un moment à l'autre, je ferai mieux d'y retourner. Si nous continuons à vivre, la chance peut nous faire nous rencontrer de nouveau. Ayez bien soin de vous, Maître et vous Maîtresse ! Adieu !

A regret, et le cœur lourd, elle s'en fut. Sôshitchi s'assit ; un instant, sa figure eut une expression vague ; puis il s'écria :

— Du moment que notre secret est venu jusqu'aux oreilles de mon père, il doit être déjà connu du public. Il n'y a rien à faire. Ma chérie, le mieux pour nous est de fuir, et dans notre

fuite, de pousser aussi loin que possible. J'ai un ami à Yokkaïtchi, dans la province d'Içè; prenons cette direction. Il est maintenant près de quatre heures. Allons, Kojorô, prépare-toi à partir.

A ce moment, une voix bourrue s'écria :

— Sôshitchi est-il ici ?

Et un instant après, par la porte de côté, entra un géant farouche qui n'était autre que Késori Kouémon.

— Vous avez fermé les portes de bonne heure !

— Quoi ! C'est Kouémon Dono ? bégaya Sôshitchi perplexe. Qu'est-ce qui vous amène dans la capitale ? Bien ! Hum ! Entrez. Et toi, Kojorô, apporte le plateau à tabac. Apporte le thé.

— Silence, Sôshitchi, dit Kouémon, en jetant un regard soupçonneux autour de lui. Il y a seulement quatre ou cinq jours, quand nous nous sommes rencontrés à Osaka, nous étions convenus de nous retrouver dans la capitale ; et voilà que vous semblez déménager. Eh ! pourquoi partez-vous ? Et pour où ? Ce qui se passe m'inquiète.

— Vous n'avez rien à craindre. Je viens d'arriver d'Osaka et n'ai pas encore eu le temps de me laver seulement les pieds. La vérité est que mon père est si vieux qu'il n'est plus possible que je vive séparé de lui : en conséquence, nous avons décidé de vivre ensemble et toutes mes affaires ont été transportées à son domicile. C'est pourquoi vous voyez tout ici en désordre. Où êtes-vous descendu ? Je vous ferai bientôt connaître ma nouvelle adresse. Alors, ma foi ! hum... excusez-moi un instant.

Le couple se disposait à s'en aller, mais Kouémon s'y opposa.

— Une minute ! Vous avez l'air bien embarrassés et assez mal à l'aise. Tout cela est étrange ! N'oubliez pas que la saison pour notre commerce va bientôt revenir. Comme j'ai l'intention de partir pour Nagasaki demain, je suis venu chercher le

papier d'identification que j'ai confié à votre garde. Donnez-moi ce papier avant de vous aller.

— Certainement. Mais comme le papier est fort précieux. je l'ai placé dans une boîte que j'ai cachetée et que j'ai donnée en dépôt à mon père. Je vais vous l'envoyer tout à l'heure.

A ceci, Kouémon changea de couleur.

— Quoi ! éclata-t-il furieux. Vous avez confié ce papier à votre père ? Souvenez-vous que, dans notre chasse aux richesses, nous avons l'habitude de faire des voyages de trois mille lieues sur les flots et que ce papier constitue l'unique caution de notre trafic. Sa valeur vient immédiatement après celle de nos vies. Se peut-il réellement que vous vouliez dire que vous avez confié ce papier à votre père? Ne me recontez pas de telles sottises ! Je crois que votre intention est de vous retirer de notre association et de prendre le monopole du commerce. C'est dans ce but que vous tirez des plans pour nous abandonner à mon insu. Il n'y a pas de doute à ce sujet. Vous avez ce papier sur vous, j'en mettrais ma main au feu. Je vais le prendre de force.

A ces mots, sans perdre une minute, il poussa les verrous de la porte d'entrée et de la porte latérale, puis s'avança au milieu de la pièce. Kojorô était effrayée.

— Kouémon Sama, représenta-t-elle, comment pourrait-il y avoir de la duplicité entre nous qui sommes aussi rapprochés que l'eau et les poissons ? Je ne manquerai pas de vous remettre ce papier dans deux ou trois jours. Ayez donc l'obligeance de vous retirer.

Elle essaya de le pousser dehors gentiment.

— Allez ! insupportable mendiante, cria Kouémon ; et, la saisissant par le bras, il la jeta à terre.

Sôshitchi ne se connut plus.

— En voilà une façon de traiter une femme sans défense!... Quand vous pourriez vous en prendre à moi tout à votre aise!

Il posa la main sur son sabre.

— Vous n'arrivez pas à m'effrayer, jeune homme. J'ai l'intention d'avoir ce papier et je l'aurai, de n'importe quelle façon !

Il avait à peine parlé que son sabre sortit du fourreau. Sôshitchi sauta en arrière, tira le sien, et, en moins d'un éclair, l'acier brilla sur l'acier. Les attaques et les ripostes étaient sûres, mais le vieux plancher de bambous étant pourri en quelques places, les deux hommes avaient une grande difficulté à se battre, attendu qu'à chaque instant leurs pieds se prenaient dans les bambous vermoulus. Tous deux de force égale, aucun ne pouvait blesser l'autre : si Kouémon portait un coup de taille au côté droit de Sôshitchi, celui-ci sautait à gauche; quand Sôshitchi fonçait sur la gauche de Kouémon, ce dernier faisait un écart à droite. Et à chaque attaque et à chaque parade, les sabres brillaient comme des stalactites.

Au mépris du danger, plus terrible qu'à marcher sur la glace fondant au soleil du printemps, Kojorô se plaça entre les deux combattants et essaya de faire tomber l'arme de Kouémon avec un balai. Ses pieds se prirent dans le plancher de bambou ; elle trébucha ; par-dessus elle, les épées continuaient d'étinceler.

Le bruit du combat devint assez fort pour être entendu par les voisins, mais ils étaient trop effrayés pour intervenir. Il n'en était pas de même pour Sôzaémon. Son affection pour son fils lui défendait de rester passif. Il se précipita aux portes.

— Sôshitchi ! Cesse de te battre ! Je vais te donner le papier d'identification.

Mais les combattants étaient trop excités pour faire attention. Sôzaémon pesa sur les portes, essaya de les enfoncer à coups de poing, mais elles demeurèrent closes. Il regarda à travers les fentes et fut frappé d'horreur en voyant le combat à son paroxyme. Poussant une exclamation de terreur, ravagé d'anxiété, il courut sur le derrière de la maison.

A l'intérieur, Kojorô, qui avait enlevé une porte en papier pour s'en servir à la fois comme d'un bouclier et d'une arme, s'efforçait de faire tomber le sabre des mains de Kouémon; mais sa force l'abandonnant, elle tomba avec la porte sur le dos. Kouémon saisit l'occasion pour foncer sur elle. Mais il se prit le pied dans le cadre de la porte et il tomba à son tour. Comme il était étendu, il essaya de poignarder Kojorô à travers la porte. Sôshitchi leva son arme.

— Tuez Kojorô et je vous tue !

A ce moment, un petit trou fut pratiqué dans le mur; une main passa à travers, agitant un rouleau de papier. La vue du papier attira l'attention des combattants. A sa surprise et à sa joie, Sôshitchi reconnut que le papier était la pièce d'identification.

— Regardez cela, Kouémon ! cria Sôshitchi; maintenant que ce papier vous est restitué, vous ne pouvez pas continuer à vous quereller avec moi. Cessons notre inutile combat.

Les deux sabres furent tout de suite remis au fourreau. Touché de l'affection de son père, Sôshitchi, en signe de gratitude, porta à son front le papier et la main qui le tenait. Puis, prenant le papier, il le tendit à Kouémon.

— Voici votre papier, Kouémon.

Kouémon le prit et l'examina soigneusement.

— Oui, c'est bien le document. Je vous en accuse réception. Oubliez ces actes inconsidérés, Sôshitchi, et ne nourrissez jamais de mauvais sentiments contre moi. Souvenez-vous que c'est au risque de notre vie qu'est fait notre commerce et que c'est notre coutume de renouveler nos amitiés aussitôt que nous remettons nos sabres au fourreau. Vous êtes pâle et semblez tourmenté. Prenez courage. Ne perdez pas votre sang-froid, quand même une montagne s'écroulerait à côté de vous; car autrement, vous ne pourriez prospérer dans notre état. Venez à Nagasaki, quand s'ouvrira notre saison d'affaires, et rencontrez-nous là. Adieu Sôshitchi, adieu Kojorô.

En disant ces mots, Kouémon se retira avec un calme parfait.

Sôshitchi aida Kojorô à se relever. De grosses larmes coulaient sur son visage.

— As-tu compris ce qui s'est passé, ma chérie ? Que la compassion de mon père est grande ! Grâce à lui, nous avons été sauvés de la mort. Tu peux te prosterner devant la brèche faite dans le mur !

— Quelle compassion ! Quelle bonté ! Je suis vraiment reconnaissante. Ce qui me peine, c'est ce mur qui m'empêche de voir le visage de ton père. Dans quel misérable état je me trouve ! Je suis hors d'haleine et ne puis parler. Comme j'aimerais avoir un peu d'eau chaude, même simplement de l'eau froide.

Elle haletait ; mais, à son grand regret, on ne put trouver dans la maison vide ni une tasse, ni une cuillère à pot.

— J'ai grand'soif ; que vais-je faire ?

Ses paroles parvinrent aux oreilles de Sôzaémon. Sa main reparut à travers le mur, et dans sa main était une tasse contenant de l'eau tiède. A la vue de cette main secourable, le couple s'écria :

— Merci père, comme vous êtes bon ! Ils étreignirent sa main avec effusion.

— Ni la tasse de *sakè* qui serait offerte par un noble, ni un médicament souverain, ni même les libations d'une divinité tutélaire ne se pourraient comparer avec cette tasse d'eau ! Ils reçurent la tasse avec dévotion et burent chacun à leur tour.

— Cher beau-père, dit Kojorô, lui prenant encore la main, je suis bien heureuse de presser votre main, mais affligée de ne pouvoir apercevoir votre visage. Ayez l'obligeance de comprendre que, bien que je n'aie pas encore votre consentement, je suis pourtant votre belle-fille. Oubliez, je vous prie, les fautes de Sôshitchi, et consentez à le voir ; permettez-moi

enfin, pour la première et la dernière fois, de contempler votre visage.

Ce disant, elle pressa plusieurs fois la main paternelle contre son visage et éclata en sanglots. Bien que le visage de Sôzaémon restât invisible, ils pouvaient facilement, par l'agitation de sa main, se représenter son profond chagrin. Tout à coup la main s'arracha à l'étreinte de Kojorô. Une bourse fut jetée à l'intérieur et la main disparut avec une précipitation telle que le couple devina qu'il fallait se retirer immédiatement. Comprenant qu'il était impossible de s'entretenir avec leur père, ils fondirent encore une fois en larmes.

— C'est vraiment grande compassion de sa part de faire, pour le voyage, un cadeau d'argent à son fils dénaturé, dit Sôshitchi, tenant la bourse dans les mains, et il serait encore plus contraire à la piété filiale de refuser cette faveur.

Chacun porta la bourse à son front en signe de reconnaissance.

— Il fait maintenant si noir que personne ne peut nous voir nous enfuir. Partons tout de suite, ma chérie.

Ils retroussèrent leurs vêtements pour circuler plus commodément et ils quittèrent la maison non sans larmes. Sôshitchi ne pouvait s'arracher à la contemplation de la maison voisine. En passant le long de la grille de cette maison, il murmura d'une voix basse :

— Vieille femme, ne pourriez-vous trouver un moyen permettant à Kojorô d'entrevoir seulement son beau-père ? Je voudrais tant aussi le remercier de l'argent qu'il m'a donné pour nous aider à faire le voyage.

Bien qu'il parlât fort bas son chuchotement ne fût pas perdu pour la vieille. Elle fit un mouvement pour aller à lui ; mais Sôzaémon lui cria de l'intérieur :

— Que faites-vous là, la vieille ? Je ne mérite aucun remerciement. Après tout, je n'ai rien fait de plus que jeter dans la maison contiguë l'argent provenant de la vente des meubles

qui s'y trouvaient. Sôzaémon a enseigné à son fils comment on doit traiter les affaires. Il ne reconnaît pas l'existence d'un fils qui gagne sa vie par des moyens malhonnêtes. Lamentable et pitoyable est la condition de Sôshitchi. Mettez-vous dans l'esprit que le ciel, le soleil et la lune, les dieux et Bouddha ne mettent nul empressement à punir un homme, mais que c'est l'homme lui-même qui s'offre à leurs châtiments. La prévoyance de la nature a tenu prête pour tous de la nourriture. Quand l'homme vient au monde, il trouve ce qu'il lui faut pour se nourrir : le sein de sa mère. Tous ceux qui s'adonnent à des occupations légitimes, s'aperçoivent que le ciel ne les abandonne pas, mais pourvoit à la nourriture appropriée à leur position dans la vie. Souvent, grâce à des gains illicites, un homme paraît vivre dans le luxe et l'opulence ; mais c'est pure apparence, non réalité. Tôt ou tard la nourriture du ciel lui manquera ; il se trouvera un orphelin dans le monde ; il mènera une existence sans profit, et, à la fin, il mourra comme un chien. Voilà, en vérité, ce qui arrive trop souvent. Le chien mange ce qu'il trouve par terre et n'envie pas le chat sommeillant tranquillement près du feu, attendu qu'il se contente de son sort. Hélas ! pourquoi faut-il que je trouve un insensé au-dessous du chien sous ce rapport ? Mon imagination me fait apercevoir sa destinée finale. Toute ma colère ne m'empêche pas d'avoir pitié de lui.

Malgré ces dures paroles, il était évident qu'il ne pouvait pas retenir ses larmes.

— Sôshitchi, encore une fois, si vous désirez être considéré comme le fils de Sôzaémon, marchez dans le chemin du devoir, quelque pauvreté qu'il en résulte pour vous. De cette façon seulement vous pourrez échapper à la mort d'un scélérat. Prenez soin de votre vie, afin de ne pas mourir avant Sôzaémon. Ne manquez pas d'assister à ses funérailles en vêtements de deuil. C'est à cette seule condition que je serai heu-

reux dans mon cercueil et que je vous reconnaîtrai pour mon fils. Jusque-là, adieu. Allez-vous-en vite.

En disant ces paroles, il pleura si amèrement qu'en entendant le bruit de ses sanglots, Sôshitchi et Kojorô eurent le cœur transpercé. Ce fut la mort dans l'âme que le couple, à regret, s'arracha de ces lieux.

III

Quatre jours après avoir quitté la capitale, Sôshitchi et Kojorô se trouvèrent à Seki, ville de poste de la province d'Içè. Là, les voyageurs, las de leur marche, firent halte devant une image en pierre de Jizô, dieu gardien des enfants. Comme ils priaient avec ferveur, demandant à la divinité qu'elle parvînt à attendrir Sôzaémon à leur égard, ils furent accostés par des porteurs de palanquins.

— Pouvons-nous vous servir, Monsieur ?

— Il se pourrait. Nous nous rendons dans la province d'Owari. Quelle somme nous prendrez-vous pour nous transporter à l'étape prochaine ?

— Il y a cinq lieues jusqu'à Ishiyakoushi, la prochaine étape : nous vous demandons un *korori* (1).

Sôshitchi eut un tressaillement.

— Je ne sais pas combien vaut un *korori*.

— Cent *mon*, Monsieur.

— C'est trop. Je vous en donne soixante-dix.

— Ça va, Monsieur.

Portant, à l'intérieur de leurs palanquins, les fugitifs rongés de soucis, les coolies commencèrent immédiatement une marche rapide, marquant la cadence de leurs pas aux cris de :

(1) *Korori*, terme courant chez les porteurs, était aussi employé dans le sens suivant : « Sa tête ayant été coupée, roula à terre *korori*. »

« *Sokosei* ! *Katasei* ! *Makkasei* ! » Les lieues succédèrent aux lieues jusqu'à ce qu'on atteignît Oïwaki, où la coutume était de changer de palanquins et de porteurs. Les coolies s'arrêtèrent donc. Kojorô mit promptement pied à terre, mais Sôshitchi ne voulait pas descendre, si grande était sa crainte que le « *korori* » employé par les porteurs, ne pût contenir un fatal présage. On eût pu dire que son esprit était enchaîné par l'appréhension avant que son corps fût ligoté (1) par la corde du gendarme.

— Dis donc, Kojorô, dit Sôshitchi, tu ferais bien de changer de palanquin et de me devancer.

— Je veux bien.

— Et attends-moi à un endroit appelé Yokkaïtchi.

— Je le ferai, mon mari.

Kojorô, tout à fait inconsciente des craintes de Sôshitchi, changea de palanquin et se laissa emmener en avant. Quelques minutes après, un palanquin s'arrêta, venant de l'étape suivante. Les nouveaux venus s'adressèrent aux porteurs de Sôshitchi.

— Est-ce que votre passager n'est pas le compagnon de la jeune femme que nous venons à l'instant de croiser ? Changeons de passagers.

— Cela fera très bien l'affaire. Dites, Monsieur, nous allons faire un échange. Veuillez descendre.

Les porteurs levèrent le store du palanquin pour permettre à Sôshitchi de descendre. Le passager de l'autre palanquin était déjà descendu. Il était légèrement habillé de culottes et de guêtres, portait un paquet à la main et un *hayanawa* (2) dans sa ceinture. Sôshitchi jeta simplement un regard sur lui et frissonna. Il détourna son visage et se couvrit la tête d'un *tenougoui* (3). Il descendit précipitamment, et avec un bref :

(1) Jeu de mots.
(2) Corde pour attacher les criminels.
(3) Serviette de toilette.

SCÈNE DU *DESSIN DES CHRYSANTHÈMES*, DE MOKOU-AMI
D'après une gravure en couleurs de Toyokouni

[face p. 353

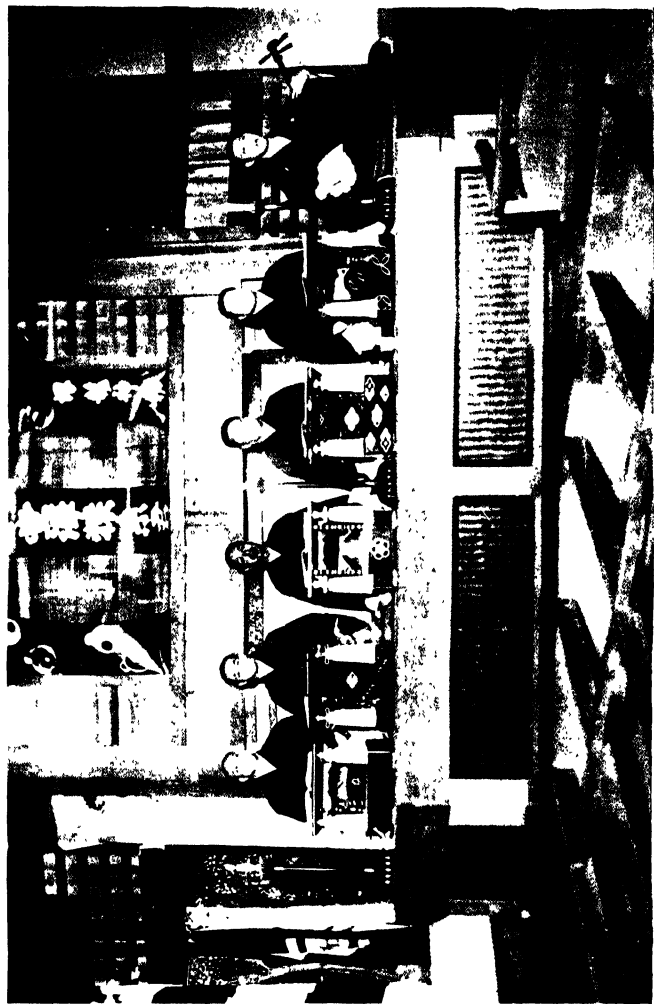
LE *MOIS DE JANVIER DES FRÈRES SOGA*, PIÈCE *KABOUKI*, DE SEGAWA JOKO LE SECOND, JOUÉE PAR DES ACTEURS CÉLÈBRES DE JADIS

D'après une gravure en couleurs de Toyokouni (l'aîné).

N° 3

UNE REPRÉSENTATION DE MARIONNETTES

(A noter que les petites poupées sont manœuvrées seulement par des montreurs subalternes qui, pour ne pas attirer l'attention, sont revêtus de robes noires et de capuchons.)

N° 4

CHANTEURS *JOROURI* PRÊTS A EXÉCUTER

« Merci, porteurs », il monta dans l'autre palanquin et vivement en baissa le store.

— Je suis pressé, dit-il d'une voix tremblante; je vous donnerai un supplément; partez vite.

Il avait à peine prononcé ces paroles qu'une voix stridente cria :

— Komatchiya Sôshitchi, nous vous arrêtons !

L'instant d'après, une forte corde de chanvre avait été enroulée autour de son palanquin. Le captif frappé de terreur se débattit dans le palanquin, mais en vain; et il ne put que crier comme un oiseau en cage (1). Des gendarmes postés en embuscades, sortirent et l'entourèrent.

— Prisonnier, vous savez pour quel crime nous vous arrêtons. L'information officielle assure que vous êtes huit dans votre bande. Nous sommes venus vous arrêter. Vous laissez-vous arrêter ? Ou devons-nous employer la force et vous ligoter ?

A cela le prisonnier ne fit pas de réponse, mais on l'entendit adresser une prière plaintive à Amida Bouddha !

— Non, dit le premier gerdarme ; emmenons-le tel qu'il est jusqu'à l'étape prochaine et, quand nous serons là, nous le ligoterons. C'est plus commode.

— Allons ! porteurs en route !

— Certainement, Monsieur; mais, comme il ne saurait échapper à la mort, pourquoi ne pas l'attacher ici ?

En prononçant ces mots d'une voix basse, les porteurs s'approchèrent du palanquin et le soulevèrent; mais à leur grand étonnement du sang en tomba goutte à goutte, *gaba-gaba*, et forma immédiatement une flaque rouge sur le sol. A l'intérieur, l'homme poussa un gémissement de douleur. Épouvanté, les coolies s'écrièrent :

(1) Les mots japonais pour cage et palanquin ont le même son : *kago*. Ici l'auteur fait un habile emploi de son artifice de prédilection : un jeu de mots. Celui-ci est absolument intraduisible en langue occidentale.

— Le prisonnier s'est tué dans le palanquin ! Venez voir !

Le palanquin fut précipitamment reposé à terre. Les porteurs se retirèrent. Les gens de la police défirent la corde enroulée autour du palanquin et levèrent le rideau. Sôshitchi, les yeux fixes, haletait comme quelqu'un qui se meurt. La longue lame plongée dans son flanc droit était enfoncée jusqu'à la garde. La pointe en ressortait du flanc gauche. Les gens de la police étaient muets de terreur et d'épouvante.

On amena sur les lieux Kojorô, ligotée. En voyant dans quel état se trouvait son mari, elle fut saisie d'une douleur inexprimable. Elle mit les pieds dans la flaque de sang. Elle avança son visage à l'intérieur du palanquin.

— Je suis ici, Sôshitchi San. Kojorô est ici, Sôshitchi. On m'a attachée, il y a quelques minutes. Jusqu'à la nuit dernière, nous avons dormi ensemble. Nous avions fait vœu de mourir à la même heure. Et maintenant, en dépit de nos serments, voici que tu meurs seul, me laissant derrière toi, condamnée à souffrir solitaire. C'est égoïste de ta part. Mais qu'importe maintenant ? Tu dois souffrir ; je vois que tu souffres beaucoup.

En disant ces mots, elle pleura, et penchant son buste, posa sa tête sur le giron du mourant. La conscience réapparut dans les yeux de Sôshitchi.

— Ah ! Kojorô, dit-il en haletant, on t'a attachée ? Je suis un méchant homme : j'ai violé les lois nationales et j'ai désobéi à mon père. J'ai tellement resserré autour de moi les limites du vaste monde que mon propre foyer ne peut plus en être un pour un moi, et j'ai erré vers ce lieu jusqu'à ce qu'enfin j'eusse été pris dans un filet céleste : c'est parfaitement normal et juste. Si l'on m'amenait dans notre demeure et qu'on m'y exécutât, j'apporterais le déshonneur à tous mes parents et je manquerais doublement au respect filial que je dois à mon père. C'est avec cette pensée à l'esprit que j'ai commis l'acte dont tu es témoin. C'est la juste rétribution que je reçois main-

tenant pour m'être joint à la bande des contrebandiers de Késori Kouémon, et pour avoir mené une vie au-dessus de ma condition, Et comme, aux yeux de la loi, une femme est inéluctablement tenue d'être associée aux crimes de son mari, on t'a ligotée, tu endures le déshonneur et tu es vouée à la douleur : toutes choses dues à ma nature méchante à moi. Sans Sôshitchi, tu n'aurais pas souffert ainsi. Pauvre enfant ! Comme ta peine doit être grande ! Te voilà amenée à sacrifier tes jours à cause d'un homme dont tu n'auras partagé la vie que pendant un moment bien court. Je t'en prie, pardonne-moi, Kojorô.

Sôshitchi respirait avec difficulté. La mort s'approchait de seconde en seconde. Tout sévères qu'étaient les hommes de police, il eurent pitié de ce couple malheureux et dirent avec douceur :

— Une fois en prison, on ne vous permettra plus de vous voir. L'homme doit aider son semblable. Dites-vous donc maintenant tout ce que vous avez à vous dire.

Plus Kojorô écoutait les bonnes paroles de Sôshitchi, plus son chagrin augmentait.

— Sôshitchi San, mon bien-aimé, tu ne mérites pas de reproches. Ce que tu as fait, pour qui l'as-tu fait ? C'est parce que tu désirais ardemment que Kojorô ne tombât pas en d'autres mains que tu t'es joint à Kouémon et que tu as abandonné même ton père. C'est au risque de ta vie que tu es devenu mon mari, tant tu m'aimais tendrement. Je suis si profondément touchée de ta bonté que je ne saurais trouver en chinois ou en hindou et encore moins en japonais, les mots capables d'exprimer ma gratitude. Si je n'avais pas les mains attachées, je me prosternerais devant toi avant de mourir.

L'angoisse s'empara d'elle. Elle pleurait si amèrement qu'elle semblait presque avoir perdu conscience.

— Voici maintenant, haleta Sôshitchi, voici maintenant

venu le dernier moment où nous nous verrons dans cette vie. Dans l'autre monde, souviens-t'en, nous serons mari et femme. Namou Amida Bouddha !

La voix qui priait était faible. Alors, il retira l'épée de son côté et, presque au même moment, il rendit le dernier soupir. Pitoyable fut le cri de Kojorô :

— Mon époux, reste pour moi un moment ! Je voudrais t'accompagner ! Tôt ou tard, je serai tuée. Officiers, ayez pitié ! Tuez-moi ici... tuez-moi, je vous en supplie.

Elle gémissait et courait çà et là dans la frénésie du désespoir. A ce moment, un superintendant de police et ses subalternes arrivèrent, escortant Késori Kouémon, ses sous-ordres et leurs courtisanes respectives. Tous étaient enchaînés. Tous avaient été capturés dans un lieu ou dans un autre. Le chef des policiers déroula un parchemin et lut ce qui suit :

— Prisonniers, je vais vous lire un mandat Impérial. Écoutez-le avec gratitude : « Puisque, au mépris des lois nationales, vous avez commis le crime de contrebande en nouant des relations avec les grands navires de la haute mer, vous méritez hautement la peine capitale. Mais, en l'honneur de son couronnement, Sa Majesté l'Empereur veut bien vous pardonner et veut bien vous faire gracieusement remise de cette peine ! »

La reconnaissance des prisonniers ne connut plus de bornes, Ils poussèrent des cris de joie. Le superintendant de police s'adressa aux courtisanes :

— Comme c'est à cause de votre profession que vous avez été obligées de devenir les compagnes de ces hommes, vous n'êtes coupables d'aucun crime. Vous êtes libres à partir de maintenant d'aller où vous voudrez. Allez ! Soldats, mettez ces femmes en liberté.

Les gens de justice relâchèrent les femmes. Les courtisanes frictionnèrent leurs membres aux places où les cordes les avaient meurtris.

— La puissance de Sa Majesté l'Empereur est grande,

en vérité, s'écrièrent-elles ! Voici nos mains libres de leurs liens. Nous nous sentons comme des oiseaux échappés de leurs cages.

Mais Kojorô, quoique mise en liberté comme ses compagnes, continuait de pleurer. A la fin, elle leva la tête.

— Il est profondément triste que mon mari Sôshitchi m'ait quittée, et que son âme se soit envolée vers l'autre monde avant qu'il ait eu connaissance de la miséricorde de cet Édit. La vie ne vaut plus la peine d'être vécue pour cette « Kojorô de Hakata », qui est exactement comme un oiseau que la mort aurait privée de son compagnon. Officiers, ayez pitié de moi ! Tuez-moi !

Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux.

— Votre douleur est naturelle, dit le superintendant plein de sympathie. Bien que votre mari fît partie d'une bande de ruffians, il s'est joint à eux par folie et par vertige de jeunesse. Il s'ensuit donc que sa faute était petite. Nous regrettons que l'emportement de son caractère l'ait conduit au suicide· Votre sort nous peine, mais nous sommes, hélas ! impuissants à cela. Le meilleur parti que vous puissiez prendre est de rendre des devoirs à votre beau-père à la place de Sôshitchi, et de prier avec ferveur pour la paix de l'âme qui nous a quittés. Et maintenant, vous autres, traitez les prisonniers comme le commande l'Édit Impérial.

Parmi les contrebandiers qui venaient d'échapper à la mort quelques-uns furent marqués au fer ou tatoués sur la figure ; d'autres eurent les oreilles ou le nez coupés pour qu'ils ne pussent pas récidiver dans leurs méfaits. Ensuite, ils furent mis en liberté.

Le bruit des aventures de l'infortunée Damoiselle de Hakata ne mit pas longtemps à se répandre au loin et de tous côtés. Elles restèrent un thème de conversations pour les générations qui suivirent.

LE COURSIER ENCHAÎNÉ

(Kwan-Hasshou Tsounagui-Ouma)

LE COURSIER ENCHAÎNÉ

(Kwan-Hasshou Tsounagui-Ouma)

Au mois de février de la seconde année de l'ère de Eien (988 après J.-C.), pendant le règne de l'Empereur Itchijô, soixante-sixième monarque, le Shogoun Minamoto-no-Yorimitsou, suivi de ses braves vassaux, Wanatanabé-no-Tsouna et Sakata-no-Kintoki, se dirigeait vers le palais. Il y avait été mandé par l'Empereur, à la suite de l'apparition quotidienne d'un cheval-démon sur le territoire Impérial. Le régent Foujiwara-no-Kanéiè fournit des détails sur cette étrange créature. Le Shogoun et ses vassaux, après avoir fait des préparatifs en vue de sa destruction, attendirent l'être phénoménal.

Il était midi quand, brusquement, juste à l'heure qui était celle du cheval, le ciel se couvrit : une tempête accompagnée de tonnerre et d'éclairs se déchaîna, et alors, apparut dans les jardins un coursier noir à la puissante charpente, ayant une crinière flottante aussi rude que les crêtes d'une chaîne de montagne, d'énormes oreilles, grandes comme des conques, des yeux brillants comme des miroirs de cuivre poli. Il renâclait à grand bruit, poussait des hennissements terribles, piaffait rageusement sans répit. De noirs nuages de poussière s'élevaient de dessous ses sabots, tandis qu'il piétinait les pelouses et virevoltait entre les arbres. Il faisait des bonds en l'air et l'on eût dit qu'il voulait voler jusque dans le palais. Tsouna et Kintoki, se jetant sur lui de droite et de gauche, firent des efforts surhumains pour le maîtriser. Mais, s'en

débarrassant en un clin d'œil, la bête se mit à faire en tous sens des cabrioles plus furieuses encore. Voyant que le monstre fantastique était doué d'une puissance supérieure à celle même de ses vassaux, Yorimitsou, après avoir déclaré trois fois à voix haute : « Je suis le Shogoun Minamoto-no-Yorimitsou, Seigneur de Settsou et descendant de l'auguste Empereur Seiwa ! », fixa une flèche à son grand arc, le banda à sa plus forte tension et tira. Les naseaux transpercés, le fantôme émit un hennissement retentissant et s'écroula à terre. L'instant d'après, la bête avait disparu, et à l'admiration et à la joie sans bornes du Régent et de ses courtisans, la tempête cessa.

Quand le Régent Kanéiè eut fini de louer l'exploit de Yorimitsou et de ses vassaux, il manda en sa présence un devin fameux, car il voulait être fixé sur le compte de l'être diabolique et savoir d'où il venait. Le savant consulta un volume de sciences occultes, et l'on sut bientôt que la retraite du monstre se trouvait au Sud-Est du palais. Yorimitsou, ses vassaux et les courtisans, assistés de fonctionnaires subalternes, firent route vers une ancienne Maison-du-Trésor située sur l'emplacement indiqué, et ils effectuèrent là des recherches prolongées. Extrême fut leur surprise de découvrir dans cette maison un ancien coffre dans lequel la flèche du Shogoun avait pénétré de toute la moitié de sa longueur. Sur le couvercle du coffre, on ne voyait aucune inscription, sauf ces mots brefs : « Mars de la troisième année de l'ère Tengyô ». La terreur s'empara de tous les assistants. Mais, après quelques instants de réflexion, Yorimitsou se frappa la cuisse et s'écria :

— J'y suis ! C'est la date à laquelle le rebelle Taïra-no-Masakado fut terrassé sous le règne de l'Empereur Shoujakou. Voici quel avait été son crime : se faisant passer pour le prince Impérial, il avait réussi à lever une armée dans les provinces de l'Est; son but était d'usurper le trône; mais

finalement, il était tombé aux mains de l'armée royale et avait été puni de mort. Une nuit, à ce que dit l'histoire, une étoile néfaste était tombée dans son étable et s'était muée en un rapide coursier. Le rebelle avait tenu ce fait pour un présage signifiant que les entreprises de ses basses ambitions réussiraient. Il avait érigé le cheval en dieu de la guerre, il lui rendait un culte, et avait adopté comme armoiries sur les étoffes de son étendard un coursier enchaîné. Ce coffre, j'en suis sûr, contient le tissu de son pavillon que Foujiwara-no-Hidéçato, commandant en chef des troupes royales, rapporta comme trophée quand il rentra victorieux. J'ai reçu un rapport d'après lequel Yoshikado, le plus jeune fils du traître décédé, aujourd'hui parvenu à l'âge d'homme, a réuni autour de lui une bande de mécontents; on affirme qu'il pille les villages et s'emploie activement à amasser un trésor; c'est là un signe certain qu'une rébellion est en préparation. Nous sommes en droit de supposer que l'esprit pervers du vindicatif Masako a été transmis à son fils et a insufflé une âme dans le coursier qui figure sur ses armoiries; et le résultat de tout cela, c'est le démon maudit que nous avons vu.

Là-dessus, le coffre mystérieux, bien que fermé à double tour, fut ouvert en présence de l'Empereur et du Régent. Son contenu se trouva être exactement ce que Yorimitsou avait indiqué. L'Empereur, saisi d'une admiration profonde pour ce haut fait et pour la sagacité du Shogoun, lui fit gracieusement présent d'une belle coupe à vin, avec un mandat lui confiant l'administration (1) de toutes les affaires de l'État; et il lui prescrivit de désigner le plus tôt possible un héritier appelé à recueillir le pouvoir et les domaines. L'Empereur ordonna ensuite au Seigneur Eboumi, le premier ministre, de se charger de la garde de l'étoffe du pavillon.

(1) Dans ce temps-là, le Shogoun était le chef de fait, tandis que le premier ministre n'était qu'un personnage d'apparat.

Yorimitsou, qui n'avait pas de fils, estima que le meilleur parti était de faire son héritier l'un de ses jeunes frères, Yorinobou ou Yorihira. Mais ils étaient tellement semblables comme caractères et capacités, qu'il fut impossible à Yorimitsou de faire un choix entre eux ; et il se décida à résoudre le problème en faisant appel à la volonté divine du Dieu Hatchiman, divin patron de la famille Minamoto. La cérémonie eut lieu dans la grande salle de son palais, vers le soir d'un jour marqué comme propice, spécialement choisi à cette intention. L'autel fut dressé sur une estrade et, devant, on disposa une variété d'offrandes. Sur une table de cérémonie, au centre de la pièce, était posé un grand carquois contenant des flèches à plumes blanches et des flèches à plumes noires : trente-trois flèches de chaque sorte : c'était là un symbole de la charge du Shogoun, qui avait, sous son administration, les soixantes-six provinces constituant l'Empire du Japon. Une lumière éclatante emplissait la salle, due aux ondes de lumière sacrée irradiant de nombreux flambeaux. Madame Yorimitsou, assistée de sa demoiselle d'honneur Kotchô (1), jeune fille d'une beauté incomparable, manda en sa présence Hiraï-no-Yasoumaça, le vassal de confiance du Shogoun, et lui parla en ces termes :

— Vous et les principaux vassaux de Son Excellence le Shogoun, vous allez maintenant vous réunir devant l'autel ; on éteindra les bougies, et chacun de vous devra prendre dans l'obscurité une flèche dans le carquois : et c'est de ce rite que sortira la signification de l'oracle. Si les flèches à plumes blanches, ainsi retirées, l'emportent en nombre sur les noires, Yorinobou sera l'héritier ; dans le cas contraire, Yorihira sera le successeur. Vous, ou bien l'un des « Quatre Plus Grands » (2), serez de droit directeurs de la cérémonie.

(1) Petit papillon.
(2) Kintoki, Tsouna, Souétaké et Sadamitsou, les plus braves parmi les vassaux du Shogoun, étaient appelés ses *Shitennô* ou les « Quatre Plus Grands ».

Mais, comme les hommes sont sujets à être soupçonnés d'obéir à un esprit de parti, ma suivante Kotchô se tiendra ici pour présider au rite... Soyez assez bon pour dire à mes beaux-frères de venir ici séparément, et d'offrir leurs prières à la divinité. Ayant dit, elle se retira dans les appartenents privés.

A peine Yasoumaça était-il parti vers les appartements des frères du Shogoun, que le cœur de Kotchô se mit à battre comme le battant d'une cloche d'alarme, et qu'un feu se glissa dans ses veines : car il lui sembla que c'était cette nuit ou jamais l'instant de dévoiler à Yorinobou la passion ardente que, depuis longtemps, elle avait conçue pour lui. Peu après apparut le beau guerrier vêtu avec la plus grande splendeur, et la vue du jeune homme qui, plein de dignité, s'assit devant l'autel, troubla les yeux de la jeune fille. Comme elle écoutait en extase le murmure de sa prière, une délicieuse odeur d'encens émana de ses vêtements, et il lui sembla que cette odeur d'encens la transportait dans les airs. Cédant à la force d'un charme, la jeune fille n'eut pas plutôt été entraînée près de lui, qu'elle se pencha contre son corps, et, perdant tout à fait la tête, ne put, dans l'ivresse de cette seconde, s'empêcher de l'entourer de ses bras. Malgré la maîtrise de soi qui lui était naturelle, Yorinobou ne put néanmoins réprimer un mouvement de surprise.

— Excusez mon impolitesse, mon Seigneur. J'ai glissé contre vous par accident.

Elle se détacha de lui, et, un moment, baissa timidement les yeux; puis, dominant de son mieux les battements de son cœur, elle continua dans un souffle :

— J'ai eu bien souvent l'intention de révéler mon secret à votre Seigneurie, mais chaque fois que je me suis trouvée face à face avec vous, le cœur m'a manqué et je n'ai pas osé le confesser. Votre Seigneurie peut bien comprendre ce que je ressens.

— Je comprends, jeune fille, répondit Yorinobou d'un signe

de tête sans que rien trahit sa surprise. J'ai entendu dire que vous étiez intime avec la famille du premier ministre, le Seigneur Eboumi, et que vous alliez souvent en visite dans cette famille. Je crois que ce que vous appelez votre secret est un message de la noble demoiselle Eika (1), fille aînée du premier ministre. Pour ce qui est de cette affaire, nous en sommes venus, en correspondant fréquemment, à une entente mutuelle; cependant, je m'afflige qu'en raison de ma position sociale, il me soit difficilement permis de me rendre à sa pressante demande de la rencontrer en secret. Puisque je me suis déjà ouvert au Shogoun et à sa femme, il ne saurait se passer longtemps, —si la question de la succession est résolue en ma faveur, —avant que je la prenne ouvertement pour femme; allez donc présenter mes devoirs à la noble damoiselle Eika, et dites-lui de prendre patience. Et maintenant, si nous continuons à causer, j'ai peur qu'on ne nous entende. Nous reparlerons ensemble à quelque autre moment.

Sur ces mots, Yorinobou se dirigea en hâte vers les appartements intérieurs. Anéantie par son désappointement, la jeune fille demeura privée de la parole, et elle avait l'air d'une personne rêvant qu'elle rêve.

— Hélas! dit-elle, lorsqu'elle revint à elle, toutes ces longues années, j'ai langui pour lui d'une telle passion que souvent je ne pouvais dormir. Les yeux fixés sur la perspective de mon bonheur, mes devoirs ne m'ont pas paru un fardeau. En vérité, cela m'a rendue capable de travailler plus fort que mes compagnes, et j'ai prié avec ferveur les dieux et Bouddha, matin et soir, pour qu'ils exaucent mon désir. Et voilà... voilà le résultat! Détestable damoiselle Eika! Être si franche et si confiante avec moi, et m'avoir pourtant dissimulé un tel secret! Méchante femme! « L'amour et la guerre justifient tout ». Je n'hésiterai pas à employer tous les moyens pour

(1) Eika signifie chanson.

contrecarrer ses desseins, quand je devrais mourir dans l'entreprise. Jamais je ne pourrai dormir en paix tant que je ne me serai pas vengée d'elle.

Elle était encore en proie aux flammes de la jalousie quand Yorihira entra dans la pièce. Elle s'approcha immédiatement de lui et murmura :

— Ayez la bonté d'excuser une requête importune, mon Seigneur, mais permettez-moi de vous remettre un message urgent de la part de... La vérité est que la Damoiselle Eika, fille du Seigneur Eboumi, a, depuis longtemps, nourri une passion secrète pour vous, un désir si ardent qu'elle s'en consume. Chaque fois que je la vois, la jeune fille malade d'amour me supplie d'imaginer quelque moyen grâce auquel elle puisse, pendant qu'il y a encore de la vie en elle, vous rencontrer en secret. Quelle infortunée créature elle est ! Si vous vous sentez quelque pitié pour elle, je ferai de mon mieux pour arranger...

— Un moment, interrompit Yorihira. Pour être franc, je suis tombé amoureux d'elle la première fois que je l'ai vue, à l'occasion d'une fête du Nouvel An à la Cour ; mais ayant appris, depuis, ses relations sentimentales avec mon frère, j'ai éprouvé une grande déception et je crois maintenant que la cause de mon amour est perdue sans espoir.

— Non, non, mon Seigneur, reprit Kotchô pour lui redonner du courage ; il est vrai qu'ils ont échangé des billets ; mais ils ont découvert qu'ils s'étaient trompés dans la nature de leur attachement. La vérité est que son amour pour vous est sincère et jaillit des profondeurs mêmes de son cœur. Pourquoi vous tromperais-je ? Par les dieux, je dis l'exacte vérité. Abandonnez vos doutes et croyez-moi.

— Je crois que vous dites la vérité, et, dans ces conditions, je n'ai pas à craindre de me montrer traître envers mon frère ; aussi je vous demande de servir de trait d'union entre nos amours.

La jeune fille exhala en secret un soupir de soulagement et ressentit une profonde satisfaction à constater que le jeune guerrier était une proie facile pour sa ruse.

A ce moment, la clepsydre sonna l'heure fixée, et l'épouse du Shogoun, ainsi que Yorinobou suivi de Yasoumaça et de vingt-sept autres grands vassaux du Shogoun, tous vêtus de leurs costumes de cérémonie, firent leur entrée.

Tout le monde s'assit. Au commandement de sa maîtresse, Kotchô déclara la cérémonie ouverte, et, levant un éventail de gaze de soie, elle éteignit immédiatement les flambeaux. Dans le silence et l'obscurité, chacun s'avança successivement vers le carquois et retira une flèche. Quand le bruissement léger des vêtements et des pas eut duré quelques minutes, Mita-no-Jirô Tomozouna, cousin de Watanabé-no-Tsouna, s'avança pour prendre sa flèche. Tout près du carquois, la douce odeur d'encens émanant des vêtements de Kotchô produisit un effet irrésistible sur un homme qui était déjà sous l'influence du *sakè* qu'on avait servi en l'honneur de cet événement. Subjugué par le charme d'une volupté puissante et invincible qui, dans l'obscurité, enivrait ses sens, Tomozouna, sachant à peine ce qu'il faisait, attira étroitement à lui la jeune fille. Kotchô tressaillit, mais ayant l'esprit d'à-propos, elle se détermina sur-le-champ à saisir cette occasion pour prouver à Yorinobou la sincérité et la constance de ses sentiments. S'emparant du cordon de la coiffure de Tomozouna, elle tira son poignard et le coupa ; puis repoussant ce dernier :

— Ah ! cria-t-elle avec véhémence. Voilà un misérable qui, profitant de l'obscurité, ici même, devant l'autel, me saisit par la taille. Les lumières ! Les lumières ! Il faut que le sacrilège soit connu. J'ai coupé le cordon de sa coiffure comme preuve de sa culpabilité.

Tous ceux qui étaient présents furent remplis d'étonnement, En un instant, Tomozouna eut retrouvé ses esprits.

Il devint pâle : « Abominable fille, pensa-t-il, créature sans cœur ! La mettrai-je à mort ? Ou bien ferai-je réparation de ma faute en me tuant ? — Il étreignit la garde de son épée. — Mais je ne voudrais pas mourir seul. »

Sur ces entrefaites, on entendit la voix de Yorihira qui s'écria :

— N'apportez pas encore les lumières ; j'ai une idée, guerriers, coupez tous le cordon de vos coiffures, et, la chose faite, poussez un cri en guise de signal. On pourra ensuite apporter les lumières.

Les samouraï, sans perdre un moment, obéirent à cet ordre. Quand la grande salle fut de nouveau brillamment illuminée, tous les rubans avaient disparus des coiffures des guerriers. Ainsi Tomozouna fut sauvé d'une mort infâme grâce à la promptitude du rusé Yorihira. La grande dame au cœur généreux ne souffla mot de l'affaire, mais ordonna que les flèches fussent apportées. Quand elle eut terminé son examen :

— Miracle ! s'écria-t-elle. Comme vous pouvez le constater vous-mêmes, il ne se trouve pas une seule flèche à plumes blanches parmi les ving-huit que voici. Admirez combien la divinité a voulu être juste et impartiale en choisissant le frère aîné, le Seigneur Yorinobou. Nous ferons dûment connaître au trône le résultat de la cérémonie de cette nuit, et alors, quelque jour marqué comme propice, le Seigneur Yorinobou sera nommé héritier. Réjouissez-vous tous ! Restez dans le hall et profitez joyeusement du *sakè* (1) offert à la divinité.

Sur ces mots, la noble dame et ses beaux-frères se retirèrent au milieu du tumulte des acclamations poussées en l'honneur de la prospérité et de la longue vie de la famille Minamoto.

(1) Le *sakè* offert à la divinité dans ces occasions est généralement ensuite partagé entre les membres de la famille qui le boivent en manière de congratulation.

Tard dans la soirée, au moment où la lune à son déclin versait une lumière maladive, Sakato-no-Kintoki, l'un des « Quatre Plus Grands » du Shogoun, faisait sa patrouille dans les rues. Il était déguisé en colporteur, car la capitale était infestée de partisans de Yoshikado qui, la nuit, commettaient vols et meurtres. Comme il longeait le mur extérieur de la résidence du Seigneur Eboumi, premier ministre, il sentit tout à coup son visage frôlé par un singulier objet. Il découvrit que c'était un narcisse attaché à une cordelette qui passait par-dessus le mur.

— Qu'est-ce que cela peut-être ? s'écria le guerrier étonné. Un fétiche contre la peste ou le vol, je suppose ! Mais les gens emploient généralement de l'ail. Voilà, pleine de goût, une substitution qui est bien digne du Seigneur Eboumi, le poète.

En disant ces mots, et sans trop songer à ce qu'il faisait, il tira doucement la cordelette. Sur quoi, une voix de femme se fit entendre qui répondit faiblement de l'intérieur. Sa curiosité fut éveillée. Derechef, il tira sur la corde et cette fois, il se trouva en présence d'une réponse en chair et en os, car au même moment la poterne s'ouvrit et une jolie servante fit son apparition. Elle examina curieusement Kintoki qui se tenait dans l'ombre du mur.

— Soyez le bienvenu, mon Seigneur, dit-elle à voix basse. C'est l'amour, je le sais, qui vous a fait prendre ce déguisement. Entrez je vous prie, mon Seigneur, ma maîtresse vous attend impatiemment.

Ce disant, la servante s'approcha de lui. Sa consternation fut grande lorsqu'elle put discerner une rude face rouge et des yeux grands comme des soucoupes. Elle poussa un bref cri d'effroi, puis rentra précipitamment et barra la poterne.

A peine avait-elle ainsi fait, que Wanatabé-no-Tsouna collègue de Kintoki, en qualité de veilleur de nuit, arriva sur les lieux. De nombreux soldats, armés à la fois de baguettes de fer et d'épées, et portant au bout de perches des lanternes

allumées, le suivaient en procession. Kintoki, qui lui n'était pas accompagné d'agents, rallia son camarade et s'en fit reconnaître. Tsouna fit une réponse qui dispensait d'en dire plus long. Kintoki garda donc le silence, et ils partirent chacun de son côté.

Il y avait peu de temps qu'ils s'étaient éloignés et les rues étaient redevenues complètement silencieuses, quand deux silhouettes s'avancèrent sans bruit vers le mur de la maison du premier ministre. C'étaient Kotchô et Yorihira. Yorihira était déguisé en femme et portait un *kazouki* (1).

— Kotchô, dit Yorihira à voix basse, je vous dois beaucoup de remerciements pour m'avoir ménagé ce rendez-vous.

— Pourquoi me remercier, mon Seigneur ? Si je veux atteindre mon but, il faut bien que j'emploie tous les moyens dont je dispose pour mettre un terme à leurs relations. C'est pour cette raison que j'ai arrangé tout cela à votre intention. C'est à moi de dire merci et non pas à votre Seigneurie. Je prononcerai seulement la première moitié de votre nom, et dirai simplement « Yori Sama »: Mademoiselle Eika et ses suivantes croiront alors que vous êtes le Seigneur Yorinobou. Il faudra que vous vous dépêchiez pour ne pas être découvert. Quand vous vous réveillerez tous deux, elle sera certainement devenue vôtre, en dépit des protestations qu'elle pourra faire alors contre votre stratagème. Voyez cette fleur : c'est le signal de Sa Seigneurie.

Sur ces mots, Kotchô tira la corde. La servante ouvrit la porte comme auparavant et, guidés par cette dernière, tous deux entrèrent.

La lune s'était couchée. La nuit était complète. Un groupe de silhouettes, vêtues de noir, s'approcha du mur. C'étaient

(1) Le *kazouki* ou *katsougi* était une large mante flottante qui recouvrait la tête et descendait jusqu'à la taille, de manière à servir de voile. Dans les temps anciens, les dames de haute naissance le portaient pour sortir à pied.

les généraux de Yoshikado, Yasousoukè et son fils Tokiakira et leur suite respective. Yasousoukè, jeune frère de Hiraï-no-Yasoumaça, et son fils avaient fait partie l'un et l'autre des vassaux du Shogoun, mais la bassesse de leur caractère avait obligé leur Seigneur à les exiler. Leur dessein, en ce moment, était de pénétrer par surprise dans la demeure du Seigneur Eboumi, afin de voler le pavillon décoré des armoiries du coursier enchaîné, confié à la garde du premier ministre.

Yasousoukè conféra à voix basse avec son fils, puis frappant avec insistance à la porte, il cria :

— Hé ! là-dedans ! Un message urgent de Son Excellence le Shogoun !

Mais les gardiens de la porte, frottant leurs yeux lourds de sommeil, répondirent seulement :

— Notre maître n'est pas ici cette nuit ; il est de service à la Cour ! Et ils ne voulurent pas ouvrir.

— Nous n'avons pas à nous occuper de l'absence de votre maître, répondit Yasousoukè sur un ton péremptoire. Puisque la noble damoiselle Eika est devenue la fiancée du Seigneur Yorinobou, qui vient de recevoir le titre d'héritier du Shogounat, je suis venu de la part de sa Seigneurie pour apporter un présent. Comme le dit le proverbe :

> « Qui, à l'accomplissement d'une action
> Bonne en elle-même, ajoute la rapidité.
> Accomplit vraiment une bonne action. »

Moi, Wanatabé-no-Tsouna, bravant l'obscurité de minuit, je me suis hâté de remplir cette mission. Ouvrez la porte et dépêchez-vous.

Devant une injonction aussi péremptoire, les portiers, dans leur simplicité, ouvrirent toute grande la porte principale.

Yorihira tressaillit dans son lit. Il avait entendu ce qu'avait

annoncé à voix haute ce messager envoyé d'urgence et porteur d'un cadeau de fiancailles. Il confessa tout à Mademoiselle Eika, et se répandit en prières pour qu'elle lui pardonnât la folle audace de cet acte. La jeune fille resta muette d'étonnement, mais après quelques réflexions, elle répondit sur un ton de résolution inébranlable :

— Inutile de pleurer sur le lait répandu, mon Seigneur. Lorsqu'une femme s'est donnée à un homme, fût-ce par méprise, fût-ce parce qu'elle s'est laissée séduire, elle reste attachée à lui pour toute sa vie. Je n'ai plus le moindre désir d'épouser votre frère. Si nous nous enfuyons tous les deux, avant que les cadeaux de fiançailles aient été échangés, nous ne serons coupables d'aucune infamie de trahison. J'abandonnerai bien volontiers mes parents pour l'amour que nous venons de partager cette nuit. Ne m'abandonnez pas, cher Yorihira Sama.

Elle l'enlaça avec tendresse. Kotchô fut auprès d'eux avant qu'ils eussent eu le temps de s'en apercevoir.

— Vaillante résolution, dit-elle. Quant à moi, j'intercéderai pour vous auprès de vos parents. Ne vous laissez pas aller aux regrets, mais fuyez immédiatement. Je vous accompagnerai jusqu'au lever du jour.

Eika ne perdit pas de temps à s'apprêter. Tous trois s'en allèrent furtivement par la porte de derrière.

Tout à coup, des hurlements éclatèrent à l'intérieur où tout fut confusion. On poussa des cris, il y eut des bruits de volets brisés et des craquements de portes en papier mises en pièces. Des serviteurs et des samouraï, ensanglantés, se précipitèrent dehors. Madame Hagi, épouse du Seigneur Eboumi, sortit par la grande porte, portant sous son bras l'étoffe du pavillon; elle croisa le fer avec Yasousoukè. Elle combattit bravement pendant un instant; mais le fils de Yasousoukè, venant à la rescousse, lui fit sauter son sabre des mains. Une seconde après, il la tenait rivée au sol. Yasousoukè lui arracha

le pavillon, ordonna à son fils d'expédier sa victime, et se précipita à l'intérieur. Tokiakira était sur le point de décapiter la pauvre dame, quand Tsouna et Kintoki, arrivant comme une rafale dans une baie, se précipitèrent sur le misérable et l'étendirent à terre. Tandis que Tsouna aidait la dame à se remettre sur pied et lui prodiguait ses soins, Kintoki releva rudement le menton de Tokiakira qui gisait cloué sous son pied.

— Ce chenapan, le neveu de Yasoumaça, hein ? cria-t-il. Je vais guérir par un massage de ma façon vos accès de volerie, et l'excellent remède de votre oncle sera sûrement impuissant à vous guérir. Cela n'ira pas sans quelque souffrance pour vous. Aussi, faites appel à votre courage.

Sur ces mots, d'une seule main, le héros lui trancha la tête. Puis il cloua le corps à l'intérieur de la porte. Paralysés de terreur à la vue de cet exploit merveilleux, les autres misérables, sans perdre une seconde, prirent leurs jambes à leurs cous et s'enfuirent cependant que Yasousoukè, lui, sautait sur le toit (1) de la grande porte.

— Infâmes ! Manants ! cria Yasousoukè, debout sur son toit. Je vous engage à vous souvenir que c'est un crime de résister à un homme qui sera Régent de Yoshikado, l'aspirant au trône. Observez la courtoisie due à un homme haut placé. Gredins !

— Si c'est là ce qui inquiète Votre Excellence le Régent, répliqua Kintoki en éclatant de rire, et que vous désiriez un rang élevé, nous allons vous transporter vers des sphères plus hautes, soyez tranquille !

Les héros se firent un signe des yeux. Kintoki et Tsouna empoignèrent les piliers de la porte, firent un effort et soulevèrent le cadre. A droite et à gauche, le mur s'écroula sur le sol. Yasousoukè sur le toit s'éleva dans les airs jusqu'à

(1) Certaines portes sont surmontées d'une petite toiture de tuiles ou de chaume.

ce que les piliers fussent sur les épaules des deux hommes. Tremblant de peur, ce vantard de poltron s'accrocha aux tuiles faîtières.

— Mes bons Messieurs ! mes bons Messieurs ! dit-il, tandis que des larmes tombaient sur les tuiles, c'est bien trop haut ici, et j'ai le vertige. Je vous en prie ! je vous en prie ! Je rendrai le pavillon. Laissez-moi la vie, mes bons Messieurs ! Oh ! s'il vous plaît, laissez-moi la vie !

— Quel chimérique Régent, vraiment ! s'écrièrent Tsouna et Kintoki. Un joli chaume pour empêcher la pluie d'entrer.

Un moment, ils promenèrent la porte ; puis ayant bien tourmenté ce Régent d'occasion, ils tirèrent violemment les deux piliers vers la droite et vers la gauche. Tuiles, poutres et terre s'écroulèrent en un tas ; comme une fumée noire, la poussière monta ; et Yasousoukè, précipité la tête la première sur la pavé, s'écrasa en une masse informe.

II

La magnifique demeure du Shogoun avait une jolie vue sur le Mont Hiéi « le Fouji de la capitale Impériale ». Ses jardins s'enorgueillissaient d'une colline en miniature décorée de rocs fantaisistes, d'arbres aux formes gracieuses, et d'un grand étang auquel un tuyau de bambou apportait l'eau claire du fleuve Kamo.

Un après-midi, assez tard, plusieurs jeunes suivantes étaient fort affairées à balayer et à épousseter les pièces de cette maison. Car, après la fugue de Mademoiselle Eika, l'ex-Empereur avait daigné intervenir pour faire accorder à Yorinobou la main d'une demoiselle de la Cour, Iyo-no-Naïshi, jeune fille noble, qui n'était pas moins belle que Eika. La cérémonie du mariage devait avoir lieu le soir même.

— Que peut bien faire Kotchô ? marmotta l'une des suivantes. C'est bien de la paresse de sa part de n'avoir pas encore montré son visage. Kotchô San ! Kotchô San ! cria-t-elle de mauvaise humeur.

Kotchô apparut. Ses yeux étaient gonflés d'avoir beaucoup pleuré, se joues étaient pâles et la poudre en avait été striée par les larmes. La suivante qui avait appelé Kotchô lui lança un regard soupçonneux et remarqua d'une façon sarcastique :

— Qu'est-ce qui vous donne l'air si maussade en cette heureuse occasion ? Nous, comme vous le pouvez voir, nous avons fini notre tâche, tandis que votre part de balayage dans les jardins reste à faire. Vous feriez mieux de vous dépêcher, et quand vous aurez fini, vous pourrez à loisir jouer à cache-cache ou à ce que vous voudrez.

Kotchô agonisait de douleur et éprouvait une profonde déception : elle avait réussi à se débarrasser de Mademoiselle Eika; et voilà qu'elle se trouvait maintenant en face d'une nouvelle et puissante rivale. Aussi, était-elle bien peu troublée par les observations impitoyables de sa compagne. Elle restait rêveuse.

— Oh ! Kotchô San, s'écria une autre jeune fille, regardez, il y a une grande araignée bleue sur ce *yatsoudé* (1). Quelle terrible bête ! Son venin tuerait un homme. Penser qu'une telle bête se trouve devant l'appartement de la fiancée ! C'est votre devoir de l'enlever bien vite, car l'araignée pourrait s'introduire dans un des plats de son repas.

Ces mots semblèrent faire revenir à elle la pauvre amoureuse; en tout cas, quelque idée heureuse sembla lui traverser l'esprit.

On entendit ensuite la voix de la suivante en chef :

— Un messager vient d'annoncer l'arrivée des gens de la noce. Allez vite dans le premier hall.

(1) Le fuchsia japonais.

Les servantes se dépêchèrent de rentrer.

Kotchô descendit furtivement dans le jardin ; elle attrapa l'araignée sur un balai de bambou, et sans montrer un signe de frayeur, elle l'enveloppa dans un mouchoir de soie. Une horrible imprécation sortit de ses lèvres en fleurs :

— Araignée bleue ! araignée bleue ! On dit que bien que tu ne sois qu'un pauvre insecte, tu possèdes des pouvoirs miraculeux, puisque tu peux prédire le bien ou le mal à venir et faire bien d'autres choses encore. On dit que lorsque ton poison touche la lèvre d'un héros, même doué d'une force surhumaine, cet homme meurt instantanément d'une mort douloureuse. Reçois mon âme dans ton tout petit corps, et, avec ton venin, tue Iyo-no-Naïshi, entre le coucher du soleil et l'aube. File avec ton corps une multitude de fils qui nous attachent si étroitement ensemble, mon amoureux Yorinobou Sama et moi, que ces liens ne se relâchent point de toute l'éternité. De tout mon être, je te fais cette prière, à toi à la fois si petite et si puissante.

Son incantation terminée, elle se retourna et vit les chambres et les couloirs brillamment illuminés par des flambeaux et entendit des bruits de réjouissance. Elle n'avait pas fait plus d'un ou deux pas pour s'en retourner, quand un coup de sifflet, semblable à un signal, fut entendu soudain du dehors. Immédiatement, elle devint tout attentive, regarda autour d'elle, puis, se glissant vers le tuyau qui amenait l'eau, elle appliqua sa bouche à l'orifice d'où l'eau avait cessé de couler.

— Frère, dit-elle dans le tuyau, vous m'avez appelé, n'est-ce pas ? Je suis votre sœur : Kotchô.

Elle appliqua son oreille à l'orifice comme si elle attendait une réponse.

L'homme à qui elle s'adressait ainsi n'était autre que Yoshikado, le chef de ceux qui préparaient une rébellion. Il se tenait à ce moment à quelque distance de là dans le lit du fleuve d'où partait le tuyau. Kotchô était sa sœur, et elle était entrée

au service de la femme du Shogoun pour pouvoir espionner. Elle devait tenir Yoshikado au courant de toutes les occasions qui s'offriraient d'assassiner Yorimitsou et son frère Yorinobou.

Yoshikado répondit par le tuyau :

— C'est vous ma sœur ? Oui, c'est votre frère qui parle. Yorimitsou et sa suite sont des gens bien sots ; ils semblent ne pas se douter que je suis dans le voisinage. Ces idiots « les Quatres Plus Grands » sont actuellement bien loin d'ici, en train de me chercher, et les samouraï qu'ils ont laissés derrière eux, comme défenseurs, sont tous des poltrons. Je suis bien sûr qu'ils seront tous cette nuit ivres morts du *saké* servi au mariage, et qu'ainsi ils ne seront pas sur leurs gardes. Il ne pourrait se présenter de meilleure occasion d'assassiner Yorimitsou et son frère, d'emprisonner l'Empereur et d'usurper le trône, c'est-à-dire de réaliser ainsi les aspirations les plus chères de notre défunt père. Guettez le moment de nous aider, et servez-moi de guide quand l'instant propice sera venu.

Ces mots frappèrent Kotchô au cœur. Depuis longtemps elle avait, en ce qui la concernait, abandonné ces cruels desseins, puisque Yorinobou, dont son frère avait décidé le meurtre, était devenu l'objet de ses amours. Comment pourrait-elle se résigner à préparer sa mort ? Elle s'abîma dans ses pensées.

Protégée par l'obscurité, la femme du Shogoun, à qui l'absence de Kotchô à la fête avait semblé étrange, s'était avancée sans bruit. Ne se doutant en rien de sa présence, Kotchô répondit :

— Frère, tout n'est pas encore calme ici. Je crains beaucoup qu'il ne soit impossible cette nuit de trouver une occasion; et si nous échouions dans notre tentative, notre perte serait certaine. A mon avis, rien n'empêche d'attendre une autre occasion plus favorable. Nous ferions mieux de prendre patience. Quand le bon moment sera venu, je ne manquerai

pas de vous le faire savoir. Ce soir, il serait préférable de vous en retourner, mon frère.

— Attendre ? Impossible, je vous le déclare, poltronne que vous êtes, cria Yoshikado en colère. Il faut que ce soit cette nuit; comment être assurés qu'une autre occasion se présentera ? Prenez votre courage à deux mains, ma sœur, et guidez-moi.

La dame n'eut pas plutôt entendu ces mots qu'elle tira son poignard, se précipita sur la jeune fille et lui en porta un violent coup à l'épaule. Kotchô poussa un cri de douleur perçant et tomba à la renverse. La dame la frappa une seconde fois, la saisit par les cheveux et la cloua au sol. Hiraï-no-Yasoumaça, qui avait entendu le cri, accourut en toute hâte, une lanterne à la main, et il demeura confondu au spectacle qui s'offrait à lui. A l'autre bout du tuyau, Yoshikado qui avait appliqué son oreille à l'orifice, attendait impatiemment une réponse. Quant à la dame, sans s'émouvoir le moins du monde, elle accablait la jeune fille de reproches.

— Odieuse fille ! Non seulement tu te disposes à prêter les mains — et le fait est assez manifeste — à l'assassinat de Iyo-no-Naïshi, mais ton intention était de guider un bandit. Actions infâmes ! Avoue tout. Tu n'échapperas plus à la mort !

— Guider un bandit ! haleta Kotchô, l'outrage est trop fort. J'avais pris la ferme résolution de ne jamais dire mon secret, quelque épouvantable que fussent les tourments que je dusse endurer; mais le nom méprisable de complice d'un bandit serait un déshonneur pour la belle réputation de mes nobles ancêtres. C'est une perspective que je ne saurais regarder en face; je vais donc dévoiler mon secret. Je suis la fille de Taïra-no-Kasakado, descendante de l'Empereur Kwammou, et sœur de Yoshikado. Je suis entrée à votre service sous un faux nom, pour pouvoir espionner les mouvements du Shogoun et de son frère, et aider ainsi à réaliser les ambitions de

mon frère. Mais, pendant que je guettais l'occasion de les perdre, je fus assez malheureuse pour devenir la proie de la passion. Enchaînée que je suis par mon amour pour le Seigneur Yorinobou, j'ai maintenant abandonné complètement mon attitude primitive, et, tous ces derniers mois, je me suis uniquement consacrée à tâcher de gagner son cœur. C'est moi qui ai trompé le Seigneur Yorihira, pour le faire s'enfuir avec ma rivale Mademoiselle Eika. A peine débarrassée de celle-ci, je me suis trouvée en face d'une autre rivale puissante, dont l'arrivée ici ce soir est la cause de mon désespoir. J'étais décidée à empoisonner Iyo-no-Naïshi. Elle a sauvé sa vie, vous le voyez, tandis que moi je perdais la mienne. Assurément, c'est le châtiment du ciel pour avoir désobéi à mon père et à mon frère. Maintenant qu'il ne m'est plus possible de conquérir celui que j'aime, je ferai tout ce que je pourrai, soit comme esprit malin, soit comme mortel revenant parmi les vivants, pour empêcher le Seigneur Yorinobou et Naïshi de vivre heureux ensemble. Je ne goûterai jamais le repos tant qu'ils ne seront pas séparés.

Ses yeux eurent un éclair; ses cheveux se hérissèrent. Comme mue par un ressort, elle bondit sur ses pieds et fit un mouvement pour se précipiter à l'intérieur; mais, sans perdre un moment, Yasoumaça sauta sur elle. Sa tête roula sur le sol. Pendant ce temps, la dame appliquait sa bouche au tuyau.

— Frère, dit-elle, en contrefaisant sa voix, excusez-moi d'avoir mis si longtemps à reconnaître les lieux. Tous les gens d'ici, le Shogoun et ses gardes, sont maintenant ivres-morts. Vous les aveugleriez de lumière qu'ils ne se réveilleraient pas. C'est le moment pour nous. Introduisez-vous par la poterne du Sud ; je la laisserai ouverte; mais dépêchez-vous vite !

Yoshikado sauta de joie à un appel aussi pressant :

— Merci pour la peine que vous vous êtes donnée ma sœur. J'arrive tout de suite.

La dame ordonna à Yasoumaça d'ouvrir la poterne et tous deux rentrèrent.

Peu d'instants après, Yoshikado se glissa à l'intérieur, et marchant à tâtons à travers l'obscurité du jardin, il s'approcha des appartements brillamment illuminés. Yasoumaça, voilé d'un *kazouki*, afin d'être pris pour Kotchô, s'approcha du misérable et le saisit brusquement.

— Tu es plus audacieux que tu ne le parais, s'écria Yoshikado. N'importe, les « Quatre Plus Grands » sont loin. C'est toi Yasoumaça ? Résiste et tu es mort, imbécile !

Il se dégagea. Yasoumaça l'empoigna de nouveau. De force égale, ils engagèrent une lutte corps à corps ; l'avantage était tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Tout en se battant, Yasoumaça saisit une occasion de sauter en arrière, et tirant son épée, il en porta un coup à son adversaire qui reçut une légère blessure au côté. Il trébucha, Yasoumaça lui posa un genou sur la poitrine et, lui maintenant solidement le bras, se mit en devoir de le soulever de terre et de le faire marcher devant lui. A ce moment, prodige des prodiges ! la tête de Kotchô s'éleva en l'air puis vint se fixer sur le corps de la jeune fille. Cette effrayante apparition se mit debout. Le fantôme saisit Yasoumaça par la nuque et le sépara de son prisonnier qui disparut immédiatement dans les ténèbres.

— Une belle occasion manquée ! s'écria Yasoumaça en se dégageant. Maudit soit le misérable qui est venu s'interposer.

Il regarda derrière lui, et horreur ! la tête de Kotchô se sépara du tronc, le corps retomba sur le sol, et l'apparition s'évanouit.

Yorihira et Eika, que Kotchô avait si habilement manœuvrés, s'étaient, après avoir quitté la maison de leur père, mis en route vers le Nord pour atteindre le Mont Kourama, et se mettre en quête du sanctuaire du Temple bouddhique qui se trouve au sommet de la montagne ; car Yorihira en connais-

sait le supérieur. Ni le froid vif de la neige qui tombait, ni même le souffle glacial du vent ne parvenaient à refroidir l'ardeur de leur passion, qui augmentait, tandis qu'ils marchaient péniblement à travers les champs et les villages épars. Dans la plaine de Itchiharano où, à la fin, leurs membres las les avaient conduits, ils rencontrèrent six ou sept géants dont l'apparence n'était rien moins que rassurante. Portant des corbeilles d'osier sur le dos, ces géants conduisaient un bœuf lourdement chargé d'une caisse de numéraire, d'un miroir, d'épées, de pieux, et de hallebardes; et, en passant près des amoureux fatigués, ces hommes se mirent à ricaner à leurs dépens.

— Oh ! le joli cotillon ! nos cœurs sont absolument séduits !

L'un d'eux, allongea le bras et prit Eika par la taille. Avec un cri d'horreur, elle écarta cette main et se blottit contre Yorihira.

— Quelle fille revêche ! cria le ruffian. Qu'elle sache bien que nous ne sommes pas gens à nous laisser prendre aux charmes d'une femme si jolie soit-elle. Ce sont vos beaux habits qui nous allèchent. Maintenant, vous savez ce qu'il nous faut. Nous prétendons simplement, avant de vous laisser aller, vous mettre complètement nus. Jeune homme, vous êtes en toute conscience un assez beau garçon, mais votre sabre a plus d'attraits pour nous que votre personne. Vous allez tous les deux être assez bons pour enlever sur-le-champ vos vêtements; et toi tu nous donneras ton sabre. Dites non, et nous serons dans l'obligation de vous faire tâter de l'acier; et ce serait dommage, car des habits souillés ne valent plus un aussi bon prix. La vie est précieuse. Sans aucun doute, vous êtes plus disposés à vous séparer de vos habits que de vos vies ! — Il se retourna vers ses compagnons : — N'est-ce pas vrai camarades ?

Yorihira prit la tremblante Eika sous sa protection, puis il dit :

— Si vous avez une telle envie de mon sabre, je vais vous l'octroyer. Tenez !...

Il avait à peine dit ces mots, que, en un éclair, il tira son sabre et trancha la tête du terrible géant barbu. Les autres bandits tirèrent leurs sabres et fondirent sur lui. Mais le jeune guerrier, d'une force prodigieuse et très habile escrimeur, coupait et taillait de droite et de gauche. Les bandits avaient le dessous, et ils allaient prendre la fuite, lorsqu'un géant, apparemment leur chef, jaillit d'un fourré voisin, et saisissant Eika par le bras, il s'écria :

— Jeune homme, si tu continues à combattre, voilà ce qui va arriver. Il mit la pointe de son sabre contre la poitrine de Eika.

Yorihira s'arrêta :

— Un moment ! Ne sois pas si pressé ! cria-t-il. Cette dame est ma femme, que j'ai gagnée en sacrifiant mon rang et mon fief. Je ne fais plus de résistance.

Il jeta son sabre et demeura sans un geste. Une sueur froide mouillait son corps ; une angoisse assombrissait son front.

— C'est ainsi ? reprit le chef, faisant un signe de tête pacifique. Au premier coup d'œil, j'ai reconnu que vous étiez un homme au-dessus de l'ordinaire. Moi-même d'ailleurs, je ne suis pas un simple bandit. Celui que vous voyez devant vous n'est rien moins que le rebelle fameux à travers tout le Japon : Shôgountarô-Yoshikado, fils de Hei-Shinnô-Masakado. Toutes ces années, je me suis creusé la tête en me demandant où je découvrirais un héros comme vous, et comment le gagner à ma cause. Je ne puis qu'admirer votre courage et votre adresse au maniement du sabre. Je vous supplie de vous joindre à moi. Si vous refusez, je vais tuer votre femme. Sa vie dépend de votre réponse. Réfléchissez avant de parler.

— Yorihira stupéfié de la soudaine tournure des événements demeura un moment silencieux.

— Pas de chance ! reprit-il, en grinçant des dents avec rage. Es-tu vraiment Yoshikado le rebelle ? Je suis moi, Yorihira, troisième fils de Minamoto-no-Mitsounaka. Cette dame est Mademoiselle Eika, fille aînée du premier ministre, le Seigneur Eboumi. Tout d'abord, elle était la fiancée promise à mon frère Yorinobou. Mais, par le caprice du destin, elle fut unie à moi et nous fuyons maintenant ensemble. C'était mon intention de vous exterminer, et, par cet acte, de gagner le pardon de mon frère et du Shogoun. Hélas ! voilà donc mes espérances ruinées et voilà dans quelle situation inextricable je me trouve. Mon destin est donc inéluctable ! Que faire ? Comme la mauvaise chance s'acharne sur moi !

— Yorihira Sama, s'écria la damoiselle Eika, prends courage. Comment garderais-tu l'honneur qui est la règle d'un chevalier si, pour l'amour d'une femme, tu embrassais la cause d'un traître? Si ton amour pour moi est un véritable amour, laisse-moi immoler et couvre-toi d'honneur en tuant cet individu. Telle est ma prière.

Elle éclata en sanglots. Yoshikado lui mit la main sur la bouche.

— Acceptez-vous de vous joindre à moi Yorihira, demanda-t-il, ou bien dois-je tuer cette femme ? Donnez-moi vite votre réponse : c'est oui ou non. Répondez sur-le-champ.

— Je me joins à vous, répliqua Yorihira résolument, dussé-je donc porter la flétrissure de rebelle et voir toute ma vie ruinée, car je ne saurais souffrir que l'objet de mon amour soit immolé pour sauver ma réputation. Ce serait m'abaisser que de trouver des excuses à une façon d'agir aussi égoïste. J'accepte de déserter ma place parmi les miens et de partager votre destin. Je suis votre ami, Yoshikado.

Rempli de joie à cette réponse, le chef rebelle relâcha la damoiselle Eika.

— Bien parlé, Yorihira. Je te remercie de ton consentement, rapide et cordial. Je connais fort bien la noblesse de ta

lignée; quant à moi, je suis le descendant du prince Kazourawara, fils de l'Empereur Kwammou, et cette circonstance suffit à te faire voir qu'il n'est que raisonnable que j'aspire au trône. On ne pourra donc pas dire que tu commettes un crime en m'aidant à la réalisation de mes ambitions. Faisons donc ensemble une libation.

Sur ces mots, il s'approcha du bœuf, lui entailla légèrement l'oreille avec son poignard et recueillit le sang dans une coupe à laquelle ils burent chacun à leur tour. Le toast porté et rendu, Eika pleura amèrement.

Kidômarou, l'éclaireur de Yoshikado, reparut soudain.

— Seigneur, dit-il essoufflé, permettez-moi de vous dire que Minamoto-no-Yorinobou, qui est en train de visiter le Temple du mont Kourama, va passer par cette route pour s'en retourner.

— Excellentes nouvelles ! s'écria Yoshikado, dansant de joie. Voilà donc une occasion de venger la mort de ma sœur Kotchô. Nous le tuerons pour l'offrir en victime expiatoire au dieu de la guerre. Mais, Yorihira, oseras-tu m'aider à tuer ton frère ?

— Pourquoi une telle question après notre pacte ? Laisse-moi, pour preuve de ma sincérité, lui donner le premier coup.

— J'éprouve satisfaction à t'entendre. Toi, Kidômarou, tu vas tuer ce bœuf et te cacher dans son ventre. Tu resteras sans bouger de façon que Yorinobou puisse le prendre pour un bœuf mort de faim. Quand il s'en sera approché, tu te saisiras de lui par surprise.

Kidômarou se mit en demeure d'obéir, pendant que Yoshikado, accompagné par Yorihira, alla s'embusquer derrière un monticule.

A ce moment, parut Yorinobou, à cheval et accompagné d'une trentaine de guerriers, marchant en lente procession. Tandis qu'il avançait, secouant à chaque instant les flocons

de neige tombés sur ses manches, il récitait un poème sur la beauté que possède toujours la neige. Soudain, de la bride, il arrêta son cheval.

— Regarde, Wanatabé-no-Tsouna : on aperçoit là-bas quelque chose de bizarre. Je suis sûr d'avoir vu le ventre de ce bœuf bouger, ou bien est-ce une illusion de mon imagination ?

— Très étrange, mon Seigneur. Une chose si singulière, il vaut toujours mieux ne pas la laisser inexpliquée.

Sur ces mots, il fixa une flèche à son arc, banda la corde à fond et tira la flèche. Le trait creva la carcasse, mais, avant qu'il fût retombé en sifflant, Kidomarou s'était dégagé. Il se prépara à provoquer Yorinobou au combat. Sur ces entrefaites, Tsouna le saisit, le mit sous son pied et lui trancha la tête. Un coup de sifflet retentit alors au milieu des collines, et immédiatement, plus de trois cents hommes armés, commandés par Yoshikado, sortirent de leurs cachettes. Le cri de guerre fut poussé et tous se précipitèrent sur Yorinobou et sa suite. Un violent combat s'ensuivit, qui se termina par une défaite écrasante des rebelles : presque tous moururent en combattant, teignant de leur sang la neige qui devint écarlate. Quant à Yorinobou, il se lança à cheval à la recherche du chef rebelle, qui avait fui la mêlée. Tsouna se disposait à suivre son Seigneur, quand Yorihira, sortant en courant de dessous un sapin que le poids de la neige avait courbé, lui barra la route.

— Tsouna, toi et moi, nous ne sommes pas des étrangers l'un pour l'autre. Aujourd'hui, certains motifs m'ont amené à faire de la cause de Yoshikado ma propre cause. Ne fais pas un mouvement.

Il attaqua Tsouna. Le héros étonné, réfléchissant que cet homme avait été naguère son seigneur et maître, se contenta de rester sur la défensive. A la fin pourtant, profitant d'une occasion pour déjouer les coups de Yorihira, il se rendit

maître de lui, le cloua sur le sol, lui attacha les mains derrière le dos. La damoiselle Eika accourut.

— Quoi ! déjà ligoté ? s'écria-t-elle en sanglotant. Oh ! Tsouna Dono, la trahison de Yorihira doit être entièrement mise à ma charge, et vous agirez bien, par conséquent, en me tuant à sa place. Est-ce que l'honneur d'un guerrier n'est pas en péril s'il enchaîne son ancien maître ?

Ce fut à ce moment que Mita-no-Jirô-Tomozouna, frère de lait de Yorihira, et qui, habillé comme un voyageur, était parti à la recherche du couple en fuite, fit son apparition; étonné de ce qu'il vit, il intervint en ces termes :

— Quoi ! Tsouna, rugit-il, es-tu fou ? Quel fait monstrueux de ligoter ton Seigneur ! Le Seigneur Yorinobou a, en effet, aimé la damoiselle Eika, mais elle n'est jamais devenue sa femme. Le Seigneur Yorihira ne peut, en conséquence, être déclaré coupable d'adultère en s'enfuyant avec elle. Lâche immédiatement sa Seigneurie. Et Tomozouna essaya de lui faire lâcher prise.

— Tu te presses trop, camarade, dit-il en le repoussant : c'est le Seigneur Yorihira qui est devenu fou et non pas moi. Le Seigneur Yorihira, ayant jugé bon de s'allier avec Yoshikado, a été assez infâme pour attaquer le Seigneur Yorinobou, tandis que celui-ci s'en revenait du mont Kourama, et le résultat a été le violent combat qui vient de prendre fin. Le seigneur Yorihira est, sans aucun doute, le lieutenant du rebelle en chef, il est donc juste qu'il soit ligoté, et par moi. Vous ai-je donné mes raisons d'avancer qu'il est fou ?

Tomozouna étonné, étreignit alors Yorihira, en disant :

— Est-ce vrai ? Quelle pitié ! Quelle honte ! Qui vous a amené à agir ainsi ?

Cependant, Yorinobou, qui n'avait pu joindre son principal ennemi, s'en revenait.

— Tomozouna, dit-il sévèrement, vous aussi vous êtes rebelle, du moment que vous vous associez à la douleur de Yorihira, convaincu de trahison.

— Rebelle ! Titre cruel ! répondit Tomozouna. Cela me peine de penser que moi, frère de lait de cet homme et son défenseur, je n'ai rien su de sa fuite, de son alliance avec les rebelles et de sa capture. Je suis honteux d'être obligé d'avouer à quel point je me suis montré insouçiant et mal avisé. C'est certainement mon devoir formel de lui demander à présent comment il s'est trouvé dans une situation qui ait pu le conduire à un tel crime. Je demande donc à Votre Seigneurie cette faveur de placer Yorihira sous ma garde, jusqu'à ce que j'aie pu connaître le motif de son crime épouvantable.

Il se prosterna. Yorihira, sans un mot, le fit se mettre à l'écart et, s'avançant près de Yorinobou et de Tsouna, il inclina la tête en avant comme pour indiquer qu'il attendait son exécution. Yorinobou ne voulut pas faire la moindre attention à ce geste.

— Tomozouna, dit-il, mon frère s'est rendu coupable d'un crime si terrible qu'il ne devrait pas lui être permis de respirer une minute de plus en ce monde. Ébranlé pourtant par votre prière, je lui accorde un délai. D'autre part, si le bruit se répandait que j'ai tué mon frère parce que je lui gardais rancune de m'avoir volé ma fiancée, cela me causerait un tort grave à la face du monde. Votre mère, d'ailleurs, est la tante de Tsouna, et vous êtes un homme grave et sérieux. Je remets donc Yorihira et la damoiselle Eika entre vos mains. Faites bonne garde autour d'eux et attendez les instructions du Shogoun.

Ayant ainsi parlé, Yorinobou et Tsouna avec leur suite se retirèrent. Tomosouna, muet de joie et de reconnaissance, suivit des yeux le général magnanime tandis qu'il s'éloignait.

III

Yorihira et la damoiselle Eika, prisonniers d'État aux mains de Tomazouna, passèrent plusieurs jours dans sa maison. Pen-

dant ce temps, une conférence tenue à la Cour Impériale décida, après mûres délibérations, que le noble accusé ne pouvait échapper au châtiment dû à la trahison. L'Empereur ordonna donc à Yorimitsou de faire exécuter celle des deux sentences, mort ou bannissement, qu'il jugerait la plus appropriée. Accablé de honte et de chagrin par le crime monstrueux de son parent, le Shogoun se décida finalement pour la peine capitale.

La même conférence décida que le Seigneur Eboumi devait être considéré comme responsable des relations de sa fille avec un traître, et il fut conclu qu'il serait déchu de son rang et exilé de la capitale avec sa femme. Le couple avait été traîné devant la Cour suprême siégeant dans le hall de la résidence du Shogoun ; c'est là que le verdict fut prononcé ; et les officiers de la garde s'étaient mis en devoir de dépouiller l'ex-premier de sa coiffure officielle, quand Madame Eboumi intervint, et s'accrochant à leurs manches, dit en versant des larmes :

— Un moment, Messieurs. Je ne me permettrai pas de considérer la sentence comme non raisonnable ; mais je dois dire toute la vérité : Mademoiselle Eika n'est pas la fille du premier ministre. Elle est la fille de mon premier mari, et je l'ai amenée dans la maison de mon mari actuel quand elle n'avait que cinq ans. Le Seigneur Eboumi lui est totalement étranger, et moi seule suis responsable de sa mauvaise conduite. Je vous supplie donc de m'infliger n'importe quelle punition méritée que vous jugerez convenable. Puisse la déclaration que je viens de faire plaider pour que tout châtiment lui soit épargné.

— Trêve à ces vaines paroles ! interrompit le seigneur Eboumi. Si Mademoiselle Eika et moi ne sommes pas unis par les liens du sang, en tout cas, pendant de longues années, elle m'a appelé « mon père » et je l'ai appelée « ma fille ». Supposons qu'au lieu de se conduire comme elle l'a fait, elle soit devenue la femme du Seigneur Yorinobou : aurais-je alors hésité à la reconnaître pour ma fille ? Tous les trois, mari et femme,

parents et enfants, nous sommes en droit de mettre en commun nos joies et nos peines. Que vous me traitiez, fût-ce par bonté et amour, comme un étranger, et je m'en sentirai offensé.

A ces reproches, la noble dame ne trouva rien à répondre, mais elle continua à pleurer amèrement. Les officiers étaient émus, mais ils n'en furent pas moins dans l'obligation de l'informer aussi doucement qu'ils le purent qu'il était impossible de désobéir à l'ordre Impérial. Alors, ils dépouillèrent son noble époux de sa coiffure et de sa robe. Des soldats armés conduisirent l'ex-Seigneur Eboumi et son épouse au delà de la porte.

Il n'y avait pas longtemps que cette scène touchante était terminée quand un vieux guerrier, aux cheveux blancs comme la neige, portant des sabres aux fourreaux rouges, et entièrement habillé à la mode ancienne, s'arrêta devant le porche.

— Mon nom est Sasamé, dit-il au portier. Je suis venu pour présenter en personne une pétition au Seigneur Yorimitsou.

Sans ajouter un mot, il entra et gravit les marches conduisant à la grande salle. Le portier et les samouraï de service furent scandalisés de cette intrusion.

— Hé! vous, vieux malappris, s'écrièrent les samouraï, un moment ! Que votre affaire soit publique ou privée, vous ne pouvez pas entrer ici sans notre permission. Avant de demander une audience à notre Seigneur, vous devez nous informer de l'objet de votre visite.

— Vous êtes fous! répliqua le vieillard avec un grand éclat de rire. Mon affaire est une question de vie ou de mort et d'ordre public, et je ne peux pas en informer des gens tels que vous. Il y a nécessité impérieuse que je parle au Seigneur Yorimitsou en personne. Laissez-moi entrer.

Son parler était rude. Sa voix était si haute qu'elle se répercutait à travers les salles. Les samouraï se mirent en devoir de l'expulser.

— C'est un fou assurément. Qu'on le mette dehors !

A peine eurent-ils prononcé ces mots que des soldats armés se précipitèrent et entourèrent le vieillard. Il promena sur eux un regard ironique.

— Voilà, pour vous, à coup sûr, n'est-ce pas, un terrible ouvrage, remarqua-t-il avec sarcasme. Tout ce bruit à cause d'un vieillard qui ne vaut pas une sauterelle. Par ma foi, je voudrais bien savoir ce que vous feriez si vous aviez affaire à un adversaire jeune et robuste ? Supposez-vous qu'un vieux bonhomme comme moi, pauvre paire de tibias ambulants, viendrait vous ennuyer d'une visite s'il avait peur des gourdins et des piques ? Allez ! frappez-moi, blessez-moi, si vous croyez que cela vous rapportera de la gloire.

— Sûrement, c'est l'espion du rebelle Yoshikado venu ici pour assassiner notre maître. Qu'on en finisse avec lui.

Ils allaient lui porter des coups quand on annonça à voix haute que le Shogoun s'approchait. Yorimitsou suivi, de ses pages, apparut.

— Ainsi, votre nom est Sasamé, n'est-ce pas ? dit-il d'un air méditatif. C'est un nom que je n'ai jamais entendu prononcer, celui d'un homme que je ne connais pas... Peu importe. D'après votre façon si brave de demander à me voir en personne, je conclus que vous avez une affaire vraiment importante à me communiquer. Parlez sans hésitation.

Le vieillard se prosterna. Son ton fut respectueux.

— Je remercie Votre Seigneurie de la grande condescendance qu'elle met à m'accorder une audience. Pardonnez-moi mon audace si je déclare trouver étrange que vous, — assez indulgent pourtant pour passer outre à l'incorrection de ma conduite, — vous ne vous donniez pas plus de peine pour sauver de la mort votre propre frère, le Seigneur Yorihira. La jeunesse est prompte à l'erreur. Si vous usez de l'épée avec vos parents chaque fois qu'ils se trompent, vous les aurez bientôt tous exterminés. Le Seigneur Yorihira, étant le dernier

né, était l'enfant chéri de sa mère. Si donc vous souffrez, qu'il meure, non seulement vous causerez une grande douleur aux mânes de votre mère, mais vous deviendrez encore par là un fils dénaturé. Et comment un fils dénaturé espérerait-il gouverner l'Empire avec succès ? Je supplie donc Votre Seigneurie de sauver le Seigneur Yorihira de la peine capitale et d'attendre son repentir. J'espère que vous vous souviendrez de la promesse que vous m'avez faite jadis, d'accueillir, favorablement toute requête que je vous pourrais adresser au cours de mon existence.

— La défection de Yorihira, repartit Yorimitsou, non sans un regard de surprise, est un crime épouvantable. Dans un cas comme celui-ci, il ne saurait plus y avoir de place pour aucune affection personnelle. Je voudrais que vous compreniez bien ceci : que, même les parents de la damoiselle Eika, son amante, viennent d'être exilés par ordre impérial. Comment, dès lors, le coupable en personne pourrait-il échapper au châtiment ? Quant à la promesse dont vous parlez, je m'en souviens. Mais, c'est à la tante de Wanatabé-no-Tsouna, nourrice de Yorihira, que je l'avais faite, en reconnaissance du grand service qu'elle m'avait rendu en élevant pour moi le héros Tsouna. Je lui ai fait cette promesse à elle et à personne d'autre, et je n'ai point d'engagement vis-à-vis d'un vieillard de votre nom. Retirez-vous donc.

— Vraiment, Votre Seigneurie se rappelle sa promesse ? Alors je vais vous révéler mon identité : la personne que vous voyez devant vous n'est, sous un déguisement, pas autre chose que la propre tante de Tsouna. Je ne sais pas si la façon dont nous avons été traités était due au fait que Votre Seigneurie se rappelait la promesse en question, toujours est-il que, mon fils Tomozouna et moi, quand nous avons dernièrement insisté pour obtenir une audience, en vue de présenter ma requête à Votre Seigneurie, nous nous sommes vus chaque fois éconduits. Ma déception a été si vive qu'elle m'a amenée

à user de cette ruse. J'ai tellement changé depuis la dernière fois que vous m'avez vue que vous avez de la peine à me reconnaître aujourd'hui, et j'en ai profité pour prendre un déguisement d'homme afin d'obtenir une audience. Je vous prie de me pardonner cette supercherie et mon impolitesse. Permettez-moi de vous donner la preuve que je suis bien la tante de Tsouna.

En disant ces mots, la vieille femme se dépouilla de la partie supérieure de ses vêtements et, à la grande surprise de Yorimitsou, celui-ci put constater l'évidente véracité de ses dires.

La femme du Shogoun qui, pendant tout ce temps, avait suivi la scène à travers les fentes de la cloison, se hâta d'entrer, accompagnée d'une demoiselle d'honneur. Elle prit la vieille femme par la main :

— Je suis enchantée de vous voir, tante de Tsouna. J'apprécie hautement vos efforts généreux en faveur de mon beau-frère ; mais il ne faut pas perdre de vue que Yorihira est, en toute justice, considéré comme traître puisqu'il s'est joint aux forces des rebelles. D'autre part, c'est précisément parce qu'il est le frère de mon mari par le sang, qu'il est devenu impossible de lui pardonner. Moi aussi, j'ai intercédé pour lui ; mais je n'ai reçu qu'un sévère refus de mon Seigneur, qui a insisté sur ce fait que le pardon de Yorihira serait la fin de toute justice. J'ai donc cessé de l'importuner, et tout ce que je puis espérer c'est que, suivant mon exemple, vous allez retourner chez vous.

Sur ces mots, aidée par la demoiselle d'honneur, elle rajusta les vêtements de la vieille femme et lui donna sur l'épaule une caresse amicale. La tante de Tsouna, malgré tout, n'était pas apaisée ; elle se traîna donc aux genoux de Yorimitsou, et parla avec véhémence :

— Vous avez un cœur de pierre, Seigneur. Voulez-vou manquer à votre parole pour l'amour d'une justice stérile ? C'est bien, je n'implorerai donc plus. Quand je vois qu'on

a été jusqu'à bannir le propre père adoptif de Mademoiselle Eika à cause du Seigneur Yorihira, tout ce que j'en peux conclure c'est que sa vieille nourrice, dont on peut bien dire qu'elle est sa mère, comme on peut dire de Tomozouna qu'il est son frère de lait, tout ce que j'en peùx conclure, dis-je, c'est que, tous les deux, nous méritons largement la peine capitale. Je vous fais cette prière. Tuez-moi et que ma tête soit exposée afin que le public puisse se rendre pleinement compte de la justice et de l'impartialité de votre administration.

— Nobles paroles, femme, reprit Yorimitsou, saisi d'admiration. Ton courage et ta fidélité sont vraiment dignes d'une femme qui est la tante de Tsouna. Eu égard donc à ma promesse, et en reconnaissance de ton courage et de ta fidélité, je veux placer Yorihira, qui devait être exécuté demain, en ta charge pour une semaine. Si, pendant cet intervalle, et grâce à tes conseils, il montre des signes certains de repentir, je demanderai au Trône qu'il soit pardonné. Mais s'il ne se montre pas repentant, j'enverrai des officiers qui, sans rémission, exécuteront le verdict, au chant du coq, le quatrième jour du mois prochain, date où la semaine expirera. Vous me comprenez ?

A ces mots, la vieille femme éclata en sanglots de gratitude, et, après avoir assuré le Shogoun et son épouse qu'elle ferait l'impossible en la circonstance, elle partit toute rassérénée.

Jour et nuit, la tante de Tsouna adressait des remontrances pressantes à Yorihira, l'adjurant de se repentir et d'obtenir le pardon du Shogoun; mais c'était en vain. Le héros entêté ne disait pas un mot et restait sourd à ses supplications. Avec douleur et angoisse, elle voyait la semaine fatale approcher rapidement de sa fin. Le rideau de la nuit tomba sur le dernier jour. Sa patience fut alors à bout. Elle alla chercher un arc, souvenir auquel elle attachait grand prix, l'arc même avec

lequel feu le père de Yorihira avait combattu contre les rebelles, et s'en servit pour fustiger Yorihira.

— Cet arc, Seigneur Yorihira, dit-elle en larmes, est l'âme même de votre père mort, le Seigneur Mitsounaka. Vous ferez bien de le considérer comme la verge du châtiment. Écoutez, si vous avez des oreilles ; regardez, si vous avez des yeux. Il est assez juste et naturel qu'après avoir été assez fou pour vous faire traître par respect d'un engagement ridicule, vous vous montriez insensible aux peines des autres. Hélas ! c'est uniquement à cause de vous que le Seigneur Eboumi et sa femme ont été exilés par ordre impérial, et que leur fille, la damoiselle Eika, a manqué à ses devoirs envers eux. Et pourtant, de tout cela, vous n'avez nul repentir. Tout ce que j'en puis conclure, c'est que vous gardez rancune à vos frères, parce que vous n'avez pas été nommé héritier du Shogounat. Votre âme est tortueuse. Eh bien ! il faut qu'à la place de votre père, je vous donne une correction jusqu'à ce que l'esprit de malice soit sorti de vous.

Cela dit, elle leva l'arc encore une fois, mais Yorihira lui saisit le bras, et, avec un regard mélancolique, il dit :

— Chère nourrice, le châtiment que vous me dispensez par le moyen de l'arc de mon père me fait une peine douloureuse, et je suis obligé de vous ouvrir mon cœur. Ne croyez pas que je sois incapable de distinguer le bien du mal, mais vous devez savoir que ni le bouton qui a été grillé, ni la fleur tombée ne retournent à la branche où ils étaient nés. Qu'importe que ma vie soit épargnée ? Comment affronterais-je la censure du public et le mépris de mes frères et de mes vassaux, moi qui ai ravi Mademoiselle Eika, destinée à être l'épouse de mon frère ? Il y a aussi une autre affaire qui est encore de plus grande mportance. Je dois vous faire savoir que moi, descendant de l'Empereur Seiwa, j'ai fait avec Yoshikado, descendant de l'Empereur Kwammou, une libation de sang de bœuf. Si je viole ce serment, et que je déserte maintenant sa cause,

comment les gens ne diraient-ils pas : « Quand sa bien-aimée a été faite prisonnière par le chef rebelle, Yorihira s'est bien gardé de se battre en duel avec lui ; mais, pour sauver cette femme de la mort, il n'a pas hésité à se joindre traîtreusement à l'insurgé. Un tel poltron est une honte pour la famille de Minamoto! » Admettez même que je pousse l'impudeur jusqu'à m'accommoder d'une telle réputation, il y a celle de mes frères qui serait compromise. Au contraire, il rejaillira sur eux de l'honneur si je fais dire aux gens : « Yorihira a tenu sa parole jusqu'à la mort. Il est digne de sa noble lignée. » Il arrive quelquefois qu'un guerrier puisse paraître s'écarter du chemin de la droiture, cependant qu'en réalité il ne fait rien de bas. L'or est le plus précieux des trésors; mais pour un homme qui se trouve à bout de forces et mourant de soif tout en haut d'une montagne, des milliers de pièces d'or ne valent pas un peu d'eau dans le creux de la main. De même, en été, de la simple toile est préférée à des tissus de brocart. Ainsi, il se trouve que mon intention est d'effacer un opprobre par un autre opprobre, et, par un crime, de me laver d'un autre crime. Je suis persuadé, chère nourrice, qu'il vous sera possible de comprendre mes sentiments et de sympathiser avec moi.

— Ma plus affectueuse sympathie, vous l'avez, Seigneur Yorihira, répondit la vieille femme, en jetant l'arc loin d'elle. Pourquoi avoir ainsi tardé à m'ouvrir votre cœur ? Combien j'ai été sotte et irréfléchie, moi qui, dans l'ignorance des intentions de mon Seigneur, l'ai frappé, et maltraité. Que ma langue se corrompe ! Que mes bras se rompent ! Je vous supplie de me pardonner, mon cher Seigneur !

Elle fondit en larmes, mais, après un moment, elle reprit :

— Je n'ai pas le temps de pleurer. Avant peu, les officiers seront ici. Je crains que nous ne soyons contraints de nous défendre contre eux dans cette maison même, et qu'aucun de nous n'ait l'espoir de survivre. Donnons-nous donc la joie

d'une fête d'adieu dans la chambre intérieure. Tomozouna, barrez la porte. Rentrez tous, vous autres.

Tout le monde rentra. Et, tandis que les réjouissances, accompagnées de chants pathétiques de la vieille femme et de danses, allaient leur train, la nuit s'acheva. A la fin, mêlés au crépitement d'une averse, on entendit sur la fenêtre une série de légers coups frappés à la porte d'entrée. Mademoiselle Eika ayant perçu ce bruit, se glissa dehors, et s'approcha de la porte de la clôture.

— Qui frappe à une heure si tardive de la nuit ? demanda-t-elle à voix basse.

— C'est toi, ma fille Eika, n'est-ce pas ? répondit une voix derrière la porte. Je voudrais te parler. Ouvre, je t'en prie.

Elle ne pouvait se tromper à la voix de sa mère. Le cœur de la jeune fille sauta dans sa poitrine.

— C'est vous, mère ? Nous avons été si longtemps séparées que je donnerais beaucoup pour avoir, ne fût-ce qu'une seconde, le spectacle de votre doux visage ; mais j'ai le chagrin de vous dire que la porte est étroitement barrée. Qu'est-ce qui peut vous avoir amenée ici à cette heure de la nuit ? La vie du Seigneur Yorihira doit finir au chant du coq. On m'a condamnée au même sort. Dans quelques instants, arriveront les troupes qui doivent procéder à son exécution. Imaginez quelles ont été ma surprise et ma douleur en apprenant que mon père et ma mère avaient été exilés tous les deux, et que la noble maison d'Eboumi était en ruines, — tout cela par ma faute. Mon iniquité est trop grande pour que je puisse espérer le pardon. Les derniers moments approchent. Si vous vous attardez encore ici, vous courrez certainement du danger vous aussi. Dépêchez-vous de partir, chère maman.

Elle s'appuya au mur et sanglota amèrement.

— Infortuné Seigneur Eboumi, dit la vieille femme, je ne sais comment m'excuser auprès de lui ; ma mort même ne saurait expier tes déplorables agissements. Tu peux imaginer

ce que je ressens. Mais, maintenant que la vie du Seigneur Yorihira approche de sa fin, il importe peu qu'il meure d'une main ou d'une autre. Je suis venue ici, cette nuit, mandataire du Seigneur Eboumi, pour prendre moi-même sa tête, avant que l'exécution ait eu lieu. S'il est donné à mon mari de pouvoir présenter la tête de Yorihira au trône, je suis sûre qu'il sera pardonné et rétabli dans la jouissance de son rang et de ses fonctions. Je sens toute la cruauté de la requête que je t'adresse, mais je te prie de me faire entrer dans la maison, pour que je puisse accomplir le meurtre de Yorihira. Je sais que tu aimes ton mari aussi tendrement que j'aime le mien ; mais si tu souffres que j'immole ton mari, tu pourras du moins remplir tes devoirs envers ton père adoptif. Allons, ma fille, guide-moi à l'intérieur ; ou bien en serai-je réduite à essayer d'entrer toute seule et à courir ainsi à un échec certain ? Si je me vois dans l'impossibilité d'accomplir ma mission, je ne rentrerai pas à la maison, mais je me tuerai à cette place même. Il se fait tard ; donne-moi une prompte réponse : oui ou non ! vite ! vite !

Pour appuyer l'urgence de sa requête, elle fit aller et venir son poignard dans le fourreau, de façon que la garde sonnât contre l'orifice de la gaine ; mais elle ne reçut point de réponse de Eika qui s'était presque évanouie.

— Allons ma fille, réponds vite ! Dois-je essayer d'entrer de force sans ton aide, ou bien vais-je me tuer là sur place ? Il ne reste plus un moment pour réfléchir. Dépêche-toi vite !

Eika se tordait d'angoisse. Si elle laissait sa mère immoler son mari, elle était une mauvaise épouse. Si elle désobéissait à sa mère, elle se trouverait manquer deux fois à ses devoirs envers ses parents. A la fin, elle prit une résolution héroïque qu'elle jugea capable de la tirer de cette situation difficile.

— Je consens bien volontiers à ce que vous me demandez, mère, dit-elle en se forçant à rire. Par bonheur, mon mari a tellement bu à la fête d'adieu que nous avons donnée cette

nuit, qu'il est ivre-mort. Il est profondément endormi dans la pièce de devant, près du porche. Pendant sa longue réclusion, il a laissé pousser ses cheveux et ils sont devenus si longs qu'ils tombent sur ses épaules. Quand le moment viendra, j'éteindrai la lumière dans sa chambre. Sitôt ce signal donné, glissez-vous dans la pièce et lorsque vous aurez senti ses longs cheveux avec votre main, frappez-le. De cette façon, vous ne pouvez manquer de le tuer.

Elle eut à peine fini, que sa mère reprit :

— Je suis satisfaite, ma fille. Je te serai reconnaissante toute ma vie. Je vais immédiatement me glisser dans la maison.

— Pas ainsi. Pas encore. S'il arrivait quelque chose au seigneur Yorihira avant le chant du coq, Tomozouna et sa mère, qui en ont la charge, s'exposeraient à un blâme grave. Ne soyez pas si impatiente. Attendez mon signal, je vous prie. Adieu, mère !

Elle rentra en hâte dans sa chambre et, prenant un rasoir dans son nécessaire de toilette, elle raccourcit ses cheveux noirs de jais, de façon qu'ils lui arrivassent à peine aux épaules. Puis elle alla dans la chambre de devant et s'agenouilla en larmes.

Au dehors, Madame Eboumi, les yeux fixés sur le levant, attendait le chant du coq en faisant appel à toute la patience dont elle était capable. Il n'y avait pas longtemps qu'elle attendait quand se firent entendre dans le lointain des hennissements de chevaux et le bruit des sabots d'un peloton en marche. Bientôt, apparurent de grandes lanternes en papier, portées au bout de perches, et qui brillaient comme des étoiles. En arrière, suivait un groupe d'environ cinquante guerriers à cheval. Tressaillant, Madame Eboumi enleva immédiatement son chapeau et son manteau, et, se hissant à grand'peine sur le mur, elle se traîna le long du toit de la grande porte, où elle se tapit en osant à peine respirer. Pendant ce temps, la force

armée était arrivée devant la porte. Le chef Kintoki, en grand uniforme, descendit de cheval, s'approcha de la porte, et frappa :

— Holà ! vous autres ! cria-t-il d'une voix forte, mais avec courtoisie. Moi, Sakata-no-Kintoki, je viens comme messager de Son Excellence le Shogoun. Du moment que le seigneur Yorihira n'a pas, à cette heure, jugé bon d'envoyer ses excuses à Son Excellence, j'ai l'ordre formel de lui persuader de s'exécuter lui-même et de rapporter sa tête. C'est néanmoins ma prière ardente et mon espoir, que Sa Seigneurie veuille bien immédiatement se délier du serment qu'elle avait fait au chef rebelle et implorer le pardon de son honorable frère. C'est expressément pour cette raison que je suis arrivé avant le chant du coq. Tomozouna et, vous, la tante de Tomozouna, redoublez d'efforts et n'épargnez rien pour arriver à le convaincre et pour le décider à retourner en ma compagnie au palais de Son Excellence.

A ces mots, la dame, sur le toit, se trouva dans l'embarras le plus cruel. Il était clair qu'elle n'avait pas le droit d'accomplir son acte sanglant avant le chant du coq ; et cependant, différer, c'était anéantir son plan. Dans ces conjonctures désespérées, elle glissa son visage entre les branches d'un sapin déployées au-dessus de la porte, et par deux fois elle imita le chant du coq. Immédiatement, tous les coqs du village battirent des ailes et poussèrent des « cocoricos ». Profitant du tumulte et de l'agitation qui s'ensuivirent, elle put, sans être observée, sauter dans la cour et, trouvant à sa grande joie la lumière éteinte, elle entra à tâtons dans la maison.

Elle était à peine entrée, que les portes de papier se colorèrent de taches pourpres.

— Oh ! là, dit-elle, moi, Eboumi Tamenari, ai porté le premier coup à Minamoto-no-Yorihira, le plus grand allié du misérable rebelle Yoshikado.

— Quelle audace, quelle insulte, tonna Kintoki consterné !

Tante et cousin haïssables ! avoir ainsi toléré qu'une misérable femme appartenant à la cour noble entrât secrètement et couvrit de déshonneur le messager du Shogoun ! Attendez, je vais ouvrir la porte avec une clé à ma façon.

Il pesa de toutes ses forces sur la porte ; sous la poussée, les charnières craquèrent. Puis, d'un coup de pied, il fit sauter le verrou, et enfonça la porte qui s'ouvrit toute grande. Kintoki et ses sbires se précipitèrent à l'intérieur. La mère de Tomosouna sortit et ouvrit vivement les portes de papier de la chambre de devant. Quel spectacle ! entre Eika et sa mère stupéfiée, qui tenait à la main un poignard taché de sang, Tomozouna était étendu, tout sanglant, comprimant avec sa main une horrible blessure au cou.

Madame Eboumi était muette d'horreur et de chagrin. Tomozouna se traîna péniblement jusqu'à la véranda, et là, épuisé, il parla ainsi :

— Madame Eboumi, vous Kintoki, et vous ma mère, votre stupéfaction est naturelle. Si vous voulez savoir la vérité, je vais vous la dire : c'est moi qui me suis arrangé pour être frappé par Madame Eboumi. Dans le désir de tuer le seigneur Yorihira, pour obtenir le pardon impérial, cette femme héroïque a eu recours à l'aide de Mademoiselle Eika. Cette infortunée créature, Mademoiselle Eika, se trouva en face d'un dilemme si tragique, qu'elle résolut de mourir de la main de sa mère. Elle raccourcit ses cheveux et elle attendait dans les ténèbres le coup fatal, quand, voyant ce qui allait arriver et frappé de pitié et d'admiration pour cette jeune femme, je m'arrangeai pour recevoir le coup mortel à sa place. Madame Eboumi, vous n'avez qu'à présenter ma tête au Trône et je suis sûr que votre mari recevra son pardon, car je suis le principal vassal et le répondant du seigneur Yorihira. Il y a pourtant une autre fin pour laquelle...

— Quelle acte téméraire ! interrompit Yorihira, qui venait d'entrer à ce moment. Qu'il vous soit donné d'agir comme

mon substitut et de mourir à ma place, c'est à quoi il ne faut pas songer. En vérité, c'est en vain que vous vous serez donné la mort !

— Vous vous trompez, mon Seigneur, haleta Tomozouna, mon intention n'était nullement de périr à votre place. Mais qu'un guerrier, après avoir à maintes reprises, mais toujours en vain, fait des remontrances à son seigneur, se donne la mort, c'est simplement la coutume. Combien de fois ai-je fait des remontrances à Votre Seigneurie ! mais vous êtes toujours resté sourd à mes avis. C'est pour cette raison que j'ai eu recours à ce moyen désespéré. Si ma mort vous amenait enfin à abandonner le chemin de l'erreur, rien je crois, ne pourrait contribuer davantage au bonheur et à la prospérité de la famille Minamoto et au bien public. Alors vraiment je ne mourrais pas en vain. Mon Seigneur, vous, ma mère, vous ma cousine, et vous tous qui êtes présents, il faut, avant mon dernier soupir, que je vous raconte quelque chose. Vous vous rappelez dans quelles conditions, certain soir de février dernier, eut lieu la cérémonie du choix d'un héritier au Shogounat. Ce soir-là, incapable de résister aux charmes de Kotchô, je me suis permis, à la faveur de l'obscurité, de prendre des libertés avec elle ; il en résulta que, après avoir coupé une tresse de ma coiffure, elle éleva la voix pour signaler ensuite ma mauvaise conduite à l'attention de tous les assistants. La honte et le désespoir commandaient que je me donnasse la mort ; mais, dans sa clémence, le seigneur Yorihira ordonna à tous les samouraï présents de couper la tresse de leur coiffure. C'est ainsi qu'il me fut donné de ne pas être découvert et d'échapper à une mort ignominieuse. Plein de reconnaissance, je guettai une occasion de m'acquitter envers Sa Seigneurie. J'espérais qu'il marcherait contre les rebelles, et qu'il m'offrirait ainsi l'occasion de combattre pour lui. Hélas ! quel profond chagrin pour moi et quelle déception, quand je découvris qu'il était lui-même passé aux rebelles ! Kinkoti, je ne pourrai

pas mourir en paix, si Sa Seigneurie ne se repent pas de ses erreurs et ne fait pas ses excuses à son honorable frère. Car c'est cette pensée-là, et non une autre, qui est une torture pour moi à mes derniers moments. Oh ! ma mère, oh ! Kintoki, faites tout votre possible pour amener mon Seigneur au repentir, c'est la requête d'un mourant.

— Seigneur Yorihira, sanglota la vieille femme, votre cœur est donc de pierre ! Pendant que mon fils respire encore, qu'il entende ces quelques syllabes : « Je me repens », sortir de vos lèvres ! Ce sera un *requiem* plus bienfaisant pour lui que les prières d'un millier de prêtres.

Yorihira, malgré son obstination, ne put résister plus longtemps. Il éclata en sanglots, et, saisissant la main tachée de sang de Tomozouna, il dit avec un accent pathétique :

— Mille fois pardon, cher Tomozouna. Je regrette de tout cœur que mon obstination soit cause de la mort d'un vassal aussi brave et aussi fidèle. Ici, je déclare solennellement, par Shô-Hatchiman, que j'annule absolument et entièrement mon pacte avec Yoshikado ; et je demande humblement pardon à mes frères. Tomozouna, que ton âme soit en paix ! Tu n'es pas mort en vain. Je te suis infiniment reconnaissant, cher Tomozouna.

— Je vous remercie Seigneur. Maintenant, je ne regrette plus rien. Je peux mourir en paix et dans la joie. Venez, Kintoki, je vous prie de me décapiter.

— Ah ! non, s'écria Kintoki au cœur de lion. Je ne saurais décapiter un samouraï aussi brave, aussi sympathique et aussi loyal. Vous, ma tante, décapitez-le.

— Pas cela ! Aussi bien n'ai-je besoin de l'aide de personne. Le guerrier mourant exhala un « Namou » et, fixant sa mère d'un œil souriant, il se décapita avec son propre sabre, à la plus grande horreur et pour le plus grand chagrin de ceux qui étaient présents. La vieille femme prit la tête sanglante et la couvrit de caresses.

— Mon cher fils, te voici donc à cette heure de nouveau porté dans mes bras, et pour la première fois depuis qu'à l'âge de cinq ans tu fus sevré. Elle appliqua la tête contre son visage et contre son sein et pleura des larmes amères.

IV

Kintoki fit au Shogoun Yorimitsou un rapport détaillé sur le suicide du loyal Tomozouna, sur la conduite héroïque de Madame Eboumi, et, par-dessus tout, sur les excuses et le repentir si sincères du Seigneur Yorihira : le Shogoun en fut si profondément ému, qu'il obtint immédiatement de l'Empereur l'autorisation de surseoir à l'exécution de Yorihira et de rendre au Seigneur Eboumi son rang et ses fonctions. Yorimitsou se rendit au siège officiel du Gouvernement ; et il y manda Yorihira et Eboumi. Grandes furent leur joie et leur gratitude quand ceux-ci apprirent que le pardon de l'Empereur avait été étendu jusqu'à eux. Les congratulations réciproques qui s'ensuivirent eurent leur couronnement quand, au milieu même des réjouissances, la nouvelle arriva que le grand rebelle Yoshikado avait été capturé et qu'il se trouvait présentement dans la cour du palais. L'heureux Shogoun, accompagné de son frère et du Seigneur Eboumi, vint sur la véranda pour voir le prisonnier qui, les mains liées, était à genoux, gardé par ses vainqueurs, Souétakè et Sadamitsou, deux des « Quatre Plus Grands » du Shogoun. Yorimitsou loua hautement l'exploit de ses braves vassaux et fit remarquer à tous ceux qui étaient présents que, de temps immémorial, les traîtres de cette sorte n'avaient jamais manqué d'avoir finalement le sort du prisonnier qui était là sous leurs yeux. Il ajouta comme conclusion :

— Ce criminel endurci, ayant défié l'autorité Impériale

comme son père l'avait fait avant lui, sera exécuté à son heure. En attendant, qu'on le jette en prison.

Yorihira prit alors la parole :

— Maintenant que j'ai brisé les liens qui m'attachaient à Yoshikado et que je suis moi-même gracieusement pardonné, il me serait facile de châtier le prisonnier séance tenante. Mais, ayant un dessein particulier, je vous supplie de le confier un moment à ma garde.

Cette requête ayant été immédiatement accordée à Yorihira, il descendit vers le prisonnier auquel il parla sur un ton débonnaire.

Eu égard au pacte que j'avais fait avec vous, et en considération de ce que vous avez épargné la vie de Mademoiselle Eika, je vous fais quartier et vous donne la liberté. A partir de maintenant, nous sommes ennemis : à vous de veiller sur votre tête, jusqu'à ce que vienne l'heure où mon sabre la tranchera sur le champ de bataille. Ainsi, allez-vous-en, Yoshikado. Cela dit, il coupa les cordes qui ligotaient le prisonnier.

— Guerrier plein d'honneur vraiment ! s'écria Yoshikado avec un sourire. Je suis en admiration devant votre bonne foi et votre générosité. J'incline à penser que nous ne serons pas longtemps à nous rencontrer sur le champ de bataille. Adieu Yorihira !

Il allait partir quand le Shogoun lui ordonna de s'arrêter un moment.

— Vous êtes un scélérat endurci d'avoir bravé l'autorité royale. Mais, que vous rendiez un hommage spécial aux mânes de votre père, on ne peut que l'admirer. Je veux vous offrir un présent d'adieu.

Il exhiba alors le pavillon avec les armoiries du coursier enchaîné.

— Ceci est le pavillon de votre père, sans aucune utilité pour la famille Minamoto. Pour vous, au contraire, Yoshikado, c'est le dieu des armées. Je vous le rends !

En disant ces mots, il jeta le pavillon sur le sol. Yoshikado le ramassa avec respect et reconnaissance.

— Je vous remercie pour ce don précieux. Je ne manquerai pas de m'acquitter de cette faveur le sabre à la main. Sachez que, d'ici peu, je lèverai une armée dans les monts Katsougari et capturerai Yorihira. Mais, même si je rends son corps à la famille Minamoto, sa tête restera à jamais avec moi, comme mon alliée.

Il dit adieu aux frères Minamoto et s'éloigna à grands pas.

Jour et nuit, les rêves de Iyo-no-Naïshi, femme de Yorinobou, étaient hantés par le spectre de Kotchô. Elle était lentement consumée d'une telle langueur que les distractions variées imaginées par les épouses des « Quatre Plus Grands » en arrivèrent à leur tour à n'avoir plus d'effet, et que le médecin se sentit obligé d'avouer que le cas dépassait ses pouvoirs. Les femmes des « Quatre Plus Grands » ne cessaient pas cependant de se mettre l'esprit à la torture ; et, enfin, elles eurent l'idée d'un expédient heureux. C'était la coutume d'allumer un grand feu de joie sur le mont Higashiyama, la nuit du seizième jour de juillet. Le feu de joie était toujours disposé de façon à présenter la forme du caractère chinois, qui eignifie « grand » et qui ressemble à une croix. Le but de ce feu de joie spécial était que sa lumière parvînt à guider les âmes égarées dans les Enfers et à les remettre dans le bon chemin. On décida d'allumer un feu de joie semblable sur la colline artificielle du jardin, devant les appartements de la noble malade. Ainsi, on lui offrirait une consolation et, en même temps, on apaiserait l'esprit de Kotchô ; de cette manière, on rendrait la santé à l'épouse du Shogoun. On pratiqua dans le flanc de la colline une excavation, ayant la forme de ce caractère chinois particulier, et on remplit la cavité avec une grande quantité de bois. A la tombée de la nuit, les femmes, une torche

à la main, mirent le feu au bois. Le brasier allumé ainsi était si brillant qu'on eut cru se trouver en plein midi. Le feu, illuminant les rochers, les arbres et les fleurs, donnait à toute la scène un aspect d'une beauté indescriptible. La dame en fut extasiée, et un peu de rose revint soudain à ses joues. Pendant ce temps, les femmes priaient pour la paix de l'âme de Kotchô. Puis, après quelques heures de conversation enjouée avec leur maîtresse, elles se retirèrent.

La voie lactée avait pâli, l'aube approchait, et le feu de joie était presque mort, quand, des cendres encore rouges, s'élança une boule de feu brillante qui retomba aussitôt sur le sol. Du cœur de la boule émergea doucement le spectre de Kotchô ; il flotta sans effort comme un nuage poussé par le vent, s'avança vers la chambre à coucher de la dame, et frappa violemment aux portes de papier. La dame s'éveilla.

— C'est étrange ! murmura-t-elle. Qui est là ?

— Je suis une jeune fille du service de Sa Majesté l'ex-Empereur. Le bruit de votre maladie est parvenu jusqu'à ses oreilles, et Sa Majesté vous fait tenir plusieurs remèdes japonais et chinois de toute première efficacité. Je vous les apporte. Prenez-les, Madame.

Non sans se demander avec une certaine appréhension comment il se faisait qu'une messagère vînt à une heure aussi étrange, Naïshi ouvrit la porte. Saisie d'horreur en se trouvant en présence de la silhouette même qui, si souvent, avait hanté ses rêves, elle poussa un grand cri et fit un bond en arrière. Mais l'apparition s'avança impitoyablement sur elle.

— Ah ! ah ! Naïshi, petite sotte, dit-elle d'une voix terrible, je suis l'esprit de Kotchô, de cette Kotchô qui fut dévorée d'amour pour votre mari ; et, de plus, je suis aussi l'esprit de la plus énorme des araignées. J'éprouve une haine sans bornes pour vous, pour vous, ma rivale en amour. Je viens, oui je viens, dans le but de vous infliger toutes les souffrances qui me torturent dans les Enfers.

La terrible voix s'était à peine tue que, du bout des doigts de cette créature, se dévidèrent d'innombrables toiles d'araignées qui s'enroulèrent immédiatement autour de la dame. Elle avait beau se débattre, ses efforts ne réussissaient qu'à resserrer les liens. Elle fut en proie à une véritable agonie. Elle trébuchait à travers la chambre, presque évanouie. De grandes rafales sifflaient dans les arbres du jardin ; dans l'étang artificiel, l'eau rendait un bruit étrange; des feux follets brillaient, puis s'éteignaient dans les ténèbres ; les roulements et les grondements du tonnerre complétaient cette scène infernale.

Ces phénoménes firent comprendre aux quatre épouses que quelque calamité devait être survenue. Hallebardes en mains, elles se précipitèrent dans la chambre de Naïshi et restèrent stupéfaites de l'état où elles la trouvèrent. Avec beaucoup de peine, elles la délivrèrent des réseaux qui menaçaient de l'étrangler et la portèrent sur son lit. Étant revenues sous la véranda, elles regardaient dans toutes les directions quand le spectre de Kotchô se dressa tout droit derrière elles.

— Sottes femmes, dit l'apparition tremblante de colère, sachez que je suis l'esprit d'une araignée de terre qui a vécu des années et des années dans le mont Katsouragui. Mon dessein était de m'emparer des possessions du grand Empire du Japon et d'en faire une immense demeure pour ma famille. Pour atteindre ce but, j'ai épousé la cause du rebelle Yoshikado, et je me suis incarnée dans la personne de sa sœur Kotchô ; mais, pour mon malheur, cette jeune fille est devenue la proie de l'amour et ainsi j'ai perdu ma demeure temporelle. Néanmoins, je vais vous montrer tous mes pouvoirs.

Le spectre avait à peine parlé que les femmes l'assaillirent en brandissant leurs armes. Quand elles l'attaquaient en cherchant à atteindre sa jupe, le fantôme sautait en l'air. Quand elles le pressaient du côté droit, il se transportait à gauche. Quand elles voulaient le frapper au dos, il faisait face brus-

quement. Quand elles réussissaient à le cerner, il se changeait en un brasier. Puis il se divisait en feux follets rouges et verts qui se répandaient dans les jardins, tour à tour disparaissant et lançant des éclairs. D'autres fois, ces feux follets flottaient comme une vapeur légère et glissaient d'une branche à une autre branche, qui se trouvait ainsi comme fleurie. Puis le fantôme de la jeune fille apparaissait se tenant devant elles, riant, riant comme une hystérique. Un moment après, il semblait s'évanouir, mais c'était pour reparaître ensuite et leur faire signe de loin sous la véranda. Sa puissance était si magique, ses transformations étaient si variées que les héroïques femmes en étaient presque réduites à demeurer stupides d'étonnement.

A ce moment, Yorinobou, accompagné de Hiraïno-Yasoumaça, se rua à l'attaque, brandissant un sabre sacré, héritage de la famille de Minamoto. Il le suspendit au chevet de Naïshi pour tenir en respect les esprits du mal. Puis, les deux héros sautèrent de la véranda dans le jardin, s'y postèrent, et fixèrent leurs regards sur le ciel. La tempête cessa à l'instant même ; mais, tout de suite après, des millions de toiles d'araignées se mirent à tomber du ciel, en une pluie surnaturelle. De toutes parts, elles tissaient autour des guerriers leurs réseaux au point que ceux-ci se trouvèrent bientôt dans l'impossibilité de se débarrasser des fils argentés. Alors, se produisit le miracle des miracles. Le tonnerre éclata à l'intérieur même de la chambre de la dame, le sabre sacré jaillit hors de son fourreau et, s'envolant dans la nuit au-dessus des jardins, parcourut les ténèbres en y jetant de brusques éclairs. A coups répétés, le sabre se mit ensuite à frapper quelque chose qui était caché dans les airs. Une rosée sanglante descendit. Les toiles d'araignée furent comme dissoutes et disparurent, et on entendit une voix stridente criant du haut du ciel.

— Pardonnez-moi, je ne viendrai plus !

Le sabre se mit à la poursuite de la voix qui s'enfuyait ; puis, quand la voix se fut enfin tue, le sabre revint dans le fourreau.

Ce miracle ne fut pas plus tôt accompli que le mal quitta le corps de Naïshi, et elle fut comme une personne qui se réveillerait d'un interminable rêve. Et c'est ainsi que le palais hanté se changea en un palais de joie et de réjouissance.

V

Deux expéditions, chacune composée de plusieurs centaines de gens armés, sous le commandement de Hiraï-no-Yasoumaça et respectivement conduites par Yorinobou et Yorihira, furent envoyées contre l'araignée monstrueuse, avec l'ordre de la détruire. Suivant le monstre à la piste, grâce à une traînée de sang laissée par lui, ils marchèrent vers le mont Katsouragui, dans la province de Yamato. Kintoki commandait l'avant-garde. Le terrible monstre ne l'impressionnait nullement, si bien que, habillé de vêtements ordinaires, il portait seulement sur l'épaule, pour toute arme, un grand balai de bambou. Son aspect excitait continuellement les rires des soldats pesamment armés. Arrivés au pied de la montagne, ils aperçurent, flottant sur le sommet, le pavillon des armoiries du coursier enchaîné. Ce spectacle redoubla leur courage, car ils espéraient faire double capture : celle du monstre et celle du chef rebelle. Ils commencèrent l'ascension au milieu du rugissement des conques, du roulement des tambours et du chœur des cris de guerre. A leur grande stupeur, ils découvrirent que les rochers et les arbres de la pente étaient étroitement enchevêtrés de fils de soie. Du plus profond de la forêt sortit une immense araignée dont les yeux brillaient avec l'éclat métallique d'un miroir et dont les pattes étaient hérissées de poils ressemblant à des clous. Soufflant à chaque expiration une rafale de flammes, le monstre furieux se précipita sur l'armée. L'avant-garde, saisie de frayeur, se préparait à prendre la fuite ; mais l'araignée les obligea à demeurer sur

place, car elle lança sur eux une pluie de toiles dans lesquelles les soldats se trouvèrent empêtrés. Puis elle en saisit quelques-uns avec ses pattes gigantesques et se mit à leur sucer le sang. Kintoki, plein de rage, des pieds et des mains rompant les fils, réussit à se frayer un chemin et put sauter sur le monstre. Mais, immédiatement, celui-ci s'évanouit, laissant à sa place un énorme *koboukouro* ou sac contenant ses petits. Le héros le mit immédiatement en pièces, mais voilà qu'en sortirent des myriades de jeunes araignées qui sautèrent sur les soldats et jetèrent le désordre dans leurs rangs. Pendant ce temps-là, tout autour, parmi les arbustes et dans l'ombre des rocs, des feux follets se mirent à danser en brillant d'un tel éclat que toute la montagne semblait en feu. Tandis que se déroulaient ces événements et que Kintoki manœuvrait son grand balai contre les toiles et les jeunes araignées, Tsouna et Sadamitsou et d'autres soldats s'étaient portés à l'attaque de l'ennemi sur le versant opposé de la montagne. Ils s'acquittèrent si bien de leur tâche et tuèrent tant d'ennemis que le chef des rebelles Yoshikado fut obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie. Dans sa course, il revint sur le devant de la montagne, et là, arrêté par Kintoki, il fut sur le point d'être capturé. A ce moment, on discerna la forme de Kotchô, tout près de Yoshikado : celui-ci se trouva soudain en possession d'une force miraculeuse, et terrassant les « Quatre Plus Grands », il se redressa de toute sa hauteur et regarda férocement autour de lui.

C'est alors qu'on entendit Yorinobou s'écrier :

— Prenez garde à Yoshikado, vous les Quatre Plus Grands ! Je jurerais qu'il a hérité de la puissance du monstre.

En même temps, il tira son sabre sacré, et, invoquant la protection divine, le lança sur Yoshikado. Le spectre de Kotchô disparut immédiatement. A sa place, reparut le monstre. La force surhumaine qu'avait acquise Yoshikado l'abandonna alors. En une seconde, Tsouna et Sadamitsou se

précipitèrent sur lui et le clouèrent au sol. Quant à l'araignée, Kintoki et Souétaké montèrent sur son dos. Le monstre fut, dès lors, dans l'impossibilité de remuer une patte. A cette vue, toute l'armée poussa un cri de triomphe, et une acclamation joyeuse, en l'honneur de la famille de Minamoto, se répercuta dans tous les échos de la montagne.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES GRAVURES